

La lignée [2] La chute

**Del Toro, Guillermo
Hogan, Chuck**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com



GUILLERMO DEL TORO
CHUCK HOGAN

LA CHUTE

POCKET

Guillermo Del Toro et Chuck Hogan

LA CHUTE

Roman

Titre original : *The Fall*

CET OUVRAGE EST LE DEUXIÈME
TOME DE LA TRILOGIE « LA
LIGNÉE »

Je dédie ce tome à Lorenza, avec tout mon amour

G. D. T.

Pour mes quatre créatures préférées

C. H.

JOURNAL D'EPHRAIM GOODWEATHER

Vendredi 26 novembre

Il n'a fallu que soixante jours au cataclysme pour submerger le monde, et nous avons eu notre part de responsabilité... par nos omissions, par notre arrogance.

Le temps que la crise soit portée devant le Congrès, qu'on l'analyse, qu'on propose des lois et, pourfinir, qu'on leur oppose un veto, nous avions déjà perdu. La nuit leur appartenait.

Nous attendions le jour avec impatience alors qu'il n'était déjà plus nôtre...

Toutes ces journées comme les autres après la diffusion de notre preuve vidéo incontestable »... sa véracité écrasée sous des milliers de réfutations narquoises et de parodies sur YouTube qui ont anéanti tout espoir.

Elle est devenue une bonne blague que l'on rabâche dans les talk-shows – quelle bande de rigolos ! –, puis le crépuscule s'est abattu sur nous et nous avons été confrontés à un immense abîme d'indifférence.

Face à une épidémie, la première réaction de l'opinion publique est toujours le déni.

Ensuite, on cherche des coupables.

On a agité les épouvantails habituels : les difficultés économiques, les troubles sociaux, les étrangers, les terroristes...

Au bout du compte, nous sommes les seuls responsables. Tous sans exception. Nous avons laissé la catastrophe se produire parce que nous ne l'avons jamais crue possible. Nous étions trop intelligents, trop bien équipés, trop forts.

A présent, l'obscurité est totale.

Il n'y a plus d'acquis, plus de certitudes... nous avons été à jamais séparés de nos racines. Les principes élémentaires de la biologie humaine ont été réécrits, non par une modification de notre code génétique mais par un virus et par le sang.

Les parasites et les démons sont partout. Notre destin n'est plus de connaître une lente décomposition organique mais une transmutation complexe et diabolique. Une infestation. Une éclosion.

Ils nous ont arraché nos voisins, nos amis, nos proches. Ils ont leurs

visages, à présent, ceux de nos êtres chers.

On nous a chassés de nos foyers. Bannis de notre propre royaume, nous errons dans l'arrière-pays en quête d'un miracle. Nous, les survivants, couverts de sang, brisés, défaits.

Mais nous n'avons pas muté. Nous ne sommes pas comme eux.

Pas encore.

Ces écrits n'ont pas pour but de constituer des archives ou une chronique, mais une lamentation, la poésie des fossiles, l'empreinte ultime d'une civilisation agonisante.

Les dinosaures n'ont laissé quasiment aucune trace de leur passage sur Terre. Tout juste quelques ossements préservés dans l'ambre, le contenu d'un estomac, des déjections.

Tout ce que j'espère, c'est que nous léguons autre chose.

CIEUX D'ARDOISE

KNICKERBOCKER-PRETEUR SUR GAGES ET CURIOSITÉS, 118^e RUE, SPANISH HARLEM

Jeudi 4 novembre

Les miroirs sont des oiseaux de mauvais augure, songea Abraham Setrakian, sous la lumière verdâtre du néon mural de sa salle de bains. Un vieillard qui se regarde dans sa glace antique, aux bords noircis par l'âge, la décrépitude se rapprochant sans cesse du centre. Jusqu'à son reflet. Jusqu'à lui.

Tu vas bientôt mourir.

Voilà ce que lui indiquait son miroir à tain d'argent. De nombreuses fois déjà il avait frôlé la mort, ou pire, mais là c'était différent. Son image lui montrait cette fatalité. Pourtant, Setrakian trouvait un certain réconfort dans les vérités qu'assénaient les glaces anciennes, toujours honnêtes et pures. C'était un objet magnifique de la fin du XIX^e siècle, une pièce somptueuse dont le poids avait nécessité un câble pour la suspendre. Setrakian entreposait quelque quatre-vingts miroirs dans son antre, accrochés aux murs, posés par terre ou calés contre des étagères. Il les collectionnait. Comme ceux qui ont traversé le désert connaissent la valeur de l'eau, il lui était inconcevable de faire l'impasse sur l'acquisition d'un miroir en argent... en particulier les exemplaires de poche.

Surtout, il comptait sur leur qualité intrinsèque.

Contrairement à la croyance populaire, les vampires ont bel et bien un reflet. Dans les modèles modernes fabriqués à la chaîne, ils apparaissent tels qu'on les voit à l'oeil nu, mais dans les anciens leur image est déformée. Une propriété physique de l'argent crée une interférence optique... une sorte d'avertissement. Comme dans *Blanche-Neige*, ils ne mentent jamais.

Setrakian étudiait ainsi ses traits, au-dessus du lavabo en porcelaine à côté duquel une étagère accueillait ses poudres et ses baumes, ses pommades pour l'arthrite, le liniment tiédi destiné à apaiser ses articulations noueuses.

Confronté à sa force déclinante, il prenait acte que son corps n'était que cela : un simple corps. Vieux et faiblissant, engagé sur la pente ultime, au point qu'il se demandait s'il supporterait le choc organique

de la transformation. Toutes les victimes n'y survivent pas.

Il considéra ses rides profondes semblables à une empreinte digitale... la marque du temps fermement imprimée sur son visage. Du jour au lendemain, il avait pris vingt ans. Ses yeux semblaient petits et secs, jaunis comme l'ivoire. Il n'avait jamais été aussi blême, et ses cheveux blancs lui collaient au crâne comme de l'herbe plaquée par l'orage.

Pic-pic-pic...

Il entendait l'appel de la mort. La canne de Czardu. Son cœur.

Il contempla ses mains difformes, façonnées par sa seule volonté pour s'adapter au pommeau en argent de sa canne-épée, mais incapables de la moindre dextérité dans la plupart des gestes du quotidien.

L'affrontement avec son ennemi juré l'avait beaucoup diminué. Le Maître était encore plus puissant que dans son souvenir, plus qu'il ne l'avait envisagé. Setrakian devrait approfondir les hypothèses concernant sa survie à la lumière directe du soleil, laquelle l'avait affaibli et blessé sans le détruire. Les ultraviolets auraient dû le transpercer avec la force de dix mille lames d'argent, et pourtant la Créature y avait résisté et s'était enfuie.

Qu'est-ce que la vie, après tout, à part une série de petites victoires et de cuisantes défaites ? Mais aussi, que faire d'autre ? Abandonner ?

Setrakian ne baissait jamais les bras.

Pour l'heure, il ne parvenait qu'à se répandre en regrets. Si seulement il avait fait ceci plutôt que cela. S'il avait pu dynamiter l'immeuble dès qu'il avait su que le Maître s'y terrait. Si Eph l'avait laissé rendre son dernier souffle au lieu de le sauver à l'ultime instant...

Penser à ces occasions manquées affola de nouveau son cœur, qui s'emballait et trépidait comme un enfant impatient qui veut partir en courant et ne plus s'arrêter.

Pic-pic-pic...

Un sifflement s'éleva dans ses oreilles.

Setrakian le connaissait bien : c'était le prélude au malaise, à un réveil au service des urgences – s'il en restait un en état de fonctionner...

D'un doigt raide, il sortit un cachet de son flacon. La trinitrine prévenait l'angine de poitrine en dilatant les vaisseaux, accroissant ainsi le flux sanguin et l'apport d'oxygène. Il fit fondre le comprimé sous sa langue.

Il ressentit aussitôt un picotement agréable. En quelques minutes, le

murmure allait se calmer.

L'effet rapide du médicament le rassura. Ses regrets, son accablement et les reproches qu'il s'adressait ne constituaient qu'un gâchis d'activité cérébrale.

Pour l'heure, son Manhattan d'adoption, qui s'écroulait sur lui-même, l'appelait à l'aide.

Quelques semaines s'étaient écoulées depuis l'atterrissage du vol 753, un Boeing 777, à l'aéroport JFK. Depuis l'arrivée du Maître par la voie des airs et le début de l'épidémie, que Setrakian avait prévue dès le premier flash d'informations avec une certitude inébranlable. L'appareil, à peine posé, sans le moindre heurt, sur le tarmac, s'était arrêté net, tous ses circuits coupés. Il était resté ainsi, sans vie, de longues heures. Protégés par leurs combinaisons spéciales, des membres des équipes du Center for Disease Control, le CDC, étaient montés à son bord pour y découvrir les cadavres de la quasi-totalité des passagers et des membres d'équipage, à l'exception de quatre « survivants » en piteux état, aussitôt placés en quarantaine pour des examens approfondis. Le Maître, également dénommé la Créature, avait pu traverser l'océan, terré dans son cercueil à l'intérieur de la soute du Boeing 777, grâce à la fortune et à l'influence d'Eldritch Palmer, richissime vieillard mégalomane qui ne voulait pas mourir et avait accepté, pour pouvoir vivre éternellement, de sacrifier la race humaine dans sa totalité. Au bout d'une journée d'incubation, le virus s'était activé, « réveillant » les corps des victimes, qui s'étaient échappées de la morgue et avaient commencé à répandre le fléau vampirique à travers la ville.

Setrakian connaissait l'ampleur de l'épidémie, mais le reste du monde se voilait la face. Depuis, un autre avion s'était éteint peu après son atterrissage à l'aéroport de Heathrow, à Londres, s'arrêtant net sur le tarmac alors qu'il se dirigeait vers le terminal de débarquement. Puis, à Orly, un Airbus d'Air France s'était posé, sans aucun signe de vie. Idem à l'aéroport international de Narita de Tokyo. Au Franz Joseph Strauss de Munich. Au Ben Gourion International de Tel-Aviv, réputé pour sa sécurité, les commandos antiterroristes avaient investi le gros-porteur plongé dans le noir pour n'y trouver que les cent vingt-six passagers morts ou inertes. Personne encore n'avait pu se résoudre à donner l'ordre de détruire les jets sur-le-champ, avec leurs macabres contenus. Tout se déroulait trop vite, la désinformation et l'incrédulité faisaient loi.

Et le phénomène s'était poursuivi. A Madrid. Pékin. Varsovie. Moscou. Brasilia. Auckland. Oslo. Sofia. Stockholm. Reykjavik. Jakarta. New Delhi. Certains pays, plus réactifs ou paranoïaques que d'autres, avaient eu le bon sens d'instaurer une quarantaine

immédiate, de mettre en place un cordon militaire autour des avions... En vain, de toute façon, selon Setrakian, qui avait l'intuition que ces atterrissages constituaient plus des manœuvres de diversion que de réelles tentatives de contamination. Seul l'avenir dirait s'il voyait juste, même si l'avenir devenait plus incertain de jour en jour.

A présent, les *strigoï* d'origine – la première génération de vampires, les victimes de la Regis Air et leurs proches – commençaient leur deuxième phase de maturation. Ils s'accoutumaient à leur environnement et à leur nouvelle enveloppe charnelle, apprenaient à s'adapter, à survivre... à proliférer. Ils attaquaient à la tombée de la nuit ; les journaux télévisés signalaient des « émeutes » diurnes dans de vastes secteurs de la ville, ce qui était indéniable (des pillards et des vandales sévissaient dans la journée), mais nul ne soulignait que ces activités connaissaient un pic une fois le soleil couché.

L'infrastructure économique du pays se dérégla. Les chaînes de livraison d'alimentation étaient rompues, la distribution prenait du retard. La main-d'œuvre disponible se raréfiait, on ne rétablissait plus le courant en cas de panne ou de coupure. Les forces de police et les pompiers, submergés par les appels, étaient incapables d'y répondre efficacement, des émeutes éclataient, des quartiers entiers brûlaient, des bandes imposaient partout leur loi. Tout partait à vau-l'eau, partout le chaos s'installait.

Setrakian scruta son visage avec l'espoir d'y apercevoir le jeune homme qu'il avait été. Et pourquoi pas le garçon, tant qu'il y était ? Il pensa à Zachary Goodweather, qui dormait dans une pièce au bout du couloir. D'une certaine manière, le vieillard au soir de sa vie le plaignait – onze ans mais déjà au terme de l'enfance. violemment privé de son innocence, traqué par un organisme inhumain qui parasitait le corps de sa mère.

Setrakian alla s'asseoir dans le fauteuil de sa chambre et, la figure enfouie dans la main, tenta de remettre de l'ordre dans ses idées.

Les plus grandes tragédies engendrent un sentiment d'isolement, et celui-ci cherchait à l'envelopper. Il pleurait sa femme, Miriam, depuis longtemps décédée. Elle avait été son grand amour, ce qui faisait de lui un homme chanceux, même si s'en persuader exigeait parfois de lui un gros effort. Il avait épousé une femme magnifique. Il avait vu la grâce et le mal. Il avait connu le meilleur et le pire du siècle précédent, survécu à tout. A présent, il assistait à l'Apocalypse.

Il songea à l'ex-femme d'Ephraïm, Kelly, que Setrakian avait rencontrée une fois de son vivant, et de nouveau après sa mort. Il comprenait la douleur du docteur, comme il comprenait la douleur du monde.

Dehors, une voiture s'écrasa contre un obstacle. Des coups de feu dans le lointain, des alarmes d'automobiles ou d'habitations hululant avec insistance, sans que quiconque y réponde. Les hurlements qui déchiraient la nuit étaient les derniers cris d'humanité. Les pillards ne volaient pas que les biens matériels... ils emportaient les âmes. Ils ne vous dépouillaient pas seulement de vos possessions, ils prenaient possession de vous.

Il laissa retomber sa main sur un catalogue Sotheby's posé sur la table basse. La vente aux enchères devait avoir lieu dans quelques jours. Ce n'était pas un hasard. Rien de ce qui se produisait ne l'était : ni la récente occultation solaire, ni le conflit outremer, ni la récession économique. Des dominos chutant les uns derrière les autres.

Il chercha une page précise, sur laquelle, sans la moindre illustration, on présentait un volume très ancien :

Occido Lumen (1667) – Annales complètes de la première ascension des strigoï et réfutation exhaustive de tous les arguments opposés à leur existence, traduites par le défunt rabbin Avigdor Lévy. Collection privée. Manuscrit enluminé reliure d'origine. Consultation sur rendez-vous. Estimation : entre quinze et vingt-cinq millions de dollars.

Cet ouvrage était un élément fondamental pour qui voulait comprendre l'ennemi, le *strigoï*, et le vaincre.

On y mentionnait la découverte, dans des jarres, en 1508 à l'intérieur d'une grotte des montagnes du Zagros, d'antiques tablettes d'argile mésopotamiennes. Gravées en sumérien, extrêmement fragiles, elles avaient été vendues à un riche marchand de soie qui les avait rapportées en Europe. On avait retrouvé ce négociant étranglé dans sa demeure florentine, à quelque distance de ses entrepôts incendiés. Les tablettes n'en étaient pas moins entrées en possession de deux nécromanciens, le célèbre John Dee, conseiller de la reine Elisabeth I^{re}, et son acolyte moins fameux, John Silence. Dee, incapable de déchiffrer ses acquisitions, les avait conservées en qualité d'artefact magique jusqu'en l'an 1608 où, poussé par la misère, il les avait vendues, par l'intermédiaire de sa fille Katherine, au savant rabbin français Avigdor Lévy, qui habitait le ghetto de Metz. Le religieux avait alors consacré des dizaines d'années à les traduire méticuleusement, grâce à ses connaissances hors du commun (il faudrait attendre près de trois siècles avant que d'autres parviennent à décrypter des inscriptions cunéiformes semblables), pour enfin présenter ses découvertes sous forme d'un manuscrit offert à Louis XIV.

Le Roi-Soleil avait aussitôt ordonné l'emprisonnement du rabbin et la destruction de la bibliothèque où le vieillard entreposait livres et objets de culte. On avait relégué le manuscrit dans un coffre, aux côtés d'autres trésors interdits. En 1671, M^{me} de Montespan, maîtresse du monarque et fervente amatrice de sciences occultes, avait orchestré un stratagème afin de récupérer le document. Celui-ci avait atterri entre les mains de la Voisin, accoucheuse que l'ancienne favorite avait prise comme sorcière et confidente, jusqu'à son exécution à la suite de l'Affaire des poisons.

Le volume avait refait surface en 1823, en la possession de William Beckford, érudit londonien et dépravé notoire. Il apparaissait dans la liste des ouvrages de la bibliothèque de Fonthill Abbey, le palais de débauche de Beckford, où celui-ci accumulait curiosités naturelles et surnaturelles, livres bannis et œuvres d'art choquantes. Beckford avait cédé la demeure de style néogothique et son contenu à un marchand d'armes pour s'acquitter d'une dette, et les écrits de Lévy disparurent pendant près d'un siècle. On les retrouva inscrits, par erreur ou par ruse, sous le titre *Casus Lumen*, dans le catalogue d'enchères prévues en 1911 à Marseille, mais on n'avait jamais présenté le grimoire, et la vente avait été subitement annulée après qu'une mystérieuse épidémie s'était emparée de la cité phocéenne. Et voilà qu'il se trouvait à portée de main, chez lui, à New York.

Mais quinze millions ? Vingt-cinq ? Impossible de les rassembler. Il devait exister un autre moyen...

Sa pire crainte, qu'il n'osait confier à personne, était que la bataille, engagée depuis si longtemps, fût d'ores et déjà perdue. La partie était finie, le genre humain était déjà échec et mat, même s'il se refusait à abandonner sa place sur l'échiquier du monde.

Setrakian ferma les yeux lorsqu'un bourdonnement retentit dans ses oreilles, mais le bruit persista, gagnant même en volume.

Ses comprimés n'avaient encore jamais eu cet effet.

Il se raidit.

Ce n'étaient pas ses médicaments. Le vrombissement résonnait partout autour de lui. Sourd, mais bien présent.

Ils n'étaient plus seuls.

Le garçon, pensa Setrakian. Au prix d'un grand effort, il se releva et se dirigea vers la chambre de Zack.

Pic-pic-pic...

Sa mère venait le chercher.

Zack Goodweather était assis en tailleur à l'angle du toit, l'ordinateur d'Ephraïm ouvert sur les genoux. C'était l'unique endroit

du bâtiment d'où il parvenait à se connecter à Internet, en profitant du réseau wifi non sécurisé d'un voisin. A cause de la faiblesse du signal, qui variait entre une et deux barres, il effectuait ses recherches au ralenti.

On lui avait interdit de se servir du portable de son père. A cette heure-là, il aurait dû être couché, mais il peinait à s'endormir depuis déjà quelque temps et souffrait d'insomnies qu'il cachait soigneusement à son entourage.

Insomni-Zack ! Le premier superhéros issu de son imagination. Une bande dessinée de huit pages en couleurs écrite, illustrée, lettrée et encrée par Zachary Goodweather. Le thème : un adolescent patrouille la nuit dans les rues de New York et déjoue les stratagèmes des terroristes et des pollueurs. Et des terroristes pollueurs. Représenter les plis de sa longue cape lui posait de sérieux problèmes, mais il ne se débrouillait pas trop mal pour les visages, et bien pour les muscles.

La ville aurait eu bien besoin d'un Insomni-Zack, en ce moment. Le sommeil était un luxe que nul ne pouvait se permettre... pas si l'on savait ce que lui savait.

Si l'on avait vu ce que lui avait vu.

Pour l'heure, Zack aurait dû être emmitouflé dans un sac de couchage, dans la chambre d'amis du deuxième étage, qui avait une odeur de placard, comme la vieille pièce lambrissée de cèdre, chez ses grands-parents, que plus personne n'ouvrait sauf les enfants qui aimaient fouiner. Cette petite chambre biscornue, M. Setrakian (le professeur Setrakian ? Zack n'arrivait pas à se décider, vu que le vieil homme tenait le mont-de-piété du rez-de-chaussée) l'utilisait comme débarras et y entreposait des piles de livres branlantes, des tas de miroirs, des vêtements et quelques malles cadennassées – verrouillées pour de bon, pas avec ces serrures de pacotille que l'on force avec un trombone et un stylo Bic (Zack avait déjà essayé).

Le dératiseur, Fet – ou V, puisque le colosse avait dit à Zack de l'appeler ainsi –, avait branché une console Nintendo 8-bits à cartouches à un antique téléviseur Sanyo, laissé en dépôt, pourvu de gros potentiomètres et de touches au lieu de boutons, qu'il avait trouvés dans la salle d'exposition du bas. Ils attendaient de lui qu'il joue sagement à *La Légende de Zelda*, mais la porte de la chambre ne fermait pas à clé. Son père et Fet avaient monté des barreaux d'acier devant la fenêtre, à l'intérieur, cage que M. Setrakian affirmait avoir reçue en gage dans les années 1970.

Zack savait que leur but n'était pas de l'enfermer, lui, mais de l'empêcher d'entrer, elle.

Il chercha le profil de son père sur le site du CDC, obtint le message

d'erreur « Page inexistante ». On l'avait donc déjà effacé. Dans un article, le journaliste présentait le Dr Ephraïm Goodweather comme un officiel discrédité du CDC, qui avait fabriqué de toutes pièces une vidéo censée montrer la destruction d'un humain devenu vampire. On prétendait qu'il l'avait mise en ligne (en réalité, c'est Zack qui s'en était chargé pour son père) afin d'exploiter à son profit l'hystérie déclenchée par l'éclipse.

A l'évidence, cette accusation était un gros pipeau. Quel « profit » son père poursuivait-il, sinon essayer de sauver des vies ? Le site d'un quotidien qualifiait Goodweather d'« alcoolique notoire engagé dans une bataille pour la garde de son fils et présentement en fuite après avoir kidnappé ce dernier »... Cette description glaça Zack. Plus loin, on indiquait que l'ex-femme de Goodweather et son compagnon étaient portés disparus et présumés morts.

Tout donnait la nausée à Zack, ces temps-ci, mais la malhonnêteté de ce papier le blessa plus que tout. Un tissu de mensonges, du début à la fin. Ignoraient-ils vraiment la vérité ? Ou bien... ne s'en souciaient-ils pas ? Était-il possible qu'ils utilisent les problèmes de ses parents pour servir leurs intérêts personnels ?

Et les réactions ? C'était ça, le pire. Il ne supportait pas ce qu'on racontait sur son père, l'arrogance bien-pensante de ces anonymes. Il lui fallait à la fois affronter la vérité atroce concernant sa mère et la bile déversée sur les blogs et les forums, qui étaient tous à côté de la plaque.

Comment pleurer quelqu'un qui n'est pas vraiment mort ? Comment craindre quelqu'un qui vous porte un amour éternel ?

Si le monde apprenait ce qui se passait réellement, la réputation de son père serait restaurée et on l'écouterait... mais le reste ne changerait pas. Sa mère et sa vie ne seraient plus jamais les mêmes.

En résumé, Zack voulait que cela se termine. Il attendait un retournement formidable qui résoudrait tout. Comme lorsqu'il était enfant – à cinq ans, il avait brisé un miroir et l'avait recouvert d'un drap, puis avait prié de toutes ses forces pour qu'il se répare avant que ses parents le découvrent. Ou comme lorsqu'il rêvait qu'ils retombaient amoureux l'un de l'autre, qu'ils se rendaient compte de leur erreur. Mais ça, c'était avant. Maintenant, il voulait que rien de tout cela n'ait jamais eu lieu.

Il espérait en secret que son père accomplisse un miracle. Malgré les récents événements, Zack croyait toujours qu'un dénouement heureux était possible, pour eux tous. Peut-être même que sa mère redeviendrait comme avant.

Les larmes lui montèrent aux yeux, et cette fois il ne les refoula pas.

Plus que tout, il voulait revoir sa mère. Cette pensée le terrifiait, pourtant il lui tardait qu'elle vienne. Il avait hâte de la regarder, d'entendre sa voix. Il voulait l'écouter lui expliquer ce qui se passait, comme toujours quand il était contrarié. *Ça va s'arranger...*

Un hurlement surgi du cœur de la nuit le ramena à l'instant présent. Au loin, il vit des flammes à l'ouest, ainsi qu'une colonne de fumée noire. Il leva la tête vers le ciel. Pas d'étoiles, seulement quelques rares avions. Dans l'après-midi, il avait entendu des chasseurs de l'armée.

Zack s'essuya le visage sur sa manche et retourna à son écran. Après quelques recherches rapides, il découvrit la vidéo qu'on lui interdisait de visionner. Il lança la lecture, reconnut la voix de son père, comprit que c'était lui qui tenait la caméra. Celle de Zack, qu'Ephraïm lui avait empruntée.

Difficile d'identifier l'objet du film, au départ... quelque chose dans la pénombre d'un cabanon. Quelque chose, accroupi et penché vers l'objectif. Un grognement guttural accompagné d'un chuintement rauque. Le cliquetis furtif d'une chaîne. Une mise au point, la pixellisation qui s'améliore, et Zack vit la bouche béante. Une bouche qui s'ouvrait plus quelle n'aurait dû, avec à l'intérieur une sorte de poisson argenté qui frétillait.

Les yeux écarquillés de la chose dardaient des éclairs. Zack prit d'abord leur expression pour de la tristesse, de la souffrance. Un collier – de chien, apparemment – lui serrait le cou et la retenait attachée au sol de terre battue. La créature était pâle, si livide qu'elle luisait presque dans l'obscurité. Puis retentit un étrange bruit de pompe – *clic-tchac, clic-tchac, clic-tchac* –, et trois clous d'argent, projetés de derrière la caméra (par son père ?), frappèrent le monstre telles des balles. L'image tressauta tandis que la chose poussait un rugissement rauque d'animal foudroyé par la douleur.

« Assez ! » dit une voix sur l'enregistrement. C'était M. Setrakian, mais le prêteur sur gages parlait d'un ton que Zack ne lui avait jamais entendu. « Restons miséricordieux. »

Le vieillard apparut dans le champ, scandait quelques mots d'une langue aux intonations anciennes, comme pour invoquer une puissance supérieure ou lancer un sortilège. Il leva une longue épée d'argent qui refléta le clair de lune ; la créature hurla avant que M. Setrakian abatte sa lame avec force...

Des voix en provenance de la rue détournèrent l'attention de Zack. Il referma le PC, se posta près du parapet et regarda en contrebas.

Cinq hommes se dirigeaient vers la boutique, suivis de près par un 4 x 4 noir qui roulait au pas. Armés de pistolets, ils tambourinaient à

toutes les portes. Le 4 x 4 s'arrêta avant le croisement, juste devant Knickerbocker. Ils approchèrent de l'immeuble et se mirent à secouer la grille de sécurité.

— Ouvrez !

Zack recula et alla vers l'intérieur, songeant qu'il ferait mieux de regagner sa chambre, au cas où on viendrait l'y chercher. C'est à cet instant qu'il vit la fille. Une adolescente, sans doute lycéenne, debout sur le toit d'en face, de l'autre côté de la parcelle vierge qui jouxtait l'angle du magasin. La brise soulevait sa longue chemise de nuit, la plaquait contre ses genoux, mais ne remuait pas ses cheveux, qui demeuraient raides et lourds.

Elle se dressait sur le rebord surélevé, en parfait équilibre, sans chanceler. Face au précipice, comme dans l'intention de se jeter dans le vide. De faire le saut impossible. Elle le voulait, mais était consciente qu'elle échouerait.

Zack la scruta. Il n'en savait rien. Il n'était pas sûr, mais il le soupçonnait.

Il lui fit quand même un signe de la main.

Elle lui rendit son regard.

Le Dr Nora Martinez, membre du CDC au début des événements, déverrouilla la porte d'entrée. Cinq hommes en tenue de combat, équipés de gilets pare-balles et de fusils d'assaut, l'examinèrent de la tête aux pieds. Deux d'entre eux avaient le bas du visage caché par un foulard.

— Tout va bien chez vous, madame ? demanda l'un d'eux.

— Oui, répondit Nora, qui chercha sur eux un badge ou un insigne quelconque mais n'en vit aucun. Tant que cette grille tient le coup, pas de problème.

— On passe de maison en maison, déclara un autre. On sécurise les rues. Ça chauffe, par là-bas, ajouta-t-il en pointant le doigt vers la 177^e Rue, mais on pense que le plus gros du grabuge se déplace vers le centre depuis Harlem.

— Et vous êtes... ?

— Des citoyens inquiets, madame. Vaut mieux pas que vous restiez là toute seule.

— Elle l'est pas, dit Vassili, alias Fet, employé des Services d'éradication de New York et dératiseur indépendant de son état, en apparaissant derrière elle.

Les miliciens jaugèrent le colosse.

— C'est vous, le prêteur sur gages ?

— C'est mon père. De quel genre de grabuge vous parlez ?

— On essaie de contenir les guignols qui sèment la pagaille. Des agitateurs et des opportunistes qui profitent de la situation et ne font que la dégrader...

— Vous m'avez l'air d'être de la police, dit Fet.

— Si vous envisagez de quitter la ville, intervint un autre, allez-y sans tarder. Sur les ponts, il y a des embouteillages monstres, et les tunnels sont paralysés. Ça part en vrille, ici.

— Vous devriez venir nous filer un coup de main, dit le premier. On peut pas laisser faire ça.

— Je vais y songer, répondit Fet.

— On bouge ! cria le chauffeur du 4 x 4.

— Bonne chance ! lança un autre d'un ton ironique. Vous allez en avoir besoin.

Nora les regarda s'éloigner, puis ferma à clé et recula dans la pénombre.

— Ils sont partis, annonça-t-elle.

Ephraïm Goodweather, qui avait observé la scène tapi sur le côté, sortit de sa cachette.

— Bande d'inconscients, commenta-t-il.

— Ce sont des flics, oui ! répliqua Fet.

— Comment le savez-vous ?

— Ils sont faciles à reconnaître.

— Tu as bien fait de rester à l'écart, dit Nora.

Eph hocha la tête.

— Pourquoi n'ont-ils pas présenté de plaque ?

— Ils ont dû se retrouver pour leur happy hour à la fin de leur service et décréter qu'ils ne laisseraient pas New York partir à vau-l'eau. Avec leurs femmes parties se mettre à l'abri dans le New Jersey, ils n'ont rien de mieux à faire qu'aller chercher la castagne. Les policiers se prennent pour les maîtres de la ville. Et ils n'ont pas tout à fait tort. C'est la mentalité des gangs des rues. C'est leur territoire, et ils vont se battre pour le défendre...

— Quand on y pense, intervint Eph, ils ne sont pas si différents de nous en ce moment.

— Sauf qu'ils ont des munitions en plomb alors qu'ils devraient utiliser de l'argent, déplora Nora, qui saisit la main d'Eph. Je regrette qu'on n'ait pas pu les avertir...

— C'est en voulant prévenir les autres que je suis devenu un fugitif, lui rappela Eph.

Nora et lui avaient été les premiers scientifiques à monter à bord du Boeing fantôme après que les commandos antiterroristes avaient investi l'avion. Dans les heures suivantes, ayant remarqué que les corps ne subissaient pas le processus naturel de décomposition et constaté la disparition d'un coffre aux allures de cercueil au cours de l'occultation solaire, Eph en avait déduit qu'ils étaient confrontés à une crise épidémiologique que les moyens médicaux et scientifiques traditionnels ne sauraient expliquer. Malgré sa réticence à l'admettre, cette découverte l'avait préparé aux révélations de Setrakian, le prêteur sur gages, et à accepter la réalité terrifiante que cachait le fléau. Sa volonté de dévoiler coûte que coûte la réelle teneur du mal – un virus vampirique qui se répandait insidieusement dans Manhattan et se propageait dans les autres districts de New York – lui avait valu d'être exclu du CDC, et l'agence avait ensuite tenté de discréditer ses propos par une fausse accusation de meurtre. Depuis, il était en fuite.

Il se tourna vers Fet.

— La voiture est prête ?

— Parée.

Eph pressa la main de Nora.

La voix de Setrakian leur parvint alors, depuis l'escalier en colimaçon du fond de la salle d'exposition :

— Vassili ? Ephraïm ! Nora !

— En bas, professeur, répondit cette dernière.

— Quelqu'un approche, dit-il.

— Non, nous venons de nous débarrasser d'eux. Des miliciens lourdement armés...

— Je ne parle pas d'êtres humains, rétorqua Setrakian. Et je ne vois Zack nulle part.

La porte de la chambre s'ouvrit si brusquement qu'elle cogna contre le mur, et Zack se retourna. Son père fit irruption, prêt à se battre.

— Bon sang, papa ! râla Zack en se redressant dans son sac de couchage.

Eph examina la pièce.

— Tu es là ? Setrakian m'a dit qu'il venait de passer...

— Ah... fit Zack en se frottant les yeux avec ostentation. Il n'a pas dû me voir, par terre.

— Mouais. Peut-être.

Eph considéra le garçon avec insistance, sans le croire, mais prendre son fils en flagrant délit de mensonge était le cadet de ses soucis. Il alla regarder par la fenêtre. Zack remarqua qu'il gardait une main dans le dos.

Nora arriva à toute allure derrière lui, puis s'arrêta lorsqu'elle vit Zack.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'enquit le garçon en se levant.

Son père secoua la tête d'un air rassurant, mais il sourit trop vite et aucune gaieté n'animait ses yeux.

— On fait un tour de la maison, c'est tout. Attends-moi là, d'accord ? Je reviens.

Il sortit en prenant soin de cacher ce qu'il tenait derrière lui. Était-ce l'arme au bruit de pompe, ou une épée d'argent ?

— Ne bouge pas d'ici, ajouta Nora avant de fermer la porte.

Zack se demanda ce qu'ils cherchaient. Il avait entendu sa mère prononcer le nom de Nora, une fois, lors d'une dispute avec son père – enfin, pas vraiment une dispute, puisqu'ils étaient déjà séparés, plutôt un règlement de comptes. Et puis il avait vu son père l'embrasser, juste avant de s'en aller avec Fet et M. Setrakian. Pendant leur absence, Nora n'avait pas cessé de se ronger les sangs. A leur retour, tout avait changé. Ephraïm avait paru démoralisé... Zack ne voulait plus jamais le voir ainsi. M. Setrakian, lui, était revenu souffrant. Alors qu'il les espionnait, Zack avait saisi des bribes de conversation, mais pas assez.

Une histoire de « maître ».

De lumière du soleil et d'une tentative ratée pour « le détruire ».

De fin du monde.

Seul, décontenancé par les énigmes qui l'entouraient, il remarqua une forme floue dans quelques miroirs. Une distorsion, semblable à une vibration optique... un reflet qui aurait dû être net mais qui lui parvenait brouillé.

Quelque chose à la fenêtre.

Zack se détourna, lentement d'abord, puis il fit volte-face.

D'une façon ou d'une autre, elle s'accrochait à la paroi de l'immeuble. Son corps était contorsionné et désarticulé, ses yeux rougeoyaient comme du feu. Elle perdait ses cheveux, à présent filasse et clairsemés, sa robe d'institutrice était déchirée à l'épaule, sa chair à nu souillée de terre. Les muscles de son cou étaient enflés et déformés, des vers de sang grouillaient sous ses joues et son front.

Maman.

Elle était revenue. Il n'en avait jamais douté.

Par réflexe, il fit un pas vers elle, puis il vit l'expression sur son visage, qui passa de la douleur à une noirceur démoniaque lorsqu'elle remarqua les barreaux.

En une fraction de seconde, elle ouvrit une mâchoire immense, comme dans la vidéo, et du plus profond de sa gorge jaillit un aiguillon qui transperça la vitre et se projeta à plusieurs reprises par le trou. Long de près de deux mètres, le dard étiré au maximum claquait comme un fouet à quelques centimètres de Zack.

Zack s'immobilisa, ses poumons asthmatiques incapables de se gonfler d'air.

A l'extrémité de l'organe charnu, une pointe bifide d'aspect complexe se tortillait et fouillait dans le vide. Zack resta figé sur place. L'aiguillon se relâcha et sa mère le rétracta d'un basculement de la tête. Kelly Goodweather brisa ce qu'il restait de verre d'un coup de crâne. Elle se faufila par le cadre de la fenêtre – il ne lui manquait plus que quelques centimètres pour atteindre Zack et pouvoir enfin l'offrir au Maître.

Zack était comme paralysé sous le feu de ces yeux rouges percés de pupilles noires. Il chercha de toutes ses forces une ressemblance avec celle qui l'avait élevé.

Était-elle morte, comme son père l'affirmait, ou vivante ?

Avait-elle disparu à jamais, ou était-elle là... dans la pièce avec lui ?

Était-elle toujours sa mère, ou quelqu'un d'autre ?

Kelly passa la tête entre les barreaux, en comprimant sa chair et en faisant craquer ses os, tel un serpent qui force pour pénétrer dans un terrier de lapin, essayant à tout prix de combler la distance qui séparait son aiguillon des artères du garçon. Sa gueule s'abaissa de nouveau et son regard se braqua sur la gorge de Zack.

Eph fit irruption dans la chambre. L'air béat, Zack contemplait Kelly. Son père brandit une épée d'argent en hurlant et bondit devant lui.

Nora apparut à son tour, agitant une lampe à UV devant elle. Le spectacle qu'offrait Kelly Goodweather, être humain altéré, mère-monstre, était effroyable, mais elle n'en avança pas moins, d'un pas décidé.

Eph se dressa devant Kelly, dont les yeux devinrent noirs sous l'effet d'une fureur animale.

— Arrière ! Va-t'en ! hurla-t-il.

Il pointa son épée sur elle et alla vers la fenêtre.

Après un dernier regard féroce à son fils, Kelly recula, hors de portée de la lame, et s'enfuit en rampant le long de la façade.

Nora plaça la lampe dans la cage de fer, calée contre la croisée de deux barreaux, de sorte que les UV combleraient l'espace de la vitre brisée et maintiendraient Kelly à distance.

Eph se précipita auprès de Zack, qui semblait se tenir la gorge et haleter. Son père pensa d'abord au chagrin, puis comprit que c'était plus grave.

Une attaque de panique. Le garçon était bloqué de l'intérieur, incapable de respirer.

Affolé, Eph chercha partout autour de lui et trouva l'inhalateur de Zack sur le téléviseur. Il le lui fourra dans la main, le guida jusqu'à sa bouche.

Zack prit une inspiration chuintante et, les poumons déverrouillés par l'aérosol, retrouva aussitôt des couleurs, avant de se recroqueviller sur lui-même, terrassé par l'épreuve qu'il venait de vivre.

Eph le prit par les épaules, mais Zack le repoussa et courut vers la fenêtre.

— Maman ! cria-t-il d'une voix enrouée.

Kelly gravit la façade de brique, plaquée contre l'immeuble telle une araignée, à l'aide des serres qui se formaient au bout de ses majeurs, éperonnée par sa haine envers celui qui s'était interposé. Avec l'intensité d'une femme qui voit en rêve son enfant apeuré en train de l'appeler, elle ressentait la proximité exquise de son Être cher, le fanal psychique que constituait sa peine. Le manque qu'il éprouvait pour sa mère redoublait le besoin inconditionnel qui la guidait vers lui.

Lorsqu'elle avait de nouveau posé les yeux sur Zachary Goodweather, elle n'avait vu ni un garçon, ni son fils, ni un être aimé. Non, elle avait vu une part d'elle-même qui s'entêtait à demeurer humaine mais qui, biologiquement, restait sienne. La chair de sa chair, nourrie par un sang encore rouge qui charriait de l'oxygène plutôt que des aliments. Une portion d'elle incomplète, qu'on lui refusait par la force.

Et elle la voulait. Il lui tardait de la récupérer.

Il ne s'agissait pas d'amour, seulement d'un violent appétit vampirique. Si la procréation est une offrande au monde, qui crée la vie et la développe, la multiplication des *strigoï* opère à l'inverse, se replie sur la lignée, investit un organisme déjà vivant et le convertit pour ses propres desseins.

L'agent attracteur, l'amour, devient son contraire, qui n'est ni la haine ni la mort. C'est l'infection. A mille lieues du partage, de la fusion d'un spermatozoïde et d'un ovule, de la combinaison des patrimoines génétiques qui engendre un être nouveau et unique, il ne s'agit que d'une corruption du processus reproductif. Une substance inerte envahit une cellule viable et produit des centaines de millions de copies. C'est un procédé violent et destructeur, une profanation et une perversion. Un viol biologique, une supplantation.

Il lui fallait Zack. Tant qu'il était inachevé, elle le restait aussi.

Kelly Goodweather se tenait en équilibre sur le bord du toit, insensible à la souffrance de la ville à feu et à sang. Elle ne connaissait que la soif. Un besoin irrépressible de ce sang issu du sien. Telle était la frénésie qui la stimulait. Un virus n'a qu'une seule raison d'être : contaminer.

Alors qu'elle cherchait un moyen de s'introduire dans cette boîte de briques, elle entendit le gravier crisser sous des chaussures, derrière la cage de l'escalier.

Dans l'obscurité, elle vit nettement le chasseur de vampires. Setrakian apparut, armé d'une épée d'argent, et marcha sur elle, dans l'intention de la clouer au parapet.

Sa signature thermique était blafarde, celle d'un humain âgé dont le sang circulait lentement. Il lui parut petit, comme tous les autres à présent. Chétifs et imparfaits, des créatures qui s'agrippent au rebord de l'existence et trébuchent sur leur misérable intellect.

Le sphinx à tête de mort considère la chrysalide pelucheuse avec le plus profond dédain. L'humain n'est qu'un être à un palier moins avancé de l'évolution, modèle obsolète incapable de percevoir la beauté du Maître.

Quelque chose en elle revenait toujours à Lui, par une forme de communication animale primitive mais coordonnée. La psyché de la ruche.

Tandis que le vieil homme approchait, le Maître lui transmet un message à travers elle.

Abraham.

Le Maître n'utilisait pas sa puissante voix.

Abraham. N'en fais rien.

C'était un timbre de femme, mais pas celui de Kelly. Elle ne connaissait pas cette voix.

Setrakian, si. Elle le lut dans ses émissions infrarouges, à la façon dont son rythme cardiaque s'accéléra.

Je vis aussi en elle... Je vis en elle...

Le chasseur s'immobilisa, comme affaibli. La vampire saisit aussitôt cette opportunité : son menton s'abaissa, sa bouche s'ouvrit afin de laisser jaillir l'aiguillon.

Setrakian brandit son arme devant lui et se jeta sur elle en poussant un cri. Elle n'avait pas le choix. La lame d'argent brillait comme une flamme au fin fond des ténèbres.

Elle partit en courant le long du parapet puis descendit la paroi. Depuis la parcelle vide en contrebas, elle leva une dernière fois les yeux vers le vieillard qui la regardait fuir.

Eph tira Zack par le bras pour le maintenir à distance des rayons UV brûlants de la Luma.

— Lâche-moi ! hurla le garçon.

— Allez, fiston, dit Eph, qui tentait de calmer son fils. Viens, mon grand...

— Tu as essayé de la tuer !

Eph ne sut quoi lui répondre, car c'était vrai.

— Elle est... elle est déjà morte.

— Pas pour moi !

— Tu l'as vue, Zack.

Eph ne voulait pas évoquer l'aiguillon.

— Souviens-toi de ce qui s'est passé. Ce n'est plus ta mère. Je suis désolé.

— T'es pas obligé de la tuer ! protesta Zack, toujours enrroué.

— Si. Il le faut.

Alors que le père cherchait de nouveau le contact, le fils se dégagea et alla se réfugier dans les bras de Nora.

Celle-ci lança à Eph un regard quelle voulait réconfortant, mais il ne parut pas s'en rendre compte. Fet se trouvait derrière lui, sur le seuil de la chambre.

— On y va, déclara Eph avant de se précipiter hors de la pièce.

Brigade de nuit

Les cinq policiers qui s'étaient organisés en milice privée continuèrent en direction du parc Marcus Garvey, escortés par leur sergent au volant de son véhicule personnel.

Pas d'insignes. Pas de voiture de patrouille. Pas de caméra de bord. Pas de rapports. Pas de comptes à rendre, pas de problèmes de juridiction et pas d'inspection des services.

Il n'était question que de force. De remettre de l'ordre.

« Une folie contagieuse », à en croire les médias, « une épidémie de démence ».

Qu'était-il advenu des bons vieux « méchants » ? Le terme était-il démodé ?

Le gouvernement parlait de déployer la police d'Etat. La garde nationale. L'armée.

Laissez-nous au moins tenter notre chance d'abord.

— Hé ! Qu'est-ce que...

L'un d'eux se tenait le bras. Quelque chose avait déchiré sa manche et profondément entaillé sa peau.

Un autre projectile atterrit à leurs pieds.

— Ils nous caillaient, maintenant ?

Ils balayèrent les toits du regard.

— Attention ! cria l'un d'eux.

Une grosse pierre d'ornement en forme de fleur de lis fondit sur eux, s'abattit sur le trottoir et vola en éclats qui rebondirent contre leurs tibias.

— A l'intérieur !

Ils s'engouffrèrent dans l'immeuble le plus proche. L'homme de tête monta en courant au premier étage. Au milieu du couloir se trouvait une adolescente vêtue d'une longue chemise de nuit.

— Faut pas rester là, petite ! lui cria-t-il en la dépassant pour rejoindre l'escalier suivant.

Il y avait du mouvement, là-haut. Un certain nombre de notions qu'on croyait intangibles avaient été balayées, ces derniers temps, du genre légitime défense, feu vert des supérieurs. Le milicien somma l'inconnu qui avançait vers lui de s'arrêter, puis pressa quatre fois la détente ; l'homme s'écroula.

Electrisé par l'adrénaline, le policier s'approcha de lui. C'était un Noir, la poitrine trouée par quatre impacts.

— J'en ai eu un ! brailla-t-il à l'attention de ses coéquipiers, le sourire aux lèvres.

Le Noir se redressa. Le policier recula et tira encore une fois avant que l'autre se jette sur lui et s'attaque à sa gorge.

Le milicien s'écarta d'un mouvement vif, son fusil d'assaut coincé

entre eux, puis sentit la rampe céder.

Ils heurtèrent violemment le sol, un étage plus bas. Un autre membre de la milice vit que l'homme couché sur son camarade tentait de le mordre au cou. Au moment d'ouvrir le feu, il leva la tête et aperçut l'adolescente en chemise de nuit.

Celle-ci lui sauta dessus, s'assit à califourchon sur sa poitrine et lui lacéra le visage.

Un troisième milicien, voyant son compagnon en difficulté et, plus loin, un type en train de pomper le sang de son autre collègue au moyen d'un aiguillon palpitant qui lui sortait de la bouche, se jeta dans la mêlée.

Il fit feu sur la fille, qui bascula en arrière. Alors qu'il s'apprêtait à tirer sur le deuxième monstre, une main surgit derrière lui et, d'un ongle tranchant comme une serre, lui ouvrit la gorge.

Priver Kelly Goodweather de son fils avait décuplé sa rage. Elle traîna sa proie dans un appartement voisin et claqua la porte derrière elle pour se repaître sans être dérangée.

Le Maître – Partie I

Le corps tressauta une dernière fois, puis l'homme laissa échapper un ultime soupir, annonçant que le repas du Maître était terminé. Son corps nu et inerte vint rejoindre quatre autres dépouilles aux pieds de Czardu.

Tous présentaient la même incision à l'intérieur de la cuisse. Si la plupart des vampires s'abreuvaient, comme le voulait la légende, à la jugulaire de leurs victimes, les plus puissants préféraient l'artère fémorale de la jambe droite. La pression et l'oxygénation y sont parfaites, la saveur plus prononcée, plus corsée. Le sang qui coule dans les veines du cou, en revanche, est âcre. Depuis longtemps, se nourrir ne procurait presque plus de satisfaction au Maître. Souvent, il buvait sans même regarder sa proie dans les yeux, même si chez les humains la peur provoquait une décharge d'adrénaline qui ajoutait une touche exotique au goût métallique de leur sang.

Pendant des siècles, la souffrance humaine avait conservé son caractère mystérieux, voire stimulant ; ses manifestations l'amusaient, la délicate symphonie des halètements, des cris et des soupirs ne manquait jamais d'éveiller son intérêt.

Désormais, le Maître recherchait le silence absolu, surtout quand il s'alimentait en quantité. Il appelait sa voix première, véritable, et

écartait tous les hôtes qui peuplaient son corps et sa volonté. Cette voix émettait alors un murmure particulier : une pulsation, un grondement hypnotisant qui paralysait ses victimes le temps qu'il se nourrisse en paix.

Le Murmure devait être employé avec précaution, car il révélait la vraie nature du Maître.

Cela lui demandait toujours un grand effort. Faire taire les autres voix était une opération dangereuse, car elles lui servaient d'écran de protection. Toutes – y compris celle de Czardu, le jeune chasseur dont la Créature occupait l'enveloppe – empêchaient les Aînés de sentir sa présence ou de lire ses pensées.

Le Maître avait eu recours au Murmure à l'atterrissage du 777 ; il l'invoquait de nouveau pour se concentrer. Là, à plusieurs dizaines de mètres sous terre, dans une cave de béton au milieu de l'ossuaire à demi abandonné, il pouvait se le permettre. Son antre se trouvait au cœur d'un dédale d'enclos et de tunnels de service, dans le sous-sol d'un immense abattoir. On y déversait autrefois sang et résidus, mais les lieux, nettoyés pour sa venue, ressemblaient à présent à une petite chapelle.

La plaie qui barrait son dos avait commencé à se refermer presque instantanément. Pas une seconde il n'avait craint d'en garder des séquelles – il ne connaissait pas la peur –, mais la blessure le marquerait à jamais d'une cicatrice. Le vieux fou et ses compagnons le regretteraient.

Un grondement de rage sourde, de profonde indignation, parcourut ses nombreuses voix et son unique volonté. Le Maître était piqué au vif, une sensation rafraîchissante et stimulante qu'il éprouvait rarement, aussi la laissa-t-il volontiers s'installer.

Un rire étouffé fit tressaillir son corps meurtri. Il avait plusieurs coups d'avance, et tous ses pions agissaient comme prévu. Bolivar, son énergique lieutenant, montrant un grand talent pour répandre la soif, avait rassemblé quelques serfs qui pourraient accomplir certaines tâches en plein jour. Palmer devenait plus arrogant à chaque succès, mais il demeurait sous son emprise. L'occultation avait servi de point de départ au projet. Elle avait déterminé la conjoncture sacrée nécessaire, et bientôt, très bientôt, le feu ravagerait le monde.

Par terre, l'un des rebuts gémit. Ravi, le Maître le contempla. Dans son esprit, le chœur des voix reprit. Il lut dans le regard de sa victime un reste de peur et de souffrance – un cadeau inattendu.

Cette fois, le Maître se laissa aller et savoura ce mets acidulé. Il souleva le corps, posa délicatement la main sur sa poitrine, juste au-dessus du cœur, et éteignit ses battements avec gourmandise.

Ground Zero

Le quai était désert. Eph descendit d'un bond sur les rails et suivit Fet dans le tunnel du métro qui longeait le chantier de Ground Zéro.

Jamais il n'aurait cru y remettre les pieds un jour après tout ce qu'ils y avaient vu, ni même imaginé qu'il existait une force assez puissante pour le pousser à arpenter de nouveau le labyrinthe souterrain que le Maître avait choisi pour antre.

Apparemment, ce qu'il avait vécu depuis l'avait suffisamment endurci. Le whisky l'avait aidé, aussi.

Eph marchait sur les pierres noires de la voie désaffectée. Les rats n'étaient pas revenus. Il dépassa la pompe abandonnée par les tunneliers. Eux aussi avaient disparu.

Fet avait à la main son éternelle barre à mine. Ils avaient beau être équipés d'armes plus adaptées, plus efficaces – lampes à ultraviolets, épées d'argent, pistolets à clous chargés d'aiguilles en argent massif –, l'exterminateur n'avait pas réussi à y renoncer, même si Eph et lui savaient qu'ils ne trouveraient pas de rats, chassés de leur territoire par les vampires.

Fet appréciait le pistolet à clous. Les modèles pneumatiques avaient besoin d'eau et d'un tuyau pour fonctionner, les électriques manquaient de puissance et de précision, et aucun n'était aisément transportable. Celui de Fet – issu de l'arsenal du professeur, collection hétéroclite de curiosités de toutes les époques – faisait feu grâce à des charges de poudre. Chaque coup propulsait cinquante clous d'argent entreposés dans la crosse de l'arme, comme pour les pistolets-mitrailleurs. Les balles traditionnelles trouaient la peau des vampires, certes, mais peu importe la douleur lorsqu'on n'a plus de système nerveux. La force d'impact d'un fusil à pompe pouvait arrêter ces créatures, mais à moins de leur sectionner la tête à la base les chevrotines ne les tuaient pas non plus. L'argent, sous forme d'aiguilles de quatre centimètres, attaquait le virus. Le plomb mettait ces saletés en rogne, mais le métal précieux les blessait en profondeur, dans leurs gènes mêmes. Et il les effrayait, ce qui était presque aussi important, pour Eph en tout cas. L'argent et la lumière se révélaient aussi efficaces contre les vampires que la barre à mine contre les rats.

Dératiseur de son état, Fet avait cherché à comprendre pourquoi les bestioles désertaient les sous-sols. Il avait déjà croisé quelques suceurs de sang au cours de ses aventures, et ses compétences – outre son expérience d'exterminateur de nuisibles, il connaissait les réseaux

souterrains de la ville comme sa poche – se prêtaient parfaitement à la chasse au *strigoï*. C'était lui qui avait mené Eph et Setrakian jusqu'à l'ancre du Maître, lors de leur première visite.

Les galeries étaient encore imprégnées des relents du carnage. Les effluves pestilentiels des vampires carbonisés se mêlaient à l'odeur d'ammoniac de leurs déjections.

Eph se rendit compte qu'il était à la traîne et pressa le pas. Il rattrapa Fet en balayant le tunnel de sa torche.

— Ça va ? demanda le dératiseur, qui mâchonnait un cigarillo éteint.

— A merveille, répondit Eph. Ça ne pourrait pas aller mieux.

— Il est un peu perdu, votre fils. Je l'étais, à son âge, et pourtant ma mère n'était pas... Vous voyez ce que je veux dire ?

— Je vois. Il a besoin de temps, et c'est l'une des nombreuses choses que je ne peux pas lui donner en ce moment.

— C'est un bon gars. D'habitude, j'aime pas trop les gamins, mais le vôtre, si.

Eph hocha la tête pour lui indiquer qu'il appréciait ses efforts.

— Je l'aime aussi.

— Je m'inquiète pour le vieil homme.

Eph avança avec précaution sur les pierres branlantes.

— L'affrontement l'a drôlement diminué, reconnut-il.

— Physiquement, bien sûr, mais il y a autre chose.

— L'échec.

— C'est juste. Avoir été si près du but, après avoir passé tant d'années à traquer ces... machins, tout ça pour voir le Maître encaisser son attaque et survivre... Mais il ne nous a pas tout raconté, pas encore. J'en suis sûr.

Eph revit la Créature rejeter sa capuche et pousser un hurlement de défi, la tête levée vers le ciel, tandis que sa peau livide commençait à noircir, avant de sauter par-dessus le toit et de s'enfuir.

— Il pensait que la lumière du jour tuerait le Maître.

Fet mâchouilla son cigarillo de plus belle.

— Le soleil lui a pas fait du bien, d'un autre côté. Qui sait combien de temps cette chose aurait pu tenir ? Et puis vous l'avez blessé. Avec une lame en argent.

Eph avait eu beaucoup de chance : il avait réussi à laisser une entaille sur le dos du Maître, que le soleil avait aussitôt cautérisée en une cicatrice noire.

— Si on peut le blesser, j'imagine qu'on peut aussi le détruire, non ?

— Mais... un animal blessé n'est-il pas plus dangereux ? rétorqua Eph.

— Les animaux, comme les hommes, sont poussés par la douleur et la peur... mais ce démon ? Il ne connaît que ça ! Il n'a pas besoin d'autre motivation...

— Pour nous anéantir.

— J'y ai beaucoup réfléchi. Pourquoi voudrait-il réduire à néant la race humaine ? Nous sommes son petit déjeuner, son déjeuner, son dîner. S'il nous transforme tous, plus de garde-manger. Si on tue toutes les poules, on n'a plus d'œufs.

Eph était impressionné par le raisonnement de Fet, typique d'un exterminateur.

— Il doit maintenir un certain équilibre, pas vrai ? Changez trop de monde en monstres, et vous créez une demande excessive. L'économie appliquée aux vampires.

— A moins qu'un autre destin ne nous attende. J'espère que le vieil homme a la réponse, sinon...

— ... personne ne l'aura.

Ils parvinrent à une intersection. Eph leva sa Luma et fit apparaître des traces d'urine de vampire que les ultraviolets rendaient phosphorescentes. Les taches étaient moins vives que dans son souvenir : aucun *strigoï* n'était venu ici récemment. Ces créatures semblaient douées de télépathie ; peut-être avaient-elles appris que des centaines de leurs congénères avaient été massacrés par Eph, Fet et Setrakian.

Du bout de sa barre de fer, Fet fourgonna dans l'entassement de téléphones mobiles usagés qui évoquait un cairn, un monument grossier à la futilité humaine, comme si les vampires avaient vidé leurs victimes de leur âme et qu'il ne restait d'elles que leurs gadgets.

— J'ai repensé à certains propos de Setrakian, déclara Fet à voix basse. Il a parlé de mythes communs à différentes cultures et à diverses époques, qui révèlent des peurs fondamentales semblables chez l'homme. Des symboles universels.

— Les archétypes.

— Voilà, c'est ce mot-là. Des terreurs que partagent toutes les tribus, dans toutes les régions du monde, ancrées en chacun de nous... maladies et épidémies, guerres, prédation. Ce qu'il dit, c'est qu'il ne s'agit peut-être pas de simples superstitions, mais que ces peurs possèdent un dénominateur commun au lieu d'être reliées par notre subconscient. Qu'elles trouvent leur origine dans notre passé. En

d'autres termes, il suggère que ce ne sont pas des mythes mais des vérités.

Eph peinait à réfléchir à cette hypothèse, ici, dans le ventre de la ville en état de siège.

— D'après vous, il pense que nous savons depuis la nuit des temps...

— Oui... que nous avons toujours eu peur. Que cette menace, ce clan de vampires qui se nourrissent de sang humain et dont le virus parasite notre enveloppe charnelle, existait pour de bon et était connue. Ensuite, quand ils ont basculé dans la clandestinité ou je ne sais quoi, lorsqu'ils se sont retirés dans les ténèbres, la réalité est devenue mythe. Les faits sont devenus du folklore. Néanmoins, cette source de terreur est si profondément enfouie, enracinée chez tous les peuples et toutes les cultures, qu'elle ne s'est jamais tarie.

Eph acquiesça, intéressé mais la tête ailleurs. Fet parvenait à prendre du recul et à envisager le tableau dans son ensemble, mais sa situation avait peu à voir avec celle d'Eph. La femme de celui-ci, ou plutôt son ex-femme, avait été contaminée, transformée. A présent, son unique objectif consistait à infecter la chair de sa chair, son Etre cher, leur fils. Ce fléau démoniaque l'ayant affecté au plus près, Eph trouvait difficile de se concentrer sur autre chose, et encore plus d'échafauder des théories à grande échelle, même si sa formation d'épidémiologiste l'y prédisposait. Lorsque des événements aussi funestes vous frappent, les considérations plus abstraites passent à la trappe.

Les pensées d'Eph revenaient sans cesse à Eldritch Palmer, PDG du groupe Stoneheart et l'une des trois plus grosses fortunes mondiales – l'homme qu'ils avaient identifié comme étant le complice du Maître. Alors que le nombre d'attaques grimpait en flèche, jusqu'à doubler chaque nuit, que la contamination se propageait de façon exponentielle, les journalistes persistaient à minimiser la situation en parlant de simples « émeutes ». Cela revenait à qualifier une révolution de mouvement de protestation isolé. Les médias savaient forcément que la réalité était autre, or quelqu'un – ce ne pouvait être que Palmer, qui avait tout intérêt à induire les Américains et le monde entier en erreur – les influençait et contrôlait la plupart des agences gouvernementales, le CDC compris. Seul son consortium possédait la puissance nécessaire pour financer et mettre en œuvre une campagne de désinformation aussi massive au sujet de l'occultation.

Eph n'avait pas été long à parvenir à la conclusion que si détruire le Maître était une entreprise particulièrement difficile, rien ne serait plus aisé que de supprimer Palmer, infirme et très âgé. Grâce à des moyens financiers illimités, ce dernier avait réussi à se maintenir en

vie jusque-là, envers et contre toutes les lois naturelles, en une sorte d'autoacharnement thérapeutique hors normes. La vie, imaginait Eph, représentait aux yeux de Palmer une sorte d'obsession malsaine. Combien de temps parviendrait-il encore à survivre ?

La colère qu'Eph éprouvait à l'égard du Maître – pour avoir transformé Kelly, anéanti toutes ses certitudes concernant la médecine et la science – était justifiée mais inutile, aussi vaine que se rebeller contre la mort. En revanche, s'attaquer à Palmer, l'auxiliaire de la Chose, offrirait un but et une diversion à sa souffrance. Son désir de vengeance personnelle trouverait peut-être là un exutoire provisoire.

Ce vieillard avait pulvérisé la vie de Zack.

Ils atteignirent leur destination, une longue salle basse. Fet vérifia son pistolet à clous et Eph leva son épée avant d'y pénétrer.

Au bout de cette cavité s'élevait un amas de terre et de déchets. L'autel répugnant sur lequel avait reposé le cercueil – le coffre finement sculpté qui avait traversé l'Atlantique dans la soute du vol 753 de Regis Air, le Maître enfoui à l'intérieur, sous une couche de terreau froid.

Le cercueil avait disparu. Evaporé, encore une fois, comme dans le hangar sécurisé de l'aéroport JFK. Le sommet aplati du monticule en portait encore la trace.

— Il est revenu, commenta Fet.

Eph ressentit une intense déception, lui à qui il tardait tant de détruire le lourd caisson, de canaliser sa colère en saccageant le lieu de repos du monstre. Pour lui signifier qu'ils n'avaient pas jeté l'éponge, qu'ils n'abandonneraient jamais.

— Par ici, dit Fet. Visez un peu ça...

Une grosse éclaboussure iridescente à la base de la paroi latérale, révélée par le faisceau de la lampe de Fet, indiquait une projection récente d'urine de vampire. Puis Fet illumina le mur avec une torche électrique classique.

Une fresque de motifs biscornus et disposés de façon aléatoire recouvrait la surface rocheuse. En y regardant de plus près, Eph s'aperçut que la grande majorité des symboles constituaient des variations d'une figure à six arêtes, rudimentaires parfois, allant de l'abstrait au stupéfiant pour certaines. Ici ce qui ressemblait à une étoile, là une forme plus proche de l'amibe. Les graffitis, qui s'épalaient à la manière d'une structure se dédoublant, dégageaient une odeur de peinture fraîche.

— Ça, c'est nouveau, commenta Fet en reculant pour contempler l'œuvre dans son ensemble.

Eph se pencha pour examiner un glyphe dessiné au centre d'une des étoiles les plus élaborées, qui évoquait un crochet, ou une griffe, ou encore...

— Un croissant de lune, dit-il en passant sa lumière noire pardessus le motif complexe.

Invisibles à l'œil nu, deux signes identiques se cachaient dans le tracé des inscriptions. Ainsi qu'une flèche, pointée vers les galeries qui continuaient au-delà de la salle.

— Ils sont en train de migrer, qui sait ? suggéra Fet. Et ils se montrent le chemin à emprunter...

Eph suivit le regard de Fet. La direction indiquée était le sud-est.

— Mon père me parlait de ces signalisations, autrefois, raconta Fet. C'est un langage de travailleur saisonnier, qu'il avait appris à son arrivée en Amérique, après la guerre. Des dessins à la craie désignant les maisons accueillantes ou non... Là où l'on pouvait être invité à table, où l'on pouvait trouver un lit... Ils servaient aussi à mettre les autres en garde contre un propriétaire hostile. Au fil des ans, j'ai vu des signes similaires dans les entrepôts, les tunnels, les greniers...

— Qu'est-ce que celui-là signifie ?

— Je ne connais pas ce langage, mais il semblerait que ça pointe par là-bas. Allez voir si un des téléphones a encore de la batterie. Un modèle équipé d'une caméra.

Eph fouilla le haut de la pile, essayant d'allumer les portables et jetant ceux qui restaient éteints. Un Nokia rose orné d'une breloque *Hello Kitty* phosphorescente clignota dans sa main. Il le lança à Fet.

Le dératiseur considéra l'appareil.

— J'ai jamais compris l'intérêt de ce chat à la con. Sa tête est trop grosse. C'est même pas un chat ! Regardez-moi ça. Il est malade... il a de l'eau dans le crâne... Comment on appelle ça, déjà ?

— Hydrocéphale ? fit Eph, qui se demanda quelle mouche piquait son camarade.

Fet arracha la figurine et la jeta.

— Ça porte la poisse, ce truc. Saloperie de chat ! Je peux pas le sentir.

Il photographia le glyphe en forme de croissant puis entreprit de filmer l'intégralité de la fresque démente.

Lorsqu'ils regagnèrent la surface, il faisait jour. Eph dissimulait son épée et le reste de son équipement dans un sac de baseball. Fet, lui, transportait ses armes dans une petite valise à roulettes qui d'ordinaire

contenait ses outils et ses raticides.

Il régnait dans Wall Street un silence inquiétant ; les trottoirs étaient quasi déserts. Au loin, des sirènes hurlaient, implorant une réponse qui ne viendrait pas. La fumée noire devenait une composante permanente du ciel de New York.

Les quelques piétons qu'ils croisaient avançaient à grandes enjambées, sans même leur adresser un signe de tête. Certains portaient un masque de papier, d'autres avaient le nez et la bouche cachés derrière un foulard, tous victimes de la désinformation véhiculée par les médias et cherchant à se protéger d'un « virus » fictif. La majorité des commerces étaient fermés – pillés, vides, ou privés de courant. Ils passèrent devant un supermarché éclairé mais à l'abandon. A l'intérieur, des gens se disputaient ce qu'il restait de fruits gâtés sur les étals près de l'entrée, ou de conserves entreposées sur les rayonnages du fond. Tout ce qui était comestible. On avait dévalisé le compartiment à boissons réfrigéré, ainsi que les rayons frais. On avait aussi ratissé la caisse enregistreuse, car les vieilles habitudes ont la vie dure, mais l'argent était loin d'avoir la valeur que les vivres et l'eau auraient bientôt.

— C'est n'importe quoi, maugréa Eph.

— Au moins, certains ont encore un peu de batterie, rétorqua Fet. Vous allez les voir, quand leur téléphone et leur ordinateur portable seront HS et qu'ils ne pourront pas les recharger... Là, ça va vraiment partir en vrille.

Le feu passa de la main rouge au bonhomme blanc, mais il n'y avait personne pour traverser. Manhattan sans foule n'était pas Manhattan. Eph entendit des coups de klaxon en provenance des grandes avenues, mais dans les petites rues la circulation était inexistante.

Par habitude, les deux hommes marquèrent une pause au passage clouté suivant lorsque le signal redevint rouge.

— Pourquoi ça se produit maintenant, à votre avis ? s'enquit Eph. S'ils existent depuis des siècles, qu'est-ce qui a provoqué ce phénomène ?

— Notre perception du temps et celle du Maître ne sont pas les mêmes. Nous, nous mesurons notre vie en jours, en années, selon un calendrier. Lui, c'est une créature de la nuit. Son seul critère, c'est le ciel...

— L'éclipse ! s'exclama Eph. Voilà ce qu'il attendait...

— Ça a peut-être une signification pour lui, de fait.

Un agent de la police des transports sortit d'une station de métro et les aperçut, son regard s'attardant un peu trop longtemps sur Eph.

— Et merde ! pesta ce dernier.

Il détourna la tête, mais pas assez vite, ni de façon assez naturelle. On diffusait encore souvent son visage à la télévision, que tout les gens disposant d'un écran en état de fonctionner continuaient à regarder, dans l'attente d'instructions.

Lorsqu'ils s'éloignèrent, le policier partit dans l'autre sens.

Je suis parano, c'est tout, songea Eph.

Sitôt hors de vue, l'agent s'arrêta pour passer un coup de téléphone.

Blog de Fet

Bonjour, la planète.

Ou plutôt ce qu'il en reste.

Avant, je trouvais qu'il n'y avait rien de plus inutile que de rédiger un blog.

Difficile pour moi d'imaginer plus grande perte de temps.

Qui s'intéresse à ce qu'on y raconte ?

Je ne sais donc pas trop comment définir ce que j'écris.

Mais j'en ai besoin.

Il y a deux raisons à cela, à mon avis.

La première, c'est donner une forme concrète à mes pensées. Les aligner sur cet écran d'ordinateur, où je les vois et suis peut-être en mesure de mieux appréhender la situation, parce que ce que j'ai vécu ces derniers jours m'a transformé, à proprement parler, et je cherche à comprendre qui je suis devenu.

La seconde ?

Rien de plus simple. Cracher la vérité. La vérité sur ce qui se passe.

Qui je suis ? Je suis exterminateur de métier. Mettons que vous habitez un des cinq districts de New York, que vous surprenez un rat dans votre baignoire et que vous appelez les services de lutte antiparasitaire...

Voilà. Le type qui rapplique deux semaines après, c'est moi.

Avant, on me laissait m'occuper de ce sale boulot. Détruire les nuisibles. Eradiquer la vermine.

Mais ça, c'est terminé.

Une infestation d'un genre nouveau se propage dans la ville, et dans le monde entier. Une nouvelle race d'intrus. Une malédiction qui

s'abat sur l'Homme.

Ces créatures se terrent dans votre sous-sol.

Dans votre grenier.

A l'intérieur de vos murs.

Maintenant, la chute de l'histoire.

Pour les rats, les souris ou les cafards, le meilleur moyen de venir à bout d'une infestation, c'est d'éliminer la source de nourriture.

Très bien.

Le seul problème, dans le cas qui nous occupe, c'est que la source de nourriture...

Eh oui.

C'est nous.

Vous et moi.

Alors vous voyez, au cas où vous ne l'auriez pas encore pigé... on est dans une merde noire.

Comté de Fairfield, Connecticut

Le bâtiment faisait partie d'un complexe de dix constructions basses qui se dressaient au bout de la route défoncée, ensemble de bureaux qui tombait déjà en décrépitude avant même le début de la récession. On y trouvait encore la trace du dernier occupant, R. L. Industries, entreprise spécialisée dans la location et la garde de voitures blindées, aussi les lieux étaient-ils toujours entourés d'un robuste grillage haut de trois mètres soixante.

Le garage accueillait la Jaguar crème du médecin ainsi qu'une flottille de véhicules noirs qui n'aurait pas déparé dans le cortège d'un dignitaire. On avait réaménagé le bureau en petite salle chirurgicale privée consacrée aux soins d'un unique patient.

En chambre de réveil, Eldritch Palmer affrontait encore une fois la sensation de malaise postopératoire. Il revenait à lui, lentement mais sûrement, lui qui était passé par là à de nombreuses reprises. Son équipe médicale connaissait avec précision le dosage approprié de sédatifs et d'anesthésique à lui administrer. Ils ne pratiquaient plus jamais d'anesthésie lourde. A son âge avancé, les risques étaient trop grands. Palmer s'en accommodait, car moins on l'endormait, plus vite il se remettait.

Des machines mesuraient l'efficacité de son nouveau foie. On avait soumis son donneur, un adolescent salvadorien en fugue, à une

batterie d'examens sanguins visant à s'assurer qu'il n'était pas malade, que son organisme ne contenait aucune trace de drogue ou d'alcool. Il avait fourni un organe sain, jeune, brun-rose, de forme grossièrement triangulaire et de la taille d'un ballon de football américain. Fraîchement débarqué d'un jet privé, moins de quatorze heures après son extraction, cet allogreffeon, du décompte même de Palmer, était son septième foie. On le lui avait remplacé comme on remplace le filtre d'une cafetière électrique.

Le foie, organe interne le plus volumineux et plus grosse glande du corps humain, se charge de nombreuses fonctions vitales, telles que le métabolisme, le stockage du glycogène, la synthèse du plasma, la production d'hormones et l'élimination des toxines. A l'heure actuelle, il n'existait aucun moyen médical pour compenser son absence... Dommage pour le malheureux donneur involontaire.

M. Fitzwilliam, infirmier, garde du corps et compagnon assidu de Palmer, se tenait dans un coin de la pièce, sur le qui-vive, à la façon des anciens marines. Le chirurgien revint, le masque toujours sur le nez, et enfila des gants neufs. Il était méticuleux, ambitieux ; même selon les critères de sa profession, il roulait sur l'or.

Il abaissa le drap pour examiner les sutures, appliquées sur la réouverture d'une précédente cicatrice de transplantation. Vu de l'extérieur, le torse de Palmer constituait un tableau vivant bosselé, bardé de vilaines marques. A l'intérieur, c'était un panier sclérosé de viscères en piteux état. Ce fut ce que lui indiqua le chirurgien :

— Vous ne supporterez plus d'autres allogreffes, monsieur Palmer. C'est terminé.

Palmer sourit. Son corps était un réceptacle regorgeant d'organes étrangers, et de ce point de vue il était semblable au Maître, incarnation d'une ruche grouillante d'âmes non mortes.

— Merci, docteur. Je comprends, fit-il, la voix rauque d'avoir été intubé. Je vous suggère de fermer cette clinique de façon définitive. Vous craignez que l'ordre des médecins ne découvre nos techniques de collecte d'organes, je le sais, et je vous libère donc de toute obligation. Les honoraires qui vont vous être versés seront les derniers. Je ne vous demanderai pas d'intervention médicale supplémentaire... plus jamais.

On lisait la perplexité dans le regard du praticien. Eldritch Palmer, malade depuis l'enfance, possédait une surprenante volonté de vivre : un instinct de survie farouche et peu naturel, que le chirurgien n'avait rencontré chez personne d'autre. Le vieil homme se résignait-il enfin à son sort ?

Peu lui importait, à vrai dire. Il prévoyait sa retraite depuis quelque temps déjà, et tout était prêt. Ne plus être tenu par des contraintes

professionnelles dans le tumulte actuel était une véritable aubaine pour le praticien. Restait à espérer que les vols vers le Honduras décollaient toujours. Autre bonne nouvelle, après tant de troubles, l'incendie du bâtiment n'éveillerait pas les soupçons.

Le docteur enregistra ces informations en affichant un sourire poli, puis se retira, sous le regard glacial de M. Fitzwilliam.

Palmer ferma les yeux. Il songea au Maître, qui avait été exposé au soleil par la faute de ce vieux fou, Setrakian. Palmer observait ce développement selon les seuls termes qui l'intéressaient, la seule question étant : en quoi cela allait-il l'affecter ?

Cet incident ne faisait que précipiter le déroulement des opérations et, par conséquent, accélérerait sa délivrance imminente.

Enfin, il touchait le grand jour du doigt.

Setrakian. La défaite avait-elle vraiment un goût amer ? Ou donnait-elle plutôt l'impression d'avoir des cendres sur la langue ?

Palmer n'avait jamais connu l'échec ; il ne l'accepterait jamais. Combien pouvaient s'en targuer ?

Setrakian se tenait telle une pierre au milieu d'un torrent. Fier et naïf, il s'imaginait bloquer le courant alors qu'en réalité la rivière se déversait à flots autour de lui.

La futilité humaine. Au commencement, tout est si prometteur. Pourtant, la vie se termine, d'une façon des plus prévisibles.

Ses pensées se portèrent alors sur la fondation Palmer. On attendait des plus grosses fortunes de ce monde qu'elles dotent une œuvre caritative à leur nom. La sienne, son unique organisation philanthropique, avait employé ses immenses moyens à transporter et soigner deux bus entiers d'enfants qui gardaient des séquelles de la récente occultation. Des gamins aveuglés par ce phénomène céleste rare – certains parce qu'ils avaient admiré l'éclipse sans protection optique adéquate, d'autres à cause d'un défaut de fabrication dans les verres d'un lot de lunettes de sécurité. On avait remonté la trace des articles incriminés jusqu'à une usine en Chine, mais la piste s'achevait en impasse dans un terrain vague de Taipei...

Sa fondation s'était engagée à ne reculer devant aucune dépense pour la réinsertion et la rééducation de ces pauvres âmes. Et c'était bel et bien l'intention de Palmer.

Le Maître l'avait exigé.

Tandis qu'ils traversaient la rue, Eph eut l'impression qu'on les épiait. Fet, quant à lui, était focalisé sur les rats. Les rongeurs chassés de leur habitat filaient de perron en perron et le long du caniveau ensoleillé, à l'évidence en proie à la panique.

— Regardez là-haut, dit Fet.

Ce qu'Eph prenait pour des pigeons perchés sur les saillies des immeubles étaient en fait des rats. Ils observaient les deux hommes. Leur nombre constituait un bon baromètre de l'infestation qui se propageait dans les sous-sols de la ville. Les ondes animales qu'émettaient les *strigoï*, à moins que ce ne fût leur présence manifestement maléfique, repoussaient les autres formes de vie.

— Il doit y avoir un nid pas loin.

Alors qu'ils approchaient d'un bar, Eph sentit la soif lui serrer la gorge. La porte n'était pas fermée à clé. C'était un établissement ancien, inauguré plus de cent cinquante ans plus tôt – le plus vieux de New York, comme le vantait l'enseigne –, mais on n'y trouvait ni clients, ni barman, ni serveuses. Seule intrusion dans le silence qui régnait là, les bavardages étouffés d'un téléviseur qui, fixé en hauteur dans un coin, diffusait des informations.

Ils se rendirent dans l'arrière-salle, plus obscure et tout aussi vide. On avait abandonné des verres à moitié pleins sur les tables et quelques vestes, suspendues aux sièges. La fête s'était achevée de façon brutale.

Eph inspecta les toilettes – celles des hommes comportaient de grands urinoirs désuets qui s'évacuaient par une tranchée creusée dans le sol. Toujours personne.

Il revint en traînant ses grosses chaussures dans la sciure. Fet s'était posé sur une chaise et détendait ses jambes.

Eph passa derrière le comptoir. Pas de bouteilles d'alcool, pas de blenders, aucun seau à glace... rien que des tireuses à bière sous lesquelles s'alignaient plusieurs étagères de verres. On ne servait que de la bière, ici, pas d'alcool fort, ce que voulait Eph. Seulement la cuvée maison, disponible en blonde ou en brune. Les vieux robinets étaient là pour décorer, mais les plus neufs coulaient abondamment. Eph remplit deux verres.

— A quoi trinque-t-on ? demanda-t-il.

Fet le rejoignit.

— A la chasse aux suceurs de sang.

Eph but cul sec.

— Il semblerait que les gens aient déguerpi à toute vitesse, dit-il.

— Extinction des feux, commenta Fet en essuyant la mousse sur sa

lèvre. Pour toute la ville.

Une voix provenant du téléviseur attira leur attention. Un journaliste intervenait en direct d'une petite municipalité près de Bronxville d'où était originaire un des survivants du vol 753. De la fumée noircissait le ciel derrière lui, des inscriptions défilaient en bas de l'écran : LES ÉMEUTES SE POURSUIVENT À BRONXVILLE.

Fet changea de chaîne. La bourse de Wall Street chancelait au bord du gouffre du fait de consommateurs apeurés, de la menace d'une épidémie plus grave que la grippe H1N1, et d'une série de disparitions au sein même des courtiers. On montrait des traders impuissants devant les taux qui s'effondraient.

Sur NY1, les informations se concentraient sur la circulation : toutes les issues permettant de quitter Manhattan étaient bloquées par l'afflux de gens tentant de fuir la ville à cause des rumeurs de quarantaine. Les trafics ferroviaire et aérien étaient saturés, les aéroports et les gares en proie au chaos.

Eph entendit un hélicoptère. Cet appareil constituait sans doute la dernière possibilité pour entrer dans l'île ou en sortir, à présent.

A condition de disposer de son hélicoptère privé. Comme Eldritch Palmer.

Eph trouva un vieux téléphone filaire. Il obtint une tonalité crépitante, composa patiemment le numéro de Setrakian sur le cadran mobile. Après quelques sonneries, Nora répondit.

— Comment va Zack ? demanda Ephraïm avant même quelle ait pu dire un mot.

— Mieux. Ça l'a drôlement secoué.

— Elle n'est pas revenue ?

— Non. Setrakian l'a chassée du toit.

— Du toit ? Nom de Dieu ! s'exclama Eph, qui se sentit nauséeux.

Il prit un bock propre et se servit une autre bière en hâte.

— Où est Zack, maintenant ?

— A l'étage. Tu veux que je te le passe ?

— Non. Je préfère lui parler de vive voix à mon retour.

— Tu as raison. Vous avez détruit le cercueil ?

— Non. Il avait disparu.

— Merde !

— Il faut croire que sa blessure est superficielle. Ça ne le ralentit pas des masses. Et puis... c'est bizarre, mais nous avons découvert des inscriptions étranges sur une paroi, tracées à la bombe...

— Comment ça ? Quelqu'un a laissé des graffitis ?

Eph tapota sa poche de pantalon pour s'assurer que le portable rose s'y trouvait toujours.

— Je les ai mises sur vidéo. Je ne sais vraiment pas quoi en penser, indiqua-t-il avant d'écarter le combiné afin d'avalier une autre gorgée. Bref, je te raconterai. Tu verras la ville... c'est lugubre. C'est d'un silencieux...

— Pas ici. On sent une petite accalmie maintenant que l'aube s'est levée, mais ça ne va pas durer. J'ai l'impression que le soleil ne les effraie plus tant que ça. Comme s'ils s'enhardissaient...

— C'est exactement ce qui se passe. Ils apprennent, ils deviennent plus malins. Il faut que nous quittions Manhattan. Aujourd'hui.

— Setrakian est du même avis. A cause de Kelly.

— Elle sait où nous sommes, mais...

— Si elle le sait, le Maître aussi.

Eph se massa les yeux pour repousser son mal de tête.

— D'accord.

— Où êtes-vous, en ce moment ?

— Dans le quartier de la finance, près de la station Ferry Loop, répondit-il en omettant de préciser qu'il appelait d'un bar. Fet peut nous procurer un véhicule plus grand. Nous allons le récupérer et nous rentrons.

— Surtout... reviens en un seul morceau, et sous forme humaine.

— C'est ce qui est prévu.

Il raccrocha et chercha sous le comptoir un récipient plus volumineux ; il sentait qu'il aurait bien besoin d'un coup de pouce liquide pour retourner dans les galeries souterraines. De quelque chose d'un peu plus fort qu'une bière. Il trouva une vieille flasque poussiéreuse gainée de cuir, découvrit derrière elle une bouteille d'un bon cru de cognac. Sur celle-ci, pas de poussière : le barman devait en prendre une lichette de temps en temps pour rompre la monotonie de la bière. Alors qu'il venait de rincer la flasque et la remplissait avec précaution au-dessus d'un petit évier, on cogna à la porte.

Il fit le tour du bar en trombe pour reprendre son épée, puis il lui vint à l'esprit que les vampires ne frappaient pas. Il dépassa Fet, qui s'approchait de la porte, et alla regarder prudemment par la vitre, à travers laquelle il aperçut le Dr Everett Barnes, le directeur du Center for Disease Control. Le vieux médecin ne portait pas son uniforme d'amiral – à l'origine, le CDC appartenait à l'US Navy – mais une chemise blanche et un costume ivoire à la veste déboutonnée. Il

donnait l'impression d'avoir interrompu en hâte un petit déjeuner tardif.

Eph parvenait à voir la rue derrière lui, et Barnes semblait être seul – du moins pour le moment. Il ouvrit.

— Ephraïm, dit Barnes.

Eph le saisit par les revers et le tira sans ménagement à l'intérieur.

— Vous ! s'exclama-t-il tout en examinant les environs. Où sont les autres ?

Barnes se libéra et rajusta son veston.

— Ils ont reçu pour instructions de rester en retrait, mais ils vont débarquer bientôt, ne vous méprenez pas. J'ai insisté afin de disposer de quelques minutes pour m'entretenir avec vous.

— Comment êtes-vous arrivé si vite ? demanda Eph avant de s'éloigner des fenêtres.

— Je dois vous parler de toute urgence. Personne ne vous veut de mal, Ephraïm. Cette intervention a été lancée sur mes ordres.

Eph retourna vers le bar.

— Et je devrais vous croire ?

— Il faut que vous repreniez vos fonctions, annonça Barnes en lui emboîtant le pas. J'ai besoin de vous, je m'en rends compte, à présent.

— J'ignore si vous comprenez ce qui se passe et si vous y jouez un rôle, Everett. Si ça se trouve, vous êtes complice à votre insu. En tout cas, quelqu'un de très puissant tire les ficelles, et si je vous suis, je risque de signer mon arrêt de mort. Voire pire.

— Je suis résolu à écouter votre avis, Ephraïm. Tout ce que vous avez à dire. Je me présente devant vous comme un homme prêt à reconnaître ses erreurs. Je sais que nous sommes aux prises avec un phénomène dévastateur et surnaturel...

— Non, c'est quelque chose de très concret, le coupa Eph avant de reboucher sa flasque.

Fet surgit devant Barnes.

— Combien de temps avant qu'ils arrivent ?

— Pas longtemps, répondit Barnes, impressionné par le dératiseur massif en combinaison sale.

Puis il reporta son attention sur Eph.

— Est-ce bien le moment de boire ?

— Plus que jamais. Servez-vous, si vous en avez envie. Je vous recommande la bière brune.

— J'ai conscience que vous en avez bavé...

— Ce que j'endure n'a pas grande importance. Il n'est pas question de moi, alors me caresser dans le sens du poil ne vous avancera à rien. Ce qui m'inquiète pour de bon, ce sont les demi-vérités, ou plutôt les mensonges éhontés, que l'on nous serine avec la bénédiction du CDC. Votre mission n'est plus de protéger la population, Everett ? Seulement votre gouvernement ?

Barnes fit la grimace.

— Les deux, forcément.

— C'est faible de votre part. Inapte. Criminel.

— C'est pour cela que vous devez m'aider, Ephraïm. J'ai besoin de votre capacité d'observation, de votre avis d'expert...

— Il est trop tard ! Etes-vous donc aveugle à ce point ?

Barnes recula d'un pas, en surveillant Fet du coin de l'œil, ce dernier le rendant visiblement nerveux.

— Vous aviez raison, au sujet de Bronxville. Nous avons bouclé le périmètre.

— Ah bon ? intervint Fet. Et comment vous y êtes-vous pris ?

— Avec du grillage.

Eph eut un rire amer.

— Vous plaisantez ! Nom d'un chien, Everett... vous me confortez dans mon idée. Vous réagissez en fonction de la façon dont l'opinion publique perçoit le virus, au lieu d'attaquer la menace de front. Vous les rassurez avec du grillage ? Avec... un symbole ? Les créatures ne vont en faire qu'une bouchée, de votre clôture...

— Alors expliquez-moi les mesures à prendre. Dites-moi ce qu'il vous faut.

— Commencez par détruire les cadavres. Ça, c'est la première étape.

— Détruire les... Vous savez bien que ça m'est impossible.

— En ce cas, le reste ne servira à rien. Envoyez un bataillon nettoyer la ville et éliminer les porteurs du virus jusqu'au dernier. Ensuite, poursuivez l'opération vers le sud, à Manhattan, puis à Brooklyn et dans le Bronx.

— Vous me suggérez des exécutions à grande échelle ? Vous vous rendez compte du spectacle que...

— Songez à ce qui est en train de se passer, Everett. Je suis médecin, comme vous, mais le monde n'est plus le même.

Fet repartit surveiller la rue.

— Ce qu'ils veulent, ce n'est pas que vous obteniez mon aide, mais

que vous me rameniez avec vous afin de pouvoir me neutraliser, ainsi que mes équipiers.

Il sortit son épée de son sac.

— Ça, c'est devenu mon scalpel. Le seul moyen de guérir ces créatures, c'est de les libérer... Oui, ça signifie les exterminer sans merci. Pas de soins médicaux. Vous souhaitez m'aider ? Pour de bon ? Alors expliquez ça à la télé. Racontez la vérité.

Barnes considéra Fet.

— Et lui, qui est-ce ? Je pensais vous trouver en compagnie du Dr Martinez.

Eph trouva étrange la façon dont Barnes parlait de Nora, mais il ne parvint pas à déterminer pourquoi. Fet revint en hâte.

— Les voilà, annonça-t-il.

Eph s'aventura assez près de la vitrine pour voir des camionnettes s'immobiliser et bloquer la rue dans les deux sens. Fet passa devant lui, saisit Barnes par l'épaule et l'emmena jusqu'à une table du fond, où il le fit asseoir. Eph jeta son sac de baseball sur son épaule et apporta sa valise à Fet.

— Je vous en prie, déclara Barnes. Je vous en conjure, tous les deux. Je peux assurer votre protection...

— Vous, dit Fet, vous êtes officiellement notre otage, maintenant, alors bouclez-la.

Puis il s'adressa à Eph :

— Comment on les repousse ? Les rayons UV, ça ne marche pas sur les agents du FBI.

Eph examina les lieux à la recherche d'une inspiration, laissa son regard errer sur les babioles et les tableaux accumulés au cours d'un siècle et demi, accrochés aux murs et entassés sur les étagères derrière le comptoir. Il y avait là des portraits de Lincoln, Garfield, McKinley, un buste de JFK – rien que des présidents assassinés –, un mousquet, un récipient à crème de rasage et des notices nécrologiques encadrées, ainsi qu'un petit poignard d'argent.

Sur le côté, un écriteau : NOUS ÉTIONS LÀ AVANT VOTRE NAISSANCE.

Eph se précipita derrière le bar, chassa d'un coup de pied la sciure qui couvrait l'anneau d'acier fixé dans le plancher usé.

Fet l'aida à soulever la trappe.

L'odeur ne leur laissa aucun doute. De l'ammoniac, récent, qui prenait à la gorge.

— Rien ne les empêchera de venir vous chercher là-dessous, les prévint Barnes.

— Vu la puanteur, je le leur déconseille, rétorqua Fet, qui descendit le premier.

— Everett, dit Eph. Pour écarter toute ambiguïté, je le répète : je démissionne.

Il suivit le dératiseur au sous-sol, sa Luma baignant la réserve d'une lueur indigo vaporeuse. Fet se retourna pour refermer derrière eux.

— Inutile. S'il est aussi pourri que je le pense, il est déjà dehors.

Sous le plafond bas, les déchets entassés pendant des décennies — des tonnelets et barils, des chaises cassées, des râteliers à verres empilés, un lave-vaisselle industriel ancien — rétrécissaient le passage. Fet ajusta d'épaisses bandes élastiques autour de ses chevilles et de ses poignets, un truc qui lui restait de l'époque pas si lointaine où il intervenait dans des appartements infestés de cafards. Il en tendit quatre à Eph.

— Pour empêcher les vers de se faufiler, expliqua-t-il en remontant à fond la fermeture à glissière de son blouson.

Au bout de la salle au sol de pierre, une porte latérale conduisait à une vieille chambre froide vide, à présent à température ambiante.

Venait ensuite une porte en bois pourvue d'une poignée de cuivre. Devant elle, la sciure dérangée formait un motif d'éventail. Fet indiqua d'un signe de tête qu'il était prêt, et Eph l'ouvrit à la volée.

On n'hésite pas. On ne réfléchit pas. Eph avait retenu la leçon. On ne leur laisse pas l'occasion de se regrouper et de mettre en œuvre leur tactique : l'un d'eux se sacrifie pour que les autres aient une chance de vous avoir. Face à des monstres dotés d'aiguillons pouvant atteindre un mètre quatre-vingts de long et d'une vision nocturne extraordinaire, on reste en mouvement tant qu'on ne les a pas détruits jusqu'au dernier.

Leur cou constituait leur point faible, comme la gorge de leur victime l'était pour eux. Il suffisait de sectionner la colonne vertébrale pour anéantir l'enveloppe corporelle et l'être qui l'habitait. La perte d'une quantité importante de sang blanc donnait le même résultat, mais cette solution se révélait beaucoup plus dangereuse car les vers capillaires qui s'en échappaient survivaient à l'extérieur et cherchaient un organisme humain à infester. Voilà pourquoi Fet imperméabilisait ses manches et ses jambes de pantalon.

Eph tua les deux premiers vampires en utilisant la méthode qui se révélait la plus efficace : brandir la lampe à UV à la façon d'une torche pour repousser les créatures, les isoler et les bloquer contre un mur,

puis les achever d'un coup d'épée. Les armes en argent les blessent pour de bon, provoquant chez eux l'équivalent de la douleur ; les ultraviolets, eux, réduisent leur ADN en cendres comme un lance-flammes.

Avec son pistolet à clous, Fet abattit les deux derniers en leur tirant des pointes en pleine tête de façon à les aveugler et les désorienter, puis se dépêcha de trancher leur gorge distendue. Les vers alors libérés filèrent en ondulant sur le sol humide. Eph en élimina certains avec sa Luma, d'autres périrent sous les lourdes chaussures de Fet.

Alors qu'ils poursuivaient leur avancée, une multitude de voix et de bruits de pas leur parvint du rez-de-chaussée.

Un vampire, toujours vêtu de son tablier de barman, attaqua par le côté. Eph le lacéra d'un coup en revers et le repoussa avec sa lampe. Il apprenait à ne pas tenir compte de la compassion propre à sa profession qui l'animait encore il n'y avait pas si longtemps de cela. La créature se recroquevilla dans un recoin, où il l'acheva.

Deux autres, trois peut-être, avaient déguerpi par la porte suivante dès qu'ils avaient vu la lumière indigo. Dans la première salle, une poignée restaient accroupis sous des étagères cassées, prêts à bondir.

Eph se dirigea vers eux, mais Fet le retint par le bras. Contrairement à Eph, qui se battait à grands gestes, le souffle court, le dératiseur procédait de façon machinale, concentré mais sans efforts superflus.

— Laissez-les aux copains de Barnes.

Eph trouva l'idée ingénieuse et recula, sa lampe toujours braquée devant lui.

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? demanda-t-il.

— Les autres ont filé. Ça signifie qu'il y a une issue.

— Espérons-le.

Fet passa devant et remonta la piste d'urine sèche qui brillait d'une lueur phosphorescente sous les rayons des Luma. Les salles du sous-sol menaient à une série de caves reliées par de vieux tunnels. Les giclées d'ammoniac partaient dans de nombreuses directions.

— Ça me plaît, dit le dératiseur en tapant des pieds pour décrocher la terre de ses semelles. C'est comme la chasse aux rats, il suffit de suivre les traces. Les UV nous facilitent la tâche.

— Comment connaissent-ils ces itinéraires ?

— Ils n'ont pas chômé. Ils ont fouiné partout, exploré les lieux en détail. Vous n'avez jamais entendu parler du réseau Volstead ?

— Volstead ? Comme le Volstead Act qui a intensifié la

Prohibition ?

— Les restaurants, les bars, les pubs clandestins, tous ont dû ouvrir leurs caves pour vendre de la gnôle en douce. New York, c'est une ville qui ne cesse de se construire par couches successives. Imaginez les vieilles caves et les abris enfouis là-dessous, les galeries, les canalisations et les conduits de service : d'après certaines personnes, on peut se déplacer de rue en rue, d'un quartier à l'autre, sans jamais remonter à la surface.

— L'hôtel particulier de Bolivar... dit Eph, se rappelant la star du rock qui comptait parmi les quatre survivants du vol 753. Il a racheté la demeure d'un trafiquant d'alcool des années 1920 et possède un sous-sol secret relié aux lignes de métro.

Il regarda derrière eux lorsqu'ils passèrent devant un tunnel latéral.

— Comment vous repérez-vous ?

Fet lui montra un signe imprimé dans la pierre, sans doute par la griffe acérée d'une des créatures.

— Regardez, déclara-t-il. Une chose est sûre : la station de Ferry Loop n'est pas à plus d'un ou deux pâtés d'immeubles.

Nazareth, Pennsylvanie

Augustin...

Augustin Elizalde se leva. Il se trouvait dans l'obscurité absolue, un noir épais où ne filtrait pas une once de lumière. Comme un cosmos sans étoiles. Il cligna des paupières pour s'assurer qu'il avait les yeux ouverts. Pas de changement.

Etait-ce la mort ? Nul autre endroit ne pouvait être plus sombre.

Ça devait être ça. Il était clamsé.

Ou alors... ils l'avaient transformé. Etait-il devenu un vampire ? On lui avait volé son corps, mais une vieille part de lui était-elle encore enfermée dans les ténèbres de son esprit ? Et si la fraîcheur et la dureté du sol sous ses pieds n'étaient que des sensations résiduelles, des tours que lui jouait son cerveau ? Et s'il était emmuré à jamais dans sa propre tête ?

Il s'accroupit légèrement, de façon à vérifier son existence par le mouvement et les impressions sensorielles. Il vacilla à cause de l'absence de point de repère visuel, écarta les pieds. Il leva les bras et sauta, ne sentit pas de plafond au-dessus de lui.

De temps à autre, un courant d'air agita sa chemise. Le souffle

charriait une odeur de glaise.

Il était sous terre. Enterré vivant.

Augustin...

Encore une fois. Sa mère s'adressait à lui comme dans un rêve.

— Mama ?

Sa voix lui revint par un écho surprenant. Il se souvint d'elle au moment où il l'avait laissée : assise au fond du placard de sa chambre, sous un monceau de vêtements, avec dans le regard la faim obscène des nouveaux transformés.

Des vampires, comme les appelait le vieil homme.

Gus essaya de deviner d'où pouvait venir la voix. Il n'avait rien d'autre à faire que de la suivre.

Il avança jusqu'à un mur de pierre en tâtonnant le long de sa surface lisse et incurvée, les mains toujours à vif là où il s'était coupé avec l'éclat de verre qu'il avait utilisé pour le meurtre (non, plutôt la *destruction*) de son frère infecté. Il s'interrompit pour palper ses poignets. Les menottes qu'il portait depuis qu'il avait échappé à la police, et dont les chasseurs avaient sectionné la chaîne, avaient disparu.

De fameux chasseurs – des vampires, eux aussi, qui avaient surgi dans une rue de Morningside Heights et massacré les monstres contre qui il se battait, comme lors d'un règlement de comptes entre deux gangs rivaux. Parfaitement équipés, ils possédaient des armes, des voitures, et agissaient de façon coordonnée. Rien d'une bande de zombies assoiffés de sang comme ceux que Gus avait affrontés.

Le dernier souvenir qu'il gardait de ces créatures était le moment où ils l'avaient jeté à l'arrière d'un 4x4. Pourquoi ? Et pourquoi lui ?

Un souffle d'air, semblable à l'ultime soupir de Mère Nature, lui caressa le visage. Gus le suivit, en espérant aller dans la bonne direction. La paroi se terminait en angle aigu. Il chercha l'autre face, sur sa gauche : elle déviait de la même façon, et une ouverture séparait les deux. Comme un passage.

Gus s'avança, et le nouvel écho de ses pas lui indiqua qu'il se trouvait dans une salle vaste et haute de plafond. Une légère odeur y flottait, assez familière. Il parvint à l'identifier : le détergent qu'il devait utiliser en prison pendant les corvées de nettoyage. De l'ammoniac. Pas en quantité suffisante, toutefois, pour lui irriter les narines.

Puis quelque chose se produisit. Il crut d'abord que son esprit lui jouait des tours, mais il comprit qu'une lueur envahissait bel et bien la pièce. La lenteur de l'illumination, ajoutée au caractère incertain de la

situation, le terrifia. Deux lampes sur trépied, posées loin l'une de l'autre près des bords, diluaient l'obscurité.

Gus se mit en garde, comme dans les rencontres de combat libre qu'il regardait sur Internet. L'éclairage ne cessait de gagner en brillance, mais si graduellement qu'on le remarquait à peine.

Il ne vit pas tout de suite l'être qui se tenait trois ou quatre mètres devant lui, mais dont la tête et les membres étaient si pâles, immobiles et lisses qu'ils ne se distinguaient pas du mur.

Seuls se détachaient deux trous sombres et symétriques. Pas noirs, mais presque.

Sur un rouge très profond. Un rouge sang.

Si c'étaient des yeux, ils ne clignaient pas. Ils ne le scrutaient pas non plus, mais le considéraient avec une surprenante absence de sentiment, guère plus expressifs que des pierres carmin. Des yeux qui avaient tout vu.

Gus entra perçut le contour d'une toge sur le corps de l'être, laquelle se fondait dans l'obscurité, telle une cavité au sein de la cavité. La créature semblait de grande taille, mais aussi figée qu'un mort. Gus ne bougea pas.

— C'est quoi, ce cirque ? dit-il d'une drôle de voix qui trahissait sa peur. Tu crois que tu vas bouffer mexicain, ce soir ? Je te conseille d'y réfléchir à deux fois. Viens par ici que je te dérouille, enfoiré.

La chose, silencieuse et immobile, donnait à Gus l'impression de se trouver devant une statue habillée. Son crâne chauve était totalement lisse, dépourvu d'oreilles. Gus percevait à présent quelque chose ; il entendait – ou plutôt sentait – une vibration semblable à un bourdonnement.

— Alors ? dit-il d'un ton de défi. Vous attendez quoi ? Ça vous amuse de jouer avec la nourriture avant de vous mettre à table ?

Il leva les poings plus près de son visage.

— Cette tortilla-là va te rester sur l'estomac, espèce de raclure de zombie.

Quelque chose attira son attention sur sa droite, et il en vit un autre – un peu moins grand que le premier, les yeux d'une forme différente, mais tout aussi mornes.

Puis, sur sa gauche, se dévoilant progressivement à la vue de Gus, un troisième.

Assez familier des salles d'audience, il avait l'impression de passer en jugement devant trois extraterrestres au fond d'une crypte. Malgré la peur qui le submergeait, il ne pouvait s'empêcher de la ramener. Les magistrats à qui Gus avait eu affaire appelaient ça « outrage à la

cour ». Pour Gus, c'était juste « faire bonne figure ». Sa réaction quand il sentait qu'on le traitait avec mépris, non comme un individu à part entière, mais comme un désagrément, un obstacle.

Nous serons brefs.

Gus porta vivement les mains à ses tempes. Il ne se boucha pas les oreilles : la voix, sans qu'il sache comment, venait de *l'intérieur* de sa tête. Elle prenait naissance dans la même partie de son cerveau que son monologue, comme si une radio pirate émettait sur ses ondes.

Vous êtes Augustin Elizalde.

Il plaqua les paumes contre son crâne, mais la voix était solidement ancrée. Pas d'interrupteur pour l'éteindre.

— Ouais, je sais qui je suis. Et vous, vous êtes qui ? Vous êtes quoi, bordel ? Comment vous êtes entré dans ma...

Vous n'êtes pas ici en tant que dénrée. Nous avons un cheptel suffisant en réserve pour la saison des neiges.

Un cheptel ?

— Oh, vous voulez dire des gens ?

De temps à autre, Gus avait cru entendre des hurlements, des voix chargées d'angoisse résonner dans les souterrains, mais il n'avait pas su quoi en penser.

L'élevage en plein air pourvoit à nos besoins depuis des millénaires. Le gibier idiot constitue une source d'approvisionnement abondante. Parfois, un spécimen fait preuve de ressources exceptionnelles.

Gus peinait à suivre et avait hâte qu'ils en viennent au fait.

— Alors... quoi, vous allez pas essayer de me transformer en... quelque chose comme vous, c'est ça ?

Notre lignée est pure, c'est un privilège que d'y appartenir. Intégrer notre héritage est un présent. Unique et très, très coûteux.

Gus ne comprenait rien.

— Si vous comptez pas boire mon sang... qu'est-ce que vous voulez ?

Nous avons une proposition à vous faire.

— Ah bon ?

Gus se frappa le côté de la tête comme s'il s'agissait d'un appareil défectueux.

— Je vous écoute... à moins que j'y sois pas obligé.

Nous avons besoin d'un serviteur du jour. D'un chasseur. Nous sommes une race nocturne, et vous, vous êtes diurne.

— Hein ?

Votre rythme circadien endogène est en lien direct avec le cycle lumière-obscurité que vous appelez journée de vingt-quatre heures. La chronobiologie innée de votre espèce est acclimatée au calendrier céleste de cette planète, à l'inverse de la nôtre. Vous êtes une créature du soleil.

— C'est quoi, ces conneries ?

Il nous faut quelqu'un qui puisse se déplacer sans contrainte durant les heures de jour. Quelqu'un qui ne craigne pas l'exposition au soleil et, au contraire, utilise sa puissance, ainsi que les autres armes à sa disposition, pour massacrer les impurs.

— Pardon ? Vous êtes des vampires, non ? Vous voulez que je tue vos semblables ?

Ce ne sont pas nos semblables. Cette lignée nuisible qui se propage de façon anarchique parmi les vôtres... c'est un fléau. Elle est incontrôlable.

— Vous vous attendiez à quoi ?

Nous ne sommes impliqués en rien dans ce qui est en train de se passer. Devant vous se tiennent des êtres possédant un grand honneur et une profonde discrétion. Cette infestation représente la violation d'une trêve – d'un équilibre – qui durait depuis des siècles. C'est un affront direct.

Gus recula de quelques pas. Enfin, il commençait à comprendre.

— Quelqu'un essaie de s'emparer de votre territoire.

Nous ne nous multiplions pas selon un procédé aléatoire et chaotique comme vous. Nous employons une méthode régie par une attention méticuleuse.

— Vous êtes regardants sur la bouffe, c'est ça ?

Nous nous alimentons autant que nous le voulons. La nourriture reste de la nourriture. Nous nous en débarrassons quand nous sommes rassasiés.

Un rire monta dans la poitrine de Gus, qui manqua s'étrangler. Ils parlaient d'humains comme de barquettes de viande qu'on vend un dollar les trois au supermarché du coin.

Ça vous amuse ?

— Non. Tout le contraire. C'est pour ça que je me marre.

Quand vous mangez une pomme, jetez-vous le trognon, ou bien conservez-vous les pépins pour planter des arbres ?

— Je le jette.

Et les récipients en plastique, quand vous en avez vidé le contenu ?

— Ça va, j'ai pigé. Vous sifflez vos pintes de sang et puis vous balancez la bouteille. Y a un truc qui m'intrigue : pourquoi moi ?

Parce que vous semblez à la hauteur.

— Qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

Votre casier judiciaire, pour commencer. Vous avez retenu notre attention lorsqu'on vous a arrêté pour meurtre à Manhattan.

Le gros type nu qui semait la panique dans Times Square. Il s'en était pris à une famille, et sur le moment Gus avait voulu jouer les justiciers. A présent, il regrettait de ne pas être resté à l'écart, comme les autres.

Ensuite vous avez échappé à la garde de la police, et détruit, ce faisant, d'autres impurs.

Gus se renfrogna.

— L'« impur » dont vous parlez, c'était mon *compadre*. Comment vous êtes au courant de tout ça, vous qui vivez dans ce trou à rats ?

Sachez que nous sommes en lien avec les plus hauts niveaux du monde des humains. Pourtant, si nous voulons maintenir l'équilibre, nous ne pouvons risquer de nous montrer à découvert... et c'est exactement la menace que fait peser sur nous cette infestation.

— C'est une guerre des gangs, quoi. Ça je comprends. N'empêche qu'il y a un truc super-important auquel vous avez pas pensé. Genre... pourquoi je vous aiderais ?

Pour trois raisons.

— Je compte. Elles ont intérêt à être bonnes.

Premièrement, vous allez quitter cette salle en vie.

— Celle-là me plaît. Vous marquez un point.

Ensuite, votre réussite dans cette mission vous enrichira au-delà de tout ce que vous pouvez imaginer.

— Hmm. Pas sûr. J'ai pas mal d'imagination pour les nombres.

Quant à la troisième... elle est juste derrière vous.

Gus se retourna. Il vit d'abord le chasseur, un des durs à cuire qui l'avaient enlevé en pleine rue. La tête enfouie sous une capuche noire, ses yeux luisaient.

Près de lui se trouvait une vampire dont il reconnaissait à présent l'air affamé. De petite taille, corpulente, les cheveux noirs et emmêlés, elle portait une robe déchirée, et le devant de sa gorge était enflé par l'architecture interne de son aiguillon.

A la base de son col en V raccommodé apparaissait un crucifix rouge et noir très stylisé, tatouage qu'elle avait fait faire dans sa jeunesse et qu'elle affirmait regretter, mais qui devait en jeter à l'époque et qui, depuis sa plus tendre enfance, avait toujours impressionné Gus.

Sa mère, les yeux bandés sous un chiffon foncé. Gus voyait les pulsations de sa gorge, gonflée par son aiguillon en manque.

Elle vous perçoit, mais ses yeux doivent rester couverts. En elle réside la volonté de notre ennemi. Il entend et voit par son intermédiaire. Nous ne pouvons la garder dans cette chambre très longtemps.

Les yeux de Gus s'embuèrent de larmes de colère. Le chagrin l'emplissait de douleur et se manifestait par un sentiment de fureur difficilement contrôlable. Depuis ses onze ans, il n'avait fait que la déshonorer. Et voilà qu'elle se trouvait devant lui : une bête sauvage, un non-mort.

Gus fit face aux autres. Il enrageait, mais se savait impuissant.

La troisième raison, c'est que vous la libérerez.

Il fut secoué par des sanglots secs. La situation lui donnait la nausée, l'horrifiait, et pourtant...

Il considéra de nouveau sa mère. Elle était comme kidnappée. Prise en otage par cette lignée « impure » de vampires dont parlaient ses nouveaux amis.

— Mama, dit-il.

Elle l'écoutait, mais rien dans son expression ne changea.

Supprimer son frère, Crispin, n'avait pas été bien difficile, du fait du ressentiment qui existait entre eux depuis presque toujours. Crispin était un camé, et encore plus un raté que Gus. En le décapitant, il avait fait d'une pierre deux coups : tout à la fois thérapie familiale et destruction des ordures. La rage qu'il avait accumulée d'année en année s'était évaporée par chacune des entailles qu'il lui infligeait.

Libérer sa *madré* de cette malédiction, en revanche, constituerait un acte d'amour.

On emmena la mère de Gus hors de la chambre, mais le chasseur resta. Gus observa les trois autres, qu'il voyait mieux à présent. D'une immobilité effrayante.

Nous vous fournirons tout le nécessaire pour mener cette tâche à bien. Le soutien financier n'est pas un problème, car au fil des siècles nous avons amassé d'immenses richesses humaines.

Ceux qui recevaient le don de l'éternité avaient payé des fortunes. Dans leurs coffres, les Aînés possédaient des tresses d'argent mésopotamiennes, des pièces de monnaie byzantine, des souverains, des deutsche marks. Les devises ne représentaient rien pour eux. Ce n'était que de la pacotille à troquer avec les indigènes.

— Donc, vous voulez que j'aille casser du vampire pour vous, c'est ça ?

M. Quinlan vous assistera. C'est notre meilleur chasseur. Efficace et loyal. Et sous bien des aspects, unique. Nous ne vous imposons qu'une seule restriction : agir en secret. Il est primordial de cacher notre existence. Nous

vous laissons le soin de recruter d'autres chasseurs tels que vous. Invisibles, inconnus, et doués pour tuer.

Gus se réfréna, comme si sa mère tirait sur ses rênes. Un exutoire à sa colère : c'était peut-être ce qu'il lui fallait. Ses lèvres formèrent un sourire mauvais. Il avait besoin de gros bras, de tueurs. Il savait exactement où les trouver.

Station de South Ferry Inner Loop, ligne IRT

Fet conduisit Eph jusqu'à une galerie menant à la station de métro abandonnée de South Ferry. Des dizaines de stations fantômes parsèment le réseau de New York. Elles n'apparaissent plus sur les plans, mais on peut encore les apercevoir depuis les rames en service, à condition de savoir où et quand regarder.

Le climat souterrain était plus humide, le sol plus spongieux, les parois glissantes et dégoulinantes.

La piste phosphorescente des *strigoï* s'atténuait. Fet observa les environs, perplexe. Le chemin qui allait jusqu'à Broadway appartenait au projet de métropolitain d'origine de la ville, et on avait ouvert South Ferry aux voyageurs en 1905. Le tunnel sous-marin qui reliait Manhattan à Brooklyn avait été inauguré trois ans plus tard.

La mosaïque de terre cuite qui représentait les initiales de la station, SF, figurait toujours au sommet du mur, près d'un panneau d'une modernité incongrue – STATION NON DESSERVIE –, comme si l'on pouvait s'y méprendre. Eph entra dans un petit local de service et l'examina à la lueur de sa Luma.

Une voix nasillarde surgit de l'obscurité :

— Vous êtes de l'IRT ?

Eph sentit la puanteur de l'homme avant de le voir. La silhouette émergea d'un renforcement tapissé de matelas déchirés et crasseux, épouvantail édenté couvert de multiples couches de chemises, vestes et pantalons. Son odeur filtrait à travers elles.

— Non, répondit Fet. Et nous n'allons chasser personne.

Le SDF les scruta de la tête aux pieds, conclut rapidement qu'il pouvait se fier à eux.

— Moi c'est Cray-Z. Vous venez d'en haut ?

— Exact, dit Eph.

— A quoi ça ressemble, maintenant ? Je suis un des derniers, ici.

— Comment ça ?

Eph remarqua alors quelques tentes et cabanes de carton. Au bout d'un moment, quelques figures spectrales apparurent. Les « Taupes », habitants des profondeurs urbaines, les laissés-pour-compte, les pauvres en disgrâce, privés de leurs droits de citoyens, les « fenêtres cassées » de l'ère Giuliani. C'est sous terre qu'ils s'étaient réfugiés, dans le ventre de la ville, où il faisait chaud en permanence, même au cœur de l'hiver. La chance et l'expérience aidant, on pouvait camper sur un site six mois d'affilée, voire davantage. A l'écart des stations plus fréquentées, certains résidaient des années sans jamais croiser la moindre équipe de maintenance.

Cray-Z regarda Eph, la tête tournée de façon à favoriser son seul œil valide, épargné par la cataracte.

— Y a presque plus personne. La plus grande partie de la colonie a disparu... comme les rats. Je te jure. Envolés... ils ont carrément laissé leurs affaires, un vrai trésor.

Il désigna un tas de bric-à-brac : sacs de couchage déchiquetés, chaussures boueuses, quelques manteaux. Fet ressentit de la tristesse, car il savait que cet entassement représentait la somme des biens de ceux qui venaient de périr.

Cray-Z afficha un sourire sans dents.

— C'est pas normal. Ça fout les jetons.

Fet se rappela un article qu'il avait lu dans le *National Géographie*, une émission vue sur la chaîne History : le mystère de ce groupe de colons de l'ère préaméricaine, sur l'île de Roanoke lui semblait-il, comme volatilisé. Plus d'une centaine de personnes abandonnant toutes sortes de possessions, mais aucun indice quant à leur départ aussi énigmatique que soudain, hormis deux inscriptions sibyllines : le mot CROATOAN gravé dans un poteau de leur fortin, et des lettres, CRO, taillées dans l'écorce d'un arbre voisin.

Fet contempla de nouveau la mosaïque.

— Je vous reconnais, déclara Eph en restant à distance courtoise de Cray-Z. Je vous ai déjà croisé... à la surface, s'entend. Vous portez une pancarte, DIEU VOUS SURVEILLE, ou quelque chose de cet acabit.

Cray-Z alla chercher sa pancarte tracée à la main, fier de son statut de célébrité : DIEU VOUS SURVEILLE !!!, inscrit en rouge vif, les trois points d'exclamation pour insister sur le message.

Le clochard était un fanatique à moitié fou. Sous terre, c'était un exclu parmi d'autres. Il vivait sans doute là depuis plus longtemps que tout le monde. Il se prétendait capable de se rendre à n'importe quel point de la ville par les souterrains, alors qu'il ne semblait pas fichu d'uriner sans éclabousser le bout de ses chaussures.

Cray-Z s'éloigna le long des rails et fit signe à Eph et Fet de le suivre. Il s'accroupit sous un abri construit à l'aide de bâches et de palettes, où des rallonges grignotées par les rats se raccordaient à quelque source d'électricité cachée du réseau de la métropole.

Une sorte de bruine s'était mise à tomber : les conduits du plafond ruisselaient, une partie de leur eau gouttait sur le toit de fortune de Cray-Z, jusque dans une bouteille de soda installée là dans ce but.

Le SDF revint muni d'une vieille silhouette en carton à l'effigie de l'ancien maire de New York, Ed Koch, récupérée après une des campagnes électorales de l'homme politique.

— Tenez-moi ça, dit-il en tendant la photo grandeur nature à Eph.

Cray-Z les guida ensuite jusqu'au bout du tunnel et désigna les voies.

— Là-dedans, dit-il. C'est là qu'ils sont tous allés.

— Qui ça ? Vos camarades ? s'enquit Eph, qui posa Ed Koch à côté de lui. Ils sont partis par le tunnel ?

Cray-Z s'esclaffa.

— Mais non, pas seulement, ducon. Par là-bas. Là où les canalisations de la boucle passent sous l'East River pour rejoindre Governors Island, puis le quartier de Red Hook, à Brooklyn. C'est là qu'ils les ont emmenés.

— Comment ça ? Qui... qui les a emmenés ? demanda Eph, secoué par un frisson.

Au même moment, un signal s'alluma à proximité. Eph recula brusquement.

— Cette voie fonctionne encore ?

— La ligne 5 vient toujours faire demi-tour ici, expliqua Fet.

Cray-Z cracha sur les rails.

— C'est qu'il s'y connaît, ton pote, commenta-t-il.

La lumière gagna en intensité à l'approche du métro, illuminant la station à l'abandon et lui redonnant brièvement vie. M. le maire trembla dans la main d'Eph.

— Ouvrez grand vos mirettes, maintenant, ordonna Cray-Z. On cligne pas des paupières !

Il couvrit son œil aveugle et sourit.

Le train passa en trombe et prit le virage un peu plus vite que d'ordinaire. Les voitures quasi vides n'accueillaient que deux ou trois usagers assis, et çà et là un passager qui voyageait debout. Des gens de

la surface qui ne faisaient que passer.

Cray-Z agrippa le bras d'Eph tandis que la queue du train approchait.

— Là... juste ici !

Fet et Eph distinguèrent quelque chose sur la face extérieure du dernier wagon. Une grappe de silhouettes plaquées contre la carcasse métallique. Accrochées comme des rémoras à un requin d'acier.

— Vous avez vu ça ? jubila Cray-Z. Vous les voyez, tous ? Les Autres.

Eph se libéra de la poigne du SDF et s'écarta. La rame termina sa boucle et s'éloigna dans les ténèbres, sa lumière semblant aspirée comme l'eau dans un siphon.

Cray-Z repartit à grandes enjambées en direction de son abri.

— Faut faire quelque chose, pas vrai ? C'est vous qui m'avez décidé, les gars. Ces machins, ce sont les anges exterminateurs de la fin des temps. Ils vont tous nous enlever si on se bat pas.

Fet s'approcha du bord du quai puis se tourna vers Eph.

— Les tunnels. C'est comme ça qu'ils traversent. Ils peuvent pas franchir une étendue d'eau, hein ? Pas sans concours extérieur. Donc...

Eph comprit où il voulait en venir.

— *Sous* l'eau en revanche, par le sous-sol, rien ne les en empêche, compléta-t-il.

— Progrès de mes deux, pesta Fet. Voilà où ça nous mène. Comment on appelle ça, quand on se rend compte qu'on peut faire des trucs interdits par aucune loi ?

— Un vide juridique.

— Exactement. Vous voyez tous ces tunnels, autour de nous ? dit Fet en écartant les bras. C'est plus un vide, c'est un gouffre.

Le car

En début d'après-midi, le car haut de gamme quitta le foyer St. Lucia pour jeunes non-voyants, dans le New Jersey, à destination du nord de New York pour une excursion très sélect.

Le chauffeur usa de son répertoire de récits et d'histoires drôles éculés pour rendre le trajet amusant à ses passagers, une soixantaine d'enfants âgés de sept à douze ans. Leurs dossiers avaient été sélectionnés parmi les nombreux rapports des services d'urgences des

Etats de New York, du New Jersey et du Connecticut. Ces enfants souffraient tous de cécité depuis peu, après que l'occultation avait endommagé leur rétine, et pour une majorité d'entre eux, c'était leur premier voyage sans leurs parents.

Leur bourse, offerte par la fondation Palmer, incluait cette sortie semblable à un stage d'orientation, une retraite immersive consacrée à l'apprentissage des techniques d'adaptation pour les malvoyants. Leurs accompagnateurs – neuf étudiants de St. Lucia — étaient tous officiellement considérés comme des non-voyants. Cela signifiait que leur acuité visuelle centrale ne dépassait pas deux sur vingt, même s'il leur restait une perception résiduelle de la lumière. On avait déclaré tous les enfants sous leur responsabilité APL, APL signifiant « Aucune perception lumineuse ».

La circulation ralentissait à certains endroits, conséquence des embouteillages qui se formaient autour du grand New York, mais le chauffeur tenait tout son petit monde en haleine avec des énigmes et des plaisanteries. A d'autres moments, il commentait le trajet, décrivait le paysage, ou inventait des détails afin de pimenter son récit. Employé de longue date de St. Lucia, faire le pitre ne le dérangeait pas. Il voulait aider ces enfants, leur permettre d'oublier ne serait-ce qu'un court instant la tragédie qui les frappait, les accompagner un peu sur la route semée d'embûches qui s'ouvrait devant eux.

L'arrêt au McDonald's se passa bien, étant donné les circonstances, même en tenant compte du fait que le jouet Happy Meal était une carte holographique. Assis à l'écart du groupe, le conducteur avait observé les écoliers qui attrapaient leurs frites d'une main maladroite. Ils n'avaient pas encore appris la méthode dite « de l'horloge » pour se faciliter la tâche. Cela étant, au contraire des non-voyants de naissance, le fast-food avait pour eux une signification visuelle, et les chaises pivotantes en plastique lisse et les pailles démesurées semblaient leur apporter quelque réconfort.

De retour sur la route, le voyage censé prendre trois heures s'étira pour atteindre le double de cette durée. Les accompagnateurs firent chanter les enfants, puis diffusèrent des livres audio grâce aux écrans suspendus. Les plus petits, dont le rythme était dérégulé par la cécité, s'endormaient régulièrement.

Les étudiants perçurent un changement de luminosité et surent que la nuit tombait. Le car roula plus vite une fois dans l'Etat de New York, puis au bout d'un moment ils le sentirent décélérer brusquement, assez pour que peluches et gobelets soient projetés par terre.

Le car se rangea sur le bas-côté.

— Que se passe-t-il ? s'enquit la responsable du groupe, jeune professeure stagiaire prénommée Joni, assise à l'avant.

— Aucune idée... un truc bizarre. Ne bougez pas, je reviens.

Le conducteur descendit, mais les accompagnateurs étaient trop occupés pour s'inquiéter. A chaque arrêt, des enfants levaient la main pour qu'on les emmène aux toilettes.

Une dizaine de minutes plus tard, le chauffeur remonta à bord. Il redémarra sans un mot, bien que les allers-retours aux W-C ne fussent pas terminés. Il ne tint pas compte de la requête de Joni, qui lui demandait d'attendre, mais on finit par ramener les petits aveugles à leur place sans heurts.

Le trajet se déroula alors en silence. On ne relança pas l'animation sonore. Les plaisanteries du conducteur avaient cessé et, plus surprenant de sa part, il refusait même de répondre aux questions que lui posait Joni, assise juste derrière lui dans la première rangée. Elle commença à s'inquiéter mais prit sur elle, décidée à ne pas laisser percevoir sa nervosité. Elle se dit qu'ils avançaient toujours à vive allure et qu'ils ne devaient plus être loin de leur destination.

Un peu plus tard, le véhicule s'engagea sur un chemin de terre, ce qui réveilla tout le monde. Il roula ensuite sur un terrain si cahoteux que tous durent se cramponner tandis que des objets se renversaient à nouveau. Ils durent supporter ces secousses une minute entière, puis le car s'arrêta d'un coup sec.

Le chauffeur coupa le moteur, la porte s'ouvrit en produisant un chuintement pneumatique. Il sortit sans un mot, et l'on entendit le bruit métallique de ses clés faiblir à mesure qu'il s'éloignait.

Joni donna à ses camarades l'instruction d'attendre. S'ils étaient bel et bien arrivés à bon port, comme elle l'espérait, les membres de l'équipe viendraient les accueillir sous peu. On pourrait régler la question du chauffeur muet en temps et en heure.

A mesure que les minutes s'écoulaient, il lui paraissait évident qu'ils n'étaient pas à l'académie et que personne ne se présenterait.

Joni alla à tâtons jusqu'à la sortie.

— Il y a quelqu'un ? appela-t-elle dans l'obscurité.

Elle ne perçut que les cliquetis du moteur en train de refroidir et les battements d'ailes d'un oiseau.

Elle se tourna vers les passagers, dont elle sentait l'épuisement et l'anxiété après ce long voyage à l'issue de plus en plus incertaine. Au fond, certains pleuraient.

« Hors zone de couverture », annonça le téléphone portable de Joni d'une voix calme et agaçante.

Elle convoqua les accompagnateurs à l'avant. De leurs chuchotis affolés n'émergea aucune idée quant aux mesures à prendre.

L'un d'eux palpa le vaste tableau de bord à la recherche de la radio, mais ne trouva pas le micro. Il ne remarqua pas que le siège du chauffeur, en plastique molletonné, était encore excessivement chaud.

Joël, un jeune homme téméraire de dix-neuf ans, déplaça sa canne et descendit du véhicule.

— C'est un terrain herbeux, informa-t-il ses camarades.

Puis il cria, à l'attention du chauffeur ou de quiconque se trouverait dans les parages :

— Hé ho ! Il y a quelqu'un ?

— C'est vraiment bizarre, déclara Joni, qui, malgré son statut de responsable du groupe, se sentait aussi impuissante que les enfants. Je n'y comprends rien, il va...

— Un instant, dit Joël, lui coupant la parole. Vous entendez ?

Tous se turent et tendirent l'oreille.

— Oui, répondit un autre.

Joni ne perçut que le hululement d'une chouette dans le lointain.

— Quoi ?

— Je sais pas... Un... un vrombissement.

— Comment ça ? Mécanique ?

— Possible. Je n'en sais rien. Ça ressemble plus à... On dirait presque un mantra dans un cours de yoga. Une de leurs syllabes sacrées.

Elle se concentra davantage. En vain.

— Je n'entends rien, mais... je te crois. Bon, nous avons deux solutions : fermer la porte et nous tourner les pouces, ou alors faire sortir tous les gamins et les mettre à contribution.

Nul n'avait envie d'attendre à l'intérieur. Ils étaient dans le car depuis trop longtemps.

— Et si c'était une épreuve ? demanda Joël. Un exercice qui ferait partie du stage...

Une monitrice indiqua en murmurant qu'elle partageait cette hypothèse. Cela provoqua un déclic chez Joni.

— Très bien, dit-elle. Si c'est un test, nous allons le passer haut la main.

Ils firent descendre les enfants rangée par rangée, puis les alignèrent en colonnes serrées, ce qui leur permettait de marcher la main posée sur l'épaule du voisin de devant. Certains déclarèrent qu'ils

percevaient le bourdonnement ; ils y réagissaient et essayaient de l'imiter pour leurs camarades. Sa présence semblait les apaiser. Sa source leur donnait une destination.

Trois animateurs prirent la tête de la colonie, balayant le terrain de leur canne. Le sol était accidenté mais quasi dépourvu de pierres ou d'obstacles.

Très vite, ils entendirent des bruits d'animaux. Quelqu'un parla d'ânes, mais la plupart rejetèrent cette possibilité. Ça ressemblait plus à des porcs.

Étaient-ils à côté d'une ferme ? Le vrombissement provenait peut-être d'un gros groupe électrogène. D'une sorte de machine à nourrir les bêtes qui tournerait à plein régime même la nuit.

Ils accélérèrent le pas jusqu'à ce qu'ils butent contre un écueil : une clôture basse en bois. Deux des trois meneurs se séparèrent et partirent à la recherche d'un passage, l'un à droite et l'autre à gauche. On en découvrit un, par où l'on guida le groupe. L'herbe céda la place à de la terre, et le vacarme des cochons gagna en volume. Ils foulaient un chemin large, et les accompagnateurs leur firent resserrer les rangs et les firent avancer à une cadence soutenue jusqu'à ce qu'ils atteignent un bâtiment. Ils y entrèrent par une grande porte ouverte et appelèrent, mais n'obtinrent aucune réponse.

Ils se trouvaient à l'intérieur d'une vaste salle où divers bruits résonnaient en contrepoint. Les porcs réagirent à leur présence par des couinements de curiosité qui effrayèrent les enfants. Ils donnaient des coups de tête dans leurs enclos exigus et grattaient le sol jonché de paille. Joni chercha du bout des doigts les box qui s'alignaient de part et d'autre du groupe. Il flottait là une odeur d'excréments animaux, mais aussi une puanteur plus écœurante. Un peu comme... un charnier.

Ils avaient pénétré dans la partie porcine d'un abattoir, même si aucun d'entre eux n'aurait su lui associer ce nom.

Chez certains, le bourdonnement s'était mué en voix. Ces enfants-là rompirent les rangs, obéissant apparemment à une intonation familière, et les animateurs durent les rassembler de nouveau, parfois de force.

Alors qu'ils recomptaient tout le monde, Joni entendit enfin la voix. Sensation des plus étranges, elle reconnut la sienne – les mots semblaient provenir de l'intérieur de sa tête, la héler, comme en rêve.

Le groupe suivit l'appel et avança sur une large rampe qui menait à une aire commune.

— Il y a quelqu'un ? demanda Joni d'un ton peu assuré. Pouvez-vous nous aider ?

Un être les attendait. Une ombre semblable à une éclipse. Ils perçurent sa chaleur et sa taille immense. Le vrombissement gagna en puissance, jusqu'à étouffer le plus profond des sens qui leur restait, l'audition, les plongeant dans un état proche de l'hibernation.

Aucun n'entendit le léger bruissement de la chair brûlée du Maître alors qu'il se mouvait.

INTERLUDE I

AUTOMNE 1944

La charrette cahotait sur la terre et les touffes d'herbes, traçant son chemin à travers la campagne. Les bœufs qui la tiraient étaient des bêtes paisibles, comme la plupart des animaux de trait castrés ; leurs fines queues oscillaient à l'unisson tels les balanciers d'une pendule.

Les mains du cocher étaient durcies par la corne là où il serrait les rênes. A côté de lui était assis un homme vêtu d'une longue chasuble noire qui recouvrait un pantalon noir. A son cou pendait un chapelet de prêtre polonais.

Malgré sa tenue d'ecclésiastique, le passager n'était ni prêtre ni catholique.

C'était un Juif déguisé.

Une automobile approcha par-derrière – un véhicule militaire qui transportait des soldats russes –, les rattrapa, puis les doubla. Le paysan ne prit pas la peine de les saluer et, d'un petit coup de son grand bâton, pressa les bœufs qui avaient ralenti, gênés par la fumée du moteur diesel.

— Peu importe à quelle vitesse on voyage, dit-il lorsque les gaz d'échappement se furent dissipés. Au bout du compte, on arrive tous à la même destination, pas vrai, mon père ?

Abraham Setrakian ne répondit pas, car il n'était plus très sûr que la remarque du cocher fût exacte.

L'épais bandage qu'il portait autour du cou était une ruse. Il connaissait suffisamment le polonais pour presque tout comprendre, mais il ne le parlait pas assez couramment pour ne pas se trahir.

— Ils vous ont passé à tabac, mon père. Ils vous ont brisé les doigts.

Setrakian contempla ses phalanges mutilées. Au cours de sa cavale, elles avaient mal cicatrisé, mais un chirurgien du pays l'avait pris en pitié et lui avait recassé les articulations principales pour les remettre en place, intervention qui avait diminué les frottements des os. Ses doigts avaient recouvré une certaine mobilité, plus qu'il ne l'avait espéré. Le médecin l'avait prévenu que leur état empirerait avec l'âge. Setrakian les fléchissait à longueur de journée, bien au-delà du seuil de la douleur, afin d'accroître leur souplesse. Pour tous ceux qui l'avaient endurée, la guerre assombrissait leurs espoirs de connaître une vie longue et productive, mais Setrakian avait décidé que, quel

que soit le temps qui lui restait, jamais on ne le considérerait comme un invalide.

Il ne reconnaissait pas la campagne environnante, mais comment le pourrait-il ? Il était arrivé dans la région à bord d'un train fermé, sans fenêtres, n'avait jamais quitté le camp avant le soulèvement, puis il s'était enfui et enfoncé dans la forêt. Il cherchait les rails, mais apparemment on les avait retirés. Le tracé de la voie demeurerait, en revanche, cicatrice révélatrice qui balafrait les terres agricoles. Une année n'avait pas suffi à la nature pour effacer cette piste de l'horreur.

Peu avant le dernier virage, Setrakian descendit de la charrette et remercia le fermier.

— Vous attardez pas trop, mon père, lui conseilla l'homme, avant de donner un coup de fouet à ses bœufs. C'est un pays maudit, ici.

Setrakian regarda les bêtes repartir d'un pas lourd, puis se mit en route sur le chemin accidenté. Il parvint rapidement à une ferme de brique d'aspect modeste, bâtie au bord d'un champ envahi par les mauvaises herbes, où travaillaient quelques paysans. Le camp d'extermination de Treblinka n'avait pas été construit pour durer : cet abattoir à êtres humains conçu pour une efficacité maximale était destiné à disparaître une fois son rôle accompli, sans laisser de traces. Pas de numéro tatoué sur le bras comme à Auschwitz, le minimum de paperasserie. On l'avait maquillé en gare ferroviaire, avec un souci du détail qui allait jusqu'au guichet factice, un faux nom (Obernajdan) et une liste de correspondances fictives. Les architectes des camps de la mort de l'Opération Reinhard avaient échafaudé le crime parfait à l'échelle d'un génocide.

Peu après la révolte des déportés, on avait bel et bien démantelé Treblinka, démoli à l'automne 1943. On avait labouré le terrain et dressé une ferme sur le site, dans le but de décourager les habitants des environs de s'introduire dans l'enceinte et de fouiller dans les débris. Le bâtiment avait été construit avec les briques des chambres à gaz, et on y avait installé un ancien garde ukrainien, un certain Strebel, et sa famille. Les travailleurs ukrainiens du camp étaient des prisonniers de guerre soviétiques qu'on avait intégrés dans l'armée nazie. L'activité de Treblinka, le meurtre en masse, affectait tous ses occupants sans exception. Setrakian avait vu de ses yeux des détenus, surtout les Ukrainiens d'extraction germanique – à qui l'on confiait de grandes responsabilités, telles que le commandement de pelotons et d'équipes –, succomber à la corruption, au sadisme et aux possibilités d'enrichissement personnel qu'elle permettait.

Setrakian ne parvenait pas à se remémorer le visage de Strebel, mais il se rappelait bien l'uniforme noir des Ukrainiens, leurs carabines – et leur cruauté. Setrakian avait entendu dire que Strebel

n'avait abandonné la région que depuis peu pour fuir l'avancée de l'Armée rouge. Setrakian, qui officiait en tant que curé de campagne à une centaine de kilomètres de là, avait eu vent de récits décrivant une épidémie maléfique survenue aux environs de l'ancien camp d'extermination. On chuchotait qu'une nuit la famille Strebel avait disparu sans prévenir personne ni rien emporter.

C'était cette histoire-là qui piquait le plus l'intérêt de Setrakian.

Il avait fini par croire qu'il avait perdu la raison, au moins en partie, pendant son incarcération à Treblinka. Ce qu'il pensait avoir vu était-il vraiment réel, ou ce grand vampire qui se repaissait de prisonniers juifs était-il une création de son imagination, un mécanisme de défense, un golem représentant ces atrocités nazies que son esprit ne pouvait accepter ?

Jusqu'à présent, il ne s'était pas senti la force de chercher une réponse.

Il dépassa la demeure de brique, traversa le groupe d'ouvriers agricoles qui labouraient le champ, découvrit qu'il s'agissait en fait de villageois qui, munis de leurs outils, retournaient la terre à la recherche d'or et de bijoux égarés au fil de l'extermination des Juifs. Ils ne semblaient pas dénicher mieux que du fil barbelé et, de temps à autre, un morceau d'os.

Ils le considérèrent d'un air soupçonneux, sans ralentir pour autant le rythme de leurs coups de pioche, leur détermination nullement entamée par ses habits de prêtre. Quelques-uns peut-être baissèrent les yeux – pas vraiment par honte, mais à la manière de ceux qui préfèrent se faire oublier –, attendant qu'il s'éloigne.

Setrakian reproduisit l'itinéraire qu'il avait suivi lors de son évasion par la forêt. Après s'être trompé de chemin plusieurs fois, il arriva à la ruine romaine, qui lui parut inchangée. Il pénétra dans la grotte où il avait affronté et détruit le nazi Zimmer avant de le hisser, malgré son état de faiblesse et ses mains brisées, à la lumière du jour et de le regarder se consumer.

En examinant les lieux, il repéra les traces au sol et la dépression creusée à l'entrée par des passages répétés, signes d'habitation récente.

Setrakian sentit sa poitrine se serrer. Il percevait bel et bien le mal qui baignait les environs. A l'ouest, le soleil plongeait sous l'horizon ; l'obscurité allait bientôt envahir la région.

Il ferma les yeux à la façon d'un prêtre en prière, mais il n'invoqua aucune force supérieure. Il se concentrait, ravalait sa peur et acceptait la tâche qui se présentait à lui.

Lorsqu'il revint à la ferme, les villageois étaient tous repartis, les champs étaient aussi vides et gris que le cimetière qu'ils constituaient.

Setrakian entra et passa de pièce en pièce pour s'assurer qu'il était seul. Dans le salon, son cœur manqua un battement. Sur la table basse placée à côté du meilleur fauteuil se trouvait une pipe en bois finement ciselée. Setrakian la saisit.

C'était son œuvre. Il en avait sculpté quatre exemplaires, sur l'ordre d'un capitaine ukrainien, qui voulait les offrir en cadeau pour le Noël de l'année 1942.

La pipe tremblait entre les doigts de Setrakian. Il imagina Strebel assis là, en compagnie de sa famille, au centre de l'usine de mort, savourant son tabac et la délicate volute de fumée qui s'échappait du foyer, en ce lieu où rugissaient des fournaises, où la puanteur des corps immolés s'élevait tel un hurlement vers des deux qui n'en avaient cure.

Setrakian cassa la pipe en deux, la laissa tomber à terre et la broya sous son talon, animé d'une colère qu'il n'avait plus ressentie depuis de nombreux mois.

Son accès de rage passa, aussi soudainement qu'il était apparu. Il avait recouvré son calme.

Il revint à la modeste cuisine, alluma une chandelle, qu'il posa sur le rebord de la fenêtre qui donnait sur les bois, puis s'installa à la table.

Seul, étirant ses mains brisées cependant qu'il patientait, il se rappela le jour où il était arrivé à l'église du bourg. Alors fugitif, il cherchait quelque chose à manger et avait découvert le lieu de culte désert. On avait emmené tous les prêtres catholiques. Setrakian avait dégoté des habits sacerdotaux bien chauds dans le petit presbytère adjacent et, plus par nécessité que par calcul – ses vêtements en lambeaux trahissaient son statut de réfugié, et les nuits étaient glaciales –, il les avait enfilés. Il avait ensuite mis au point la ruse du bandage, qu'en ces temps de guerre nul n'avait trouvée suspecte. Malgré son silence, et peut-être par soif de religion en ces années noires, les villageois s'étaient pris de sympathie pour lui, s'épanchant en confessions à l'oreille de ce jeune homme qui ne pouvait les bénir que d'un signe.

Setrakian n'était pas rabbin comme sa famille l'y destinait. Il en était à la fois très éloigné et pourtant étrangement proche. Ce fut là, dans cette paroisse abandonnée, qu'il s'était débattu contre ce qu'il avait vu, se demandant parfois comment cela avait pu être réel, que ce soit le sadisme des nazis ou le caractère grotesque de l'immense vampire. Il n'avait que ses mains brisées pour preuve. Au moment où il se posait ces questions, d'autres réfugiés – des paysans qui fuyaient l'Armia Krajowa, des déserteurs de la Wehrmacht ou de la Gestapo –,

qu'il accueillait dans le sanctuaire de « son » église, lui avaient appris qu'on avait rasé Treblinka.

Le soir venu, lorsque les ténèbres se furent installées, un calme lugubre s'empara de la ferme. Les environs du camp de la mort étaient plongés dans un silence solennel. Comme si la nuit campagnarde, habituellement peuplée de bruits, ici retenait son souffle.

Un visiteur survint, peu de temps après. Il apparut derrière la fenêtre, son visage livide éclairé par la flamme qui vacillait sous la vitre imparfaite et peu épaisse. Setrakian n'avait pas jugé utile de fermer la porte ; l'homme entra, d'une démarche raide, comme s'il se remettait tout juste de quelque maladie débilitante.

Setrakian le regardait, stupéfait. C'était le SS-Sturmscharführer Hauptmann, son ancien contremaître au camp. Le responsable du magasin de charpente, et de tous les « Juifs de cour », comme on les appelait, qui fournissaient des services qualifiés aux officiers SS et au personnel ukrainien. Son éternel uniforme noir de la Schutzstaffel, autrefois toujours impeccable, était à présent en haillons, et les lambeaux qui en tombaient révélaient deux tatouages SS jumeaux sur ses avant-bras devenus lisses. Manquaient à l'appel ses boutons polis, ainsi que sa ceinture et sa casquette noire. L'insigne à tête de mort des SS-Totenkopfverbände était encore cousu à son col. Ses bottes en cuir étaient craquelées et crottées. Le sang séché de ses victimes tachait ses mains, sa bouche et son cou, et une nuée de mouches voletait autour de lui.

Il portait des sacs en toile de jute. Pour quelle raison, se demanda Setrakian, cet ancien gradé de la Schutzstaffel était-il venu chercher de la terre sur le site de Treblinka, ce terreau fertilisé par les gaz et les cendres du génocide ?

Le vampire le considéra de ses yeux rouille.

Abraham. Setrakian.

La voix ne sortait pas de la gorge du monstre, dont les lèvres ensanglantées demeuraient immobiles.

Tu t'es échappé de la fosse.

La voix grave résonnait profondément en Setrakian, vibrait en lui comme si sa colonne vertébrale était un diapason. Toujours la même voix multiple.

Le vampire gigantesque. Celui qu'il avait rencontré dans le camp – il communiquait avec lui à travers Hauptmann.

— Czardu, dit Setrakian, utilisant pour s'adresser à lui le nom de celui dont il avait volé l'enveloppe charnelle, le géant noble de la légende, Jusef Czardu.

Tu portes l'habit d'un homme d'Eglise. Un jour, tu m'as parlé de ton dieu. Crois-tu que c'est Lui qui t'a libéré de la fosse enflammée ?

— Non.

As-tu toujours l'intention de me détruire ?

Setrakian resta silencieux, mais la réponse était oui.

La Chose sembla lire dans ses pensées, et sa voix frémit de ce qui ne pouvait être autre que du plaisir.

Tu es coriace, Abraham Setrakian. Pareil à la feuille qui refuse de tomber.

— Que voulez-vous, maintenant ? Pourquoi n'avez-vous pas quitté ces lieux ?

Tu parles de Hauptmann. Il a été créé pour faciliter mon implication dans le camp, fai fini par le transformer. Puis il s'est régala des jeunes officiers qui auparavant avaient sa faveur. Il avait un faible pour le sang aryen pur.

— Alors... ça signifie qu'il y en a d'autres.

Le commandant. Et le médecin du camp.

Eichhorst, songea Setrakian. Et le Dr Dreverhaven. Setrakian se souvenait bien d'eux.

— Et Strebel et sa famille ?

Strebel ne m'intéressait en rien, à part comme pitance. Lui et les siens n'étaient que des corps dont on se débarrasse après s'être repu, avant qu'ils commencent à muter. La nourriture est devenue rare, en ces contrées. Votre guerre est une calamité. Pourquoi créer de nouvelles bouches à nourrir ?

— En ce cas... que cherchez-vous ici ?

La tête de Hauptmann s'inclina en arrière de façon peu naturelle et sa gorge gonflée émit un unique gloussement, semblable au coassement d'un crapaud.

On pourrait parler de nostalgie. L'abondance du camp me manque. Disposer d'un buffet humain à portée de main m'a donné goût à la facilité. A présent... j'en ai assez de répondre à tes questions.

— Une dernière, alors, déclara Setrakian en regardant les sacs de terre que tenait le vampire. Un mois avant la révolte, Hauptmann m'a ordonné de construire un coffre immense. C'est même lui qui m'a fourni le bois, une essence d'ébène très épaisse, importée. On m'a confié un dessin à recopier, à graver dans les battants.

C'est juste. Tu travailles bien, Juif.

Hauptmann avait évoqué un « projet spécial ». A l'époque, Setrakian, n'ayant pas voix au chapitre, avait pensé être en train de fabriquer un meuble pour un officier SS à Berlin, voire Hitler en

personne.

La réalité était pire encore.

L'histoire m'a appris que le camp ne serait pas éternel. Les expériences ambitieuses ne durent jamais. Je savais que le festin s'achèverait un jour et que je devrais bientôt changer de lieu. Une bombe des Alliés avait détruit une cible imprévue : ma couche. Il m'en fallait donc une nouvelle. Je prends soin de la garder partout avec moi.

Les tremblements de Setrakian étaient dus à sa colère, pas à sa peur.

C'était lui qui avait fabriqué le coffre du grand vampire.

A présent, Hauptmann doit se nourrir. Je ne suis guère surpris que tu sois revenu, Abraham Setrakian. Il semblerait que nous éprouvions tous les deux un vif attachement pour cet endroit.

Hauptmann laissa tomber ses sacs et s'approcha de la table. Setrakian se leva et recula contre le mur.

Ne t'inquiète pas Abraham Setrakian. Je ne te donnerai pas aux bêtes. Tu devrais nous rejoindre. Tu es d'un tempérament d'acier. Tes os guériront —, et tes mains nous serviront de nouveau.

A si faible distance, Setrakian sentit la chaleur surnaturelle qui irradiait de Hauptmann. Le vampire empestait la terre qu'il avait creusée. La bouche sans lèvres s'écarter et Setrakian vit son aiguillon prêt à jaillir.

Il fixa les yeux rouges du vampire Hauptmann, espérant que Czardou soutenait son regard.

Le SS saisit le bandage qui couvrait la gorge de Setrakian, l'arracha, faisant apparaître une pièce d'argent qui protégeait l'œsophage et les artères du jeune homme. Hauptmann battit en retraite, stupéfait, repoussé par la plaque que Setrakian avait fait façonner par le forgeron du village.

Hauptmann buta contre le mur d'en face. Il grogna, affaibli et désorienté, mais Setrakian savait qu'il s'apprêtait à passer de nouveau à l'attaque.

Coriace jusqu'au bout.

Lorsque Hauptmann se jeta sur Setrakian, ce dernier sortit des plis de sa chasuble un crucifix d'argent dont la branche la plus longue était taillée en pointe.

Régler son compte au nazi fut un acte de libération absolue, l'occasion d'obtenir vengeance sur le sol de Treblinka, ainsi que de porter un coup au grand vampire. Plus important encore, cet affrontement constituait la preuve que Setrakian n'était pas fou.

Il n'avait pas rêvé ce qu'il avait vu au camp.

Le cauchemar était vrai.

Et pour finir, la vérité était terrible.

Cette exécution scella le destin de Setrakian. Dorénavant, il consacrerait sa vie à amasser des connaissances sur les *strigoï*, et à les traquer.

Cette nuit-là, il se débarrassa de ses habits de curé, les échangea contre une tenue de simple fermier, et nettoya par le feu l'extrémité de son crucifix couvert d'une substance blanchâtre. En quittant la maison, il retourna la bougie sur sa chasuble et quelques chiffons, puis s'éloigna, le dos éclairé par les flammes qui dévoraient la ferme maudite.

VENT GLACIAL

KNICKERBOCKER-PRÊTEUR SUR GAGES ET CURIOSITÉS, 118^e RUE, SPANISH HARLEM

Setrakian déverrouilla la porte de la boutique et souleva la grille de sécurité ; Fet, qui attendait tel un client, imagina le professeur en train de répéter ces mêmes gestes au cours des trente-cinq dernières années. Le prêteur sur gages sortit à la lumière du jour, et l'espace d'un court instant tout aurait pu être normal. Un vieil homme qui plissait les yeux, ébloui par le soleil dans une rue de New York. Cette scène emplît Fet de nostalgie plus que de courage. Il lui semblait que les moments « normaux » ne seraient bientôt plus que des souvenirs.

Vêtu d'un gilet de tweed, ses manches blanches retroussées juste au-dessus des poignets, Setrakian considéra la grande camionnette. Sur la porte et l'aile figurait l'inscription TRAVAUX PUBLICS DE MANHATTAN.

— Je l'ai empruntée, lui indiqua Fet.

Setrakian parut à la fois satisfait et curieux.

— Pourriez-vous en obtenir une autre ?

— Pourquoi ? Où allons-nous ?

— Nous devons partir d'ici.

Dans le débarras biscornu au sommet de la maison de Setrakian, Eph se posa sur le tapis de gymnastique où Zack était assis, la joue appuyée sur un genou, les bras autour de la cuisse. Le garçon semblait éreinté, comme si on l'avait envoyé dans un camp de nature dont il serait revenu changé, mais pas en bien. A cause des miroirs, Eph avait l'impression qu'une multitude d'yeux du passé les observaient. Derrière les barreaux de fer, on avait cloué des planches en hâte par-dessus la vitre brisée, bandage plus laid que la plaie qu'il couvrait.

Eph scruta le visage de son fils, tenta de le déchiffrer. Il s'inquiétait de la santé mentale de Zack autant que de la sienne. Il se frotta le pourtour des lèvres, se rendit compte qu'il ne s'était pas rasé depuis des jours.

— J'ai vérifié dans le guide des bons parents, commença-t-il. Il n'y a aucun chapitre consacré aux vampires, malheureusement.

Il esquissa un sourire mais douta qu'il fut convaincant. Il se

demandait même si les sourires avaient toujours leur place en ce monde.

— Ecoute, ça va te paraître tordu... d'un autre côté, ça l'est vraiment, mais il faut que je t'en parle. Zack... tu sais qu'elle t'aimait, maman. Plus que tu ne le crois. C'est pour ça qu'elle et moi nous nous sommes tant chamaillés, et que tu as pu avoir l'impression d'être écartelé entre nous deux... Ni elle ni moi ne supportions l'idée de vivre sans toi. Parce que pour nous, rien ne compte plus que toi. Parfois les enfants se sentent responsables de la séparation de leurs parents, mais toi tu étais le seul lien qui nous maintenait ensemble. Et nous avons perdu l'esprit tant nous voulions t'avoir pour nous.

— Papa, tu n'es pas obligé de...

— Oui, je sais. Tu préférerais que je m'abstienne, pas vrai ? Mais non, il faut que tu le saches, et tout de suite. J'ai peut-être moi-même bien besoin d'entendre ce que je vais t'expliquer. Nous devons nous parler franchement, toi et moi, tout déballer. L'amour d'une mère, c'est... c'est comme une force. Ça dépasse la simple affection. C'est ancré dans l'âme. L'amour paternel, celui que j'ai pour toi, Zack, je n'ai jamais rien ressenti de plus intense, et de loin, mais après ce qui vient de se passer, j'ai compris autre chose... L'amour maternel, c'est sans doute le lien spirituel le plus puissant chez les humains.

Eph ne parvenait pas à déterminer comment Zack prenait tout ça.

— Et puis ce fléau est survenu... Ça a emporté ce qu'elle était autrefois et réduit à néant ce qu'il y avait de bon en elle. Tout ce qui était juste et véritable. Ce qui à nos yeux était humain. Ta maman... elle était belle, aimante, et... elle était un peu frappée, aussi, comme toutes les mères dévouées, mais pour elle tu étais le trésor quelle offrait au monde. Voilà comment elle te voyait. Et tu l'es toujours. Cette partie d'elle survit, mais ce n'est plus celle que tu as connue. Elle n'est plus Kelly Goodweather, ce n'est plus ta maman... Pour toi et moi, c'est difficile à accepter. Tout ce qui reste de ce qu'elle était, c'est son lien avec toi. Comme il est sacré, il ne se brisera jamais. Ce que nous appelons l'amour, un peu niaisement, c'est un sentiment bien plus profond que nous ne pouvons l'imaginer. L'amour qu'elle avait pour toi... il semble avoir changé, muté, en une sorte de manque, de besoin qui la pousse vers toi. Là où elle est maintenant, cet endroit funeste... elle tient à t'y emmener. A ses yeux ce n'est ni maléfique ni même dangereux. Parce qu'elle te vouait un amour sans bornes, elle veut que tu la rejoignes.

Zack acquiesça d'un signe de tête, incapable de parler – à moins qu'il ne s'y refusât.

— Quelles que soient ses motivations, poursuivit Eph, nous devons

l'empêcher de parvenir à ses fins. Elle n'est plus comme avant, et ce n'est pas facile de s'y résoudre. Je ne peux rien arranger, et la chose entre toutes que je dois faire, c'est te protéger de ce qu'elle est devenue. C'est ma nouvelle responsabilité, en tant que père. Pense à elle, lorsqu'elle était vraiment ta mère, et à ce qu'elle ferait pour veiller sur toi, assurer ta sécurité... Dis-moi. Comment s'y prendrait-elle ?

— Elle me cacherait, répondit Zack aussitôt.

— Elle t'emmènerait loin de la menace, te conduirait en lieu sûr. Elle s'enfuirait avec toi. J'ai raison, hein ?

— Oui.

— Alors... la mère surprotectrice ? C'est moi, maintenant. C'est mon boulot.

Brooklyn

Eric Jackson photographia la brûlure dans la vitre sous différents angles. En service, outre son pistolet et sa plaque, il emportait toujours un appareil numérique.

La gravure à l'acide, c'était le dernier truc à la mode. A l'aide d'eau-forte, en général mélangée à du cirage, qu'on appliquait sur le verre ou le plexiglas. Le motif n'apparaissait pas tout de suite mais se creusait en l'espace de quelques heures. Plus longtemps le tag restait, plus il devenait permanent.

Il recula d'un pas pour évaluer la taille de la forme, six appendices noirs qui rayonnaient autour d'une masse centrale. Il remonta dans les clichés stockés dans sa carte mémoire. Une autre inscription similaire, prise la veille à Bay Bridge, mais pas aussi nette. Une troisième, à Carnasie, qui évoquait davantage un astérisque mais présentait des lignes effilées identiques.

Jackson y reconnaissait la patte de Phade. Certes, ça ne ressemblait guère à ses graffitis habituels – on aurait dit du travail d'amateur, en comparaison –, mais les arcs de cercle et les proportions parfaites ne trompaient pas.

Ce voyou laissait sa marque dans la ville entière, parfois en plusieurs endroits en une seule nuit. Comment était-ce possible ?

Eric Jackson appartenait à la brigade spéciale antivandalisme de la police de New York. Son rôle consistait à verbaliser et prévenir les actes de dégradation. En matière de graffitis, il croyait en l'évangile du NYPD. Même les œuvres les plus colorées et les plus élaborées

constituaient une infraction, une incitation à considérer l'espace urbain comme un environnement dépourvu de règles. Les mécréants contre qui il luttait prenaient le prétexte de la liberté d'expression, mais on pouvait tout aussi bien prétendre que jeter ses ordures sur la voie publique était également une façon de s'exprimer, pourtant cela restait puni par la loi. L'ordre était quelque chose de fragile, et l'anarchie se tenait partout en embuscade.

New York était aux premières loges pour s'en rendre compte, à présent.

Des émeutes avaient éclaté dans des quartiers entiers de South Bronx. La nuit, les troubles redoublaient de violence. Depuis le début, Jackson attendait qu'on lui donne des instructions, mais il n'avait reçu aucun appel. Très peu de communications passaient sur la fréquence de la police quand il allumait la radio de sa voiture. Il continuait donc le travail pour lequel on le payait.

Le gouverneur avait résisté face à ceux qui demandaient le déploiement de la garde nationale, mais il n'était qu'un planqué qui, bien à l'abri à Albany, se souciait surtout de son avenir politique. On prétendait qu'avec tant de troupes encore en Irak et en Afghanistan la garde était en sous-effectifs et sous-équipée, et à la vue de la fumée noire qui s'élevait au loin dans le ciel Jackson aurait accueilli à bras ouverts l'aide la plus ténue, d'où qu'elle vienne.

Il s'était frotté à tous les vandales des cinq districts, et aucun ne bombait autant les murs de New York que Phade. Ce type avait le don d'ubiquité. Il devait passer ses journées à dormir et ses nuits à taguer. Agé de quinze ou seize ans, il sévissait depuis qu'il en avait douze, l'âge auquel commencent la plupart des tagueurs, en se faisant la main sur les murs de leur collège ou sur des distributeurs de journaux. Sur les photos de surveillance, Phade avait toujours le visage dissimulé, en général sous une casquette des Yankees recouverte par la capuche de son sweat-shirt, parfois sous un masque aérosol. Il portait l'uniforme habituel des tagueurs : pantalon treillis à poches multiples, sac à dos, baskets montantes.

La plupart de ces délinquants appartenaient à des équipes de tagueurs, les *crews*, mais pas lui. Phade était une jeune légende, qui se déplaçait apparemment en toute impunité à travers les quartiers. On racontait qu'il avait volé à la régie des transports un trousseau de clés comprenant un passe qui ouvrait les voitures du métro. Ses tags forçaient le respect. Le profil type du graffiteur est un adolescent qui manque de confiance en soi, souhaite obtenir la reconnaissance de ses pairs et entretient une idée déformée de la renommée, mais Phade, lui, ne rentrait dans aucun de ces critères. Sa signature n'était pas un tag – en général un surnom ou un motif répétitif – mais son style à

proprement parler. Sur les murs, ses graffs éclipsaient tous les autres. La théorie de Jackson, depuis longtemps passée de l'état d'intuition à celui de certitude absolue, voulait que Phade soit un obsessionnel compulsif, peut-être atteint du syndrome d'Asperger, voire d'autisme complet.

Si Jackson le subodorait, c'est qu'il était lui-même obsessionnel. Il transportait en permanence un album consacré à Phade, semblable en tout point aux « livres de tags », ces cahiers de croquis à couverture noire dans lesquels les tagueurs dessinent les modèles de leurs graffitis. Assigné avec quatre collègues à l'unité de lutte contre les tagueurs récidivistes, la GHOST – pour Graffiti Habitual Offender Suppression Team –, il était chargé de constituer une base de données qui recoupait tags et graffs avec les adresses où ils apparaissaient. Ceux qui considèrent les graffitis comme un genre d'« art de rue » ont en tête les fresques bigarrées au lettrage stylisé qui s'étalent sur les façades des immeubles et les rames de métro. Ils ne pensent pas aux *crews* de tagueurs qui dégradent à l'acide les vitrines des boutiques et font assaut de témérité pour réussir des coups prestigieux et souvent dangereux. Ou encore, et c'était le plus fréquent, pour marquer le territoire de leur gang, en placardant son nom pour intimider les bandes rivales.

Les quatre autres membres de la GHOST ne venaient plus prendre leur service. D'après certains rapports radio, des agents du NYPD auraient déserté la ville, comme l'avaient fait certains policiers de La Nouvelle-Orléans après l'ouragan Katrina, mais Jackson n'y croyait pas. On se trouvait selon lui devant un phénomène encore plus dingue que la folie qui se propageait dans les districts. Quand on est souffrant, on se fait porter pâle. On s'arrange pour être remplacé et ne pas planter les collègues. Ces rumeurs de désistement et de lâcheté l'agressaient autant que la signature gauche d'un tagueur incompétent sur un mur fraîchement peint. Jackson accepterait ces conneries d'histoires de vampires avant de soupçonner ses gars de s'être carapatés dans le New Jersey.

Il monta dans sa voiture banalisée et descendit la rue calme qui menait à Coney Island. Il y allait au moins trois fois par semaine. Enfant, c'était son endroit préféré, mais ses parents ne l'y emmenaient pas autant qu'il l'aurait voulu. Même s'il ne se tenait pas à l'engagement qu'il avait alors pris de s'y rendre tous les jours une fois adulte, il y déjeunait aussi souvent qu'il le pouvait.

Comme il s'y attendait, la promenade de planches était déserte. En ce jour d'automne, il faisait assez doux, mais avec l'épidémie de folie qui frappait la ville, personne n'avait la tête à se divertir. Il atteignit le Nathan's Famous, qui était vide mais pas fermé à clé. Laisse à

l'abandon. Connaissant bien ce stand à hot-dogs pour y avoir eu un job d'étudiant, il se faufila derrière le comptoir et passa dans la cuisine. Il chassa deux rats d'un coup de pied, dégagea le plan de travail. Le réfrigérateur était encore froid, aussi en sortit-il deux saucisses de bœuf. Il trouva les petits pains et une boîte d'oignons rouges couverte de cellophane. Les oignons, il adorait ça, peut-être surtout parce qu'il prenait un malin plaisir à voir les voyous grimacer quand il leur parlait sous le nez après son repas.

Les saucisses furent vite prêtes, et il alla manger dehors. Les manèges de fête foraine, le Cyclone et la Wonder Wheel, étaient immobiles et silencieux ; des mouettes se tenaient perchées sur les barreaux les plus élevés. Une autre approcha, puis au dernier moment s'éloigna à tire-d'aile du sommet de la grande roue. Jackson regarda de plus près et se rendit compte que les autres n'étaient pas des volatiles.

Des rats. Des dizaines de rats entassés sur la structure, qui essayaient d'attraper des oiseaux. C'était quoi, ce bordel ?

Il poursuivit son chemin et passa devant le Shoot the Freak, un « tir au guignol » qui constituait l'une des attractions les plus célèbres de Coney Island. Depuis un promontoire bordé d'un garde-corps, il observa le stand de tir installé dans un cul-de-sac, encombré de matériaux pour clôture, de tonneaux couverts de taches de peinture, de têtes de mannequin identiques et de quilles plus ou moins bien alignées sur des rambardes rouillées. Le long du parapet, on avait disposé six carabines de paintball enchaînées à une table. Une pancarte indiquait les tarifs et promettait une CIBLE HUMAINE.

De part et d'autre, les murs de brique étaient décorés de graffitis qui ajoutaient au caractère des lieux, mais là, au milieu des faux tags blancs à la bombe et des graffs poussifs, Jackson repéra une autre œuvre de Phade. Encore une figure à six branches, en rouge et noir cette fois, avec à côté d'elle, dans les mêmes couleurs, un motif de traits et de points semblable aux codes qui pullulaient partout dans la ville depuis peu.

Puis il vit la cible vivante annoncée sur la pancarte, vêtue d'une armure noire, la tenue antiémeute de la police, qui la couvrait de la tête aux pieds. Un casque et un masque doté de lunettes de protection lui cachaient le visage. Le bouclier maculé de peinture orange que le type portait d'ordinaire était posé contre un grillage.

A l'extrémité du stand, le phénomène de foire bombait le mur.

— Hé ! l'interpella Jackson.

L'autre ne s'interrompit pas.

— Hé ho ! cria Jackson. NYPD ! Je veux te parler !

Toujours aucune réaction.

Jackson vérifia les carabines les plus proches de lui. Il en trouva une dont le chargeur de plastique opaque contenait encore une poignée de munitions. Il épaula l'arme et visa bas ; une bille alla s'écraser au sol près du tagueur. Celui-ci ne bougea pas. Il termina son tag, jeta sa bombe par terre et s'approcha du parapet.

— Ho, enfoiré, je t'ai dit que je voulais te parler !

Le voyou ne s'arrêta pas. Jackson lui expédia trois projectiles dans la poitrine, puis la cible humaine sortit de son angle de tir.

Jackson enjamba la rambarde et se laissa pendre dans le vide quelques instants avant de lâcher prise. De là, il voyait mieux l'œuvre du tagueur.

C'était Phade, Jackson n'en douta pas une seconde. Son poulx s'accéléra et il se dirigea vers l'unique porte.

Elle donnait sur un minuscule vestiaire au sol moucheté de peinture. Dans le couloir étroit qui en partait, le vandale avait abandonné casque, gants, lunettes et armure. Jackson comprit ce que jusqu'à présent il ne faisait que soupçonner : Phade n'était pas un opportuniste qui profitait des émeutes pour taguer en toute impunité. D'une façon ou d'une autre, Phade jouait un rôle dans les troubles qui frappaient New York. Ses inscriptions et ses graffs y étaient liés.

Jackson parvint à un petit bureau pourvu d'un comptoir et d'un téléphone, où s'entassaient des cargaisons de munitions de paint-ball dans des boîtes à œufs, et des carabines cassées.

Sur le fauteuil pivotant, il vit un sac à dos ouvert bourré de bombes Krylon et de marqueurs. Le matériel de Phade.

Un bruit retentit derrière lui. Il fit volte-face et se trouva face au tagueur, plus petit qu'il ne l'imaginait.

— Salut, dit Jackson, ne trouvant pas d'autre approche.

Il traquait Phade depuis si longtemps qu'il ne s'attendait pas à lui mettre le grappin dessus de cette manière.

— Il faut que je te parle.

Phade le fixa du regard sans un mot, les yeux dissimulés sous sa visière. Jackson se déplaça sur le côté au cas où le jeune voyou envisagerait de récupérer son sac à dos et de se sauver.

— Pas facile de te choper, déclara-t-il, serrant son appareil numérique dans sa poche de veste, prêt à le dégainer. Pour commencer, montre-moi ton visage et fais un beau sourire au petit oiseau...

Phade bougea lentement – il resta tout d'abord figé, puis se

découvrit la tête et ôta son masque.

L'appareil photo maintenant collé à l'œil, Jackson ne pressa pas le déclencheur. Ce qu'il vit par le viseur le surprit, puis le paralysa de stupefaction.

Il ne se trouvait pas face à Phade. La personne qui se tenait devant lui était une jeune Portoricaine.

Elle avait de la peinture rouge autour de la bouche, comme si elle l'avait sniffée pour se défoncer. Mais ça ne pouvait être ça : la peinture inhalée laisse une fine couche régulière sur le pourtour des lèvres. Chez elle, il s'agissait de gouttes épaisses, dont certaines avaient séché sous son menton. Sa mâchoire s'abaissa, l'aiguillon jaillit, le vampire artiste bondit sur Jackson, le plaqua contre le comptoir et le vida de son sang.

Flatlands

Flatlands est un faubourg voisin de Brooklyn, entre Canarsie et le Marine Park. Comme la plupart des quartiers de New York, il a connu de nombreux changements démographiques d'importance au cours du XX^e siècle. De nos jours, la bibliothèque prête des livres en créole pour les résidents haïtiens et les immigrants du reste des Caraïbes, et offre des programmes d'apprentissage de la lecture en collaboration avec les yeshivas de la région pour les enfants des familles juives orthodoxes.

La boutique de Fet se trouvait dans un petit centre commercial à l'angle de Flatlands Avenue. L'électricité était coupée, mais le vieux téléphone émettait toujours une tonalité. Le devant du local servait surtout d'entrepôt et n'était pas prévu pour accueillir des clients ; afin de décourager les badauds, Fet avait d'ailleurs suspendu au-dessus de la porte une pancarte avertissant de la présence de rats. Dans son atelier et son garage, situés dans l'arrière-boutique, ils avaient entassé le matériel le plus indispensable en provenance de l'armurerie de Setrakian – livres, armes et autres articles.

La similitude entre le sous-sol du professeur et l'atelier de Fet n'échappa pas à Eph. Les ennemis de Fet étaient les rongeurs et les insectes, et pour cette raison les lieux regorgeaient de cages, de piques télescopiques, de bâtons à lumière noire, de casques de mineur pour la chasse nocturne. Pincés à serpents, perches à collet, supprimeurs d'odeurs, pistolets à fléchettes et même filets à lancer. Poudres, gants de protection, ainsi qu'un petit coin laboratoire au-dessus d'un évier, pourvu d'un équipement vétérinaire rudimentaire pour effectuer des prises de sang ou des prélèvements sur les proies capturées.

Au cœur de ce tableau, le seul élément qui détonnait était une grosse pile de magazines d'immobilier de luxe en équilibre à côté d'un fauteuil de relaxation tout ratatiné.

— J'aime bien les photos, expliqua-t-il. Les clichés de maisons avec leurs éclairages chaleureux qui se détachent sur le crépuscule bleu. Magnifique. Ça me plaît d'imaginer la vie de ceux qui vivent dans ces palais. Des gens heureux.

Nora entra à son tour. Jusqu'alors occupée à décharger le matériel, elle buvait une bouteille d'eau, une main sur la hanche. Fet tendit à Eph un lourd trousseau.

— Trois verrous pour la porte de devant, trois pour celle de derrière.

Il ajouta, en lui montrant les clés sur l'anneau :

— Celles-ci ouvrent les placards... de gauche à droite.

— Où allez-vous ? demanda Eph tandis que Fet s'éloignait.

— Le vieux monsieur m'a confié une tâche.

— Prenez des plats à emporter en rentrant, dit Nora.

— C'était le bon temps, ça, rétorqua Fet en regagnant la deuxième camionnette.

Setrakian lui donna ce qu'il avait gardé sur les genoux depuis Manhattan. Un ballot de chiffons qui renfermait un objet indéterminé.

— Retournez dans les souterrains, dit le vieil homme. Trouvez les conduits qui mènent au continent, et bouchez-les.

Fet acquiesça ; la requête du vieil homme équivalait à un ordre.

— Pourquoi seul ?

— Vous connaissez ces tunnels mieux que personne. Et Zachary a besoin de passer du temps avec son père.

— Comment va le petit ?

Setrakian soupira.

— Il doit d'abord affronter l'horreur abjecte de la situation, l'atrocité de cette nouvelle réalité. Et puis il y a *l'Unheimlich* L'être lugubre. Par là j'entends sa mère, à la fois attirante et repoussante. L'union du familier et de l'étranger, le sentiment d'angoisse qu'elle provoque...

— Ça pourrait s'appliquer au toubib, aussi.

— C'est juste. En ce qui concerne cette mission, vous devez agir vite, poursuivit-il en désignant le paquet. Le compte à rebours vous donnera trois minutes, pas une seconde de plus.

Fet défit les chiffons tachés d'huile, qui renfermaient trois bâtons de

dynamite et un retardateur mécanique.

— Bon sang, on dirait un minuteur de cuisine...

— C'en est un. Un modèle analogique des années 1950. Ça évite les erreurs. Remontez-le à fond vers la droite, puis sauvez-vous. Le boîtier auquel il est raccordé produira l'étincelle nécessaire pour servir de détonateur. Trois minutes, la cuisson d'un œuf à la coque. Vous pensez trouver un endroit où vous cacher aussi vite, là-dessous ?

— Y a pas de raison. Ça fait longtemps que vous avez assemblé cette bombe ?

— Un petit bout de temps. Elle fonctionnera.

— Vous la gardiez dans votre sous-sol ?

— Les armes volatiles, je les entreposais au fond de la cave, dans une chambre forte étanche, dotée de murs en béton doublés de plaques d'amiante. Hors de portée des inspecteurs municipaux, ou des dératiseurs un peu trop fouineurs...

Fet enveloppa les explosifs avec précaution, les cala sous son bras. Il s'approcha de Setrakian pour lui parler plus bas.

— Jouez franc jeu avec moi, professeur. Qu'est-ce qu'on fait, là ? A moins que quelque chose m'échappe, je vois aucun moyen de mettre un terme à ce qui se passe. Ralentir la propagation, d'accord, mais les détruire un par un, ça revient à vouloir exterminer tous les rats de la ville à la main. L'épidémie se répand à une cadence trop rapide.

— Voilà au moins un point sur lequel vous avez raison. Nous devons trouver une façon plus efficace de les éliminer. Cela étant, je ne crois pas que le Maître se satisfasse d'une multiplication exponentielle.

Fet digéra la réponse de Setrakian.

— Parce que les fléaux qui se consomment trop vite finissent par s'éteindre d'eux-mêmes, je sais, dit-il enfin. C'est aussi ce qu'a dit le toubib. Ils vont manquer d'hôtes, à force.

— Exact, confirma Setrakian d'un air las. Il a un plan de plus grande envergure. J'espère que nous n'aurons jamais à le connaître.

— Quoi que ce soit, déclara Fet en tapotant le paquet sous son bras, comptez sur moi pour me battre à vos côtés jusqu'au bout.

Setrakian regarda Fet partir au volant de la camionnette. Il appréciait le Russe, même s'il le soupçonnait de prendre un peu trop plaisir au massacre. Certains s'épanouissent dans le chaos. On les appelle héros ou criminels, selon le camp qui gagne la guerre, mais avant que débute la bataille ce ne sont que des hommes comme les autres qui se languissent de passer à l'action, brûlent de jeter aux ordures la routine de leur existence comme un cocon et de révéler leur

véritable nature. Ils se sentent promis à une destinée exceptionnelle, mais ces hommes ne deviennent des guerriers qu'au moment où le monde s'écroule autour d'eux.

Fet était l'un de ceux-là. Contrairement à Ephraïm, Fet ne se posait pas de questions concernant sa vocation et ses actions. Non pas qu'il fût idiot ou indifférent... bien au contraire. Pourvu d'une intelligence instinctive et pointue, c'était un tacticien-né. Une fois lancé, jamais il ne vacillait ni ne s'arrêtait.

Un allié précieux à avoir à ses côtés lorsque le Maître déclencherait la phase ultime de son plan.

Setrakian retourna à l'intérieur et ouvrit une petite caisse bourrée de papier jauni. Il en sortit délicatement des pipettes et des éprouvettes de chimie – un nécessaire d'alchimie plus que de laboratoire. Non loin de là, Zack terminait leur paquet de barres de céréales. Le garçon trouva une épée d'argent et la soupesa, manipula la poignée avec le soin approprié, et parut surpris par son poids. Puis il caressa le bord abîmé d'une cuirasse faite d'une épaisse peau de bête, de sève et de crin de cheval.

— Ça date du XIV^e siècle, lui expliqua le professeur. Du début de l'Empire ottoman, de l'époque de la Peste noire. Tu vois la bavière ? demanda-t-il en lui montrant le col métallique destinée à s'élever jusqu'au menton de celui qui la portait. Elle appartenait à un chasseur dont l'Histoire a oublié le nom. C'est une pièce de musée qui n'a aucune utilité, de nos jours, mais je n'ai pu me résoudre à l'abandonner.

— Ça a sept cents ans ? commenta Zack en passant les doigts sur la carapace craquelée. C'est si vieux que ça ? S'ils sont là depuis si longtemps, et s'ils sont si forts, pourquoi sont-ils restés cachés ?

— Révéler son pouvoir, c'est le sacrifier. Les plus puissants exercent leur influence de façon invisible, sans qu'on la ressente. On considère que ce qui est visible est vulnérable.

Zack examina le flanc de la cuirasse, où l'on avait tanné une croix dans la peau.

— Ce sont des démons ?

— Et toi, qu'en penses-tu ? demandant Setrakian, pris au dépourvu.

— Ça dépend, j'imagine.

— De quoi ?

— De si on croit en Dieu ou pas.

— Ça me paraît correct, acquiesça Setrakian.

— Et vous ? Vous y croyez, en Dieu ?

Setrakian grimaça, puis espéra que le garçon ne l'avait pas vu.

— Les convictions d'un vieillard importent peu. J'appartiens au passé, et toi à l'avenir. Que crois-tu, toi ?

Zack alla jusqu'à un miroir.

— Ma mère m'expliquait que Dieu nous avait fait à Son image. Et aussi que c'est Lui qui a tout créé.

Setrakian saisit la question implicite qui se cachait dans le commentaire de Zack.

— Ça s'appelle un paradoxe. Quand deux affirmations probables semblent contradictoires. En général, ça signifie qu'une des deux est fausse.

— Pourquoi nous ferait-il de telle façon que... qu'on puisse être transformés en *eux* ?

— Tu devrais le Lui demander.

— Je l'ai déjà fait.

Setrakian lui donna une tape sur l'épaule.

— Il ne m'a jamais répondu, à moi non plus, dit-il. Parfois, c'est à nous de trouver les réponses, et il arrive que nous n'y parvenions jamais.

La situation était gênante, mais Setrakian éprouvait une certaine tendresse envers Zack, qui montrait une grande curiosité et un enthousiasme qui honoraient sa génération.

— Il paraît que les garçons de ton âge aiment les couteaux, déclara-t-il.

Il lui en présenta un, doté d'une lame rétractable de dix centimètres et d'une poignée en os brun.

— La classe ! s'exclama Zack en manipulant le cran d'arrêt pour le fermer et le rouvrir. Il faut que j'en parle à mon père pour être sûr que j'ai le droit.

— J'ai l'impression qu'il a la taille idéale pour tenir dans ta poche. Si tu essayais ?

Zack rabattit la lame et glissa la poignée dans son pantalon.

— Parfait, reprit Setrakian. Tous les garçons devraient posséder un couteau. Baptise-le, et il sera à toi pour toujours.

— Ah bon ?

— Une arme doit absolument avoir un nom. On ne peut se fier à ceux qu'on ne peut appeler par leur nom.

Zack tapota sa poche, le regard lointain.

— Il va falloir que je réfléchisse.

Eph s'approcha, remarqua que Zack et Setrakian discutaient, sentit qu'un lien s'était créé entre eux.

Zack plongeait la main dans sa poche mais resta silencieux.

— Il y a un sachet en papier sur la banquette avant de la camionnette, dit Setrakian. Dedans il y a un casse-croûte. Il faut que tu entretiennes tes forces.

— Oh non, encore un sandwich au jambon ?

— Je suis désolé, mais ils étaient en promotion, la dernière fois que je suis allé au supermarché. C'est le dernier. J'ai ajouté une succulente moutarde. Il y a aussi deux bons gâteaux de chez Drake, avec. Tu n'as qu'à en manger un et me rapporter l'autre.

Zack hocha la tête et son père lui ébouriffa les cheveux lorsqu'il s'éloigna vers la sortie de derrière.

— Surtout, ferme bien les portières, d'accord ?

— Oui, je sais...

Eph le regarda grimper sur le siège passager du véhicule garé juste devant.

— Ça va ? demanda-t-il ensuite à Setrakian.

— Pas trop mal. Tenez, j'ai quelque chose pour vous...

Il remit à Eph une boîte de bois laqué qui contenait un Glock en excellent état, seulement abîmé à l'endroit où on l'avait limé le numéro de série, entouré de cinq chargeurs encastrés dans de la mousse grise.

— Si je ne m'abuse, voilà qui est illégal, commenta Eph.

— Et très utile. Ce sont des balles d'argent. Fabriquées sur commande.

Eph sortit l'arme et se détourna pour s'assurer que Zack ne pourrait le voir.

— J'ai l'impression d'être le Vengeur masqué.

— Son combat était juste, non ? En revanche, il lui manquait des munitions à tête creuse. Ces balles vont se fragmenter à l'intérieur du corps. N'importe où dans la carcasse d'un *strigoï*, ça devrait faire l'affaire.

Cette présentation avait quelque chose d'un cérémonial.

— Fet devrait peut-être en avoir un, lui aussi, commenta Eph.

— Vassili a une préférence pour le pistolet à clous. C'est son côté manuel.

— Et vous, c'est l'épée qui vous plaît.

— Mieux vaut se limiter à ce qu'on maîtrise, en des temps troublés comme ceux que nous connaissons.

Nora se joignit à eux, attirée par le spectacle déroutant de l'arme à feu.

— J'ai une dague d'argent de longueur moyenne qui vous conviendrait à merveille, docteur Martinez.

— C'est le seul genre de bijou qui m'aille, en ce moment, répondit-elle.

Eph rangea son pistolet et referma la boîte. Avec Nora à ses côtés, il se sentait plus à l'aise pour poser la question qui le taraudait.

— Que s'est-il passé sur le toit, l'autre jour ? demanda-t-il à Setrakian. Pourquoi le Maître a-t-il survécu à la lumière du soleil ? Cela signifie-t-il qu'il est différent de ses sbires ?

— Il l'est, oui, c'est sûr et certain. Il est leur géniteur.

— Oui, d'accord, dit Nora. Et nous savons aussi comment sont engendrées les générations suivantes de vampires. Par l'infection transmise via l'aiguillon. Mais le premier, qui l'a créé ? Et comment ?

— Voilà, insista Eph. Comment la poule peut-elle arriver avant l'œuf ?

— Bonne question, répondit Setrakian, qui saisit sa canne à tête de loup posée contre le mur et s'appuya dessus. Le secret réside dans la conception du Maître.

— Quel secret ? s'enquit Nora.

— La clé qui permettra de le détruire.

Tous restèrent silencieux quelques instants.

— Alors... vous savez quelque chose, reprit Eph.

— J'ai une théorie, en partie étayée par le phénomène dont nous avons été témoins sur ce toit. Mais je ne voudrais pas me tromper, car cela nous conduirait sur une mauvaise piste, or, comme nous le savons, le temps nous est compté et ce ne sont plus les hommes qui manipulent le sablier.

— Si le soleil ne l'a pas anéanti, l'argent risque d'être inefficace, lui aussi.

— Il est possible de blesser et même de tuer son corps hôte, rétorqua Setrakian. Eph a réussi à l'entailler, mais vous avez raison : nous ne pouvons présumer que l'argent seul suffira à le tuer.

— Vous avez évoqué des vampires des origines. Les Sept Aînés, comme vous les avez appelés. Le Maître et six autres, trois dans l'Ancien Monde, trois dans le Nouveau. Comment se situent-ils dans ce qui se déroule en ce moment ?

— C'est une question que je me pose depuis le début.

— Savons-nous s'ils sont ses alliés ? s'enquit Nora. Je suppose que oui.

— Au contraire. Ils sont ses plus farouches opposants. Ça, j'en suis certain.

— Et eux, comment ont-ils été créés ? Ces êtres sont-ils apparus à peu près à la même époque, et de manière similaire ?

— Je n'imagine pas d'autre réponse.

— Que dit le folklore des premiers vampires ? demanda Nora.

— Très peu de choses, en fait. Certains ont essayé de les lier à Judas, ou à l'histoire de Lilith, mais il ne s'agit là que de fictions populaires. Toutefois... il existe un livre unique. Une seule source.

— Montrez-moi la caisse où il se trouve, dit Eph. Je vous l'apporte.

— C'est un ouvrage que je ne possède pas encore. J'ai pourtant consacré une partie de ma vie à tenter de l'acquérir.

— Laissez-moi deviner, dit Eph. *Le Guide du chasseur de vampires, ou Comment sauver le monde en dix leçons* ?

— Pas loin. Il s'intitule *Occido Lumen*. Traduit mot à mot, ça signifie « Je tue la lumière », ou, par extension, « La lumière déchuée », indiqua Setrakian en leur montrant le catalogue de Sotheby's, qu'il ouvrit à une page cornée.

— De quoi ça parle ? demanda Eph en regardant l'encart où aurait dû figurer un cliché mais où l'on lisait PHOTO NON DISPONIBLE.

— Difficile à expliquer. Et plus encore à accepter. Lorsque j'étais professeur à l'université de Vienne, la nécessité m'a poussé à parfaire mes connaissances dans de multiples disciplines occultes : tarot, Kabbale, magie énochienne... tout ce qui pouvait m'aider à comprendre les questions fondamentales auxquelles je m'attaquais. Difficile d'intégrer ces matières à un cursus, mais pour des raisons que je ne divulguerais pas pour l'instant, la faculté a trouvé de nombreuses sources de financement pour mes recherches. C'est au cours de ces années que j'ai appris l'existence du *Lumen*. Un libraire de Leipzig est venu me montrer des photos en noir et blanc. Des clichés granuleux de quelques pages du livre. Il en exigeait un prix exorbitant. J'ai acquis quantité de grimoires auprès de ce bouquiniste, et certains pour une somme plus que rondelette, mais là... c'en était ridicule. Je me suis renseigné, et j'ai découvert que même parmi les érudits on considérait ce livre comme un mythe, un canular, une escroquerie. L'équivalent littéraire d'une légende urbaine. Ce volume est censé expliquer la nature et l'origine exactes des *strigoï*, mais surtout indiquer le nom des Sept Aînés... Trois semaines plus tard, je me suis rendu à la boutique

de cet homme... une librairie modeste de la rue Nalewski. J'ai trouvé porte close. Je n'ai jamais su ce qu'il était devenu.

— Les sept noms... dit Nora. Ils incluraient celui de Czardu ?

— Absolument, affirma Setrakian. Apprendre son nom véritable nous conférerait une prise sur lui.

— Pour résumer, vous êtes à la recherche des *Pages blanches* les plus onéreuses du monde ? dit Eph.

Setrakian eut un sourire discret et lui tendit le catalogue.

— Je comprends votre scepticisme. Pour un homme d'aujourd'hui, un scientifique qui plus est, même quelqu'un qui en a vu autant que vous, les savoirs ancestraux paraissent archaïques, poussiéreux. C'est une curiosité. Mais les noms recèlent bel et bien l'essence de ce qu'ils désignent. Même ceux qui sont recensés dans un annuaire, oui. Noms, lettres et chiffres possèdent un pouvoir extraordinaire. Dans l'univers, tout est chiffré, et connaître le code qui permet le déchiffrement, c'est connaître la chose décrite, et donc la maîtriser. Autrefois, j'ai rencontré un homme d'une immense sagesse, capable de provoquer la mort instantanée en prononçant un mot de six syllabes. Un seul mot, Eph... mais très rares sont ceux qui le connaissent. Alors imaginez un peu ce que renferme ce livre...

Nora consulta la page du catalogue par-dessus l'épaule d'Eph.

— On le vend aux enchères dans deux jours ?

— Une incroyable coïncidence, vous ne trouvez pas ? commenta Setrakian.

— J'en doute.

— Exact. Tout ce qui se passe en ce moment fait partie d'un puzzle. Ce livre a une provenance obscure et très complexe. Quand je vous dis qu'on le croit maudit, je n'entends pas par là que quelqu'un est tombé malade après l'avoir lu. Chaque fois qu'il refait surface, il se produit des catastrophes terribles. Deux salles des ventes qui l'avaient inscrit à leur catalogue ont été ravagées par un incendie avant le début des enchères. Une troisième l'a retiré de la liste et a fermé ses portes définitivement. On estime la valeur de cet ouvrage entre quinze et vingt-cinq millions de dollars.

— Entre quinze et vingt-cinq... répéta Nora en poussant un soupir outré. C'est bien d'un bouquin qu'on parle, là ?

— Ce n'est pas un livre comme les autres, répondit Setrakian. Nous devons l'acquérir. Nous n'avons pas d'autre choix.

— Ils acceptent les chèques ? plaisanta Nora.

— C'est bien là le problème. A ce prix-là, il y a peu de chances que nous puissions nous le procurer par des moyens légaux.

Eph se rembrunit.

— C'est Eldritch Palmer qui va l'acheter, comprit-il.

— Précisément, confirma Setrakian avec un hochement de tête quasi imperceptible. Et à travers lui, Czardu... le Maître.

Blog de Fet

Encore moi. J'essaie toujours de démêler ce qui se passe.

A mon avis, le plus gros problème des uns et des autres, c'est d'être paralysé par l'incrédulité.

Dans l'imaginaire collectif, le vampire, c'est un gus avec une cape de satin. Cheveux plaqués en arrière, fond de teint blanc, accent bizarre. Deux trous dans le cou de sa victime, puis il se transforme en chauve-souris et s'envole.

Je crois que je l'ai vu, ce film... Bref.

Maintenant, tapez Sacculine dans votre moteur de recherche.

Chipotez pas, vous êtes déjà sur Internet.

Allez-y. Pour moi, c'est bon.

Ça y est, vous êtes revenu ? Parfait.

Vous savez à présent que la sacculine, c'est une espèce de parasite, les cirripèdes, qui s'attaque aux crabes.

Ça vous fait une belle jambe, me direz-vous. Pourquoi je vous enquiquine avec ça ?

Voilà comment procède la sacculine une fois que sa larve a mué : elle s'injecte dans le crabe par une articulation vulnérable de sa carapace, puis ses appendices semblables à des racines se répandent dans le corps du crabe, même autour de ses pédoncules oculaires.

Une fois l'hôte asservi, la femelle ressort sous forme de poche. La sacculine mâle la rejoint, et vous l'aurez deviné, c'est l'heure de se reproduire.

Les œufs incubent et se développent à l'intérieur du crustacé otage, qui est obligé de consacrer toute son énergie à nourrir cette famille de parasites qui le contrôle.

Le crabe est un pantin. Sous la domination de cette espèce étrangère, forcé de prendre soin des œufs de l'envahisseur comme s'ils étaient les siens.

Des cirripèdes et des crabes... on s'en balance, pas vrai ?

Si je vous parle de ça, c'est pour dire que la nature regorge

d'exemples de ce genre.

Des bestioles qui investissent le corps d'espèces totalement différentes de la leur et modifient leurs fonctions vitales.

C'est avéré. C'est connu.

Pourtant, nous estimons être à l'abri. Nous sommes des hommes, hein ? Au sommet de la chaîne alimentaire. C'est nous qui bouffons les autres, pas le contraire. C'est nous qui chassons, nous ne sommes pas les proies.

Il paraît que Copernic (impossible que je sois le seul à avoir cru que c'était Galilée) a prouvé que la Terre n'était pas le centre de l'univers.

Darwin, lui, a démontré que l'homme n'était pas l'élément central du monde vivant.

Alors pourquoi persistons-nous à croire que d'une façon ou d'une autre nous sommes plus que des animaux ?

Si on y pense, on est quoi, au juste ? Grosso modo, un ensemble de cellules coordonnées par des signaux chimiques.

Et si un organisme parasite prenait le contrôle de ces signaux ? S'il nous asservissait les uns après les autres, réécrirait notre nature et la transformait pour servir ses propres intérêts ?

Ça ne peut pas arriver, d'après vous ?

Pourquoi ? Vous êtes convaincu que la race humaine est trop importante pour être supplantée ?

Mon œil. Arrêtez de lire ce billet. Cessez d'arpenter Internet à la recherche de réponses, allez vous dégoter des armes en argent, et battez-vous contre ces machins... avant qu'il soit trop tard.

Abattoirs de Black Forest Solutions

Gabriel Bolivar, seul membre restant des quatre « survivants » du vol 753 de Regis Air, attendait dans une profonde excavation creusée sous le sol d'évacuation de l'Abattoir 3, deux étages sous la structure d'abattage de l'entreprise Black Forest Solutions.

La couche du Maître reposait sur un monticule de roche et de terre, dans l'obscurité absolue de la chambre souterraine. La signature thermique du coffre se révélait vigoureuse et singulière, et dans le champ de vision de Bolivar le cercueil flamboyait, comme si une source lumineuse formidable l'éclairait de l'intérieur. Assez pour que Bolivar distingue les détails des bords sculptés près des doubles battants.

Telle était l'intensité de la température corporelle du Maître, qui irradiait de puissance.

Bolivar allait bientôt achever le deuxième stade d'évolution vampirique. La douleur de la transformation avait quasi disparu, en grande partie soulagée par le sang dont il s'alimentait quotidiennement.

Son nouveau système circulatoire devenu mature, ses artères approvisionnaient les cavités de son torse en substances nutritives. Son système digestif s'était simplifié, et les excréments s'évacuaient par un seul orifice. Sa chair, dépourvue de toute pilosité, était lisse comme du verre. Ses majeurs allongés et épaissis formaient des griffes alors que ses autres ongles étaient tombés, aussi superflus à présent que les poils et ses parties génitales. De ses yeux, on ne voyait plus que des pupilles, hormis un anneau rouge qui avait éclipsé le blanc. Il percevait la chaleur en nuances de gris, et son appareil auditif – organe interne distinct du cartilage inutile qui s'accrochait toujours aux côtés de son crâne – était bien plus performant : il entendait les insectes grouiller dans les parois de glaise.

Il se fiait davantage à son instinct animal qu'à ses sens humains atrophiés. Il avait une conscience aiguë du cycle solaire, même lorsqu'il se trouvait dans les sous-sols : il savait que la nuit allait tomber. Son organisme atteignait les cinquante degrés Celsius. Il éprouvait à présent de la claustrophilie, un attrait pour l'obscurité et l'humidité, et un goût pour les lieux clos et exigus. Sous terre, il se sentait à l'aise et en sécurité ; la journée, il se couvrait de terre froide comme un humain tirerait sur lui une couverture chaude.

Surtout, il ressentait une communauté avec le Maître qui dépassait le lien psychique normal que partageait ce dernier avec sa progéniture. Bolivar devinait qu'on le préparait pour une fonction de plus grande envergure au sein du clan. Il était par exemple le seul à connaître l'endroit où nichait le Maître. Il se rendait compte qu'il possédait une conscience plus ample et plus profonde que les autres, le comprenait sans que cela provoque chez lui la moindre réaction émotionnelle, la plus petite opinion personnelle.

C'était ainsi, voilà tout.

On l'avait appelé pour être aux côtés du Maître au moment de l'avènement.

Les battants du coffre se relevèrent. D'immenses mains apparurent et de longs doigts saisirent les bords, avec la coordination gracieuse des pattes d'une araignée. Lorsque le Maître se redressa, des touffes de vieux gazon tombèrent dans le lit de terre.

Les yeux ouverts, il voyait déjà mille choses, bien au-delà des

confins de cette crypte.

L'exposition au soleil qui avait suivi sa confrontation avec Setrakian, le Dr Goodweather et Fet avait meurtri le Maître à la fois physiquement et mentalement. Sa chair autrefois translucide était devenue rugueuse et parcheminée. Sa peau se froissait, craquelait et pelait quand il se déplaçait. Il semait des croûtes comme un oiseau perd des plumes. Il manquait au Maître plus de quarante pour cent de son enveloppe, ce qui lui donnait l'aspect d'un être horrible qui s'extrairait d'une coquille de plâtre noir friable. Au lieu de se régénérer, son épiderme s'effritait et révélait une épaisseur de peau vascularisée à vif : le derme et, par endroits, les tissus sous-cutanés. La couleur de son corps allait du rouge sanguinolent à un jaune gras. Les vers capillaires étaient visibles partout, mais surtout sur son visage, où on les voyait grouiller.

La Créature sentit la proximité de son acolyte. Lorsqu'il émergea du coffre, des agglomérats de terre et des escarres tombèrent au sol, alors que d'ordinaire les vampires sortent de leur couche aussi proprement qu'un homme de son bain.

Le Maître arracha quelques plaques de chair de son torse. Il découvrit qu'il ne pouvait se mouvoir avec aisance et vélocité sans que son enveloppe extérieure malmenée se désagrège. Ce véhicule hôte n'allait pas durer. Bolivar, qui se tenait près du tunnel bas de plafond qui constituait l'issue de la cavité, offrait une solution de rechange et serait à court terme un candidat acceptable pour ce grand honneur. Bolivar n'avait pas de proches à qui s'accrocher, une des conditions pour devenir hôte. Toutefois, Bolivar n'en était qu'au deuxième stade d'évolution. Il n'était pas encore arrivé à maturité.

Cela pouvait attendre. Il le fallait. Le Maître avait fort à faire.

Le dos voûté, la Chose se faufila avec difficulté dans les galeries sinueuses, Bolivar sur les talons. Elle émergea dans une salle plus vaste, plus proche de la surface. La hauteur de plafond permettait au Maître de se tenir debout.

Alors que dehors le soleil invisible se couchait et que les ténèbres assayaient leur domination nocturne, le sol meuble se mit à remuer. Des membres apparurent, ici une petite main, là une jambe menue, semblables à des tiges de végétation. Des têtes juvéniles, toujours couvertes de cheveux, se levèrent lentement, certaines dépourvues d'expression, d'autres déformées par la douleur de leur renaissance.

Il s'agissait des enfants non voyants du car, aussi aveugles et affamés que des asticots. Deux fois maudits par le soleil – d'abord par ses rayons occultés, et à présent par le spectre de l'ultraviolet qui leur serait fatal –, ils devaient devenir des « renifleurs » dans la milice

sans cesse plus puissante du Maître : des êtres doués d'une perception plus performante que les autres soldats du clan. Leur acuité exceptionnelle allait les rendre indispensables en tant que chasseurs et assassins.

Observe.

Tel fut l'ordre que le Maître donna à Bolivar, avant d'injecter dans son esprit le point de vue de Kelly Goodweather lorsqu'elle avait affronté le professeur sur le toit de l'immeuble de Spanish Harlem.

Du vieillard émanait une signature thermique grise et faible, mais l'épée qu'il brandissait brillait si fort que les paupières nictitantes de Bolivar s'abaissèrent par réflexe défensif.

Lorsque Kelly s'échappa, Bolivar partagea sa perspective jusqu'à ce qu'elle descende la façade.

Le Maître intégra alors dans la tête de Bolivar une cognition animale de l'emplacement du bâtiment au sein de l'atlas chaque jour plus fourni que ses sbires constituaient du réseau souterrain.

Le vieil homme. Je te le laisse.

Station de South Ferry Inner Loop, ligne IRT

Fet atteignit le campement de SDF avant la tombée de la nuit, muni de sa bombe et de son pistolet à clous, serrés dans un sac de sport.

Arrivé à destination, il peina à localiser la cabane de Cray-Z. Il n'y restait que quelques objets – des morceaux de ses palettes, et le visage souriant du maire Koch –, mais cela suffit à donner un repère à Fet, qui prit la direction des conduits d'aération.

Il entendit du vacarme dans le tunnel. De grands coups métalliques, et un murmure de voix lointaines.

Il sortit son pistolet et avança vers la boucle, où il trouva Cray-Z habillé de ses seuls sous-vêtements sales, sa peau noire rendue brillante par la sueur et l'eau qui gouttait des parois, sa natte rasta se balançant dans son dos cependant qu'il s'échinait à hisser son sofa miteux.

Voilà où avait fini sa cabane disloquée, dont les débris mêlés à ceux des autres emplacements abandonnés s'entassaient sur les voies et bloquaient le passage. L'amoncellement de détritrus atteignait un mètre cinquante à son point culminant, où le clochard avait ajouté des traverses cassées pour faire bonne mesure.

— Salut, mon pote ! cria Fet. Qu'est-ce que tu fabriques ?

Cray-Z se détourna, dressé sur son monticule comme un artiste fou, et brandit un bout de tuyau d'acier.

— C'est le moment ! hurla-t-il. Fallait bien que quelqu'un agisse !

Fet resta un instant sans voix. Puis :

— Tu vas faire dérailler le métro !

— T'as tout compris !

Quelques sans-abri parmi les rares qui vivaient encore sous terre s'avancèrent d'un pas hésitant.

— Qu'est-ce qui te prend ? demanda l'un d'eux, qui répondait au sobriquet de Caver Cari.

C'était un ancien ouvrier de l'entretien des voies qui à l'heure de la retraite n'avait pu se résoudre à quitter l'environnement familial des tunnels et y était retourné comme un marin repart en mer. Il secoua la tête, imprimant un mouvement de va-et-vient au rayon de sa frontale.

Cray-Z, gêné par la lumière, poussa un cri de guerre.

— Je suis l'idiot de Dieu, mais ils ne m'auront pas de sitôt !

Caver Cari et d'autres taupes essayèrent de démanteler l'empilement.

— Si une rame déraile, ils vont nous virer pour de bon !

En un instant, Cray-Z sauta du haut de son perchoir et atterrit près de Fet. Le dératiseur approcha de lui, les bras écartés en signe d'apaisement, dans l'espoir de les convaincre tous de l'aider à accomplir sa mission.

— On se calme...

Cray-Z n'était pas d'humeur à discuter. Il abattit son tuyau en direction de Fet, qui eut le réflexe de parer le coup avec son avant-bras gauche. Le choc lui fêla l'os.

Le dératiseur poussa un cri de douleur puis, utilisant son lourd pistolet à clous comme une matraque, frappa Cray-Z à la tempe. Déséquilibré, le clochard revint à la charge. Fet lui enfonça son arme dans les côtes, puis fit céder son genou d'un coup de pied dans le tibia et parvint à le neutraliser.

— Ecoutez ! hurla Caver Cari.

Fet s'immobilisa et tendit l'oreille.

Le grondement ne trompait pas. Au bout de la voie, un halo de lumière poussiéreuse éclairait la courbure du tunnel.

La rame de la ligne 5 venait accomplir son demi-tour.

Les autres continuèrent à retirer des débris, mais ils s'acharnaient en vain. Cray-Z se servit de son tuyau pour se relever sur sa jambe

valide et se mit à les haranguer en claudiquant :

— Pécheurs de mes deux ! Vous êtes tous aveugles, vous les taupes ! Ils arrivent ! Vous avez pas le choix, il faut les combattre. Si vous tenez à votre peau, battez-vous !

Fet comprit qu'il n'avait plus le temps. Il s'éloigna de la catastrophe imminente alors que les faisceaux de plus en plus puissants illuminaient la gigue démente de Cray-Z.

Lorsque le train passa en trombe, Fet entraperçut le visage de la conductrice. Elle regardait droit devant elle, impassible, alors qu'elle avait vu les débris. Pourtant, elle n'enclencha pas le frein.

Elle avait le regard lointain des vampires transformés depuis peu.

Le métro entra en collision avec l'obstacle alors que ses roues tournaient encore à plein régime. La voiture de tête enfonça la barricade, la fit voler en éclats, broya et traîna les plus gros objets sur une trentaine de mètres avant de quitter la voie. La rame pencha sur la droite, frotta contre le bord du quai en projetant des gerbes d'étincelles. La locomotrice vacilla de l'autre côté, les voitures suivirent le mouvement et le train se coucha en travers du couloir étroit.

Le hurlement métallique eut quelque chose d'humain par l'indignation et la douleur qui s'en dégageaient. A cause de la capacité de résonance des tunnels, les voitures s'immobilisèrent bien avant que le bruit affreux eût cessé.

Les créatures agrippées à l'extérieur du métro étaient en beaucoup plus grand nombre que la fois précédente. Certaines furent écrasées contre le flanc du quai. Une fois à l'arrêt, les survivants lâchèrent la rame comme les sangsues se détachent de la chair, sautèrent à terre et cherchèrent leurs repères.

Ils se dirigèrent lentement vers les taupes, qui n'avaient pas bougé et n'en croyaient pas leurs yeux.

Les passagers clandestins émergèrent de la poussière et de la fumée, d'un air impassible que seule entachait une démarche étrange et furtive. Leurs articulations produisaient un léger claquement.

Fet fouilla en vitesse dans son sac et en sortit la bombe à retardement. Il ressentit une brûlure intense dans le mollet droit. Un débris long et fin, acéré comme une aiguille, lui avait transpercé la jambe. S'il le retirait, le saignement serait abondant, et pour l'heure il n'avait pas la moindre envie de sentir l'odeur du sang. Malgré la douleur, il laissa l'objet planté dans sa masse musculaire.

Plus près de la voie, Cray-Z observait la scène, stupéfait. Comment avaient-ils pu survivre si nombreux ?

Tandis qu'ils approchaient, même le clochard remarqua qu'il leur manquait quelque chose. Il détectait des traces d'humanité dans leur visage, mais pas davantage. Comme l'étincelle d'intelligence humanoïde avide que l'on perçoit dans l'œil d'un chien affamé.

Il reconnut certains d'entre eux : des hommes et des femmes des souterrains. Des taupes, comme lui, sauf un. Une créature pâle et torse nu, sculptée comme une figurine d'ivoire. Quelques mèches de cheveux encadraient ses traits, anguleux et harmonieux possédés.

Gabriel Bolivar. Sa musique n'était pas parvenue jusqu'aux oreilles de la population des sous-sols de la ville, pourtant tous les regards se fixèrent sur lui. Il sortait toujours autant du lot, la bête de scène qu'il était de son vivant persistant après sa transformation. Il portait un pantalon de cuir et des bottes de cow-boy, mais pas de chemise. Veines, muscles et tendons apparaissaient tous distinctement sous sa peau délicate et diaphane.

A ses côtés marchaient deux femmes. La première avait une profonde plaie au bras, la chair et le muscle entaillés jusqu'à l'os. La blessure ne saignait pas mais suintait – pas du sang carmin, mais une substance blanche visqueuse.

Caver Cari se mit à prier. Sa voix étranglée de légers sanglots était si aiguë, si apeurée, que Fet crut d'abord entendre celle d'un enfant.

Bolivar montra du doigt les taupes ébahies, et aussitôt les créatures fondirent sur eux.

La chose femelle fonça droit sur Caver Cari, le fit tomber et le plaqua à terre. Elle empestait la pelure d'orange moisie et la viande avariée. Il tenta de la repousser, mais elle lui saisit le bras et le tordit avec une telle vigueur qu'elle le lui déboîta.

La main brûlante de la créature lui pressa le menton avec une force phénoménale, et Cari se retrouva la tête renversée jusqu'au point de rupture, le cou tendu, à nu. A la lumière de sa lampe de mineur, il ne voyait que les jambes, les chaussures sans lacets et les pieds nus de ses camarades en fuite. Une horde de vampires arriva en renfort des tunnels et les attaqua, envahisseurs piétinant le camp, êtres agglutinés sur des corps secoués de convulsions.

Une deuxième créature rejoignit la femme qui assaillait Cari et lui arracha sa chemise. Il sentit une morsure puissante à son cou. Pas celle d'une mâchoire, plutôt une perforation, aussitôt suivie d'une succion. L'autre abaissa le pantalon de Caver Cari et se cramponna à la face interne de sa cuisse.

Il ressentit tout d'abord de la douleur, une vive sensation de brûlure. Puis, au bout de quelques secondes... l'engourdissement. Il lui semblait qu'un piston cognait contre son muscle et sa chair.

On le vidait de son sang. Cari tenta de hurler, mais quatre longs doigts très chauds pénétrèrent dans sa bouche avant qu'il ait pu produire un son. La créature saisit sa joue par l'intérieur et sa griffe trancha sa gencive jusqu'à l'os maxillaire. La peau du vampire avait un goût piquant, salé, qui submergea vite la saveur métallique de son propre sang.

Conscient que la bataille était perdue d'avance, Fet s'était enfui aussitôt après le déraillement. Les cris qui s'élevèrent ensuite frôlaient l'insupportable, mais il avait une mission à accomplir et ne devait pas dévier de son but.

Il grimpa dans un des conduits, où il avait à peine assez d'espace pour se faufiler. La peur présentait un avantage : l'adrénaline qui coulait à flots dans ses veines dilatait ses pupilles, et son environnement lui apparaissait avec une clarté inhabituelle.

Il déplia son ballot de chiffons et remonta le minuteur au maximum. Trois minutes. Cent quatre-vingts secondes. Un œuf à la coque.

Il maudit sa malchance, car il se rendit compte qu'à cause du massacre qui se déroulait dans le tunnel il allait devoir s'enfoncer plus loin que prévu dans les conduits qu'empruntaient les vampires pour passer de l'autre côté du fleuve, avec un bras blessé et une jambe qui dégoulinait de sang.

Fet vit les taupes à terre, déjà infectées, déjà perdues... toutes, sauf Cray-Z. Près d'un pilier de béton, l'illuminé observait la scène tel un imbécile heureux. Pourtant, il ne subissait pas l'assaut des monstres des ténèbres, qui se livraient au carnage sans s'intéresser à lui.

Puis la silhouette efflanquée de Gabriel Bolivar s'avança jusqu'à lui. Cray-Z tomba à genoux devant le rocker ; tous les deux se détachaient sur la fumée et la lumière poussiéreuses, comme les personnages d'une illustration biblique.

Bolivar posa la main sur la tête de Cray-Z ; le fou s'inclina puis lui baisa les doigts en priant.

Fet en avait assez vu. Il plaça son engin explosif dans une anfractuosité et libéra le mécanisme... Une... deux... trois... comptait-il à l'unisson avec le tic-tac.

Il s'éloigna sans s'arrêter, sentit son corps gagner en aisance, lubrifié par son propre sang.

Quarante... quarante et un...

Une grappe de vampires approcha de l'entrée du conduit, attirés par l'odeur de l'ambrosie que répandait Fet. Le dératiseur vit leurs formes

par l'ouverture étroite et grimaça.

Soixante-treize... soixante-quatorze... soixante-quinze...

Il battit en retraite aussi vite que possible, sortit son pistolet à clous, puis fit feu en criant, comme un soldat vide sa mitraillette dans un nid d'ennemis.

Des clous se fichèrent profondément dans la pommette et le front du premier assaillant, un homme en costume âgé d'une soixantaine d'années. Fet tira de nouveau, un projectile en argent s'enfonça dans la chair molle du vampire.

La chose hurla et s'effondra à plat ventre. Les autres l'enjambèrent et se glissèrent rapidement dans le conduit. Fet vit approcher la suivante... une femme mince en survêtement, blessée à l'épaule, dont la clavicule, saillante, frottait contre la paroi.

Cent cinquante... cent cinquante et un... cent cinquante-deux...

Fet fit feu, mais la vampire continua à ramper, la figure criblée de clous. Son aiguillon jaillit de sa bouche, tendu de tout son long, et faillit atteindre Fet, qui dut pousser plus fort sur ses jambes en dérapant dans son propre sang. Il pressa encore la détente, manqua sa cible, le clou allant se fiche dans le cou de la créature de derrière.

A quelle distance se trouvait-il ? A quinze mètres de l'explosion ? Trente mètres ?

Pas assez loin, probablement.

Trois bâtons de dynamite et un minuteur à la con... il allait vite le savoir.

Tandis qu'il mitraillait ses poursuivants en vociférant, il se rappela les photos des maisons illuminées. Des demeures où l'on n'avait jamais besoin de dératiseur. S'il parvenait à survivre, il se promit d'allumer toutes les lampes de chez lui et de sortir dans la rue, juste histoire d'admirer le spectacle.

Cent soixante-seize... cent soixante-dix-sept... cent soixante-dix-huit...

La déflagration s'éleva derrière la créature et le souffle de chaleur frappa Vassili, il sentit la poussée de l'air brûlant contre lui, et un corps – celui d'un vampire calciné – le heurta de plein fouet... et l'assomma.

Alors qu'il semblait dans un néant serein, un mot émergea des abysses de son esprit et vint remplacer la cadence régulière du décompte :

CRO... CRO...

CROATOAN

Vingt-deux heures trente.

Alfonso Creem arpentait le parc depuis une heure déjà, en quête d'un emplacement stratégique.

C'est dire combien il était méticuleux...

Le seul détail qui lui déplaisait concernant l'endroit sélectionné, c'était la lampe de sécurité qui brillait d'une vive lueur orangée juste au-dessus. Il avait donc chargé son lieutenant Royal – tel était son surnom – de forcer la serrure, de soulever le couvercle et d'enfoncer un démonte-pneu à l'intérieur. Problème réglé. La lumière tremblota avant de s'éteindre, et Creem indiqua sa satisfaction d'un signe de tête.

Il prit place dans l'ombre. Ses bras musculeux pendaient le long de son torse large et presque carré. Le chef des Saphirs de Jersey était un Noir de Colombie, né d'un père anglais et d'une mère colombienne. Son gang régnait sur les abords d'Arlington Park. Ils auraient pu posséder cet espace public, s'ils l'avaient voulu, mais le jeu n'en valait pas la chandelle. La nuit, les lieux se transformaient en foire aux criminels, et c'était à la police et aux bons citoyens qu'il revenait de les nettoyer, pas aux Saphirs. Creem voyait un grand avantage à la présence de cette zone de non-droit en plein milieu de Jersey City : un dépotoir qui tenait les ordures à l'écart de son quartier.

Creem avait pris le pouvoir sur chaque coin de rue par la force pure et dure. Il fonçait dans le tas comme un tank Sherman et pilonnait ses adversaires jusqu'à obtenir leur reddition. A chaque morceau de territoire annexé, il fêtait sa victoire en se faisant poser une couronne d'argent. Creem avait un sourire étincelant et intimidant. De la quincaillerie argentée décorait aussi ses doigts. D'ordinaire, il portait des chaînes, mais pas ce soir-là, car c'est la première chose à laquelle les victimes s'accrochent quand elles comprennent qu'on va les assassiner.

Royal se tenait près de Creem, en sueur sous sa parka doublée de fourrure, un as de cœur cousu sur le devant de son bonnet noir.

— Il t'a pas dit de venir seul ?

— Non, juste qu'il voulait discuter, répondit Creem.

— Ah ouais. C'est quoi, son plan ?

— Le sien ? J'en sais rien. Le mien, par contre, c'est de lui laisser une belle cicatrice de *puto*.

De son pouce épais, Creem mima une lame qui infligeait une profonde entaille au visage de Royal.

— Les Mexicains, je les déteste tous à la base, mais celui-là encore plus que les autres.

— Je me demande pourquoi il a donné rencard au parc.

Les meurtres qui survenaient dans cet espace public n'étaient jamais résolus, parce que personne ne s'en indignait jamais. Si l'on était assez téméraire pour y pénétrer seul à la nuit tombée, c'est qu'on était assez débile pour mériter de mourir. Au cas où, Creem avait couvert le bout de ses doigts d'une couche de colle pour dissimuler ses empreintes digitales, et enduit la poignée de son rasoir d'un mélange de vaseline et d'eau de Javel, comme il l'aurait fait pour la crosse d'un pistolet, afin de ne laisser aucune trace ADN.

Une longue voiture noire approcha. Pas tout à fait une limousine, mais un modèle plus prestigieux qu'une Cadillac bricolée. Elle se rangea sur le bord de la rue. Les vitres teintées restèrent relevées. Le conducteur ne sortit pas.

Royal et Creem échangèrent un regard.

La portière arrière s'ouvrit côté trottoir. Son occupant descendit, des lunettes noires sur les yeux. Il portait une chemise à carreaux ouverte sur un débardeur blanc, un pantalon baggy, des bottes noires flambant neuves. Il retira son chapeau de cow-boy et révéla un foulard moulant rouge, puis jeta son chapeau sur la banquette du véhicule.

— C'est quoi ce bordel ? commenta Royal à voix basse.

Le *puto* traversa le trottoir, entra par une ouverture dans le grillage et avança sur l'étendue d'herbe et de terre. Son marcel reflétait les quelques lueurs qui brillaient dans la nuit.

Creem n'en crut pas ses yeux jusqu'à ce que le type soit assez près pour que son tatouage d'épaule soit visible en détail.

SOY COMO SOY. Je suis comme je suis.

— Je devrais être impressionné ? railla Creem.

Gus Elizalde, du gang La Mugre de Spanish Harlem, sourit mais ne lui répondit pas.

Dans la rue, la voiture attendait, le moteur au point mort.

— T'as fait tout ce chemin pour m'annoncer que t'as touché le gros lot ?

— Pas loin.

Creem le scruta de la tête aux pieds d'un air méprisant.

— Figure-toi que je suis venu te proposer un pourcentage du ticket gagnant.

— Qu'est-ce qui te prend, cousin, de te ramener dans cette bagnole sur mon territoire ? lança Creem d'un ton hargneux, cherchant à y voir clair dans le jeu du Mexicain.

— Tout merde toujours, avec toi, Creem, déclara Gus. Pourquoi tu moisiss encore à Jersey City ?

— C'est au roi de JC que tu parles. C'est qui dans la caisse, avec toi ?

— Ça tombe bien que tu me poses la question.

Gus fit un signe de tête en direction de la voiture. Il en sortit non pas un chauffeur à casquette mais un homme massif vêtu d'un sweat à capuche, le visage dissimulé dans l'ombre, qui se posta devant le capot, la tête baissée, et attendit.

— Alors quoi, t'es rentré de l'aéroport en stop, c'est ça ? T'assures.

— Le monde d'avant, c'est fini, Creem. Je l'ai vu de mes yeux, mon pote. J'ai vu la fin, putain. Les guerres de territoire ? Ces conneries pour un bout de rue, ça a deux mille ans de retard. Ça sert à rien. La seule bataille qui compte maintenant, c'est tout ou rien. Eux ou nous.

— Qui ça, « eux » ?

— T'es forcément au courant de ce qui se passe, et pas seulement dans la grande île de l'autre côté du fleuve.

— La grande île ? C'est ton problème à toi, ça.

— Dans ton parc, là, ils sont où, tes camés ? Et tes putes défoncées au crack ? C'est où que ça bouge ? C'est mort, ici. Et ça c'est parce qu'ils prennent d'abord ceux qui vivent la nuit.

Creem ricana. Gus avait raison, et ça ne lui plaisait pas.

— Ce qui est sûr, c'est que le biz marche plus, dit le chef des Saphirs.

— Le biz, il est voué à disparaître, cousin. Y a une nouvelle drogue qui fait fureur. Tu sais ce que c'est ? Ça s'appelle du sang humain. Et c'est gratos pour ceux que ça botte.

— T'es un de ces bouffons qui croient aux vampires, commenta Royal. *Loco*.

— Ils ont eu ma *madré* et mon frangin. Tu te souviens de Crispin ?

— Ouais, je me rappelle, répondit Creem.

— Tu risques plus de le voir traîner par ici. Mais je t'en veux pas, Creem. C'est fini, ça. On repart de zéro. J'ai mis ma rancœur de côté. Maintenant, je rassemble la meilleure équipe de durs à cuire que je peux trouver.

— Si t'es venu me proposer un plan à la con pour braquer une banque ou un truc dans le genre pour profiter de ce bordel, t'es pas le

premier à...

— Les pillages, c'est pour les amateurs. Ça rapporte que dalle. Moi je te parle d'un vrai boulot, payé un paquet de fric, où tout est prévu. Appelle tes gars, qu'ils m'écoutent aussi.

— Quels gars ?

— Te fous pas de ma gueule, Creem. Ceux qui devaient me planter, fais-les rappliquer.

Creem considéra Gus d'un regard dédaigneux pendant quelques instants, puis siffla. C'était un as du sifflement. L'argent qui couvrait ses dents produisait un signal strident.

Trois autres Saphirs émergèrent d'un bosquet, les mains dans les poches. Gus garda les siennes bien en vue.

— C'est bon, dit Creem. Grouille-toi.

— Non, je vais prendre mon temps. Vous, vous ouvrez grand vos esgourdes.

Il leur relata la situation. La guerre de territoire qui opposait les Aînés au Maître scélérat.

— T'as trop fumé, toi, commenta Creem.

Gus distingua pourtant la flamme dans ses yeux, la mèche de l'excitation qui brûlait déjà.

— Ce que je te propose, c'est plus de caillasse que tu pourras jamais en amasser en dealant. L'occasion de flinguer autant que tu veux sans jamais finir en taule. Une chance unique de casser des têtes dans les cinq districts. Si vous assurez, on sera tous riches jusqu'à la fin de nos jours.

— Et si on merde ?

— Le flouze aura plus aucune valeur, mais au moins t'auras pu t'éclater, parce que ce qui est sûr, c'est que ça va défourailler. Sur la vie de ma mère.

— Ça me paraît trop beau pour être vrai. Faut que je voie la couleur de la thune.

— Tu sais quoi, je vais t'en montrer trois, des couleurs, répondit Gus avec un petit rire. Argent, vert et blanc.

Il adressa un signe de main au chauffeur, qui alla chercher deux sacs dans le coffre et les lui apporta.

Un grand sac de sport et une sacoche de cuir à deux poignées, de taille moyenne.

— C'est qui, ton pote ? demanda Creem.

Il ne voyait pas le visage du chauffeur, mais de près ce type

semblait louche.

— On l'appelle M. Quinlan.

Un cri s'éleva à l'autre bout du parc – un cri d'homme, plus effrayant à entendre que celui d'une femme. Les Saphirs se détournèrent.

— Faut qu'on se magne, déclara Gus. D'abord, l'argent.

Il s'agenouilla et ouvrit le sac de sport. Les lieux étaient mal éclairés. Il sortit le long fusil et sentit plus qu'il ne vit les Saphirs dégainer leurs pistolets. Il alluma la torche électrique fixée au canon, croyant qu'il s'agissait d'une ampoule incandescente classique, mais elle émit des ultraviolets. Evidemment.

A la lueur du faisceau bleuté, il leur montra le reste des armes. Une arbalète, chargée d'un carreau à pointe d'argent. Un poignard à lame plate élargie à son extrémité. Une épée semblable à un cimeterre, à la courbure généreuse, pourvue d'une poignée élimée gainée de cuir.

— L'argent c'est ton kif, pas vrai, Creem ?

L'arsenal d'allure exotique piqua l'intérêt du caïd, mais celui-ci se méfiait toujours de Quinlan.

— OK. Et le fric ?

Quinlan entrouvrit la sacoche, bourrée de billets verts dont les marquages anticontrefaçon luisaient sous l'œil indigo de la lampe à UV.

Creem s'avança pour saisir une liasse, s'arrêta net. Il venait de voir les mains de Quinlan. Presque tous ses ongles avaient disparu, laissant la place à une chair lisse. Le plus dingue, c'étaient ses majeurs. Deux fois plus grands que les autres doigts, ils présentaient une extrémité si longue et crochue qu'elle dépassait de la paume et se plaquait contre la base du pouce.

Un deuxième cri s'éleva dans la nuit, suivi d'une sorte de rugissement. Quinlan regarda en direction des arbres, remit la sacoche à Gus et lui prit le fusil. Avec une puissance et une vélocité stupéfiantes, il s'enfonça en courant dans le bosquet.

— Putain, qu'est-ce que... dit Creem.

S'il y avait un chemin, Quinlan ne l'emprunta pas, comme l'indiquèrent les craquements des branches.

Gus balança le sac d'armes par-dessus son épaule.

— Venez, faut pas louper ça.

Ils n'eurent aucun mal à suivre Quinlan, qui avait dégagé un passage de rameaux aplatis dont la trajectoire rectiligne ne déviait que pour contourner les troncs. Au bout, Quinlan attendait calmement

dans une clairière.

Sa capuche s'était relevée. Creem, le souffle court, vit sa tête lisse par-derrière. Dans l'obscurité, ce type semblait ne pas avoir d'oreilles. Creem fit le tour pour mieux voir son visage, et le tank humain frémit comme une pâquerette pendant une tempête.

Celui qu'on appelait Quinlan n'avait en effet plus ni nez ni oreilles. Il avait en revanche la gorge épaisse, la peau translucide, presque irisée, ainsi que des yeux caves injectés de sang – les yeux les plus brillants que Creem eût jamais vus.

Une forme jaillit des branches les plus élevées, retomba avec aisance et s'élança vers eux. Quinlan fonça pour l'intercepter à la manière d'un guépard attaquant une gazelle. Il baissa l'épaule tel un plaqueur au football américain et percuta la silhouette.

Celle-ci s'écroula en poussant un cri strident et roula à terre, puis se releva d'un bond.

En une fraction de seconde, Quinlan braqua le canon de son arme sur l'homme, qui feula et recula en battant l'air des bras, sa souffrance évidente malgré la distance. Puis Quinlan pressa la détente et lui pulvérisa la tête.

Cet homme ne mourut pas comme un être normal. Une substance blanche gicla de son cou et se répandit au sol.

Quinlan se détourna aussitôt, avant même qu'une autre forme émerge du bosquet en courant. Une femme, cette fois, qui s'éloignait de Quinlan à toute allure et fonçait vers les gangsters. Gus sortit le cimeterre du sac. La femme, vêtue de haillons comme la plus répugnante des prostituées camées, ralentit à la vue de l'arme, mais trop tard. D'un seul mouvement précis, Gus la décapita. Une fois à terre, un liquide visqueux s'écoula de sa blessure.

— Et voilà le blanc, déclara Gus.

Quinlan les rejoignit, rechargea son fusil à pompe et remit sa capuche.

— OK, ça marche, dit Creem, qui trépignait d'impatience. On en est, c'est clair.

Flatlands

Avec un rasoir à l'ancienne récupéré dans la boutique de prêt sur gages, Eph se rase la moitié du visage avant de s'interrompre. Distrait, il laissa son regard errer sur le miroir au-dessus du lavabo rempli d'eau laiteuse, la joue droite couverte de mousse.

Il pensait au livre, *l'Occido Lumen*, et aux circonstances qui s'acharnaient contre lui. A Palmer, qui grâce à sa fortune bloquait leurs moindres mouvements. Qu'advierait-il d'eux – de Zack – s'il échouait ?

Il se coupa, et le sang se mit à couler. Tout en contemplant la lame d'acier tachée de rouge, il remonta onze ans en arrière, à la naissance de Zack.

Après avoir subi une fausse couche puis la perte d'un prématuré âgé de vingt-neuf semaines, Kelly était restée alitée deux mois avant d'entrer en travail pour Zack. Elle avait des exigences précises pour son accouchement : pas de péridurale ni aucun médicament, pas de césarienne. Dix heures plus tard, il n'y avait eu que peu de progrès. L'obstétricien proposa de lui administrer de l'ocytocine pour accélérer le processus, mais Kelly s'en était tenue à ses résolutions. Huit heures après, elle avait cédé, et on avait commencé la perfusion. Puis, au bout de presque une journée de contractions douloureuses, elle avait consenti à la péridurale. On avait augmenté petit à petit la dose d'ocytocine, autant que le permettait le rythme cardiaque du bébé.

A la vingt-septième heure, le médecin suggéra de recourir à une césarienne, mais Kelly refusa. Ayant plié sur les autres points, elle tenait bon sur celui de la naissance par voie naturelle. Le moniteur indiquait que le cœur du bébé allait bien, le col de Kelly s'était dilaté de huit centimètres, et elle avait la ferme intention de continuer à pousser pour mettre son enfant au monde.

Cinq heures plus tard, pourtant, en dépit d'un vigoureux massage ventral pratiqué par une infirmière chevronnée, le bébé s'entêtait à rester en travers, et le col demeurait à huit. Malgré la péridurale réussie, la douleur des contractions frisait alors l'insupportable. L'obstétricien prit place sur un tabouret à côté de Kelly et lui proposa encore une fois la césarienne. Cette fois-ci, elle accepta.

Eph passa une blouse stérile et l'accompagna dans la salle d'opération d'un blanc aveuglant. Le *boum-boum* d'une régularité métronomique du monitoring l'apaisa. La sage-femme badigeonna le ventre de Kelly d'un antiseptique brun jaunâtre, puis le médecin incisa le bas de l'abdomen de gauche à droite par gestes amples et assurés : on écarta le derme, puis les deux ceintures verticales des puissants muscles abdominaux, et enfin le péritoine, qui laissa apparaître l'épaisse paroi lie-de-vin de l'utérus. Le chirurgien se munit alors de ciseaux recourbés pour éviter de lacérer le fœtus.

Des mains gantées sortirent du ventre le nouvel être humain, mais Zack n'était pas tout à fait né. Il était « coiffé », c'est-à-dire enveloppé de la poche amniotique intacte, gonflée comme une bulle, membrane opaque qui entourait l'enfant tel un œuf de nylon. Zack recevait

toujours oxygène et nutriments par le cordon ombilical. L'obstétricien et les infirmières firent un effort pour conserver leur flegme professionnel, mais leur inquiétude n'échappa ni à Kelly ni à Eph. Plus tard, Eph apprendrait que le nombre de bébés « coiffés » était de moins de un pour mille naissances, et que la proportion tombait à un pour des dizaines de milliers chez les non-prématurés.

Ce moment étrange traîna en longueur, puis la poche des eaux se rompit spontanément, révélant la tête luisante de Zack. Le temps se suspendit de nouveau... puis il poussa son premier cri, et on le posa encore dégoulinant sur la poitrine de Kelly.

La tension s'attarda dans le bloc opératoire, mêlée à un soulagement évident, tandis que Kelly comptait les doigts de Zack. Elle l'examina de la tête aux pieds, mais ne trouva aucun signe de malformation, seulement des raisons de se réjouir. Il pesait trois kilos neuf cents, et il était chauve et pâle comme une boule de pâte à pain. Son score d'Apgar était de huit au bout de deux minutes, et de neuf après cinq.

En pleine santé.

Kelly, elle, connut un violent abattement post-partum. Pas aussi profond et incapacitant qu'une vraie dépression, mais tout de même un gros passage à vide. Le travail marathon l'avait tant affaiblie que son lait ne monta pas, répercussion qui, ajoutée à l'abandon forcé de son projet d'accouchement naturel, l'emplit d'un sentiment d'échec. Un jour, Kelly avait confié à Eph qu'elle avait l'impression de l'avoir déçu, lui, ce qui le laissa perplexe. Elle se sentait détraquée de l'intérieur. La vie avait été si facile pour tous les deux, jusqu'alors.

Une fois remise – lorsqu'elle accepta dans son cœur la merveille qu'était son nouveau-né –, elle ne lâcha plus jamais Zack. Pendant un temps, elle devint obsédée par la naissance coiffée et se renseigna sur sa signification. Certaines sources prétendaient que cette anomalie représentait un bon présage et était même signe de future grandeur. Selon d'autres légendes, les bébés nés coiffés possédaient le don de clairvoyance, ne pouvaient se noyer et avaient reçu une âme protégée par les anges. Elle chercha le sens qu'on lui conférait dans la littérature et trouva plusieurs bébés coiffés fictifs, par exemple David Copperfield et le garçon de *Shining*. Des personnages célèbres de l'histoire, tels que Sigmund Freud, Lord Byron et Napoléon Bonaparte. Au bout d'un moment, elle finit par écarter toutes les associations funestes – dans certains pays d'Europe, on racontait qu'un enfant né avec sa coiffe risquait d'être maudit – et remplaça les sentiments négatifs qu'elle-même éprouvait par la conviction que son fils, l'être qu'elle avait créé, était exceptionnel.

Ce furent ces fantasmes qui, avec le temps, empoisonnèrent ses rapports avec Eph et les menèrent à un divorce qu'il n'avait jamais

voulu, suivi par la bataille pour obtenir la garde, affrontement qui s'était mué, depuis la transformation de Kelly en vampire, en combat à mort.

Kelly s'était persuadée que si elle ne pouvait être parfaite pour un homme aussi méticuleux, elle ne représenterait rien pour lui. Ce fut pour cette raison que la déchéance d'Eph – son problème d'alcool – l'avait à la fois effrayée et emplie d'une exaltation secrète. Le souhait honteux de Kelly avait été exaucé. Même Ephraïm Goodweather ne pouvait être à la hauteur de ses exigences.

Eph eut un sourire moqueur à la vue de son visage à moitié rasé. Il attrapa sa bouteille de liqueur d'abricot et mit un coup à sa perfection à la con en descendant deux grandes goulées.

— Ça sert à rien, ça.

Nora entra et ferma la porte de la salle d'eau. Pieds nus, les cheveux relevés derrière la tête par des barrettes, elle venait de passer un jean propre et un tee-shirt large.

— Nous sommes obsolètes, tu sais, lui dit Eph en s'adressant à son reflet. Notre temps est révolu. Au XX^e siècle, c'étaient les virus. Au XXI^e, les vampires.

Il but encore afin de prouver que ça ne lui posait pas de problème, et pour montrer qu'aucun argument rationnel ne pouvait l'en dissuader.

— Je ne pige pas pourquoi tu ne bois pas, commenta-t-il. L'alcool, c'est fait pour ça. La seule façon d'avalier cette nouvelle réalité, c'est de la faire glisser avec une lampée de bonne gnôle.

Après une autre gorgée, il considéra l'étiquette de la bouteille.

— Ce que j'aimerais en avoir de la bonne...

— Ça me déplaît quand tu es comme ça.

— Les types comme moi, les experts les appellent « alcooliques fonctionnels ». Sinon je peux le cacher, si tu préfères.

Elle croisa les bras et s'appuya contre le mur, consciente qu'elle se battait contre des moulins.

— Le besoin impérieux de Kelly va la conduire ici, jusqu'à Zack, dit-elle. Ce n'est qu'une question de temps. Et à travers elle le Maître. Ce qui le mènera droit à Setrakian.

Si la bouteille avait été vide, Eph l'aurait volontiers brisée.

— C'est complètement dingue, putain, mais c'est la réalité. Même mes cauchemars les plus terribles n'ont jamais approché ce degré d'horreur.

— Ce que je dis, c'est qu'il faut mettre Zack à l'abri, loin d'ici.

— Je sais, répondit Eph en s'agrippant aux bords du lavabo. Je me suis rendu à l'évidence.

— Et je pense que tu devrais partir avec lui.

Eph réfléchit un instant à cette possibilité avant de se tourner vers Nora.

— C'est la scène où le second informe le capitaine qu'il n'est plus apte au commandement ?

— Non, c'est celle où on voit quelqu'un qui tient assez à toi pour craindre qu'il ne t'arrive malheur. C'est mieux pour Zack, et pour toi aussi.

— Je ne peux pas te laisser ici à ma place, Nora, rétorqua Eph, désarmé. Tu sais comme moi que tout s'écroule, ici. New York, c'est fini. Je préfère que ça s'effondre sur moi plutôt que sur toi.

— C'est des conneries de comptoir, ça.

— Tu as raison sur un point : Zack ici, je ne peux pas me consacrer comme il le faut à ce combat. Il faut qu'il parte. J'ai besoin de le savoir ailleurs, en sécurité. Je connais un endroit, dans le Vermont, où tu.

— Je ne bouge pas d'ici.

— Ecoute-moi...

— Hors de question que je m'en aille, Eph. Tu crois te conduire de façon chevaleresque, alors qu'en réalité tu m'insultes. Cette ville est plus la mienne que la tienne. Zack est un gamin génial, tu sais que je le pense, mais je ne suis pas là pour m'occuper du ménage et du linge. Je suis une scientifique médicale, au même titre que toi.

— J'en ai conscience, rassure-toi. C'est à ta mère que je songeais.

Cette remarque stupéfia Nora, qui en resta bouche bée.

— Je sais qu'elle est souffrante, reprit-il. Elle est au premier stade de la maladie d'Alzheimer, et ça te tourmente en permanence, tout comme la sécurité de Zack me tracasse. C'est l'occasion ou jamais de la sortir d'ici, elle aussi. Ce que j'essayais de te dire, c'est que les parents de Kelly possèdent une maison dans le Vermont...

— Je serai plus utile ici.

— Tu en es sûre ? Je ne sais même pas si c'est mon cas. Quel est le plus important, maintenant ? Survivre, à mon avis. Nous ne pouvons guère espérer davantage. Au moins, si tu pars avec Zack, l'un de nous sera à l'abri. J'ai conscience que ce n'est pas ce que tu souhaites, que c'est beaucoup te demander. Tu as raison... s'il s'agissait d'une pandémie virale classique, personne ne serait plus indispensable que nous. Nous serions au cœur des événements, et ce serait justifié. Mais

dans le cas présent, cette épidémie dépasse de loin nos compétences. Le monde n'a plus besoin de nous, Nora. Ce n'est pas de médecins et de scientifiques qu'on a besoin, mais d'exorcistes. D'Abraham Setrakian.

Il s'approcha d'elle.

— J'en sais juste assez pour l'aider, dit-il. Par conséquent... je dois agir.

— Qu'est-ce que ça signifie, au juste ?

— Je ne suis pas irremplaçable. Du moins, pas plus qu'un autre. Sauf si l'autre est un vieux prêteur sur gages malade du cœur. Nom d'un chien... Fet joue un rôle plus important que moi dans ce combat... il est plus précieux que moi à Setrakian.

— Je n'aime pas ce genre de discours.

Il tardait à Eph quelle accepte les réalités comme lui les comprenait. Qu'elle entende raison.

— Je veux me battre, me lancer à corps perdu dans la bataille, mais pour l'instant c'est impossible... pas avec Kelly qui s'attaque à ceux à qui je tiens le plus. J'ai besoin de savoir que ceux qui me sont chers sont en sécurité. Ça veut dire Zack. Et ça veut dire toi.

Il lui prit la main et leurs doigts s'entrecroisèrent. Ce geste procura une sensation grisante à Eph, qui se demanda à quand remontait leur dernier contact physique.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ? s'enquit Nora.

Il serra ses doigts plus fort cependant qu'un plan prenait forme dans son esprit. Dangereux, désespéré, mais efficace. Susceptible de bouleverser le cours de la partie.

— Etre utile, c'est tout.

Il se détourna et tenta d'attraper la bouteille posée sur le lavabo, mais Nora le saisit par le bras et l'attira vers elle.

— Laisse-la où elle est. Je t'en prie, l'implora-t-elle.

Ses yeux d'un brun limpide étaient magnifiques, emplis de tristesse... débordants d'humanité.

— Tu n'en as pas besoin.

— Mais moi j'en veux. Et elle me réclame.

Il avait envie de se retourner, mais Nora ne le lâcha pas.

— Kelly n'a pas réussi à te convaincre d'arrêter ?

Eph réfléchit.

— Je ne suis même pas sûr qu'elle ait vraiment essayé, tu sais.

Nora prit son visage entre ses mains et toucha d'abord sa joue

encore couverte de barbe, puis caressa l'autre. Ce contact les chavira tous les deux.

— Moi je pourrais y parvenir, dit-elle, la bouche près de ses lèvres.

Elle l'embrassa, et Eph ressentit une montée d'espoir et de désir aussi puissante que lors d'un premier baiser.

Epuisés, à fleur de peau et désarçonnés, ils s'étreignirent. Devant la terreur et la déshumanisation qu'ils affrontaient, se laisser emporter par la passion constituait en soi un acte de défi.

INTERLUDE II

OCCIDO LUMEN : L'HISTOIRE DU LIVRE

Le négociant à la peau basanée, vêtu d'une veste en velours à col Nehru, triturait une bague d'opale bleue à la base de son auriculaire.

— Je n'ai jamais rencontré Mynheer Blaak, figurez-vous. Il préfère que nous procédions ainsi.

Setrakian longea le canal en sa compagnie. Il voyageait avec un passeport belge, sous l'identité de Roald Pirk, qui occupait la fonction de « libraire de livres anciens ». Ce document était un faux de fort bonne qualité.

On était en 1972. Setrakian avait quarante-six ans.

— Je peux vous certifier qu'il est très fortuné, poursuivit l'homme. Aimez-vous l'argent, monsieur Pirk ?

— Oui.

— En ce cas, Mynheer Blaak vous plaira beaucoup. Il vous paiera grassement pour le volume qu'il recherche. J'ai l'autorisation de vous dire qu'il acceptera votre prix, ce que je qualifierais d'entrée en matière très accrocheuse. Etes-vous satisfait ?

— Très.

— C'est normal. Vous avez beaucoup de chance d'avoir acquis un ouvrage aussi rare. Vous ne pouvez ignorer sa provenance. Vous n'êtes pas superstitieux ?

— Si, justement. Mon métier l'exige.

— Ah. C'est la raison pour laquelle vous avez décidé de vous en séparer ? En ce qui me concerne, je considère cet ouvrage comme l'équivalent en livre de « La Bouteille endiable ». Avez-vous lu ce récit ?

— La nouvelle de Stevenson, n'est-ce pas ?

— Exact. Surtout, n'allez pas imaginer que j'éprouve votre érudition littéraire afin d'évaluer vos compétences. Si je me réfère à Stevenson, c'est parce qu'il y a peu j'ai négocié la vente d'une édition rarissime du *Maître de Ballantrae*. Dans la nouvelle, comme vous vous en souvenez sans doute, il faut céder la bouteille maudite pour un montant inférieur à son prix d'acquisition. Il n'en va pas ainsi avec cette œuvre. C'est même l'inverse.

Une étincelle d'intérêt apparut dans les yeux du négociant lorsqu'il

contempla une des vitrines à l'éclairage cru. Contrairement aux devantures qui s'alignaient dans De Wallen, le quartier rouge d'Amsterdam, celle-ci était occupée non par une prostituée ordinaire mais par un jeune travesti.

Le courtier lissa sa moustache et reporta son regard sur la rue pavée de briques.

— Quoi qu'il en soit, ce livre a un passé troublant, et je me garderai de le manipuler moi-même. Mynheer Blaak est un collectionneur passionné, un connaisseur de premier ordre. Ses goûts le portent vers les œuvres pointues et obscures, et ses chèques sont toujours approvisionnés. Il me paraît correct de vous avertir qu'on a parfois tenté de l'escroquer.

— Je vois.

— Je ne peux bien sûr endosser la moindre responsabilité pour ce qui est arrivé aux vendeurs mal intentionnés. Je dois néanmoins préciser que l'intérêt de Mynheer Blaak pour ce volume est profond, car il a payé la moitié de ma commission pour chaque transaction qui a échoué, afin que je puisse poursuivre mes recherches et continuer d'attirer les prétendants jusqu'à lui, pour ainsi dire.

Le négociant enfila une paire de gants de coton blanc avec désinvolture.

— Je vous prie de m'excuser, dit Setrakian, mais je ne suis pas venu à Amsterdam pour admirer ses canaux. Je suis superstitieux, comme je vous l'ai indiqué, et je souhaite me débarrasser au plus vite du fardeau que représente un ouvrage d'une telle valeur. En toute franchise, je m'inquiète plus des voleurs que des malédictions.

— Je comprends. Vous avez la tête sur les épaules.

— Où et quand Mynheer Blaak sera-t-il disponible pour procéder à l'échange ?

— Vous avez le livre avec vous, alors ?

— Je l'ai apporté, oui.

Le courtier montra du doigt le porte-documents de cuir noir rigide que portait Setrakian.

— Sur vous ?

— Non, ce serait trop risqué, mais il est à Amsterdam. A deux pas.

— Pardonnez-moi d'être aussi direct, mais si vous êtes effectivement en possession du *Lumen*, vous connaissez son contenu. Sa raison d'être, n'est-ce pas ?

Setrakian s'immobilisa. Pour la première fois, il remarqua qu'ils s'étaient éloignés des rues passantes et se trouvaient dans une ruelle

déserte. Le négociant croisa les mains dans son dos comme s'ils menaient une conversation banale.

— Oui, répondit Setrakian, mais il serait inconsideré de ma part de trop en divulguer.

— C'est juste, et ce n'est pas ce que j'attends de vous. Pourriez-vous cependant me donner un résumé de ce que vous en avez retenu ? Rien que quelques mots, si vous le voulez bien.

Setrakian aperçut un éclair métallique derrière le courtier. Il n'éprouvait pas la moindre peur. Il s'était préparé.

— Ma'lak Elohim. *Les Messagers de Dieu*. Anges. Archanges. Des anges déchus, en ce qui nous concerne. Et leur lignée dépravée sur cette Terre.

Les yeux du négociant s'illuminèrent un instant.

— Formidable. En ce cas, Mynheer Blaak tient beaucoup à vous rencontrer, et il se mettra incessamment en rapport avec vous.

L'autre présenta sa main à Setrakian. Il sentit sans doute ses doigts déformés sous ses gants noirs lorsqu'ils se saluèrent, mais il eut pour seule réaction un raidissement impoli.

— Voulez-vous mon adresse à Amsterdam ?

L'homme eut un vif geste de négation.

— Je ne dois rien savoir. Tous mes vœux de succès, monsieur.

Il rebroussa chemin.

— Comment va-t-il me contacter ? lui lança Setrakian.

— Il le fera, c'est tout. Je vous souhaite une excellente soirée, monsieur Pirk.

Setrakian le regarda s'éloigner, assez longtemps pour le voir se diriger vers la vitrine devant laquelle ils étaient passés et cogner à la vitre avec amabilité. Setrakian releva le col de son pardessus et partit dans l'autre sens, en direction de la Dam Platz.

Amsterdam, ville de canaux, était un lieu de résidence inhabituel pour un *strigoï*, qui par nature ne pouvait franchir une étendue d'eau mouvante. Pourtant, au cours des nombreuses années qu'il avait consacrées à rechercher Werner Dreverhaven, le médecin nazi du camp de Treblinka, Setrakian y avait découvert un réseau clandestin de libraires de livres anciens. Ces informations l'avaient ensuite mis sur la piste de l'ouvrage qui obsédait Dreverhaven, une traduction latine extrêmement rare d'un mystérieux texte mésopotamien.

Si De Wallen était réputé pour son ambiance lugubre faite de drogues, de coffee shops, de clubs échangistes, de maisons closes, de vitrines proposant filles et garçons, Amsterdam accueillait aussi un

groupe de bouquinistes très influents qui vendaient et achetaient des manuscrits dans le monde entier.

Setrakian avait appris que Dreverhaven, sous l'identité d'un bibliophile nommé Jan-Piet Blaak, avait fui aux Pays-Bas peu après la guerre. Il avait voyagé dans toute la Belgique jusqu'au début des années 1950, avant de passer la frontière hollandaise et de s'installer à Amsterdam en 1955. Dans le quartier De Wallen, il pouvait se déplacer la nuit à sa guise, le long des chemins délimités par les voies navigables, et se terrer en toute discrétion le jour. Alors que les canaux auraient dû le dissuader de rester à cet endroit, l'attrait du marché bibliophile – et de *l'Occido Lumen* en particulier – se révélait trop puissant.

Le centre de la ville, qui s'étendait en cercles concentriques à partir de la Dam Platz, constituait presque une île, que les canaux encerclaient en partie sans jamais la sectionner. Setrakian longea les immeubles à pignons vieux de trois siècles, capta des effluves de cannabis qui s'élevaient des fenêtres, accompagnés de musique folk américaine. Une jeune femme qui claudiquait à cause d'un talon cassé le dépassa d'un pas pressé, en retard pour sa nuit de travail. Dans l'entrebâillement de son manteau de faux vison, on voyait son porte-jarretelles et ses bas résille.

Setrakian passa près de deux pigeons, mais ceux-ci ne s'envolèrent pas. Il ralentit pour regarder ce qui accaparait ainsi leur intérêt.

Les oiseaux étaient en train de se nourrir d'un rat mort.

— Il paraît que vous avez le *Lumen*.

Setrakian se figea. La présence était très proche, juste derrière lui, mais la voix provenait de l'intérieur de sa tête.

Setrakian se détourna à demi, effrayé.

— Mynheer Blaak ?

Il se trompait. Il n'y avait personne.

— Monsieur Pirk, je présume ?

Setrakian fit un brusque quart de tour vers la droite. Dans l'entrée enténébrée d'une ruelle se tenait une silhouette corpulente, vêtue d'une longue veste habillée et d'un haut-de-forme, appuyée sur une fine canne à bout métallique.

Setrakian ravala son adrénaline et sa peur.

— Comment m'avez-vous trouvé, monsieur ?

— Le livre, c'est tout ce qui compte. Est-il en votre possession, Pirk ?

— Je l'ai... pas loin d'ici.

— Où est votre hôtel ?

— J'ai loué un appartement près de la gare. Si vous le souhaitez, nous pouvons y procéder à notre transaction...

— Hélas, il ne m'est pas aisé de me rendre si loin, car je souffre d'une forme sévère de goutte.

Setrakian se tourna plus franchement vers l'être caché dans la pénombre. Quelques passants traversaient la place, et il osa faire un pas vers Dreverhaven, à la façon d'un homme en confiance. Il ne sentit pas l'odeur de terre que dégagent d'ordinaire les *strigoï*, mais la fumée de haschich agissait sur la nuit comme un parfum.

— Que suggérez-vous, alors ? J'aimerais beaucoup conclure cette vente ce soir.

— Il vous faudrait pourtant d'abord retourner à votre location.

— C'est juste.

La silhouette s'avança d'un pas et fit claquer sa canne contre un pavé. Un bruissement d'ailes retentit quand les pigeons s'envolèrent derrière Setrakian.

— Je me demande pourquoi quelqu'un qui séjourne dans une ville qu'il connaît si peu estime plus sûr de laisser un objet si précieux à son appartement plutôt que de le conserver sur lui, dit Blaak.

— Où voulez-vous en venir ?

— Je ne crois pas qu'un véritable collectionneur se risquerait à quitter des yeux un article d'une telle valeur, encore moins à le laisser derrière lui.

— Nous sommes entourés de voleurs, rétorqua Setrakian.

— De cambrioleurs, aussi. Si vous souhaitez vous soulager du fardeau que représente cet ouvrage maudit et en tirer le prix fort, vous allez m'accompagner, monsieur Pirk. Ma demeure se trouve à deux pas, dans cette direction.

Dreverhaven s'éloigna dans la ruelle ; il utilisait sa canne mais ne s'appuyait pas dessus. Setrakian tâcha de se détendre, sentit les poils de sa fausse barbe lorsqu'il s'humecta les lèvres, puis emboîta le pas au criminel de guerre non mort.

Le seul moment où l'on avait autorisé Setrakian à sortir de l'enceinte de barbelés camouflée de Treblinka, ç'avait été pour travailler sur la bibliothèque de Dreverhaven. Le nazi occupait une maison à quelques minutes de voiture du camp, et l'on y conduisait les prisonniers un par un, surveillés par trois gardes ukrainiens. Setrakian avait peu de contacts avec Dreverhaven à sa résidence et, chance plus

grande encore, pas le moindre à l'infirmerie, où Dreverhaven satisfaisait sa curiosité scientifique et médicale à la manière d'un garçonnet gâté qu'on laisserait couper les vers en deux et brûler les ailes des mouches.

Déjà bibliophile, Dreverhaven puisait dans le butin amassé grâce à la guerre et au génocide – l'or et les diamants volés aux déportés – pour consacrer des sommes faramineuses à l'achat de textes rares originaires de Pologne, de France, de Grande-Bretagne et d'Italie, que les marchands s'étaient procurés de manière douteuse sur le marché noir. Setrakian devait accomplir les finitions d'une bibliothèque de deux pièces, conçue en chêne somptueux, pourvue d'un escabeau roulant de fer et d'un vitrail figurant le bâton d'Asclépios. Cette image de serpent enroulé autour d'un bâton, que l'on confondait souvent avec le caducée, représentait l'ordre des médecins. Le pommeau du bâton était en forme de tête de mort, symbole des SS.

Dreverhaven avait un jour inspecté personnellement l'œuvre de Setrakian : il avait passé les doigts sous les rayonnages à la recherche de rugosités et loué le jeune Juif d'un hochement de tête avant de le congédier.

Ils s'étaient rencontrés une deuxième fois, devant la « Fosse enflammée », alors que le médecin supervisait le massacre d'un regard glacial. Le nazi n'avait pas reconnu Setrakian : trop de visages, tous indiscernables à ses yeux. L'officier avide d'expériences était fort occupé ; un assistant chronométrait le temps qui s'écoulait entre le moment où la balle pénétrait la nuque de la victime et son dernier tressautement d'agonie.

Plus tard, l'érudition de Setrakian en matière de folklore et d'histoire occulte des vampires allait concorder avec sa traque des nazis ayant servi dans les camps afin de trouver le texte très ancien répondant au titre *Occido Lumen*.

Setrakian laissa trois pas d'avance à « Blaak » afin de rester hors de portée de son aiguillon. Dreverhaven semblait ne pas se soucier de tourner le dos à un inconnu. Peut-être tirait-il sa confiance des nombreux piétons qui arpentaient De Wallen, et dont la présence découragerait la moindre attaque. A moins que donner une impression de candeur ne fût un choix délibéré.

Dreverhaven poussa une porte située entre deux vitrines à prostituées, et Setrakian le suivit dans un escalier couvert d'un chemin rouge. Dreverhaven occupait les deux derniers étages, élégamment décorés mais qu'on sentait peu utilisés. Des lampes d'une faible puissance diffusaient une lumière très tamisée sur les tapis moelleux.

Les fenêtres de devant, orientées plein est et dépourvues de doubles rideaux ou de volets, constituaient les seules ouvertures du salon. Setrakian évalua les dimensions de la pièce et les jugea trop étroites. Il se rappela aussitôt avoir nourri les mêmes soupçons dans la demeure des abords de Treblinka, encouragés par une rumeur qui circulait dans le camp au sujet de l'existence chez l'officier nazi d'un cabinet secret, d'une salle chirurgicale cachée.

Dreverhaven posa sa canne sur une table. Sur un plateau de porcelaine, Setrakian reconnut les documents qu'il avait remis plus tôt au négociant : des certificats d'authenticité, qui établissaient un lien plausible avec la vente aux enchères organisée à Marseille en 1911, tous des faux qui avaient coûté une fortune.

Dreverhaven ôta son chapeau et le plaça à côté de sa canne mais ne se retourna pas.

— Puis-je vous offrir un apéritif ?

— Hélas, non, répondit Setrakian, qui débloqua les deux boucles de sa sacoche mais n'ouvrit pas le fermoir du dessus. Voyager me détraque l'estomac.

— Ah... le mien est en béton.

— Je vous en prie, ne vous privez pas pour moi.

Dreverhaven se détourna lentement.

— Je m'y refuse, monsieur Pirk. J'ai pour coutume de ne jamais boire seul.

Setrakian s'efforça de cacher sa stupéfaction : au lieu du *strigoi* marqué par le temps qu'il s'attendait à voir, il découvrit que Dreverhaven n'avait pas changé depuis la guerre. Les mêmes yeux cristallins, les mêmes cheveux de jais qui lui tombaient sur la nuque. Setrakian sentit une remontée acide lui brûler l'œsophage, mais il n'avait pas grand-chose à craindre. Si Dreverhaven ne l'avait pas reconnu devant la fosse, peu de risques que cela se produise ici, un quart de siècle plus tard.

— Parfait, dit l'ancien SS. Consommons notre heureuse transaction sans plus tarder.

La plus grande épreuve pour Setrakian consistait à ne pas se montrer surpris de voir Dreverhaven parler. Ou, pour être plus précis, de faire semblant. Il s'adressait à lui par télépathie, à la façon des *strigoi*, mais il avait appris à remuer ses lèvres inutiles en une pantomime de parole. Setrakian comprit alors comment, de cette façon, « Jan-Piet Blaak » se déplaçait dans la nuit d'Amsterdam sans craindre d'être démasqué.

Setrakian parcourut la pièce du regard, cherchant à repérer une

autre issue. Il venait de trop loin pour permettre à Dreverhaven de lui échapper.

— Dois-je en conclure, dit-il, que vous ne redoutez pas ce livre, malgré l'infortune qui, à ce qu'on raconte, s'abat sur ceux qui entrent en sa possession ?

— Je suis quelqu'un qui s'attaque de front à la malédiction, monsieur Pirk. En outre, j'ai l'impression qu'aucun malheur ne vous a frappé, pour l'instant.

— C'est juste, mentit Setrakian. Puis-je vous demander pourquoi vous vous intéressez à ce livre en particulier ?

— Par curiosité d'érudit, en quelque sorte. J'agis moi-même en tant que négociant. A vrai dire, j'ai entrepris cette quête de par le monde pour un commanditaire. Cet ouvrage est en effet d'une grande rareté, et il n'a pas reparu depuis plus d'un demi-siècle. Nombreux sont ceux qui croient que la seule édition restante a été détruite, mais d'après vos documents il est possible qu'il existe encore. Ou alors il y a un autre exemplaire. Etes-vous prêt à me le montrer, maintenant ?

— Oui, mais d'abord, j'aimerais voir mon argent.

— Bien entendu. Il se trouve dans la mallette posée sur le fauteuil, dans le coin derrière vous.

Setrakian se déplaça en biais avec une désinvolture feinte, chercha la fermeture à tâtons et souleva le couvercle. La mallette était pleine de liasses.

— Parfait, dit-il.

— Du papier contre du papier, monsieur Pirk. Voulez-vous me rendre la pareille, à présent ?

Setrakian revint à sa sacoche et l'ouvrit sans quitter Dreverhaven des yeux.

— Vous savez sans doute qu'il est pourvu d'une reliure très inhabituelle...

— Je suis au courant, oui.

— Je suis néanmoins convaincu que celle-ci ne compte que pour peu dans son prix exorbitant.

— Permettez-moi de vous rappeler, monsieur, que c'est vous qui l'avez fixé. Qui plus est, l'habit ne fait pas le moine, ce qui vaut aussi pour les livres. Comme la plupart des clichés, il contient une part de vérité plus grande qu'on ne le croit.

Setrakian apporta la sacoche sur la table puis s'écarta.

— A vous l'honneur, monsieur.

— Je vous en prie, dit le vampire. J'aimerais que vous me le

présentiez. J'insiste.

— Comme vous voudrez.

Setrakian sortit le volume à reliure d'argent, aux première et quatrième de couverture protégées par une plaque lisse du même métal précieux.

Il le tendit à Dreverhaven, dont les yeux se plissèrent et se mirent à flamboyer.

Setrakian fit un pas vers lui.

— Vous devez tenir à l'inspecter, je suppose.

— Posez-le sur cette table, monsieur.

Setrakian ne s'exécuta pas sur-le-champ, mais resta immobile, le lourd ouvrage entre les mains.

— Mais vous voulez forcément l'examiner.

Dreverhaven scruta le visage de Setrakian.

— Votre barbe, monsieur Pirk. Elle dissimule votre visage et vous donne un air hébraïque.

— Vraiment ? J'en conclus que vous n'aimez pas les Juifs.

— Ce sont eux qui ne m'aiment pas. Votre odeur, Pirk, elle ne m'est pas inconnue.

— Pourquoi ne regardez-vous pas le livre de plus près ?

— C'est inutile. C'est un faux.

— Possible. L'argent est véritable, en revanche, je puis vous le certifier.

Setrakian approcha de Dreverhaven en tenant le livre devant lui. Le nazi recula vivement.

— Vos mains, dit-il. Vous êtes infirme. Le menuisier... c'est donc vous.

Setrakian ouvrit sa veste et en sortit une épée de taille moyenne.

— Vous vous êtes ramolli, *Herr Doktor*. La chasse ne vous donne pas assez de mal, ici.

Dreverhaven gronda. On lisait l'inquiétude dans les yeux du monstre à mesure que son maquillage se liquéfiait sous la chaleur de l'effort.

Le vampire regarda la porte, mais Setrakian ne mordit pas à l'hameçon. Ces créatures se ménageaient toujours une sortie de secours. Même une tique obèse comme lui.

Setrakian fit mine d'attaquer afin de décontenancer le *strigoï* et de le forcer à réagir. Dreverhaven darda mollement son aiguillon, et Setrakian exécuta une vive parade circulaire qui le lui aurait tranché

s'il l'avait projeté plus loin.

Dreverhaven choisit cet instant pour tenter le tout pour le tout et s'élança le long des rayonnages, mais Setrakian fut plus rapide. Il jeta le livre sur le nazi puis fondit sur lui.

Il tint la lame de son épée devant la gorge de Dreverhaven, qui bascula en arrière, contre le dos de ses livres précieux, les yeux rivés sur Setrakian.

L'argent l'affaiblissait, l'empêchant de se servir de son dard. De sa poche de veste la plus profonde, doublée de plomb, Setrakian sortit une rangée d'épaisses babioles d'argent enveloppées d'un fin filet d'acier et enfilées sur un câble métallique.

Le vampire ouvrit des yeux horrifiés mais fut incapable de bouger lorsque Setrakian lui passa le collier par-dessus la tête et le déposa sur ses épaules.

Le bijou pesa sur le *strigoï* comme une chaîne de pierres de cent kilos. Setrakian tira un fauteuil à eux juste à temps pour que Dreverhaven s'effondre dessus. La tête de la créature s'inclina sur le côté et ses mains se mirent à trembler sur ses genoux de façon incontrôlée.

Setrakian récupéra le livre – il s'agissait en fait d'une sixième édition de *L'Origine des espèces* de Darwin –, le fourra dans sa sacoche puis, l'épée à la main, retourna à l'étagère vers laquelle Dreverhaven s'était précipité.

Après un examen minutieux destiné à détecter d'éventuels pièges, Setrakian trouva le livre-levier. Il entendit un déclic, sentit le panneau se libérer, puis pivoter sur son axe de rotation.

Il fut d'abord frappé par l'odeur. Les quartiers secrets de Dreverhaven, dépourvus de fenêtres et de ventilation, constituaient un véritable dépotoir de vieux bouquins, d'ordures et de haillons nauséabonds, mais ces déchets n'étaient pas la source principale de la puanteur qui commençait à emplir la pièce. Elle provenait du dernier étage, accessible par un escalier maculé de sang.

Une salle d'opération lui apparut, avec une table en acier inoxydable sertie dans du carrelage noir, enduite de sang séché. Crasse et fluides corporels accumulés pendant des décennies couvraient chaque centimètre carré de la pièce ; dans un angle, des mouches tournoyaient bruyamment autour d'un réfrigérateur à viande.

Setrakian retint sa respiration et ouvrit l'appareil, n'y trouva rien qui lui parût d'un réel intérêt. Aucun renseignement susceptible de l'aider dans ses recherches. Il se rendit compte qu'il devenait insensible à la dépravation et au massacre.

Il retourna près de la créature, dont le fard avait fondu et révélait le véritable visage du *strigoï*. Setrakian s'approcha des fenêtres, par lesquelles l'aube commençait à s'immiscer. La lumière du jour se déverserait bientôt dans l'appartement, où eñe emporterait obscurité et vampire.

— Vous n'imaginez pas ce que j'ai pu redouter la venue du matin, chaque nuit, dans le camp, dit Setrakian. Le début d'une nouvelle journée dans l'usine macabre. Je ne crains pas la mort, mais je ne l'ai pas choisie pour autant. J'ai opté pour la survie, et du coup pour une existence sous le signe de l'appréhension...

Moi je suis heureux de mourir.

Setrakian scruta le visage de Dreverhaven. Le *strigoï* ne prenait plus la peine de bouger les lèvres.

Toutes mes luxures sont depuis longtemps assouvies. J'ai goûté à toutes les délices qui nous sont offertes dans cette vie, que l'on soit homme ou animal. Je ne brûle plus d'aucun besoin ardent. La répétition ne fait qu'étouffer la satisfaction.

— Le livre, dit Setrakian. Il a été détruit.

Non, il se trouve quelque part, mais seul un fou oserait se lancer à sa recherche. Poursuivre l'Occido Lumen signifie que l'on poursuit le Maître. Tu as beau être venu à bout d'un acolyte fatigué tel que moi, si tu te dresses devant lui, ta cote ne vaudra pas grand-chose. Comme celle de ta chère femme.

Ainsi, un soupçon de perversité subsistait toujours chez le vampire. Il possédait encore la capacité, aussi ténue et vaine fût-elle, d'éprouver un plaisir vicieux.

Le matin était là, les rayons du soleil entraient en biais par les fenêtres. Setrakian saisit brusquement le dossier du fauteuil de Dreverhaven, le pencha sur ses pieds arrière et le traîna jusqu'au laboratoire.

— La lumière du jour est une fin trop douce pour vous, *Herr Doktor*.

Le *strigoï* le fixa d'un regard débordant d'attente. Enfin, l'inattendu se présentait à lui. Dreverhaven était encore avide de participer au moindre acte de torture, quel que soit le rôle qu'il y tiendrait.

Setrakian se pencha vers lui.

— Vous aspirez à mourir, dites-vous ? Je vous offre l'éternité.

Son projet occupa Setrakian pendant trois jours. Soixante-douze heures de rang, il travailla, sans interruption, étourdi par le désir de vengeance. Démembrer le *strigoï* sur la table d'opération de Dreverhaven et cautériser les quatre moignons fut la partie la plus

délicate. Il se procura ensuite des bacs à tulipes en plomb pour confectionner un cercueil sans terre, afin d'interdire au vampire toute communication avec le Maître. Après avoir fourré la créature abominable dans ce sarcophage, il loua un petit bateau et y chargea le cercueil. Il vogua ensuite vers le large, en mer du Nord, et fit passer le cercueil par-dessus bord, envoyant ainsi le monstre par le fond, à l'abri du soleil tueur mais impuissant pour l'éternité.

Lorsque le sarcophage plongea dans l'océan, la voix railleuse de Dreverhaven se tut enfin. Setrakian contempla ses doigts, ensanglantés et couverts de plaies qu'irritait l'eau de mer, et serra les poings.

Il lui sembla qu'il prenait le chemin de la folie. Il était grand temps de disparaître, comprit-il, comme l'avait fait le *strigoï*, afin de poursuivre sa mission dans la clandestinité, et d'attendre à l'abri qu'une occasion se présente à lui.

Une occasion de mettre la main sur le livre. Et sur le Maître.

L'heure était venue de se rendre en Amérique.

Le Maître – Partie II

Plus que tout, le Maître était compulsif, tant en action qu'en pensée. Il avait envisagé toutes les modulations possibles de son plan. Il éprouvait une légère nervosité due à l'attente que son stratagème se concrétise, mais ce dont il ne manquait pas, c'était de certitude.

Les Aînés allaient tous être exterminés d'un coup, et ce n'était plus qu'une question d'heures.

Ils ne verraient rien venir. Comment pourrait-il en être autrement ? Le Maître n'avait-il pas orchestré l'élimination de l'un d'eux, ainsi que de six serfs, quelques années plus tôt à Sofia ? Lui-même avait été affecté par le supplice de la mort à l'instant où elle avait eu lieu, par l'attraction du tourbillon de ténèbres, l'implacable néant, et il avait savouré ce moment.

Le 26 avril 1986, plusieurs centaines de mètres sous la capitale bulgare, un éclair aveuglant, fission qui approchait de la puissance du soleil, s'était produit à l'intérieur d'une salle souterraine entourée de cinq mètres de béton. En surface, on avait ressenti un grondement sourd et une secousse sismique, dont on avait situé l'épicentre sous la rue Pirotska, mais on n'avait déploré aucun blessé et très peu de dégâts matériels.

On avait à peine mentionné l'événement aux informations. Il devait être éclipsé par la fusion du réacteur de Tchernobyl, et pourtant, d'une

façon que nul ne connaissait, il y était intimement lié.

Des sept des origines, le Maître restait le plus ambitieux, le plus affamé et, dans un sens, le plus jeune. C'était dans l'ordre des choses. Le Maître avait été le dernier à apparaître, et le jour où il fut créé le furent aussi la bouche, la gorge, la *soif*.

Divisés par cette soif, les autres s'étaient dispersés, terrés. Cachés, mais reliés entre eux.

Ces réflexions bourdonnaient dans le puissant esprit du Maître et dérivèrent jusqu'à l'époque où il avait pour la première fois semé la mort, dans des villes depuis longtemps oubliées, pourvues de colonnes d'albâtre et de sols d'onyx.

La première fois qu'il avait goûté le sang.

La Créature reprit en hâte le contrôle de ses pensées, car les souvenirs représentaient un danger. Ils rendaient son esprit unique, et les Aînés pouvaient alors le détecter. En ces instants de clarté, tous redevenaient unis, comme ils l'étaient jadis et devaient le rester à jamais.

Tous avaient été créés en tant qu'être unique, aussi le Maître ne possédait-il pas son nom propre. Tous partageaient le même, Sariel, comme ils partageaient une origine et un but indistincts. Leur activité psychique était connectée comme l'était celle du Maître avec son engeance. On pouvait bloquer le lien entre les Aînés, mais pas le rompre. Cette connexion découlait d'un besoin intrinsèque à leur nature.

S'il voulait réussir, le Maître devait bouleverser ces circonstances.

FEUILLES MORTES

LES ÉGOUTS

Lorsque Fet reprit connaissance, il s'aperçut qu'il était à demi submergé par une mare d'eau sale que des tuyaux rompus vomissaient par dizaines de litres. Il tenta de se relever mais son bras blessé se rappela à lui et il grogna de douleur. Il se souvint de ce qui venait de se passer : l'explosion, le *strigoï*. L'air était chargé de l'odeur écœurante de la chair brûlée, à laquelle se mêlaient des émanations toxiques. Quelque part dans le lointain – au-dessus de lui, en dessous ? –, il entendait des sirènes et les crépitements de radios de la police. La lueur faible d'un incendie, quelque part devant lui, éclairait le conduit.

Sa jambe saignait toujours et rendait l'eau encore plus trouble. Ses oreilles sifflaient, ou plutôt, une seule. Lorsque Fet la toucha, des croûtes de sang séché s'effritèrent entre ses doigts, et il craignit d'avoir le tympan percé.

Il ignorait où il était, et comment il allait pouvoir sortir, mais la déflagration avait dû le projeter assez loin, et il disposait à présent d'un peu d'espace pour bouger.

Près de son flanc, il repéra une grille branlante et rouillée, aux vis rongées par la corrosion. Il réussit à la déloger légèrement, perçut un courant d'air frais. La liberté était proche, mais il lui fallait franchir l'obstacle qui l'en séparait.

A tâtons, il chercha autour de lui un objet qui pourrait lui servir de levier, trouva un morceau d'acier tordu, puis, étendu face contre terre, le cadavre calciné du *strigoï*.

Alors qu'il considérait le vampire mort, Fet eut un moment de panique. Les vers de sang. S'étaient-ils échappés de leur hôte en vue de contaminer un autre corps ? Si c'était le cas... l'avaient-ils déjà envahi ? Sa blessure à la jambe... se sentirait-il différent s'il était infecté ?

Le corps bougea.

Secoué par un tressautement.

Un soubresaut quasi imperceptible.

Toujours en vie... aussi vivant que peut l'être un vampire.

C'était pourquoi les vers ne s'en étaient pas écoulés.

La créature remua et sortit le buste de l'eau. Contrairement à son

dos, la partie frontale de son corps n'était pas brûlée. Ses yeux avaient quelque chose d'anormal, et Fet comprit vite qu'elle était aveugle. L'explosion lui avait arraché la mâchoire, et son aiguillon pendait à l'air libre, comme un tentacule.

La chose se releva d'un mouvement brusque, tel un prédateur prêt à charger, mais Fet demeura sans réaction, comme subjugué par le spectacle du dard. C'était la première fois qu'il en voyait un dans sa totalité. Attaché en deux points, à l'arrière-bouche et au fond du palais, il était gonflé à la racine et pourvu d'une masse musculaire striée. Dans la gorge du vampire béait un orifice semblable à un sphincter, en manque de nourriture. Le dératiseur eut l'impression d'avoir déjà vu un organe similaire, mais où ?

Il s'ébroua, chercha son pistolet à clous. Le monstre tourna la tête en direction des clapotis, chercha à s'orienter. Fet allait abandonner et se relever pour tenter de fuir quand il trouva enfin son arme.

Sans qu'il sache comment, la chose capta sa position et se jeta sur lui. Fet leva son pistolet, pressa deux fois la détente... pour découvrir qu'il n'avait plus de munitions.

Une demi-seconde plus tard, le *strigoï* plaqua Fet au sol, pesant sur lui de tout son poids.

Ce qui restait de sa bouche frémit lorsque l'aiguillon se comprima, prêt à se détendre à nouveau.

Par réflexe, Fet saisit le dard comme il l'aurait fait d'un rat enragé et essaya de l'arracher de la gorge de la créature, qui se tortilla et glapit, ses membres déboîtés incapables de résister à la traction exercée. L'aiguillon se comportait comme un serpent épais et visqueux qui tentait de se libérer. Plus le vampire luttait, plus Fet s'agrippait. Il refusait de relâcher son emprise et tirait de toutes ses forces.

Et Fet possédait une force phénoménale.

Dans un ultime effort, il arracha l'aiguillon, une partie de la masse glandulaire et de la trachée du *strigoï* venant avec.

L'ensemble se tordit dans sa main, bougeant à la manière d'un animal autonome alors même que le corps du vampire se convulsait et tombait à la renverse.

Un gros ver capillaire, surgi du bloc musculeux, rampa rapidement sur le poing et le poignet de Fet, puis tenta de s'enfoncer dans son bras, droit vers les veines de l'avant-bras. Fet jeta l'aiguillon et, alors que le parasite forait sa chair, il l'attrapa par son extrémité frétilante, parvint à l'extraire dans un cri de douleur et de dégoût. Encore une fois, ses réflexes l'emportèrent et il rompit le parasite répugnant en deux.

Sous ses yeux, les moitiés se régénérèrent comme par magie pour former deux vers indépendants.

Fet s'en débarrassa aussi. Des dizaines d'autres suintaient maintenant hors du corps du vampire et nageaient vers lui dans l'eau fétide.

Le dératiseur, dopé par l'adrénaline, arracha la grille du mur, récupéra son pistolet à clous, sauta hors du conduit et s'élança vers la liberté.

L'Ange d'argent

Il vivait seul dans un immeuble de Jersey City, à deux rues de Journal Square, un des rares quartiers à ne pas s'être embourgeoisés. Des hordes de jeunes cadres dynamiques avaient envahi le reste... d'où sortaient-ils ? Leur afflux ne se tarirait jamais ?

Il habitait un appartement, au troisième étage. Sans ascenseur. A chaque marche, son genou droit craquait et une décharge de douleur secouait son corps.

Angel Guzman Hurtado avait été une immense vedette, par le passé. Immense, il l'était toujours, physiquement parlant, mais à soixante-cinq ans son genou rapiécé le faisait souffrir en permanence et la graisse – ce que son médecin américain désignait sous le vocable « surcharge pondérale » et qu'un Mexicain appellerait *panza* – enrobait sa silhouette puissante. Sa chair était molle là où jadis elle était ferme, et il se sentait raide là où autrefois il était souple.

Angel avait été catcheur. Le plus grand de Mexico El Angel de Plata. L'Ange d'argent.

Il avait commencé sa carrière dans les années 1960 comme *rudo* (un des « méchants » de service), mais très vite le public l'avait adulé, ainsi que le masque argenté qui constituait son signe distinctif, aussi avait-il choisi de s'adapter et de devenir un *tecnico*, un « gentil ». Au fil des ans, il avait bâti une industrie entière autour de son personnage : bandes dessinées, *fotonovelas* (magazines de facture médiocre illustrés de photos narrant ses exploits), films et spots publicitaires. Il avait ouvert deux salles de sport et acquis une demi-douzaine d'appartements à Mexico, ce qui avait fait de lui, et plus seulement de son avatar sur le ring, une sorte de superhéros. Sa plus belle trouvaille était que jamais, aussi bien dans ses films que pour la promotion de ses activités annexes, il n'apparaissait sans son masque. Même ses fans les plus assidus ne pouvaient se vanter de connaître son visage. Les scénarios de ses films couvraient tous les genres : western, épouvante,

science-fiction, espionnage, et souvent au sein du même long métrage. Il se battait contre des créatures amphibies ou des agents secrets soviétiques avec un aplomb identique lors de scènes chorégraphiées à l'emporte-pièce et bourrées d'effets sonores préenregistrés, qui se terminaient toujours par sa marque de fabrique, le coup de grâce portant le nom de « Baiser de l'Ange ».

C'était toutefois avec les vampires qu'il avait trouvé son véritable créneau. Le prodige au masque d'argent affrontait toutes sortes de suceurs de sang : hommes, femmes, minces, gros, voire nus pour des versions qu'on ne distribuait qu'à l'étranger.

Sa chute fut à la hauteur de son ascension. Plus il étendait son empire, moins il s'entraînait, et le catch ne fut bientôt plus qu'une corvée. Déjà, à l'époque où ses longs métrages squattaient les premières places au box-office, il ne donnait des représentations de catch qu'une ou deux fois par an. Au moment où le déclin s'amorçait, son film *Angel contre le retour des vampires* (un titre à la syntaxe plus qu'approximative mais qui résumait à la perfection son œuvre cinématographique), grâce à quelques rediffusions à la télévision, redonna une esquisse de second souffle à la carrière d'Angel, lequel se laissa convaincre de tourner pour le grand écran un deuxième épisode (*Angel contre le retour du retour des vampires ?*) avec ces créatures à cape et à crocs pointus à qui il devait tant.

C'est ainsi qu'un matin il s'était retrouvé face à un groupe de jeunes catcheurs déguisés, fardés de maquillage bon marché et affublés de dents en plastique. Angel avait aussitôt imposé un changement de chorégraphie qui lui permettrait d'en finir avec trois heures d'avance, le film le motivant moins que la perspective de siroter un gin martini à l'hôtel Intercontinental.

Dans cette scène, un des vampires devait se jeter en traître sur Angel, qui se libérerait miraculeusement d'un coup de paume ouverte, son fameux « Baiser de l'Ange ».

Dans l'atmosphère surchauffée des studios Churubusco, au milieu des techniciens en nage, l'acteur novice, exalté de jouer dans un premier film, avait mis plus de force qu'il n'était nécessaire dans son attaque et projeté au sol son vénérable maître, déjà passablement ramolli, lui écrasant la jambe au passage.

Le genou d'Angel s'était cassé illico, dans un craquement humide et sonore, en se pliant pour former un *L* presque parfait. Le hurlement de douleur du lutteur avait été en partie étouffé par son masque.

Il s'était réveillé, quelques heures plus tard, dans une chambre privée de l'un des meilleurs hôpitaux de Mexico, son masque toujours sur le visage, entouré de fleurs, assailli par les cris de ses admirateurs

lui souhaitant un prompt rétablissement depuis la rue en contrebas.

Sa blessure, hélas, était sévère. Du genre irréparable.

Le médecin, avec qui Angel avait passé quelques après-midi à jouer au 421 au country-club, en face des studios, avait pris le temps qu'il fallait pour le lui faire comprendre, d'un ton aimable mais sans détour.

Au cours des mois et des années qui suivirent, Angel avait englouti une grande partie de sa fortune à essayer de rafistoler son membre blessé, dans l'espoir de recouvrer ses capacités et de relancer sa carrière, mais sa peau s'était endurcie du fait des nombreuses cicatrices qui s'entrecroisaient sur son genou.

Les médias s'étaient empressés de gloser sur des thèmes de tout temps vendeurs, l'ascension et la chute, la lumière et les ténèbres, ce genre de choses. Au final, la pitié avait remplacé l'adoration dans le cœur des fans.

Le reste s'enchaîna à une vitesse folle. Ses investissements périclitèrent, et il dut travailler comme entraîneur, puis garde du corps, puis videur, mais il ne se départit jamais de son orgueil, et très vite il devint un vieux bonhomme à la carrure massive qui n'impressionnait plus personne. Quinze ans plus tôt, il avait suivi une femme jusqu'à New York et laissé expirer la date limite de son visa. A présent, comme la plupart de ceux qui se retrouvaient dans ces lieux, il ne savait plus bien comment il avait fini là, dans cet appartement semblable à ceux de sa jeunesse.

Songer au passé était dangereux et douloureux.

Le soir, il occupait un emploi de plongeur au Tandoori Palace, au rez-de-chaussée du bâtiment voisin. Au moment du coup de feu, il parvenait à rester debout des heures durant, la jambe enserrée dans une attelle qu'il s'était confectionnée avec du gros scotch et deux épais morceaux de bois. De temps à autre, il nettoyait les sanitaires et balayait le trottoir, afin de convaincre les propriétaires, les Gupta, de ne pas le mettre à la porte. Il avait touché le fond de ce système de castes, était tombé si bas que désormais son unique bien était l'anonymat. Nul n'avait à connaître son passé. D'une certaine manière, il portait de nouveau un masque.

Depuis deux jours, le Tandoori Palace était fermé, comme l'épicerie d'à côté, l'autre moitié du grand magasin que possédaient les Gupta. Pas de nouvelles d'eux, aucun smigne de leur présence, personne pour répondre au téléphone. Angel commençait à s'inquiéter – pas à leur sujet, non, mais pour ses revenus. A la radio, on parlait de quarantaine, un truc bon pour la santé mais très mauvais pour les affaires. Les Gupta avaient-ils fui la ville ? Avaient-ils été victimes des récentes flambées de violence ? Dans ce chaos, si on leur avait réglé

leur compte, qui s'en apercevrait ?

Trois mois auparavant, ils l'avaient envoyé faire des doubles de clés pour les deux commerces. Il était ressorti de chez le serrurier avec trois jeux – il ignorait ce qui l'avait motivé. Certainement pas un dessein malhonnête, tout au plus une leçon retenue de ses expériences passées : il fallait être prêt à tout.

Ce soir-là, il avait décidé d'y aller voir. Il voulait savoir.

Peu avant la tombée de la nuit, Angel se traîna jusqu'au magasin des Gupta. Dans la rue silencieuse, on n'entendait qu'un chien aboyer, un husky noir qu'il n'avait encore jamais vu dans le quartier et qui lui montrait les crocs depuis le trottoir d'en face, sans toutefois faire mine de vouloir traverser.

Autrefois, la boutique des Gupta s'appelait le Taj Mahal, mais l'enseigne, à force d'en effacer les graffitis, s'était tellement estompée qu'on ne voyait plus qu'un peu de peinture rosâtre sur quelques restes de minarets, étrangement trop nombreux.

Quelqu'un venait de défigurer l'enseigne encore un peu plus en dessinant à la bombe orange fluorescente un motif énigmatique constitué de lignes et de points. Le tag était frais, la peinture luisait toujours, et quelques-unes des branches dégoulaient à leur extrémité.

Des vandales. Ici. Pourtant, on n'avait pas forcé les serrures, et la porte était intacte.

Angel ouvrit les verrous et entra en claudiquant.

A l'intérieur, pas un bruit. Le courant était coupé, et dans le réfrigérateur éteint la viande et le poisson s'étaient avariés. Les dernières lueurs du coucher de soleil filtraient par les rideaux de fer qui couvraient les vitrines, comme une brume orangée. Dans le fond, la boutique était plongée dans le noir. Angel avait apporté deux téléphones portables cassés. Seuls fonctionnaient les batteries et les écrans, et grâce à une photo de son mur blanc, prise de jour, ils constituaient d'excellentes lampes à accrocher à sa ceinture, voire sur un bandeau à son front.

Dans le magasin régnait un désordre absolu. Diverses boîtes renversées avaient jonché le sol de riz et de lentilles. Les Gupta ne l'auraient jamais accepté.

Quelque chose ne tournait vraiment pas rond.

Ce qui ressortait surtout, c'était une odeur d'ammoniac. Pas piquante comme celle des détergents qu'il utilisait pour nettoyer les toilettes, ni aussi pure que celle d'un produit chimique, mais plus nauséabonde, sale et organique. Par terre, son portable éclaira

plusieurs traces de fluide visqueux qui menaient à la cave, laquelle communiquait avec le restaurant et le sous-sol de son immeuble.

Angel entra dans le bureau des Gupta, où ils conservaient un vieux revolver. L'arme, lourde et grasse, n'avait rien à voir avec les modèles factices étincelants qu'il manipulait dans ses films. Il coinça un de ses portables entre sa ceinture et sa bedaine, et prit le chemin de la cave.

Alors que sa jambe le faisait souffrir plus que jamais, le catcheur s'engagea dans l'escalier glissant. En bas, une porte. Celle-ci avait été forcée, mais de l'intérieur. On l'avait cassée pour remonter dans le magasin.

Au bout de la réserve, il entendit un son chuintant, régulier et prolongé. Revolver et téléphone braqués devant lui, il s'avança.

Un autre dessin dégradait le mur. On aurait dit une fleur à six pétales, ou alors une tache d'encre : le centre réalisé à la peinture dorée, encore fraîche, les pétales en noir. Angel l'examina de plus près – c'était peut-être un insecte, finalement – avant de passer dans la pièce suivante.

Le plafond était bas, consolidé par des poutres en chêne. Angel connaissait bien l'agencement des lieux. Un passage conduisait à un petit escalier qui donnait sur le trottoir, par où on livrait les commerçants indiens trois fois par semaine. L'autre menait à son immeuble. Il prit cette direction mais le bout de son pied buta contre quelque chose.

Il pointa sa lampe vers le sol. Tout d'abord, il ne comprit pas ce qu'il voyait. Une personne, en train de dormir. Puis une autre. Et encore deux, derrière une pile de chaises.

Ils ne dormaient pas, car il n'entendit ni ronflement ni respiration profonde, pourtant ils étaient en vie – Angel ne sentait pas l'odeur de la mort.

Au même instant, dehors, les derniers rayons directs du soleil disparurent du ciel de la côte Est. La nuit s'emparait de la ville, et les vampires transformés depuis peu, ceux qui vivaient leurs premiers jours, obéissaient à la lettre aux règles cosmiques qu'imposait le cycle solaire.

Les vampires s'éveillèrent. Angel était tombé par inadvertance sur un nid de non-morts. Il n'attendit pas de voir leurs visages pour savoir que face à un tel phénomène – des tas de gens couchés par terre dans une cave qui se levaient en même temps – mieux valait ne pas s'attarder.

Il gagna le couloir étroit qui menait à son immeuble, passage dont il avait vu les deux extrémités sans jamais l'emprunter, s'aperçut que d'autres formes se redressaient et lui bloquaient la route.

Sans un cri, sans sommation, il fit feu, mais fut pris au dépourvu par l'intensité de la lumière et du bruit qui saturèrent l'espace confiné.

Ses cibles aussi : elles parurent plus déstabilisées par les déflagrations et les éclairs que par les balles de plomb qui leur déchiraient la chair. Il tira trois cartouches de plus, qui produisirent le même effet, puis encore deux derrière lui lorsqu'il sentit les créatures approcher.

Quand la gâchette claqua dans le vide, il jeta son revolver.

Il ne lui restait qu'une solution. Une vieille porte qu'il n'avait jamais ouverte – parce qu'il n'y était jamais parvenu –, dépourvue de poignée, encastrée dans un cadre en aggloméré entouré d'un mur de pierre.

Angel décida dans l'instant qu'il s'agissait d'un décor de cinéma, d'un morceau de balsa cassable. Il n'avait pas le choix, de toute façon. Il serra son téléphone dans son poing et s'élança de toutes ses forces, l'épaule baissée.

Le bois se désolidarisa de son montant, délogeant poussière et terre tandis que la serrure se rompait, puis céda violemment. Angel passa de l'autre côté en trébuchant... et atterrit au milieu d'une bande de voyous.

Les jeunes bandits braquèrent sur lui armes à feu et épées, décontenancés par sa carrure, prêts à le massacrer.

— ¡ *Madre santísima* ! s'exclama Angel.

Gus, à la tête de la meute, allait trucider ce vampire quand il l'entendit parler... qui plus est en espagnol. Les paroles du gras-double les arrêtaient net, lui et les Saphirs, juste à temps.

— Qu'est-ce que tu fous ici, le gros ? demanda Gus.

Angel resta silencieux et préféra laisser l'expression de son visage parler pour lui tandis qu'il se détournait et pointait du doigt la porte défoncée.

— Encore des suceurs de sang, comprit Gus aussitôt. On est là pour ça.

Il dévisagea l'homme corpulent, à qui il trouvait une allure noble et familière.

— On se connaît ? dit Gus.

Ce à quoi le catcheur répondit par un bref haussement d'épaules, sans prononcer le moindre mot.

Alfonso Creem fonça le premier à l'intérieur de l'immeuble, armé d'une épaisse rapière dont la coque en forme de cloche le protégeait des vers de sang. Sur les phalanges de son autre main resplendissait un

coup-de-poing américain aux anneaux d'argent incrustés de faux diamants qui composaient le mot :

C-R-E-E-M.

Il lamina les vampires avec une violence inouïe. Gus suivait derrière lui, une lampe à UV dans une main et son épée dans l'autre. D'autres Saphirs leur emboîtaient le pas.

Ne jamais se battre dans un sous-sol : tel était l'un des principes de base du combat de rue ou de la guérilla urbaine, mais lors d'une traque aux vampires on ne pouvait y couper. Gus aurait avec le plus grand plaisir nettoyé les lieux à la bombe incendiaire si on lui avait garanti qu'aucun n'en réchapperait, mais ces saloperies semblaient toujours disposer d'une issue de secours.

Le nid comptait plus de créatures qu'ils ne l'avaient espéré, et le sang blanc se déversa comme du lait tourné et pâteux. Après les avoir massacrés jusqu'au dernier, ils retournèrent auprès d'Angel, qui les attendait dehors.

Le catcheur était en état de choc, car il avait reconnu les Gupta parmi les victimes de Creem, et il ne parvenait pas à chasser l'image de leurs visages de non-morts, ni leurs hurlements bestiaux lorsque le Colombien les avait mis en pièces.

Ces types-là, c'étaient le genre de petites frappes qu'il corrigeait dans ses films.

— C'est quoi, ce bordel ?

— La fin du monde, rétorqua Gus. T'es qui ?

— Je suis... je ne suis personne, répondit Angel qui reprenait ses esprits. Je travaillais ici, et je vis là.

— Tout ton immeuble est infesté, mon pote.

— Infesté ? Ce sont vraiment des...

— Des vampires ? Un peu, oui !

Angel se sentait pris de vertiges, désorienté. Ça ne pouvait pas arriver. Pas à lui. Une tempête d'émotions se déchaîna en lui, et parmi elles une qu'il n'avait pas ressentie depuis une éternité.

L'excitation.

Creem serrait et desserrait le poing.

— T'occupe pas de lui. Ces enfoirés se réveillent de partout, et j'ai pas eu mon compte de têtes coupées.

— Qu'est-ce que t'en dis ? demanda Gus à son compatriote. Y a plus rien pour toi, ici.

— Regarde son genou, commenta Creem. Je veux être ralenti par personne, parce que j'ai pas envie de me retrouver avec un aiguillon

dans la gorge.

Gus sortit une petite épée du sac d'équipement des Saphirs et la tendit à Angel.

— C'est chez lui, ici. On va voir de quoi il est capable.

Les vampires qui avaient envahi l'immeuble d'Angel étaient de nouveau prêts au combat. Les non-morts émergèrent par toutes les portes, franchissant les obstacles sans la moindre difficulté.

Lors d'une escarmouche dans un escalier, Angel vit une de ses voisines, une femme de soixante-treize ans qui d'ordinaire marchait avec un déambulateur, utiliser la rambarde comme point d'appui pour bondir entre deux paliers. Ces monstres se mouvaient avec une grâce stupéfiante, qui évoquait celle des primates. Dans ses films, les ennemis s'annonçaient en lui lançant un regard noir, puis lui facilitaient la tâche en s'avançant vers lui d'un pas lent de zombie.

Là, en situation de combat rapproché, les connaissances en catch d'Angel lui revinrent malgré sa mobilité réduite. Il avait l'impression d'être redevenu le héros d'un film d'action.

Tels des esprits maléfiques, ils affluaient sans discontinuer. Comme si on les avait appelées en renfort, des créatures blafardes arrivaient des immeubles voisins par vagues successives et se déversaient depuis les étages inférieurs. Gus et les Saphirs les affrontèrent comme les pompiers luttent contre un incendie, en repoussant et en tassant les flammes puis en s'attaquant aux foyers. Ils procédaient à la façon d'un escadron de la mort implacable, et plus tard Angel serait stupéfait d'apprendre qu'il s'agissait de leur premier assaut nocturne. Deux des Colombiens furent piqués et contaminés par la vermine, pourtant, lorsqu'ils en eurent terminé, les voyous semblaient en redemander. En comparaison, lui expliquèrent-ils, l'extermination de jour était une promenade de santé.

Un des Colombiens trouva une cartouche de cigarettes, et tous en prirent une. Angel n'avait pas fumé depuis des années, mais le goût et l'odeur du tabac masquaient la puanteur des carcasses de *strigoi*. Lorsque les volutes se furent dissipées, Gus adressa une prière silencieuse en l'honneur des morts.

— Faut qu'on retrouve un type, dit-il, un vieux prêteur sur gages de Manhattan. C'est le premier qui m'a rencardé sur ces vampires. Il m'a sauvé la vie.

— Pas question, répondit Creem. Pourquoi on traverserait le fleuve alors qu'on a déjà largement de quoi se la donner ici ?

— Quand tu le rencontreras, tu comprendras.

— Comment tu sais qu'il a pas clamsé ?

— J'espère bien qu'il est pas mort. On franchira le pont aux premières lueurs du jour.

Angel s'accorda quelques instants pour retourner une dernière fois à son appartement. Le genou endolori, il contempla les lieux : vêtements sales entassés dans un coin, vaisselle dans l'évier, l'aspect sordide de son logement le frappa. Jamais il n'avait retiré la moindre fierté de ses conditions de vie, et à présent il en avait honte. Il lui semblait que, peut-être, il avait toujours su que le destin lui réservait quelque chose de mieux, quelque chose qu'il n'aurait jamais pu prévoir, et qu'il ne faisait qu'attendre le signal.

Il fourra quelques affaires dans un sac à provisions, y compris son attelle, puis, pour terminer – presque penaud, parce que l'emporter revenait à reconnaître que c'était sa possession la plus précieuse, tout ce qui lui restait de ses succès passés –, il prit son masque argenté.

Il le plia dans sa poche de veste et, son accessoire fétiche ainsi pressé contre son cœur, il se rendit compte que, pour la première fois depuis des dizaines d'années, il se sentait bien.

Flatlands

Eph termina de soigner les plaies de Fet, après avoir nettoyé avec une attention particulière le trou que le ver avait creusé dans son bras. Le dératiseur avait subi de multiples blessures, mais aucune ne serait permanente, à part peut-être une perte d'audition et des acouphènes à l'oreille droite. Après qu'on eut extrait le morceau de métal de sa jambe, il apparut qu'il boitait. Il restait debout, sans se plaindre. Admiratif, Eph avait l'impression, à côté de lui, d'être un fils à papa intello. Malgré ses diplômes et ses réussites professionnelles, il se sentait beaucoup moins utile à la cause que lui.

Mais cela allait bientôt changer.

Fet ouvrit son placard à poisons et montra à Setrakian ses pièges et ses boîtes d'appâts, ses bouteilles d'halothane et sa mort-aux-rats bleue. Les rongeurs, lui expliqua-t-il, n'étaient pas pourvus du mécanisme naturel qui permet de vomir. La fonction principale de la régurgitation étant d'expulser du corps les substances toxiques, les rats étaient extrêmement vulnérables à l'empoisonnement. Pour compenser ce manque, ils avaient évolué et développé certaines particularités. L'une d'elles était leur capacité à ingérer quasi n'importe quoi, y compris des matières non comestibles telles que la glaise ou le béton, qui les aidaient à diluer l'effet des toxines jusqu'à ce que leur

organisme se débarrasse du poison par les déjections. L'autre était leur intelligence et les stratégies complexes qu'ils élaboraient pour éviter les aliments qu'ils avaient identifiés comme nocifs.

— Quand j'ai arraché l'aiguillon de ce machin et que j'ai regardé à l'intérieur de sa gorge, j'ai pensé à un truc.

— Quoi donc ? dit Setrakian.

— Vu comme c'est fichu là-dedans, je mettrais ma main au feu qu'eux non plus ne peuvent pas dégobiller.

Setrakian fronça les sourcils.

— Vous avez sans doute raison, dit-il au bout d'un moment. Pouvez-vous m'indiquer la composition chimique de vos raticides ?

— Ça dépend. Dans ceux-là, il y a du sulfate de thallium, un sel de métaux lourds qui attaque le foie, le cerveau et les muscles. Inodore, incolore, et très toxique. Les autres, là, à côté, contiennent un anticoagulant classique.

— Un anticoagulant ? Plus ou moins comme de la Coumadine ?

— Ni plus ni moins. C'est exactement la même molécule.

— Donc je prends de la mort-aux-rats depuis quelques années...

— Ouais, comme des millions de gens.

— Ça leur fait quel effet, aux rats ?

— Pareil qu'à vous si vous en absorbez une dose trop forte. L'anticoagulant provoque une hémorragie interne. Les rats se vident de leur sang. C'est pas beau à voir.

Lorsqu'il saisit le flacon, Setrakian remarqua quelque chose sur l'étiquette.

— Je ne voudrais pas vous alarmer, Vassili, mais ce ne sont pas des crottes de souris, ça ?

Fet le poussa de côté afin d'y regarder de plus près.

— Bordel de merde ! s'exclama-t-il. Comment c'est possible, ça ?

— C'est une infestation mineure, sans doute, le rassura Setrakian.

— Mineure ou pas, ça ne change rien ! C'est censé être Fort Knox, ici ! ragea Fet en dégageant l'étagère pour mieux y voir. C'est comme si des vampires réussissaient à pénétrer dans une mine d'argent !

Tandis que Fet cherchait des preuves avec obstination, Eph vit Setrakian glisser un des flacons dans sa poche.

Lorsque le vieil homme s'éloigna de l'armoire, il le suivit et le prit à part :

— Qu'est-ce que vous comptez faire avec ça ?

Setrakian ne montra aucun signe de culpabilité d'avoir été surpris.

Il avait les joues creusées, le teint gris.

— Il a dit qu'en gros ce sont des anticoagulants. Sachant qu'on a pillé toutes les pharmacies, je n'ai pas envie de tomber à court de médicaments.

Eph scruta son visage et essaya de découvrir ce que cachait son mensonge.

— Nora et Zack sont prêts à partir pour le Vermont ? demanda Setrakian pour couper court.

— Ça ne devrait plus tarder. Par contre, leur destination n'est plus le Vermont. Nora a soulevé une objection valable : c'est la maison des parents de Kelly, alors elle risque d'y être attirée. Nora a grandi à Philadelphie, et elle y connaît un camp de vacances pour jeunes filles. Ce sera fermé, à cette période de l'année. Il y a trois cahutes sur une île au milieu d'un lac.

— Parfait. Entourés d'eau, ils seront en sécurité. Quand les conduisez-vous à la gare ?

— Bientôt, répondit Eph en consultant sa montre. Nous avons encore un peu de temps devant nous.

— Ils pourraient partir par la route. Je vous rappelle que nous sommes à l'écart de l'épicentre. Ce quartier, qui est mal desservi par le métro et comporte peu d'immeubles propices à une infestation rapide, n'est pas entièrement colonisé. Nous ne sommes pas si mal lotis, ici.

Eph secoua la tête.

— Le train, c'est le moyen le plus sûr pour s'éloigner de ce fléau.

— Fet m'a raconté que des policiers en civil se sont présentés à la boutique, des types qui ont formé une milice après avoir mis leur famille à l'abri. Vous avez des intentions similaires, n'est-ce pas ?

Eph en fut abasourdi. Le vieil homme avait-il deviné ses projets ? Il allait lui en parler quand Nora entra, chargée d'un carton ouvert rempli de produits chimiques et de plateaux.

— Ça sert à quoi, ça ? demanda-t-elle en le posant devant les cages à rongeurs. Vous installez une chambre noire ?

Setrakian se tourna vers Eph.

— Il y a certaines émulsions argentiques dont je souhaite tester l'effet sur les vers de sang. J'ai bon espoir qu'une pulvérisation d'argent, s'il est possible de la dériver, de la synthétiser et de la diriger, fasse une arme efficace pour tuer les créatures en grand nombre.

— Mais comment allez-vous procéder ? Où allez-vous trouver un ver capillaire ?

Setrakian souleva le couvercle d'un gobelet de polystyrène et montra le bocal qui contenait un cœur de vampire battant au ralenti.

— Je couperai un segment du ver qui alimente cet organe.

— C'est dangereux, non ? s'inquiéta Eph.

— Seulement si je commets une erreur. J'ai déjà sectionné ces parasites, par le passé. Chaque morceau se régénère pour former un ver à part entière.

— C'est juste, grogna Fet. Je peux en témoigner.

Nora observa le cœur que le vieil homme nourrissait de son propre sang depuis plus de trente ans.

— La vache ! fit-elle. On peut voir ça comme un symbole, non ?

Setrakian la considéra avec intérêt.

— Comment cela ?

— Ce cœur malade qu'on conserve sous verre. A mon sens, ça incarne ce qui nous conduira à notre perte.

— C'est-à-dire ? voulut savoir Eph à son tour.

— L'amour, répondit Nora, le regard à la fois chargé de tristesse et de compassion.

— Ah, dit Setrakian, dont l'expression confirmait ce qu'elle pressentait.

— Les non-morts reviennent chercher leurs proches, poursuivit Nora. L'amour humain altéré et perverti en besoin vampirique.

— C'est sans doute l'aspect le plus insidieux de ce fléau, en effet, déclara Setrakian. C'est pourquoi nous devons détruire Kelly.

Nora acquiesça aussitôt.

— Il faut la libérer de l'emprise du Maître. Libérer Zack, et par extension nous tous.

Cette conclusion heurtait Eph, mais Nora avait raison.

— Je sais, dit-il.

— Connaître les mesures à prendre ne suffit pas, hélas, dit Setrakian. On vous pousse à commettre un acte contraire à tous les instincts humains. En délivrant un être aimé, on a un aperçu de ce qu'être transformé signifie : aller à l'encontre de sa nature profonde. On en ressort changé à jamais.

Les paroles de Setrakian possédaient une telle force que les autres en restèrent cois. Zack, lassé de jouer à la console portable qu'Eph lui avait trouvée, à moins que les piles n'aient rendu l'âme, revint de la camionnette.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Rien, jeune homme... Nous discutons stratégie, répondit Setrakian, qui prit place sur un des cartons pour reposer ses jambes. Vassili et moi avons un rendez-vous à Manhattan, et si ton père le permet, vous allez nous déposer.

— Quel genre de rendez-vous ? s'enquit Eph.

— Nous allons à Sotheby's, pour voir l'exposition de leur prochaine vente aux enchères.

— Je croyais qu'ils n'en proposaient pas pour l'article qui vous intéresse.

— En effet, mais nous devons tenter le coup. C'est ma dernière chance. Ça donnera au moins l'occasion à Vassili d'étudier leur dispositif de sécurité.

Zack considéra son père.

— On pourrait pas faire le truc à la James Bond au lieu de prendre le train ?

— Hélas non, monsieur le ninja. Tu ne peux pas rester avec nous.

— Mais comment ferez-vous pour garder le contact, après ? demanda Nora en sortant son portable. Ce bidule, ce n'est plus qu'un appareil photo, maintenant. Ils éteignent les antennes relais dans toute la ville.

— Au pis-aller, nous pouvons toujours nous retrouver ici, dit Setrakian. Vous devriez peut-être utiliser une ligne fixe pour prévenir votre mère de votre arrivée.

Nora partit téléphoner comme on le lui suggérait, et Fet alla mettre en route le moteur de la camionnette. Eph et Zack, le père tenant son fils par l'épaule, restèrent seuls avec le vieillard.

— Tu sais, Zachary, dit ce dernier, dans le camp dont je t'ai parlé, les conditions étaient si inhumaines qu'à de nombreuses reprises j'ai eu envie d'attraper une pierre, un marteau ou une pelle et de tuer un garde, peut-être deux. Je serais mort en même temps qu'eux, c'est sûr... et pourtant, au moment crucial, j'aurais au moins accompli *quelque chose*. Ma vie, ou plutôt ma mort, aurait eu un sens.

Setrakian ne regardait que le garçon, même si Eph savait que son discours s'adressait également à lui.

— Telle était ma conviction. Et tous les jours, je me méprisais de ne pas agir. Lorsqu'on est confronté à pareille oppression, on ressent chaque instant d'inaction comme de la lâcheté. Survivre nous semble souvent indigne. Toutefois, l'enseignement qu'en a tiré le vieil homme que je suis, c'est que parfois la décision la plus difficile, ce n'est pas de se sacrifier, c'est de continuer à vivre pour se battre.

Il leva enfin les yeux vers Eph.

— J'espère sincèrement que vous vous en souviendrez.

Abattoirs de Black Forest Solutions

Le van conçu sur mesure, escorté par deux véhicules, s'arrêta devant l'arche marquant l'entrée des abattoirs de Black Forest Solutions.

Des assistants émergèrent des 4 x 4 de tête et de queue puis déplièrent de grands parapluies noirs pendant que les portières arrière de la camionnette s'ouvraient et qu'une rampe automatique s'abaissait.

On en fit sortir un fauteuil roulant, dont on protégea aussitôt l'occupant de la pluie qui tombait à verse avant de le conduire rapidement à l'intérieur.

On ne ferma pas les parapluies avant que le groupe ait atteint une salle dépourvue de fenêtres au milieu des enclos à barreaux. L'homme assis dans le fauteuil craignait le soleil et portait un habit semblable à une burka.

Eldritch Palmer, qui observait cette arrivée depuis le côté, n'alla pas saluer l'infirme. Palmer était censé rencontrer le Maître, pas un de ses sbires du III^e Reich, mais il ne voyait l'Etre des Ténèbres nulle part. Palmer se rendit compte qu'il n'avait plus eu d'entrevue avec le Maître depuis que ce dernier avait affronté Setrakian.

Un petit sourire impoli se dessina aux commissures de ses lèvres. Se réjouissait-il que le professeur en disgrâce ait humilié le Maître ? Pas tout à fait. Palmer n'avait aucune affection pour ceux qui, comme Abraham Setrakian, se battaient pour des causes perdues.

Toutefois, chef d'entreprise dans l'âme, Palmer ne considérait pas d'un mauvais œil qu'on ait donné au Maître une leçon d'humilité.

Il se morigéna, s'exhorta à chasser ces pensées de son esprit en présence de l'Etre des Ténèbres.

Thomas Eichhorst, le SS qui avait dirigé le camp d'extermination de Treblinka, ôta sa tunique, se leva, son vêtement étalé à ses pieds comme une vieille peau. Son visage recouvra l'arrogance d'un commandant de camp, même si les années l'avaient émoussé comme un acide faible. Contrairement aux autres Eternels que Palmer avait rencontrés, Eichhorst persistait à porter le costume-cravate et conservait l'allure d'un gentleman non mort.

L'antipathie de Palmer pour ce nazi n'était pas due à ses crimes contre l'humanité. Palmer s'apprêtait à participer lui-même à un

génocide. Son animosité envers Eichhorst prenait naissance dans la jalousie. Il s'indignait que le nazi ait reçu la grâce de l'immortalité, le grand don du Maître, que lui-même convoitait tant.

Palmer se rappela la première fois qu'on lui avait présenté la Créature, rencontre facilitée par Eichhorst, au bout de trois décennies entières de recherches, d'exploration des lisières où mythe et légende rejoignent la réalité historique. Le vieil homme avait dans un premier temps réussi à trouver la trace des Aînés. Il les avait approchés. Ils avaient rejeté catégoriquement sa demande d'intégrer le clan des Eternels alors que, Palmer le savait, ils admettaient au sein de leur caste triée sur le volet des hommes à la fortune beaucoup moins considérable que la sienne. Cette rebuffade intolérable impliquait qu'il ne pourrait échapper à sa mortalité et devrait abandonner tout ce qu'il avait accompli. La poussière retourne à la poussière : voilà qui allait bien pour la populace, mais Palmer, lui, n'acceptait que l'immortalité. L'altération de son corps, qui n'avait jamais été un allié, n'était qu'un prix infime à payer.

C'est alors qu'il avait entrepris de trouver l'Aîné renégat, le septième immortel, dont la puissance égalait celle des autres. Cette nouvelle quête avait conduit Palmer à entrer en contact avec ce lâche d'Eichhorst, qui avait organisé l'audience.

Celle-ci avait eu lieu dans la zone d'exclusion qui entourait la centrale nucléaire de Tchernobyl, une dizaine d'années après la catastrophe de 1986. Palmer avait dû s'y rendre sans son convoi motorisé (son ambulance banalisée et ses 4 x 4 d'escorte), car les véhicules en mouvement soulèvent de la poussière radioactive mêlée de césium-137, et les voitures doivent éviter de rouler en cortège. M. Fitzwilliam, son garde du corps, l'y avait conduit seul, et à toute allure.

Le face-à-face avait eu lieu de nuit, évidemment, dans un des villages fantômes des alentours de la centrale, bourgades désertes qui parsemaient les dix kilomètres carrés les plus martyrisés de la planète.

Pripiat, la plus importante d'entre elles, construite en 1970 pour loger des employés de Tchernobyl, abritait une population de cinquante mille habitants au moment de l'accident et de l'exposition aux rayonnements. On l'avait évacuée dans sa totalité trois jours plus tard. Peu avant l'accident nucléaire, on avait installé une fête foraine sur un vaste terrain du centre-ville, laquelle devait être inaugurée le 1^{er} mai 1986, soit cinq jours après la catastrophe, deux jours après qu'on avait vidé la ville à tout jamais.

Palmer avait rencontré le Maître au pied d'une grande roue qui n'avait jamais servi, aussi immobile qu'une pendule géante arrêtée. C'est là qu'ils avaient conclu leur marché, mis en branle un plan

s'étalant sur dix ans et fixé la traversée à la date de l'occultation.

En contrepartie, Palmer avait reçu la promesse d'obtenir l'Eternité et de pouvoir siéger à la droite du Maître. Non pas comme sous-fifre, mais en tant qu'associé dans l'apocalypse, durant laquelle il lui livrerait l'humanité.

Avant la fin de l'entretien, le Maître avait saisi Palmer par le bras et escaladé la roue. Au sommet, il avait montré Tchernobyl au vieil homme terrifié, la balise rouge du réacteur numéro 4 qui, au loin, clignotait par pulsations régulières sur le sarcophage de plomb et d'acier qui enfermait hermétiquement cent tonnes d'uranium instable.

Dix ans plus tard, Palmer était sur le point d'honorer l'engagement qu'il avait pris auprès du Maître sur cette terre malade. Le fléau se répandait plus vite d'heure en heure, à travers tout le pays et partout dans le monde, et il devait néanmoins subir l'affront d'être reçu par ce vampire bureaucrate...

Le domaine d'expertise d'Eichhorst était de construire des enclos pour le bétail et de coordonner des abattoirs à l'efficacité maximale. Palmer avait financé le « réaménagement » de dizaines d'usines à viande sur le territoire, toutes réorganisées selon les spécifications méticuleuses du nazi.

Tout est prêt, j'espère, dit Eichhorst.

— Evidemment, répondit Palmer, qui peinait à dissimuler sa répugnance pour la créature. Quand le Maître s'acquittera-t-il de sa part du marché ?

En temps voulu. Soyez patient.

— J'exige d'obtenir mon dû au plus tôt. Vous connaissez mon état de santé. J'ai tenu toutes mes promesses, respecté tous les délais, j'ai servi votre Maître avec une fidélité sans faille. Il est tard, à présent. J'exige qu'on me témoigne de la considération.

Le Seigneur Noir voit tout et n'oublie rien.

— Je vous rappelle qu'il n'en a pas fini, et vous non plus, avec Setrakian, votre ancien prisonnier favori.

Sa résistance est condamnée à l'échec.

— J'en conviens. Pourtant, ses opérations et son zèle présentent un danger réel pour certains. Y compris vous. Et moi.

Eichhorst resta silencieux quelques instants, comme pour concéder qu'il partageait cet avis.

Le Maître réglera ses comptes avec le Juden, ce n'est qu'une question d'heures. Bien... je ne me suis pas nourri depuis quelque temps, et l'on m'a promis un repas.

Palmer réprima une grimace de dégoût. Très vite, sa répulsion deviendrait faim, nécessité. Bientôt, il songerait à sa naïveté comme un adulte se remémore ses caprices d'enfant.

— Tout est prêt.

Eichhorst fit signe à l'un de ses assistants, qui alla jusqu'à l'un des plus grands enclos. Palmer entendit des geignements. Il consulta sa montre, pressé d'en finir.

L'assistant revint en portant contre sa nuque un garçon, de onze ans tout au plus, comme un fermier tiendrait un porcelet. Les yeux bandés, frissonnant, le garçonnet donnait des coups de pied et de poing dans le vide, cherchant à relever le tissu qui l'aveuglait.

Eichhorst tourna la tête lorsque lui parvint l'odeur de sa victime et la huma.

Palmer observa le nazi et se demanda un instant quelle sensation cela lui procurerait, une fois passée la douleur de la transformation.

Station spatiale internationale

Trois cent cinquante kilomètres au-dessus de la Terre, la notion de jour et de nuit n'a pas grand sens. Lorsqu'on accomplit le tour de la planète toutes les heures et demie, les levers et les couchers de soleil perdent de leur importance.

L'astronaute Thalia Charles dormait paisiblement dans un sac de couchage sanglé à la paroi. La mécanicienne de bord entamait son quatre cent quarante-sixième jour en orbite terrestre basse, et il ne lui en restait plus que six avant que vienne s'arrimer la navette spatiale qui la ramènerait chez elle.

C'était le Centre de contrôle de mission qui fixait leur planning de sommeil, à ses équipiers et elle, et ce jour-là il fallait se lever « tôt », afin de préparer la SSI en vue de recevoir *l'Endeavour* et le nouveau module de recherche qu'elle leur apportait. Lorsque la voix eut retenti dans le haut-parleur, elle savoura les quelques secondes qu'elle mit à se réveiller. En apesanteur, l'impression de flotter que procurent les rêves est permanente. Comment sa tête réagirait-elle en retrouvant un oreiller, à son retour ? Et elle, quelle sensation éprouverait-elle quand elle subirait le joug bienveillant de la gravité ?

Elle retira son masque de nuit et son cale-tête, les fourra dans son duvet avant de desserrer les sangles et de s'en extraire. Elle enleva son élastique, secoua ses longs cheveux noirs et y passa les doigts, puis exécuta une demi-galipette pour les assembler de nouveau et les

rattacha.

La voix du Contrôle de mission en provenance du Centre spatial Johnson de Houston l'invita à prendre place devant l'ordinateur portable de module *Unity* pour une téléconférence. C'était inhabituel, sans constituer en soi une raison de s'inquiéter. Dans l'espace, la bande passante est une denrée rare, et on l'alloue au compte-gouttes. Elle se demanda s'il s'était produit une nouvelle collision de déchets spatiaux, dont les débris étaient propulsés en orbite avec la force d'un coup de feu. Il lui répugnait de devoir s'abriter dans la capsule *Soyouz-TMA* par mesure de précaution. Le *Soyouz* était le canot de sauvetage qui devait leur permettre de quitter la SSI en cas d'urgence. Deux mois plus tôt, une menace similaire avait nécessité qu'elle reste huit jours à l'intérieur de ce module d'équipage en forme de cloche. Les impacts de débris constituaient le plus grand péril pour la SSI et la tranquillité d'esprit de ses occupants.

On lui apprit une nouvelle bien plus mauvaise :

— Nous annulons le lancement de l'*Endeavour*, pour le moment, annonça Nicole Fairley, la chef du Centre de contrôle.

— Annuler ? Repousser, vous voulez dire ? s'enquit Thalia, qui tâcha de ne pas laisser paraître sa déception.

— On le reporte jusqu'à nouvel ordre. Il se passe beaucoup de choses, ici. Des événements inquiétants. Nous devons attendre que ça se tasse.

— Qu'est-ce que c'est ? Encore les propulseurs ?

— Non, ce n'est pas un problème mécanique. *Endeavour* fonctionne à la perfection.

— D'accord...

— Pour être honnête, j'ignore à quoi nous sommes confrontés. Vous avez sans doute remarqué que vous n'avez aucune mise à jour, depuis quelque temps...

Dans l'espace, on ne disposait pas d'un accès direct à Internet. Les astronautes recevaient données, vidéos et messages électroniques par le biais d'un canal en bande Ku.

— On est infectés par un nouveau virus ?

A bord de la station, tous les ordinateurs portables étaient reliés par un intranet sans fil, isolés de l'unité centrale.

— Pas un virus informatique, non.

Thalia se tint au guidon pour rester immobile devant l'écran.

— OK. J'arrête de poser des questions et j'attends que vous m'expliquiez.

— Nous subissons une pandémie très déroutante. Il semblerait que son point de départ ait été Manhattan, et depuis elle est apparue dans d'autres villes et ne cesse de s'étendre. Dans le même temps, on signale un grand nombre de disparitions. Au début, on a attribué ces absences au fait que certaines personnes malades préféreraient probablement rester chez elles plutôt que venir travailler.

Maintenant, des émeutes font rage dans des quartiers entiers de New York. La violence dépasse les frontières des Etats-Unis. Il y a quatre jours, on a appris que des troubles embrasaient Londres et Narita, une ville du Japon. Chaque pays tente de protéger son image afin d'éviter un gel des échanges touristiques et commerciaux, alors qu'au contraire, d'après ce que j'ai compris, c'est justement ce que tous les gouvernements devraient encourager. Hier, l'OMS a donné une conférence de presse, à Berlin. La moitié de ses membres manquaient à l'appel. L'alerte de pandémie est officiellement passée du niveau 5 au niveau 6.

Thalia n'en croyait pas ses oreilles.

— C'est à cause de l'éclipse ? demanda-t-elle.

— Comment ça ?

— L'occultation. Quand je l'ai observée de là-haut... Cette grande ombre noire que projetait la Lune, qui s'étendait sur le nord-est des Etats-Unis comme une zone morte. Je crois que j'ai eu une... une sorte de prémonition.

— Eh bien... il semble en tout cas que tout ait commencé dans ces eaux-là.

— Ça m'a vraiment impressionnée. C'était d'un sinistre...

— Nous-mêmes avons déploré quelques incidents mineurs, à Houston, et d'autres à Austin et Dallas. Le Centre de contrôle de mission fonctionne avec environ vingt-sept pour cent de ses effectifs, en ce moment, et notre nombre de collaborateurs diminue de jour en jour. Ne pouvant pas compter sur la présence de notre équipe de lancement, nous n'avons eu d'autre choix que de reporter le décollage.

— Très bien, je comprends.

— Le vol russe qui vous a ravitaillés il y a deux mois vous a laissé de la nourriture et des batteries en quantité, assez pour un an au cas où le rationnement deviendrait nécessaire...

— *Un an !* s'exclama Thalia avec plus de véhémence qu'elle ne l'aurait voulu.

— C'est juste pour envisager le pire. Espérons que tout va rentrer dans l'ordre et que nous pourrons vous ramener d'ici deux ou trois semaines.

— Génial. Donc, en attendant, bortsch lyophilisé au menu.

— Cette communication est retransmise au commandant Demidov et à l'ingénieur Maigny par leurs agences respectives. Nous avons conscience de votre déception, Thalia.

— Ça fait quelques jours que je n'ai pas reçu d'e-mail de mon mari. Vous les bloquez aussi ?

— Non, pas du tout. Quelques jours, dites-vous ?

Thalia hocha la tête. Elle se représentait toujours Billy de la même façon : dans la cuisine de leur maison de West Hartford, un torchon sur l'épaule, devant la gazinière, en train de mitonner un festin ambitieux.

— Pouvez-vous le contacter de ma part, s'il vous plaît ? Il faut le prévenir du report de mon retour.

— Nous avons déjà essayé. Aucune réponse. Ni chez vous ni à son restaurant.

Thalia déglutit nerveusement. Elle se hâta de recouvrer son sang-froid.

Il va bien, songea-t-elle. C'est moi qui suis en orbite à bord d'un vaisseau spatial. Lui, il est en bas, sur la terre ferme. Il ne craint rien.

Face au personnel du Centre de contrôle, elle se devait de n'afficher qu'assurance et courage, mais jamais elle ne s'était sentie aussi loin de son mari.

Knickerbocker – Prêteur sur gages et curiosités, 118^e Rue, Spanish Harlem

Le quartier était déjà la proie des flammes quand Gus, les Saphirs et Angel y arrivèrent.

Depuis le pont, ils avaient vu une épaisse fumée noire s'élever partout dans le ciel ensoleillé de New York, de Harlem jusqu'au Lower East Side. Comme si la ville avait essuyé une offensive militaire à grande échelle.

Ils filèrent sur le Riverside Drive en slalomant entre les véhicules abandonnés. Gus se sentait à la fois impuissant et anxieux – la ville s'écroulait autour de lui, et le temps était compté.

Creem et ses comparses de Jersey City regardaient Manhattan brûler avec une certaine satisfaction. Pour eux, tout ceci avait des airs de film catastrophe, mais aux yeux de Gus, c'était son territoire que les flammes ravageaient.

Le pâté d'immeubles vers lequel ils se dirigeaient se trouvait à

l'épicentre du plus gros incendie du quartier : toutes les rues des environs étaient noyées sous d'épaisses volutes noires qui plongeaient les alentours dans une obscurité artificielle.

— Les enfoirés ! grommela Gus. Ils bloquent le soleil.

Seule la boutique Knickerbocker n'avait pas été incendiée. Sa vitrine était brisée, ses grilles arrachées gisaient sur le trottoir.

Il régnait sur le reste de la ville un calme digne d'un matin de Noël, mais l'intersection de la 118^e Rue grouillait de vampires.

Ils venaient chercher le vieil homme.

Gabriel Bolivar explorait l'appartement au-dessus de Knickerbocker. Sur les murs, des miroirs remplaçaient les habituels tableaux, comme si quelque sort étrange avait changé les œuvres d'art en glaces d'argent. Le reflet déformé de l'ancienne star du rock l'accompagnait d'une pièce à l'autre.

Bolivar contempla celle dans laquelle la mère du garçon avait essayé d'entrer, où des planches obstruaient la fenêtre pourvue de barreaux.

Personne.

Tout indiquait qu'ils avaient décampé. Bolivar regretta de ne pas être venu avec la mère. Le lien de sang qui la reliait à son fils aurait pu se révéler précieux. Quoi qu'il en soit, le Maître l'avait chargé de cette tâche, et sa volonté serait accomplie.

Le travail de traque était confié aux renifleurs, ces enfants aveugles transformés depuis peu. En sortant de la cuisine, Bolivar en vit un à quatre pattes, un garçon aux yeux entièrement noirs. Il « scrutait » la rue par la fenêtre grâce à ses perceptions extrasensorielles.

Le sous-sol ? demanda Bolivar.

Vide.

Il devait pourtant en avoir le cœur net. Il laissa le garçon et descendit au rez-de-chaussée par l'escalier en colimaçon. Il vit d'autres renifleurs rassemblés dans la boutique, continua jusqu'au sous-sol, où il trouva une porte verrouillée.

Les sbires de Bolivar avaient obéi à son ordre télépathique et l'y attendaient déjà. Ils s'attaquèrent à la porte avec leurs mains puissantes et plantèrent leurs serres dans le chambranle aux gros boulons d'acier. Lorsqu'ils trouvèrent une prise, ils unirent leurs forces et arrachèrent l'huis de ses gonds.

Les premiers à pénétrer dans la pièce déclenchèrent les lampes à ultraviolets disposées autour du cadre. Les rayons brûlèrent leurs

corps altérés par le virus et les créatures se consumèrent en poussant des hurlements. Les autres reculèrent précipitamment vers l'escalier en se protégeant les yeux. Ils étaient incapables de voir quoi que ce soit au-delà de la porte.

Bolivar fut le premier à se hisser dans l'escalier pour s'extraire de la cohue. Le vieil homme était peut-être à l'intérieur de cette pièce.

Il devait y entrer par un autre moyen.

Le vampire remarqua que les renifleurs s'étaient figés, la tête levée vers la rue tels des chiens d'arrêt interpellés par quelque odeur. L'un d'entre eux – une petite fille vêtue d'un slip souillé et d'un maillot de corps – gronda puis s'élança par la vitrine, à laquelle pendaient encore quelques débris de verre.

La fillette fonçait sur Angel et ses nouveaux amis, avec la grâce d'un faon. Le catcheur, qui ne lui voulait aucun mal, recula, mais elle avait repéré la plus grosse proie du groupe et avait la ferme intention de l'abattre. Lorsqu'elle bondit, la bouche grande ouverte, Angel retrouva ses réflexes de lutteur. Il la vit comme un adversaire sautant sur lui de la corde la plus haute du ring et décida de lui faire goûter son Baiser de l'Ange. Il l'intercepta en plein vol et l'envoya rouler sur la route, à une bonne dizaine de mètres de là.

Angel parut choqué. N'avoir jamais connu aucun des enfants qu'il avait engendrés restait un de ses plus profonds regrets. Certes, c'était une vampire, mais elle semblait si humaine, encore une enfant... il se dirigea vers elle, les mains tendues. Elle se tourna vers lui en sifflant comme un serpent. Ses yeux ressemblaient à deux œufs noirs et son aiguillon était pointé droit sur Angel. L'organe mesurait un mètre, nettement moins long que celui d'un vampire adulte. Son extrémité battait l'air telle la queue d'un démon. Angel resta comme hypnotisé.

Gus intervint dans la seconde. Il trancha la tête de la renifleuse d'un grand coup d'épée qui souleva une gerbe d'étincelles sur le bitume.

Cette exécution mit les autres créatures hors d'elles. La bataille fut féroce. Gus et les Saphirs étaient trois fois moins nombreux que leurs adversaires, et bientôt quatre fois moins quand d'autres vampires surgirent de la boutique et des sous-sols des immeubles voisins. On les avait sans doute appelés, à moins qu'ils n'aient entendu la cloche du dîner. Dès qu'on en tuait un, deux autres appliquaient.

Un coup de fusil retentit tout près de Gus et un vampire fut coupé en deux. M. Quinlan, le tueur en chef des Aînés, décimait les *strigoi* avec une précision toute militaire. Il venait sans doute du sous-sol, lui aussi – à moins qu'il n'ait suivi les Saphirs depuis le début, tapi dans les ténèbres.

Gus, les sens affûtés par l'adrénaline, remarqua qu'aucun ver ne frémissait sous la peau translucide de Quinlan. Tous les autres, même les chasseurs, grouillaient de ces parasites, et pourtant sa peau presque irisée était complètement lisse.

La bataille faisait rage, et Gus oublia vite cette constatation. Grâce à la science du combat de M. Quinlan, les Saphirs repoussèrent leurs adversaires vers la boutique. Les enfants attendaient à la périphérie de la bataille comme une meute de louveteaux guette un cerf affaibli. Quinlan tira dans leur direction. Les créatures aveugles se dispersèrent en émettant des glapissements suraigus.

D'un coup sec, Angel brisa la nuque d'un vampire puis, avec un mouvement d'une fluidité rare pour un homme de son âge – et de sa corpulence –, il pivota et écrasa le crâne d'un autre contre le mur.

Gus saisit sa chance ; il s'écarta de la mêlée et courut à l'intérieur, à la recherche de Setrakian. La boutique était vide. Il monta à l'étage, déboucha dans un appartement de style désuet.

Les nombreux miroirs lui confirmèrent qu'il se trouvait au bon endroit – mais pas le moindre vieillard.

En redescendant, il se heurta à deux vampires femelles et leur fit goûter de son talon avant de les pourfendre. Leurs cris provoquèrent en lui une décharge d'adrénaline, et il bondit par-dessus leurs corps pour éviter le sang blanc qui s'écoulait sur les marches.

L'escalier s'enfonçait sous terre, mais il devait rejoindre ses *compadres* qui luttèrent pour leur vie – et leur âme – sous la chape de fumée.

Avant de sortir, Gus remarqua qu'une parcelle de mur arrachée laissait apparaître des tuyaux de cuivre. Il posa son épée sur une vitrine pleine de broches et de camées et s'empara d'une batte de baseball Louisville Slugger signée par Chuck Knoblauch, dont l'étiquette indiquait 39,99 \$. Gus démolit davantage le plâtre afin d'exposer la conduite de gaz. Après trois grands coups, celle-ci se disloqua au niveau d'une jointure – sans faire d'étincelles, Dieu soit loué.

Une odeur de gaz envahit la pièce alors que le combustible s'échappait du tube en fonte avec un rugissement rauque.

Les renifleurs se pressèrent autour de Bolivar, qui perçut leur inquiétude.

Ce combattant, là, avec le fusil à pompe... Ce n'était pas un humain, mais un vampire.

Pourtant, il était différent.

Les renifleurs ne parvenaient pas à pénétrer dans son esprit. Même si à l'évidence il venait d'un autre clan, ils auraient dû pouvoir lui extraire des renseignements, car il appartenait à leur espèce.

Bolivar, que cet étrange adversaire rendait perplexe, décida de l'attaquer. Les renifleurs comprirent ses intentions et lui barrèrent le chemin. Il tenta de les repousser, mais leur obstination inhabituelle éveilla ses doutes.

Il allait se passer quelque chose, il lui fallait se montrer prudent.

Gus reprit son épée et se débarrassa d'un troisième vampire – vêtu celui-ci d'une blouse de médecin – puis se rendit dans l'immeuble voisin décrocher un rebord de fenêtre en feu. Il regagna la bataille, sa planche à la main, l'enfonça dans le dos d'un vampire déjà à terre. Elle y resta plantée, telle une torche.

— Creem ! cria Gus à son ancien rival pour qu'il le couvre pendant qu'il cherchait l'arbalète dans le sac.

Après avoir trouvé un carreau, il arracha un morceau de chemise du *strigoï* mort, l'enroula autour du carreau et le noua fermement. Il arma l'arbalète, plongea le tissu dans les flammes et visa la boutique.

Une créature qui portait un survêtement ensanglanté se précipita sur lui, et Quinlan l'arrêta net d'un coup de poing dans la gorge.

— Rentrez chez vous, *cabrones* !

Gus lâcha son carreau et vit le projectile incendiaire traverser la vitrine et le magasin, droit vers le mur du fond.

Il s'éloignait déjà en courant quand le bâtiment explosa. La façade s'effondra dans la rue ; le toit et sa charpente se déchirèrent comme le papier d'un pétard.

L'oxygène aspiré par la déflagration fit tomber un étrange silence sur les environs, compensé par les sifflements dans les oreilles des combattants.

Gus se redressa. L'immeuble avait disparu, comme écrasé sous le pied d'un géant. Dans une mer de poussière, les *strigoï* survivants commencèrent à se relever. Seuls ceux qui avaient été décapités par des éclats restèrent à terre. Les autres se remettaient du choc tout en lançant des regards affamés aux Saphirs.

Du coin de l'œil, Gus vit Quinlan s'éloigner en courant et dévaler un petit escalier qui menait à un appartement en sous-sol. Le jeune homme ne comprit la raison de cette fuite que lorsqu'il contempla de nouveau les ravages qu'il avait causés.

La masse d'air que l'explosion avait propulsée vers le ciel avait ouvert une brèche dans les ténèbres, et le soleil se déversait dans la rue.

L'éclaircie s'agrandit peu à peu et un cône de lumière doré s'élargit depuis l'immeuble en ruine. Les vampires encore sonnés ne sentirent les rayons fatals que trop tard.

Gus les regarda pousser des cris lugubres et périr, réduits en cendres. Les rares créatures qui se trouvaient assez loin pour ne pas être carbonisées firent demi-tour et se réfugièrent dans les bâtiments alentour.

Seuls les renifleurs réagirent avec intelligence. Ayant anticipé l'arrivée du soleil, ils empoignèrent Bolivar, unirent leurs efforts pour l'éloigner du faisceau meurtrier, soulevèrent une grille d'aération sur le trottoir et l'entraînèrent sous terre.

Les Saphirs, Angel et Gus se retrouvèrent seuls dans une rue ensoleillée. Ils avaient toujours leurs armes à la main, mais plus d'ennemis à combattre.

Une belle journée comme les autres à East Harlem.

Gus se dirigea vers la boutique, dont il ne restait plus que les fondations. Le sous-sol était à présent exposé au grand jour, rempli de briques fumantes et de poussière en suspension. Gus appela Angel, qui vint l'aider à déplacer les plus gros morceaux de mortier pour dégager un chemin. Le lutteur sur les talons, il descendit dans les décombres. Il entendit un grésillement, mais ce n'étaient que des fils électriques sectionnés et encore alimentés. Le jeune Mexicain poussa quelques gravats et scruta le sol à la recherche d'éventuels cadavres. Le vieil homme était peut-être caché là depuis le début.

Pas de corps. A vrai dire, il ne découvrit pas grand-chose, tout au plus quelques étagères vides. Comme si le prêteur sur gages avait tout débarrassé récemment. On avait encadré la porte de lampes à ultraviolets qui crachaient des étincelles orange. Une sorte de bunker, ou un abri en cas d'attaque de vampires – ou une chambre forte conçue pour rester à jamais impénétrable.

Gus demeura là plus longtemps qu'il n'aurait dû – le trou de lumière se refermait déjà. Il fouillait les ruines pour y récupérer tout ce qui pourrait l'aider.

Sous une poutre, Angel repéra un petit coffret en argent scellé. Belle trouvaille. Il le brandit pour le montrer au groupe, et à Gus en particulier.

Le jeune homme le lui prit des mains.

— Le vieux brigand... dit-il dans un sourire.

Lorsque Pennsylvania Station avait ouvert, en 1910, on l'avait qualifiée de monument érigé à la gloire de l'excès. Temple opulent des transports de masse, c'était le plus vaste espace clos de New York, ville qui elle-même avait pris le chemin de la disproportion un siècle plus tôt.

D'un point de vue historique, on considérait la démolition de la gare d'origine, entamée en 1963, et son remplacement par le labyrinthe actuel de tunnels et de couloirs comme le catalyseur du mouvement contemporain de préservation du patrimoine, car il s'agissait peut-être du premier – et, selon certains, du plus cuisant à ce jour – échec du « renouvellement urbain ».

Penn Station restait la plate-forme de correspondances la plus fréquentée des Etats-Unis et accueillait six cent mille usagers par jour, quatre fois plus que Grand Central. Elle regroupait des lignes des compagnies Amtrak, Metropolitan Transportation Authority (MTA) et New Jersey Transit, ainsi qu'une station de la Port Authority Trans-Hudson (PATH), à laquelle on accédait jadis par un souterrain, fermé depuis plusieurs années pour raisons de sécurité.

La Penn Station moderne utilisait les mêmes quais que l'ancienne. Eph avait pris des billets pour Zack, Nora et la mère de cette dernière sur un train de la Keystone Service qui devait passer par Philadelphie et les emmener jusqu'à Harrisburg, capitale de l'Etat et terminus de la ligne. En temps normal, le trajet durait quatre heures, mais on devait s'attendre à des retards conséquents. Une fois sur place, Nora examinerait la situation et s'organiserait pour rejoindre la colonie de jeunes filles.

Eph gara la camionnette sur un emplacement de taxi vide, un pâté d'immeubles plus loin, et les accompagna jusqu'à la gare par les rues silencieuses. Un nuage noir recouvrait la ville, aux sens littéral et figuré. Sous l'ombre menaçante de la fumée, ils longèrent les vitrines brisées des magasins, mais même les pillards avaient disparu – la plupart avaient été transformés en voleurs de sang.

New York s'était effondrée à une vitesse vertigineuse.

Lorsqu'ils eurent atteint l'entrée de la Septième Avenue, sur Joe Louis Plaza, sous l'écran géant du Madison Square Garden, Eph retrouva un zeste de ce qu'était New York encore quelques semaines plus tôt. Policiers et employés de la Port Authority au gilet orange canalisait la foule et maintenaient l'ordre tout en dirigeant les usagers vers l'intérieur.

Les voyageurs arrivaient dans le hall par les escaliers mécaniques à l'arrêt. Grâce au va-et-vient permanent, Penn Station était un des

derniers bastions d'humains dans une ville tombée aux mains des vampires, et résistait à la colonisation malgré sa proximité avec le sous-sol. Eph était certain que la plupart des trains, voire tous, subissaient des retards, mais ils roulaient, et cela suffisait. La cohue le réconfortait. Si la circulation ferroviaire s'était interrompue, les lieux auraient été eux aussi en proie à une émeute.

Au plafond, peu de lampes fonctionnaient. Aucune boutique n'était ouverte, leurs présentoirs étaient vides, et leurs propriétaires avaient scotché sur leurs devantures des affichettes écrites à la main indiquant FERMÉ JUSQU'À NOUVEL ORDRE.

Rasséréné par le grondement d'un train qui entrait en gare à un étage inférieur, Eph prit les sacs de Nora et de M^{me} Martinez sur ses épaules ; Nora, elle, s'assurait que sa mère ne tombe pas. Dans le hall bondé, Eph apprécia la bousculade, car le sentiment d'être un organisme vivant au sein de la multitude lui avait manqué, ces derniers temps.

Un peu plus loin, il repéra des soldats de la garde nationale, l'air nerveux et épuisés. Ils n'en scrutaient pas moins les visages de ceux qui passaient, et Eph était toujours recherché.

Armé du pistolet chargé de balles d'argent de Setrakian qu'il avait coincé sous sa ceinture, dans son dos, Eph choisit de ne pas aller au-delà des grands piliers bleus et montra à Nora la porte du salon d'embarquement de l'Amtrak.

Mariela Martinez paraissait effrayée, en colère aussi. La foule l'agaçait. Deux ans plus tôt, on avait diagnostiqué à cette ancienne assistante de vie un début de maladie d'Alzheimer. Par moments convaincue que sa fille avait seize ans, elle peinait à accepter que Nora fut à présent responsable d'elle et non l'inverse. Pour l'heure, elle semblait calme, plutôt confuse et renfermée, un peu nerveuse de se trouver en terrain inconnu, loin de chez elle. Elle n'avait pas exprimé de reproches véhéments contre son mari décédé, n'avait pas fait de scène pour qu'on l'habille en tenue de soirée. Vêtue d'un long imperméable par-dessus une robe d'intérieur safran, ses cheveux noués en une épaisse natte grise. Elle s'était déjà prise d'affection pour Zack et lui avait tenu la main durant le trajet, ce qui avait fait plaisir à Eph tout en lui serrant le cœur.

Eph s'agenouilla devant son fils et le saisit par les épaules. Le garçon détourna le regard, comme s'il ne voulait ni partir ni dire au revoir.

— Tu aideras Nora à s'occuper de M^{me} Martinez, d'accord ?

— Pourquoi il faut qu'on se cache dans une colonie de vacances pour filles ? demanda Zack après avoir fait oui de la tête.

— Parce que c'est à cet endroit que Nora allait quand elle était enfant. Vous ne serez que tous les trois, là-bas.

— Et toi, tu nous rejoins quand ?

— Très bientôt, j'espère.

— C'est promis ?

— Dès que possible.

— Ce n'est pas une promesse.

— C'est promis.

Il sentait que Zack n'était pas dupe.

— Viens que je te serre dans mes bras.

— Pourquoi ? voulut savoir Zack. Tu me serreras dans tes bras quand tu arriveras en Pennsylvanie.

— Un petit câlin pour que je puisse patienter, alors.

— Je vois pas pourquoi...

Au milieu de la foule qui s'écoulait autour d'eux, Eph l'étreignit. Le garçon tenta de se libérer, sans réelle conviction, puis Eph lui donna un baiser sur la joue et le lâcha.

Lorsqu'il se releva, Nora se dressait devant lui et, en douceur, le repoussa de quelques pas.

— Explique-moi quels sont tes projets, déclara-t-elle, les yeux ardents.

— Je vais vous dire au revoir...

— Non, quand nous serons partis... qu'est-ce que tu comptes faire ? J'exige de le savoir, insista-t-elle en pressant le doigt contre la poitrine d'Eph.

Eph regarda derrière elle. A l'écart, Zack tenait consciencieusement la main de M^{me} Martinez.

— Je vais essayer d'enrayer cette calamité, pourquoi ?

— Je pense qu'il est déjà trop tard. Accompagne-nous. Si c'est pour le vieil homme que tu agis ainsi... j'ai autant d'estime pour lui que toi, mais c'est plié, ce n'est un secret pour personne. Viens avec nous. Regroupons-nous là-bas. Nous réfléchirons à la marche à suivre. Setrakian comprendra.

— Il reste une chance, répondit-il. J'en suis convaincu.

— Pour nous deux, oui, si nous quittons la ville maintenant, répliqua-t-elle.

Eph ôta le dernier sac de son épaule, en passa la lanière sur celle de Nora.

— Ce sont des armes. Au cas où tu aurais des ennuis.

Des larmes de colère embuèrent les yeux de Nora.

— Sache que si tu faisais quelque chose de stupide, je suis résolue à te haïr pour l'éternité.

Il acquiesça.

Elle l'embrassa sur les lèvres et l'enlaça. Lorsque sa main frôla la crosse du pistolet que portait Eph, elle se rembrunit et s'écarta pour scruter son visage. L'espace d'un instant, Eph crut qu'elle allait s'insurger, mais elle revint contre lui.

— Je te déteste déjà, chuchota-t-elle.

Puis, sans se retourner, elle entraîna sa mère et Zack en direction du panneau des départs.

Lorsqu'ils passèrent l'angle, Zack tourna la tête et le chercha du regard. Eph leva le bras et lui fit signe, mais le garçon ne le vit pas. Le Glock coincé sous sa ceinture lui parut soudain plus lourd.

Au quartier général du Projet Canari, au croisement de la Onzième Avenue et de la 27^e Rue, Everett Barnes faisait la sieste dans un fauteuil de l'ancien bureau d'Ephraïm Goodweather. La sonnerie du téléphone s'immisça dans sa conscience, mais pas assez pour le réveiller. Pour cela, il fallut qu'un agent du FBI lui tapote l'épaule.

— Un coup de fil de Washington ? demanda le directeur du CDC.

— Non. Goodweather.

Barnes enfonça le bouton qui clignotait sur le cadran et décrocha.

— Ephraïm ? Où êtes-vous ?

— A Penn Station. J'appelle d'une cabine.

— Vous allez bien ?

— Je viens de mettre mon fils dans un train qui va quitter la ville.

— Ah bon ?

— Je suis prêt à revenir.

Barnes adressa un signe de tête à l'agent.

— C'est un immense soulagement que de vous l'entendre dire.

— J'aimerais vous voir en personne.

— Ne bougez pas, j'arrive.

L'agent tendit sa veste d'officier de la Navy à Barnes. Ils descendirent en bas de l'immeuble, où était garé leur 4x4 noir. Barnes s'installa sur le siège passager tandis que l'agent se penchait pour mettre le contact.

L'attaque fut si soudaine que Barnes ne comprit pas ce qui se passait. L'agent du FBI fut projeté en avant contre le volant, enclenchant le klaxon, tenta de se protéger, mais on le frappa de nouveau. Les coups venaient de la banquette arrière, assénés par une main qui tenait un pistolet. L'agent s'effondra contre la vitre.

L'agresseur sortit et ouvrit la portière côté conducteur, tira l'homme inconscient au-dehors et le laissa tomber sur le trottoir, comme un gros sac de linge sale.

Ephraïm Goodweather sauta sur le siège. Barnes esquaissa un geste pour sortir de la voiture, mais Eph plaqua le canon de son arme contre sa cuisse. Seul un médecin, ou peut-être un soldat, sait qu'on peut survivre à une blessure à la tête ou au cou, mais que si l'on est touché à l'artère fémorale, c'est la mort assurée.

— Ne bougez pas, ordonna Eph.

Il avait déjà démarré et fonçait sur la 27^e.

Le directeur du CDC se tortilla pour s'éloigner du pistolet.

— Ephraïm, je vous en prie, discutons de...

— Parfait ! A vous l'honneur.

— Puis-je au moins boucler ma ceinture ?

Eph effectua un virage serré.

— Non !

Barnes vit qu'Ephraïm avait déposé quelque chose dans le porte-gobelet de l'accoudoir central : l'insigne de l'agent du FBI.

— S'il vous plaît, Ephraïm, soyez très prudent...

— Je vous écoute, Everett. Qu'est-ce que vous foutez encore là ? Pourquoi êtes-vous encore à New York ? Vous vouliez être aux premières loges, c'est ça ?

— J'ignore de quoi vous parlez, Ephraïm. C'est ici que sont les malades.

— Les malades, répéta Eph d'un ton méprisant.

— Les personnes infectées.

— Everett, continuez comme ça et je vous colle une balle.

— Vous avez bu...

— Et vous, vous avez menti comme un arracheur de dents. Je veux savoir pourquoi on n'a pas mis en place de quarantaine, bordel !

La hargne d'Eph imprégnait l'habitacle. Il donna un violent coup de volant à droite pour éviter une camionnette de livraison pillée et hors d'état de rouler.

— Il n'y a eu aucune tentative sérieuse pour contenir l'épidémie,

poursuivit-il. Pourquoi a-t-on laissé la situation dégénérer ? Répondez-moi !

Plaqué contre sa portière, Barnes lâcha :

— Je n'ai plus le moindre pouvoir de décision !

— Attendez que je devine... Vous obéissez aux ordres, c'est ça ?

— Je... j'accepte mon rôle, Ephraïm. Au bout d'un moment, il a fallu faire un choix. Notre monde, celui que nous pensions connaître... il est au bord du précipice.

— Non, vous croyez ?

La voix de Barnes se fit plus insistante :

— Si l'on est malin, c'est sur eux qu'il faut miser. Il ne faut jamais parier en écoutant son cœur. Toutes les institutions majeures sont compromises, directement ou pas. J'entends par là que leurs dirigeants ont été soit corrompus soit soudoyés. Ça se joue aux plus hauts niveaux.

— Eldritch Palmer.

— Cela a-t-il encore de l'importance, à l'heure qu'il est ?

— Pour moi, oui.

— Quand un patient est mourant, Ephraïm, quand il n'y a plus aucun espoir de guérison, que fait un bon médecin ?

— Il continue à se battre.

— Vraiment ? Quand la fin est aussi proche que certaine ? Quand il n'est déjà plus possible de sauver le malade, proposez-vous les soins palliatifs pour repousser l'inévitable, ou laissez-vous la nature suivre son cours ?

— Vous me parlez de nature ! ? Vous plaisantez, là ?

— J'ignore quel autre terme employer...

— Euthanasie ! La mise à mort de l'humanité tout entière. Vous restez en retrait dans votre bel uniforme et vous la regardez crever sur la table d'opération !

— Vous semblez vouloir régler des comptes personnels, Ephraïm, alors que je ne suis en rien à l'origine de ce qui se passe. Prenez-vous-en au mal, pas au médecin. Dans une certaine mesure, je suis aussi épouvanté que vous, mais je suis réaliste, et parfois la volonté ne suffit pas à se débarrasser de ce qui nous déplaît. Si j'ai agi de la sorte, c'est que je n'avais pas le choix.

— Le choix, on l'a toujours, Everett. Toujours. Je suis bien placé pour le savoir, merde. Mais vous, vous êtes un lâche, un traître et, plus grave, un crétin de première.

— Vous ne remporterez pas ce combat, Ephraïm. D'ailleurs, si je ne m'abuse, il est déjà perdu.

— Nous allons bientôt en avoir le cœur net. Vous et moi. Nous allons voir ça ensemble.

Sotheby's

Sotheby's, maison d'enchères fondée en 1744, proposait œuvres d'art, diamants et biens immobiliers en provenance des quatre coins du globe, et ce dans quarante pays. Ses principales succursales se trouvaient à Londres, Hong-Kong, Paris, Moscou... et New York. Cette dernière antenne occupait la section de York Avenue située entre les 71^e et 72^e Rues, non loin de la FDR Drive et de l'East River. L'immeuble en verre de dix étages accueillait des départements spécialisés, des galeries et des salles des ventes – dont certaines étaient d'ordinaire accessibles au public.

Mais pas ce jour-là. Une équipe de sécurité privée munie de masques de protection était postée sur le trottoir et à l'intérieur, derrière les portes à tambour. L'Upper East Side s'efforçait de maintenir un semblant de civilité, même quand, tout autour, des pans entiers de la cité sombraient dans le chaos.

Setrakian annonça qu'il souhaitait s'inscrire comme enchérisseur pour la prochaine vente. On remit des masques en papier au professeur et à Fet avant de les laisser entrer.

Le hall du bâtiment s'ouvrait sur dix hauteurs de balcons. Une hôtesse conduisit les deux hommes vers des escaliers mécaniques puis jusqu'au bureau d'une représentante de la salle, au quatrième étage.

Cette dernière ôta son masque à leur arrivée, mais n'avait visiblement pas l'intention de se lever. Désormais, on considérait les poignées de main comme insalubres. Setrakian répéta sa requête ; la femme hocha la tête et lui tendit une liasse de formulaires et un stylo.

— J'ai besoin du nom et du numéro de téléphone de votre courtier, et d'une liste de vos comptes titres. Il me faut une preuve de votre volonté d'enchérir sous forme d'une autorisation de prélèvement d'un million de dollars, c'est le dépôt standard pour une vente de cette importance.

Setrakian lança un regard à Fet en tripotant le stylo.

— Je n'ai pas de courtier en ce moment... mais je possède en revanche d'intéressantes antiquités. Je les remettrai avec plaisir en nantissement.

— Je suis navrée, dit-elle en lui reprenant les papiers pour les ranger dans un tiroir.

— Si je puis me permettre, insista Setrakian.

Il tendit le stylo à la représentante, qui n'y toucha pas.

— J'aimerais beaucoup voir les lots du catalogue avant de me décider.

— Ce privilège n'est accordé qu'aux enchérisseurs. Nous avons des consignes de sécurité très strictes, comme vous le savez sans doute, en raison de certains articles proposés...

— *L'Occido Lumen*.

— Précisément. Un certain mythe entoure cet article, et si l'on considère la situation actuelle à Manhattan, sans oublier le fait que personne n'a réussi à vendre le *Lumen* depuis deux siècles... eh bien, pas besoin d'être superstitieux pour faire le lien.

— Je suis sûr que la question financière a son importance. Pourquoi présenter ce lot, sinon ? A l'évidence, Sotheby's pense que sa commission vaut la peine de courir de tels risques.

— Je ne suis pas habilitée à parler de cet aspect de la vente.

— S'il vous plaît, dit Setrakian en posant avec douceur la main sur le bureau, comme s'il s'agissait du bras de l'employée. Je ne suis qu'un vieillard, mais pourriez-vous me laisser le contempler ?

Les yeux de la femme ne trahissaient aucune émotion.

— C'est impossible.

Setrakian regarda de nouveau Fet. Le dératiseur se leva, ôta son masque et exhiba sa carte professionnelle.

— Ce n'est pas de gaieté de cœur, mais... j'exige de voir le responsable de ce bâtiment. Tout de suite.

Le directeur de Sotheby's pour l'Amérique du Nord se leva quand l'intendant entra dans son bureau, accompagné de Fet et Setrakian.

— Pouvez-vous m'expliquer ce que tout ceci signifie ?

— Cet homme affirme que nous devons évacuer le bâtiment, annonça l'intendant.

— Evacuer le... Pardon ?

— Il peut faire condamner l'immeuble pendant soixante-douze heures, le temps que les services municipaux l'inspectent.

— Soixante-douze... mais... la vente ?

— Annulée, intervint Fet. A moins que...

Le visage du directeur s'allongea derrière son masque.

— Toute la ville s'écroule autour de nous, et vous choisissez ce moment pour me soutirer un pot-de-vin ?

— L'argent ne m'intéresse pas, répondit Fet. Vous l'aurez deviné rien qu'en me voyant, je suis un fana d'art.

Ainsi, ils purent contempler *l'Occido Lumen*. La présentation eut lieu dans une chambre aux parois de verre située au milieu d'une salle d'exposition du huitième étage, elle-même protégée par deux portes fermées à clé. On déverrouilla puis retira le coffrage à l'épreuve des balles qui renfermait l'objet. Fet regarda Setrakian enfiler des gants de coton immaculés et se préparer à inspecter ce livre qu'il cherchait depuis si longtemps.

Le vieux recueil reposait sur un pupitre de chêne blanc ; relié de cuir, il mesurait trente centimètres sur vingt, cinq d'épaisseur, était composé de quatre cent quatre-vingt-neuf folios manuscrits et de vingt pages enluminées. La couverture, le dos et la tranche étaient doublés de plaques d'argent pur, et les pages bordées du même métal.

Fet comprenait à présent pourquoi le livre n'avait jamais fini entre les mains des Aînés, et pourquoi le Maître n'était pas venu le voler.

L'argent le leur rendait insaisissable, au premier sens du terme.

Des caméras jumelles installées sur des pieds recourbés filmaient le grimoire ouvert et transmettaient leurs images sur de gigantesques écrans à plasma accrochés au mur. Six symboles étaient tracés sur les pages liminaires. Le style du dessin et les caractères minutieusement calligraphiés qui l'entouraient évoquaient un autre temps, un autre monde.

La vénération de Setrakian pour cet ouvrage fascina Fet. Si, pour sa part, la qualité du travail l'impressionnait, il n'avait pas la moindre idée de ce que signifiaient ces illustrations et attendait que le professeur l'éclaire. Il savait seulement que ces motifs ressemblaient aux graffitis qu'Eph et lui avaient découverts dans le métro. Il reconnut même les trois croissants.

Setrakian se concentra sur deux pages ; la première ne contenait que du texte, la seconde accueillait une superbe enluminure. Fet ne comprenait pas, au-delà de l'évidente habileté de l'artiste, ce qui captivait à ce point le vieil homme, qui en avait les larmes aux yeux.

Ils s'attardèrent plus longtemps que les quinze minutes qu'on leur avait allouées. Setrakian s'empessa de tracer une vingtaine de symboles – il semblait les recopier, à ceci près que Fet ne parvenait pas à les voir sur la page du *Lumen* ouverte devant eux. Il ne dit rien et attendit que le professeur, frustré par la raideur de ses doigts, finisse de remplir deux feuilles de ces dessins.

Dans l'ascenseur qui les reconduisit dans le hall, Setrakian resta

silencieux. Il ne parla que lorsqu'ils eurent quitté l'immeuble et furent à bonne distance des gardes :

— Les pages sont filigranées. Seul un œil exercé peut le voir. Les miens le sont.

— Filigranées ? Comme des billets ?

— Chaque page de ce livre, oui. C'était une pratique courante pour certains grimoires ou traités d'alchimie, et même pour les premiers jeux de tarots. Les feuillets sont certes imprimés, mais on trouve une seconde couche de texte au-dessous. Inscrite en filigrane dans le papier dès le pressage. C'est là que se dissimule la vraie connaissance. Le Sigil. Le symbole caché... la clé.

— Et les signes que vous avez copiés...

Setrakian tapota sa poche comme pour s'assurer qu'il avait bien les feuilles sur lui, puis tourna brusquement la tête.

Quelque chose avait attiré le regard du vieil homme. Fet le suivit de l'autre côté de la rue, jusqu'au grand immeuble qui se dressait en face de Sotheby's. Le Mary Manning Walsh Home était une maison de santé régie par les sœurs carmélites pour l'archidiocèse de New York.

Setrakian s'approcha du mur de brique près de la porte. On y avait peint un graffiti orange et noir. Fet mit un moment à comprendre que c'était une variation très stylisée de l'un des symboles de *l'Occido Lumen* – ouvrage que personne n'avait vu depuis des décennies.

— Qu'est-ce que... commença Fet.

— C'est lui. C'est son nom, expliqua Setrakian. Son nom véritable. Il marque la cité. Il se l'approprie.

Le vieil homme contempla la fumée noire qui tournoyait dans le ciel et cachait le soleil.

— Nous allons devoir trouver un *moyen* de nous emparer de ce livre, ajouta-t-il. Le plus vite possible.

Extrait du journal d'Ephraïm Goodweather

Zack, mon fils,

Il faut que tu saches que je devais agir ainsi – pas par arrogance (je ne suis pas un héros), mais par conviction. Te laisser à la gare... jamais je n'ai autant souffert que maintenant. Jamais je n'ai fait primer l'espèce humaine sur toi. C'est pour ton avenir que je m'apprête à agir. Que le reste de l'humanité en bénéficie, ce n'est qu'un à-côté. Pour que tu n'aies jamais, comme moi aujourd'hui, à choisir entre ton enfant et ton devoir.

Dès que je t'ai tenu dans mes bras, pour la première fois, j'ai su que tu serais l'unique amour véritable de ma vie. Le seul être humain pour lequel je serais prêt à tout donner sans rien attendre en retour. Comprends que je ne peux confier à personne la responsabilité de tenter ce coup de poker. La plus grande partie de l'histoire du siècle dernier a été écrite par les armes. Par des hommes poussés au meurtre par leurs idées et leurs démons. Je suis l'un d'entre eux. La folie est partout, elle a envahi nos existences. Ce n'est plus un dérèglement de l'esprit, mais une réalité. J'espère pouvoir tout changer.

On fera de moi un criminel, on me dira malade – mais j'espère qu'avec le temps on m'innocentera et que toi, Zachary, tu pourras m'aimer à nouveau.

Aucun mot ne peut exprimer ce que je ressens pour toi, ni mon soulagement de te savoir en sécurité avec Nora. Je t'en prie, ne vois pas ton père comme quelqu'un qui t'a fui, qui a rompu sa promesse, mais comme un homme qui voulait s'assurer que tu survivrais à cette attaque contre notre espèce, un homme confronté à des choix difficiles, un homme comme tu le deviendras un jour.

Pense aussi à ta mère – comme elle était avant. Notre amour pour toi ne mourra jamais tant que toi tu vivras. Avec toi, nous avons offert au monde un beau présent – c'est ma plus grande certitude.

Ton père

Bureau de gestion d'urgence, Brooklyn

Le bâtiment du Bureau de gestion d'urgence se trouvait dans un secteur de Brooklyn assombri par la fumée. Construit quatre ans plus tôt pour un coût de cinquante millions de dollars, équipé de tout le matériel audiovisuel existant et d'un système informatique dernier cri, il abritait le Centre d'opérations d'urgence, point de coordination des cent trente agences new-yorkaises. Ce quartier général remplaçait celui du 7 World Trade Center, détruit lors de l'attaque du 11-Septembre. Conçu pour rester opérationnel en cas de catastrophe majeure, il possédait des machines de secours et des groupes électrogènes capables d'alimenter tout le complexe.

Le BGU fonctionnait donc encore sans accroc. Seule ombre au tableau : nombre des organisations qu'il était censé coordonner – agences locales, d'Etat, fédérales, et structures de bénévoles – étaient soit en sous-effectif, soit tout bonnement injoignables.

Eph avait peur de rater le coche. Franchir le pont dans l'autre sens

lui avait pris beaucoup plus de temps que prévu : la plupart de ceux qui souhaitaient quitter Manhattan l'avaient déjà fait, mais les débris et les véhicules abandonnés sur la chaussée rendaient la traversée difficile. Quelqu'un avait accroché une immense bache jaune à l'un des câbles de soutien, et la toile claquait au vent tel un drapeau de quarantaine hissé au mât d'un vaisseau condamné.

Silencieux, Barnes semblait avoir enfin admis l'idée qu'Eph ne lui expliquerait pas où ils allaient.

Sur la Long Island Expressway, ils purent rouler plus vite. Eph observait les quartiers qu'ils traversaient ; depuis les ponts autoroutiers, ce n'étaient plus que rues désertes, stations-service et parkings vides.

Il savait son plan dangereux. Un acte plus inconscient que réfléchi. Un plan de psychopathe, en quelque sorte, mais il l'acceptait : la folie régnait partout autour de lui. Parfois, se fier à sa bonne étoile valait mieux que tous les préparatifs.

Il s'arrêta sur le côté du bâtiment du BGU et coupa le moteur.

— Sortez vos papiers d'identité, ordonna-t-il à Barnes. Vous et moi, nous allons pénétrer là-dedans. Je garde mon pistolet sous ma veste. Si vous prévenez qui que ce soit ou tentez d'alerter la sécurité, je vous bute, vous et celui à qui vous parlerez. Vous en doutez ?

Barnes regarda Eph dans les yeux et fit non de la tête.

— En avant... et on presse le pas.

Des véhicules officiels bordaient la 15^e Rue de part et d'autre. De l'extérieur, la façade de briques rouges du BGU lui donnait des allures d'école primaire fraîchement inaugurée. Le bâtiment, qui occupait presque toute la section de rue, ne comptait qu'un étage. Derrière s'élevait une tour de diffusion entourée d'un grillage surmonté de barbelés. Des soldats de la garde nationale postés tous les dix mètres le long de la petite pelouse assuraient la surveillance des lieux.

Derrière le portail du parking, Eph vit ce qui devait être les voitures de Palmer et de ses sbires. La limousine du milieu, qui aurait eu sa place dans un convoi présidentiel, était sans nul doute blindée.

Il savait qu'il devait descendre Palmer avant qu'il remonte à bord.

— Redressez les épaules, dit-il, tout en agrippant Barnes par le coude et en le guidant vers l'entrée.

Sur le trottoir d'en face, un groupe de manifestants brandissaient des pancartes qui évoquaient la colère de Dieu et proclamaient qu'il abandonnait l'Amérique parce qu'elle avait perdu sa foi en Lui. Un pasteur vêtu d'un costume miteux et perché sur un petit escabeau lisait des versets de l'Apocalypse. Ceux qui l'entouraient se tenaient

face au BGU, les paumes ouvertes en signe de bénédiction, et priaient pour l'agence. Une des pancartes représentait un Christ abattu, le visage ensanglanté par une couronne d'épines, pourvu de crocs de vampire et d'yeux rouges féroces.

— Qui nous délivrera du mal, maintenant ? cria le prédicateur dépenaillé.

Assis à une table du Centre d'opérations d'urgence, un micro et une carafe d'eau posés devant lui, Eldritch Palmer attendait face à un mur d'écrans où s'affichait le sigle du Congrès des Etats-Unis.

Accompagné de son seul assistant, M. Fitzwilliam, Palmer portait son costume sombre habituel. L'air un peu plus pâle que d'ordinaire, plus ramassé dans son fauteuil, il s'apprêtait à intervenir via liaison satellite lors d'une séance extraordinaire du Congrès. Cette allocution sans précédent, qui devait être suivie de questions, serait aussi diffusée en direct par Internet sur toutes les radios et chaînes de télévision, puis relayée par tous les organes de presse affiliés encore en état de fonctionner, et ce dans le monde entier.

Hors champ, les mains croisées devant lui, M. Fitzwilliam observait l'espace de bureaux depuis l'entrée de la salle sécurisée. Plus de cent trente postes de travail étaient occupés, mais personne ne s'affairait. Tous les regards étaient rivés sur les téléviseurs suspendus.

Après une courte introduction adressée à la chambre du Capitale à moitié vide, Palmer lut sa déclaration, qui défilait en gros caractères sur un prompteur.

— Je veux consacrer les moyens dont nous disposons, ma Fondation Stoneheart et moi-même, au règlement de cette crise majeure de santé publique, dans les domaines où nous sommes en position d'intervenir, d'être utiles et de rassurer. Ce que je peux vous proposer aujourd'hui, c'est un plan d'action en trois volets pour les Etats-Unis d'Amérique et le reste du monde.

« Tout d'abord, je vais débloquer un prêt immédiat de trois milliards de dollars pour la ville de New York, de façon à y maintenir la bonne marche des services municipaux et à financer la mise en place d'une quarantaine efficace.

« Ensuite, en tant que P-DG de Stoneheart Industries, je tiens à garantir personnellement le fonctionnement et la sécurité de la chaîne d'approvisionnement alimentaire de notre pays, à la fois grâce à nos entreprises de transport, qui sont vitales, et à nos divers abattoirs.

« Enfin, je recommande que les procédures encore en cours à la Commission de régulation de l'énergie nucléaire soient suspendues pour que la centrale de Locust Valley entre dès à présent en phase de production, afin de remédier aux problèmes catastrophiques que

rencontre le réseau électrique de New York...

En tant que directeur du Projet Canari, Eph avait déjà pénétré en plusieurs occasions dans le BGU et était familier du protocole d'admission, dont se chargeaient des professionnels armés formés à en découdre avec d'autres professionnels armés. Pendant que l'on examinait consciencieusement les papiers d'identité de Barnes, Eph déposa son insigne et son pistolet dans un panier et franchit le portique de sécurité.

— Souhaitez-vous que l'on vous accompagne, monsieur le directeur ? demanda un cerbère.

Eph saisit Barnes par le bras.

— Laissez, on connaît le chemin.

Un panel de trois démocrates et deux républicains avait été constitué dans le but d'interroger Palmer. Son opposant le plus virulent était un gradé du Homeland Security – la Sécurité intérieure –, le député Nicholas Frone, du troisième district de New York, qui siégeait aussi au House Financial Committee. On disait des électeurs qu'ils ne se fiaient ni à la calvitie ni à la barbe, mais sur ces deux points Frone défiait la tendance depuis trois mandats consécutifs.

— En ce qui concerne cette quarantaine, monsieur Palmer... pardonnez-moi, mais le mal est déjà fait. Le cheval a quitté l'écurie.

— J'apprécie vos expressions populaires, monsieur le député, mais vous qui n'avez toujours connu que l'opulence, vous ignorez sans doute qu'un éleveur entreprenant n'hésitera pas à seller une autre monture pour aller récupérer l'animal qui s'est enfui. Jamais un de nos braves fermiers n'abandonnerait un bon cheval. Je pense que nous devrions agir de même.

— Il me semble également intéressant que vous intégriez à votre programme le projet qui vous tient tant à cœur, ce réacteur nucléaire que vous essayez d'arracher aux procédures de régulation. Je ne suis guère convaincu que le moment soit bien choisi pour passer dans la précipitation cette centrale en mode production. J'aimerais savoir en quoi cela sera utile, alors que le problème, si je ne m'abuse, ne provient pas d'une pénurie d'énergie mais d'interruptions dans sa livraison...

— Monsieur Frone, répondit Palmer, deux des centrales électriques cruciales pour l'alimentation de l'Etat de New York sont à l'arrêt, en raison d'une surcharge de voltage et d'une avarie de lignes à haute tension causée par des sautes de courant généralisées dans le système.

Ces incidents déclenchent une réaction en chaîne aux conséquences diverses. La diminution de l'approvisionnement en eau, par exemple, due à un manque de pression dans les canalisations, conduira à une contamination générale si l'on n'y remédie pas sur-le-champ. Ils affectent aussi le transport ferroviaire dans tout le couloir nord-est, le contrôle efficace des passagers dans les aéroports, et même la circulation routière, à cause de l'indisponibilité des pompes à essence électriques. Les communications par téléphonie mobile sont perturbées, ce qui a des conséquences dans tout l'Etat sur les services d'urgence, tels que le temps de réponse du 911, et influe directement sur la sécurité de nos compatriotes.

« En ce qui concerne l'énergie nucléaire, cette centrale, qui se trouve dans votre district, est prête à être mise en route. Alors qu'elle a passé haut la main tous les tests de régulation préliminaires, il faut encore attendre à cause des procédures bureaucratiques. Vous disposez d'une centrale en parfait état de fonctionnement, à laquelle vous vous êtes vous-même opposé à chaque étape de sa construction, et qui pourrait alimenter la majeure partie de la ville. Cent quatre centrales fournissent vingt pour cent de l'électricité du pays, et pourtant c'est la première à avoir été commandée par les Etats-Unis depuis l'incident de Three Mile Island en 1979. Le terme « nucléaire » porte des connotations négatives, mais c'est en fait une source d'énergie fiable qui réduit les émissions de gaz carbonique. C'est notre seule solution viable à grande échelle pour remplacer les carburants fossiles...

— Permettez-moi d'interrompre votre spot publicitaire, monsieur Palmer. Sauf votre respect, cette crise n'est-elle pas une immense braderie pour les grosses fortunes telles que la vôtre ? On est en pleine doctrine du choc, non ? En ce qui me concerne, je suis très curieux de savoir ce que vous ferez de New York quand vous en serez propriétaire.

— Comme je l'ai expliqué tout à l'heure, il s'agira d'un crédit renouvelable sans intérêts, sur une période de vingt ans...

Eph jeta son badge du FBI dans une corbeille et s'avança en compagnie de Barnes dans le Centre d'opérations d'urgence. Tous les employés n'avaient d'yeux que pour Palmer.

Eph vit des hommes de Stoneheart agglutinés dans un couloir latéral qui conduisait à une double porte vitrée. Le panneau fléché indiquait SALLE DE CONFÉRENCES SÉCURISÉE.

Un frisson parcourut Eph à l'idée qu'il allait sans doute mourir ici. De façon certaine s'il atteignait son objectif. Ce qu'il redoutait le plus,

c'était d'être abattu avant d'avoir pu assassiner Eldritch Palmer.

Il tenta de deviner où se trouvait l'issue qui menait au parking.

— Faites comme si vous aviez la nausée, chuchota-t-il à l'oreille de Barnes.

— Pardon ?

— Faites semblant d'être malade. Ça ne devrait pas vous demander un trop grand effort.

Ils se dirigèrent vers le fond du couloir, où un autre gorille de Stoneheart montait la garde. En face de lui, une pancarte lumineuse indiquait les toilettes des hommes.

— Nous y voilà, dit Eph.

Il ouvrit la porte à Barnes, qui entra en se tenant le ventre et en toussant contre son poignet. Eph leva les yeux au ciel à l'intention du garde, dont le visage resta figé.

Dans les sanitaires, ils se retrouvèrent seuls. Les paroles de Palmer leur parvenaient par des haut-parleurs. Eph sortit son pistolet, conduisit Barnes dans la cabine du fond, le fit asseoir sur le couvercle des W-C.

— Mettez-vous à l'aise, dit-il.

— Ephraïm, vous n'en réchapperez pas...

— Je sais, rétorqua Eph, en assommant Barnes d'un coup de crosse. C'est un détail, tout au plus.

Le député Frone poursuivait :

— On rapporte dans les médias qu'avant le début des événements vos sbires et vous avez entrepris une razzia sur le marché mondial de l'argent et tenté de vous l'accaparer. En toute franchise, on raconte des tas d'histoires abracadabrantes sur cette épidémie. Certaines, qu'elles soient vraies ou pas, ont touché une corde sensible. Des tas de nos concitoyens y croient. Cherchez-vous en fait à capitaliser sur les peurs et les superstitions de la population ? Ou ne s'agit-il, comme je l'espère, que d'un moindre mal... c'est-à-dire d'un simple cas de cupidité ?

Palmer prit la feuille de papier posée devant lui, la plia en quatre et la glissa dans sa poche de veste. Le tout lentement, sans jamais quitter des yeux la caméra qui le connectait à Washington.

— Monsieur Frone, c'est à mon sens le genre de petitesse et d'impasse morale qui nous ont menés aux difficultés que nous devons affronter. Il est de notoriété publique que j'ai toujours soutenu votre adversaire à chacune de vos campagnes, et c'est votre façon de vous ven...

— C'est une accusation scandaleuse ! hurla Frone.

— Messieurs, déclara Palmer, vous avez devant vous un vieil homme fragile, dont les jours sur cette terre sont comptés. Un homme qui souhaite rendre service à la nation à laquelle il doit tant. Je me trouve à présent dans une situation unique de renvoyer l'ascenseur. Dans les limites des lois. Jamais au-dessus. Nul n'est au-dessus des lois. C'est pourquoi j'ai tenu à vous présenter mes projets aujourd'hui. Je vous en prie, permettez-moi de tirer ma révérence sur un acte noble. J'en ai terminé. Je vous remercie.

M. Fitzwilliam aida Palmer à se lever.

Dans les toilettes, Eph tendait l'oreille. Il entendit du mouvement dehors, mais pas encore assez d'agitation.

Un homme passa dans le couloir et lança, comme s'il parlait dans un talkie-walkie :

— Amenez la voiture !

Pour Eph, ce fut le signal. Il respira à fond, sortit de sa cachette, décidé à commettre un meurtre.

Deux gardes du corps en costume foncé avançaient vers la sortie. Eph tourna dans la direction opposée. Deux autres, qui ouvraient la voie, dépassèrent l'angle et le scrutèrent de la tête aux pieds.

Eph avait mal choisi son moment. Il s'écarta comme par politesse, l'air indifférent.

Ce furent les roulettes avant qu'Eph vit en premier, puis des chaussures cirées posées sur les repose-pieds.

Eldritch Palmer paraissait incroyablement petit et chétif. Ses mains blanches pliées sur ses genoux maigres, il regardait droit devant lui.

Un des deux gorilles vint se placer devant Eph, comme pour l'empêcher de voir le milliardaire. Palmer se trouvait à moins de cinq mètres. Eph ne pouvait attendre davantage.

Le cœur battant à se rompre, il sortit son arme de sa ceinture. La suite se fit au ralenti.

Eph leva son pistolet et se déporta sur la gauche pour esquiver le garde, la main tremblante mais le bras stable.

Il visa la cible la plus large – la poitrine du vieillard –, puis pressa la détente, mais le chef de l'escorte fut plus rapide et se jeta sur Eph, se sacrifiant à la façon d'un agent du Secret Service chargé de la protection du président des Etats-Unis.

La balle le frappa au torse et s'écrasa contre son gilet pare-balles. Déséquilibré, Eph fit tout de même feu à nouveau, mais le projectile d'argent ricocha sur l'accoudoir du fauteuil roulant.

Les gardes du corps se précipitèrent devant Palmer. La troisième balle d'Eph alla se fiche dans le mur. Un homme particulièrement robuste, à la brosse militaire, s'élança droit devant lui en poussant le fauteuil et catapulta les autres sur Eph, qui fut projeté au sol.

En tombant, il pivota, le pistolet pointé vers les portes de sortie. Encore un coup de feu, dirigé vers le dos du fauteuil, mais une chaussure s'abattit sur son avant-bras. L'arme lui échappa.

Eph se trouvait pris au piège sous une mêlée sans cesse plus volumineuse. On criait de partout. Des mains l'agrippaient, tiraient sur ses membres pour l'immobiliser. Il tourna la tête juste assez pour apercevoir, à travers les jambes et les bras de ses assaillants, le fauteuil qui s'éloignait dans la lumière aveuglante du jour.

Eph poussa un hurlement de douleur. Son unique chance s'était envolée à jamais. La fenêtre de tir s'était refermée.

Le vieil homme avait survécu.

Le monde lui appartenait déjà.

Abattoirs de Black Forest Solutions

Le Maître se dressait de toute sa hauteur dans les ténèbres de la grande salle, au plus profond de l'usine de conditionnement de viande, en pleine méditation, tous les sens en alerte. Sa peau brûlée par le soleil continuait à se détacher de son corps, révélant une chair rouge.

La Créature tourna légèrement la tête vers la porte afin d'accorder toute son attention à Bolivar. Ce dernier n'avait pas besoin de raconter ce que le Maître avait déjà observé à travers lui : l'arrivée autour de la boutique des chasseurs humains venus récupérer Setrakian et la désastreuse bataille qui avait suivi.

Derrière Bolivar, les renifleurs s'agitaient comme des crabes aveugles. Bolivar apprenait à interpréter leur comportement : ils avaient « vu » quelque chose qui les perturbait.

Quelqu'un approchait. L'indifférence du Maître compensait quelque peu le trouble des renifleurs.

Les Aînés ont recours à des mercenaires pour leurs chasses diurnes. Ils sont donc au désespoir. Qu'en est-il du vieux professeur ? demanda-t-il.

Il s'était enfui avant notre venue, répondit Bolivar. *A son domicile, les renifleurs ont senti qu'il est toujours en vie.*

Il se cache. Il complot.

Aussi désarmé que les Aînés.

Les humains ne deviennent dangereux que lorsqu'ils n'ont plus rien à perdre.

Ils surent au bruit d'un fauteuil roulant motorisé qu'ils recevaient la visite d'Eldritch Palmer. Son garde du corps ouvrait la marche, brandissant des bâtons lumineux bleus afin d'éclairer le chemin.

Les renifleurs, effrayés, fuirent le fauteuil et grimpèrent aux murs en poussant des feulements, aussi loin que possible du halo de lumière artificielle.

— Encore d'autres créatures, marmonna Palmer, incapable de dissimuler son dégoût pour les enfants vampires et leur regard noir. Et pourquoi avoir choisi ce trou ?

Le milliardaire était furieux.

Je m'y plais.

Palmer se rendit compte que le Maître perdait sa peau. Des lambeaux gisaient à ses pieds. Le vieillard fut troublé par la chair à vif de la Créature et s'empessa de parler afin qu'Elle ne lise pas ses pensées :

— Ecoutez. J'ai attendu, j'ai fait tout ce que vous demandiez, je n'ai rien reçu en échange, et maintenant on essaie de m'assassiner ! Je veux ma récompense ! Ma patience est à bout. Donnez-moi ce que vous m'avez promis ou j'arrête de payer. Vous comprenez ? Terminé !

Le Maître avança la tête, qui frôla presque le plafond. Ce monstre avait beau être intimidant, Palmer ne céderait pas.

— Si je devais mourir prématurément, votre plan s'en verrait bouleversé. Sans prise sur moi, vous n'auriez plus accès à mes ressources.

Eichhorst, le commandant nazi que le Maître venait d'appeler à ses côtés, se plaça derrière le fauteuil roulant dans le halo bleuté.

Apprenez à tenir votre misérable langue d'humain devant Der Meister.

La Créature fit taire Eichhorst d'un geste et fixa Palmer du regard.

Qu'il en soit ainsi. Je vous accorderai l'immortalité. Dans un jour.

Palmer balbutia, pris de court, tout d'abord parce que le Maître avait soudain capitulé après tant d'années d'efforts. Enfin, il allait faire le grand saut, plonger dans les abysses de la mort et ressortir de l'autre côté...

L'homme d'affaires en lui aurait souhaité plus de garanties, mais son avidité l'emporta.

On ne marchandait pas avec un monstre comme le Maître. On lui fait une offre en échange de ses faveurs, puis on accepte ses largesses avec gratitude.

Plus qu'un jour de cette existence de mortel. Qui sait ? Il pourrait même finir par apprécier ces dernières heures.

Mon plan est en marche. Mon engeance se répand sur le continent. Nous sommes maintenant présents dans toutes les régions qui comptent, et notre cercle s'élargit dans les cités et les contrées du monde entier.

Palmer déglutit, exalté.

— Et à mesure qu'il s'élargit, il se resserre.

Il fit mine d'étrangler un cou invisible.

C'est juste. Il nous reste une dernière tâche à accomplir avant le début de la Dévoration.

Le Livre, ajouta Eichhorst, qui semblait minuscule à côté du Maître.

— Bien sûr, répondit Palmer. Il sera à vous. Mais j'ai une question... Si vous en connaissez déjà le contenu, pourquoi...

Que je détienne ou non cet ouvrage n'a aucune importance, mais il ne doit pas tomber entre de mauvaises mains.

— Pourquoi ne pas détruire la salle des ventes ? Tout le quartier ?

Des stratagèmes aussi rudimentaires ont déjà été essayés par le passé, et se sont soldés par des échecs. Ce livre a eu bien trop de vies. Je dois être sûr de son sort. Je veux le voir brûler devant moi.

Le Maître se dressa soudain, absent comme lui seul pouvait l'être.

Il était physiquement dans la salle avec eux, mais voyait à travers le regard de quelqu'un d'autre – celui de l'un de ses enfants.

Il fit résonner deux mots dans la tête de Palmer.

Le garçon.

Le vieil homme attendit une explication qui ne vint jamais. Le Maître était revenu, détenteur d'une nouvelle certitude, comme s'il avait entrevu le futur.

Demain, les flammes dévoreront le monde, et le garçon comme le livre seront miens.

Blog de Fet

J'ai tué.

J'ai massacré

Avec les mains qui tapent ce texte.

J'ai poignardé, découpé, tabassé, écrasé, démembré, décapité.

J'ai taché mes vêtements et mes bottes de leur sang blanc.

J'ai détruit, et le résultat m'a plu.

On me répondra que je suis un tueur de métier, que j'ai passé ma vie à me préparer à ce moment.

Je comprends ce point de vue, mais je ne peux pas le partager.

Parce qu'un rat terrifié qui remonte le long de votre bras, c'est une chose.

Se trouver face à une forme humaine et la couper en deux, c'en est une autre.

Ils ressemblent à des humains. A vous, à moi.

Je ne suis plus un dératiseur. Je suis un chasseur de vampires.

Autre chose, encore.

Je ne le dirai qu'ici, je n'ose en parler à personne.

Parce que je sais ce qu'on pensera.

Ce qu'on ressentira.

Quand on me regardera dans les yeux.

Tout ce massacre ?

Je crois que j'aime ça.

Et je suis doué pour ça.

Peut-être même très doué.

La ville est en train de s'écrouler, et le monde aussi, sans doute. « Apocalypse », c'est un grand mot, lourd de sens, quand on se rend compte qu'on est en plein dedans.

Je ne dois pas être le seul, il y en a forcément d'autres comme moi. Des gens qui ont vécu jusque-là avec l'impression qu'il manquait quelque chose à leur vie. Qui ne se sont jamais sentis à leur place nulle part. Qui n'ont jamais compris pourquoi ils étaient là, quel était leur but. Qui n'ont jamais répondu à l'appel, parce qu'ils ne l'entendaient pas. Que rien n'interpellait vraiment.

Jusqu'à aujourd'hui.

Pennsylvania Station

Nora tourna la tête pendant ce qui lui parut ne durer qu'un instant. Alors qu'elle scrutait le grand panneau d'affichage pour voir si le numéro de leur voie était annoncé, son regard se perdit dans le vague. Epuisée, elle eut une absence.

Pour la première fois depuis plusieurs jours, elle ne pensa à rien. Ni

aux vampires, ni à la peur, ni à leurs plans. Son attention se relâcha et, même si ses yeux restaient ouverts, les circuits de son esprit s'interrompirent.

Lorsqu'elle se ressaisit, elle eut l'impression de se réveiller après un rêve de chute. Elle frissonna, tressaillit.

Zack était bien à côté d'elle, son iPod à la main.

Mais sa mère avait disparu.

Nora regarda tout autour d'elle. Rien. Elle tira sur les écouteurs de Zack, lui demanda s'il l'avait vue, et lui aussi se mit à examiner les alentours.

— Attends-moi là, dit Nora en désignant leurs bagages. Ne bouge pas !

Elle se fraya un chemin au milieu de la foule agglutinée devant le panneau des départs, entendit des cris sur le côté. Elle se retourna, avança à coups d'épaule et émergea de la masse des voyageurs au bord du parvis, près de la grille fermée d'un traiteur.

Elle trouva sa mère en train de haranguer une famille d'Asiatiques abasourdis.

— Esme ! hurla la vieille femme.

C'était le nom de sa défunte sœur, la tante de Nora.

— Occupe-toi de la bouilloire, Esme ! Eñe siffle, je l'entends !

Nora parvint enfin à sa hauteur. Elle la prit par le bras puis s'excusa en bafouillant auprès des parents, qui ne parlaient pas anglais, et de leurs deux petites filles.

— Mama, viens...

— Esme, te voilà. Quelque chose est en train de brûler.

— Viens, mama.

Nora avait les larmes aux yeux.

— Tu mets le feu à ma maison !

Nora traîna sa mère à travers la foule. Elle ignore les grognements, les insultes autour d'elle. Zack, fébrile, les attendait. Elle ne lui dit rien, pour ne pas risquer de craquer devant lui. C'en était trop. Tout le monde avait un point de rupture, et le sien approchait à toute allure.

Plus jeune, elle avait fait l'immense fierté de sa mère. Un diplôme de chimie, puis un autre de médecine avec dominante biochimie à l'université Johns Hopkins. Sa mère avait alors sans doute cru sa voie toute tracée. Sa fille serait une riche doctoresse. Mais Nora s'intéressait à la santé publique, pas à la médecine interne ou à la pédiatrie. Aujourd'hui, elle comprenait qu'avoir grandi à l'ombre de Three Mile Island avait eu une influence plus importante sur sa vie

qu'elle ne le pensait. Le CDC lui versait une paye de fonctionnaire, très éloignée des salaires mirobolants que touchaient nombre de ses pairs. Mais elle était jeune – elle avait le temps de servir son pays, elle s'enrichirait plus tard.

Puis, un matin, sa mère s'était perdue en se rendant à l'épicerie. Elle avait commencé à peiner à nouer ses lacets, à oublier d'éteindre le four... A présent, voilà qu'elle parlait aux morts. La découverte de son Alzheimer avait poussé Nora à abandonner son appartement pour prendre soin d'elle. Elle remettait toujours à plus tard la recherche d'un établissement qui s'occuperait de sa mère à long terme, en grande partie parce qu'elle ne savait pas comment elle pourrait en régler les factures.

Zack remarqua la détresse de Nora mais ne dit mot, conscient qu'elle n'avait pas envie d'en discuter. Il se réfugia à nouveau dans la musique.

Enfin, avec plusieurs heures de retard, leur train s'afficha sur le panneau. Une terrible cohue s'ensuivit. Coups, cris et injures furent échangés. Nora rassembla leurs sacs, prit sa mère par le bras et hurla à Zack d'avancer.

Les choses empirèrent quand un employé d'Amtrak posté au sommet de l'escalier mécanique étroit qui descendait vers les voies annonça que le train n'était pas prêt. Nora était à l'arrière de la foule en colère – si loin qu'elle craignait de ne pas pouvoir monter.

La jeune femme fit alors ce qu'elle s'était toujours interdit : elle sortit sa carte du CDC pour se frayer un chemin au-devant de la queue. Elle eut beau se dire qu'elle agissait ainsi pour sa mère et Zack et non pour son bénéfice personnel, elle entendit tout de même les insultes et sentit sur elle les regards assassins des voyageurs qui s'écartaient à contrecœur pour la laisser passer.

Ce qui sembla n'avoir servi à rien. Lorsqu'ils purent enfin accéder au quai souterrain, Nora se retrouva devant des rails vides. Le train était de nouveau retardé ; personne pour leur expliquer pourquoi ou leur donner une estimation du temps d'attente.

Elle fit asseoir sa mère sur leurs bagages, juste à côté de la ligne jaune. Elle partagea le fond d'un paquet de biscuits avec Zack et ne leur fit boire que quelques gorgées de la gourde de sport à moitié pleine qu'elle avait glissée dans son sac avant de prendre la route de la gare.

L'après-midi était bien avancé. Avec un peu de chance, ils partiraient avant le coucher du soleil, mais cette perspective rendait Nora nerveuse. Elle avait pensé rouler vers l'ouest, loin de la ville, quand la nuit tomberait. La jeune femme se penchait sans cesse au

bord du quai pour scruter le tunnel.

Le vent qui souffla soudain de la voie ressembla à un soupir de soulagement. Une lueur dans le tunnel annonça que le train arrivait. Tout le monde se leva. Un homme avec un énorme sac de randonnée faillit projeter la mère de Nora sur les rails. Le train s'immobilisa lentement et tous les voyageurs se bousculèrent pour avoir la meilleure place. Par miracle, Nora se retrouva devant une porte coulissante. Enfin un coup de chance.

Les portes s'ouvrirent et la foule les poussa à l'intérieur. Nora prit deux sièges voisins pour sa mère et Zack et fourra leurs affaires dans le porte-bagages au-dessus de leurs têtes – à l'exception de son sac d'armes et du sac à dos de Zack, que le garçon gardait avec lui. Elle resta debout face à eux, agrippée à la barre, leurs genoux contre les siens.

Le reste des voyageurs s'amassa dans le train. Conscients que leur calvaire touchait à sa fin, les passagers soulagés se montrèrent un peu plus civilisés. Nora vit un homme offrir sa place à une femme et son enfant. De parfaits inconnus s'entraidaient. Un sentiment de communauté s'installa bientôt parmi les heureux élus.

Nora elle-même ressentait un soudain bien-être. Elle allait pouvoir souffler un peu.

— Ça va ? demanda-t-elle à Zack.

— Ouais, génial, répondit-il en levant les yeux au ciel.

Comme Nora l'avait redouté, bon nombre de personnes, munies ou non de ticket, n'avaient pas réussi à monter. Lorsque les portes se furent refermées – non sans difficulté –, certains laissés-pour-compte se mirent à tambouriner sur les vitres pendant que d'autres suppliaient des employés qui auraient sans doute eux aussi préféré être à bord. Les malheureux ressemblaient à des réfugiés de guerre. Nora dit une rapide prière pour eux – puis une autre pour elle-même, pour que lui soit pardonné le fait d'avoir fait primer ses proches sur ces inconnus.

Le train argenté se mit en route vers l'ouest et les tunnels qui passaient sous l'Hudson ; tout le monde dans la voiture pleine à craquer applaudit. Nora regarda les lumières de la gare disparaître. Ils remontaient peu à peu vers la surface, tels des plongeurs à court d'oxygène.

Dans ce train qui traversait les ténèbres comme une lame le corps d'un de ces vampires, elle se sentait en sécurité. Elle contempla le visage parcheminé de sa mère, ses yeux qui se fermaient. Deux minutes de ballotement suffirent à endormir la vieille femme.

La nuit était tombée. Nora observait avec stupéfaction la scène qui se déroulait derrière les vitres fouettées par la pluie. Une vision

d'apocalypse : des voitures en flammes, des incendies partout, des gens qui se battaient, d'autres qui couraient dans les rues – étaient-ils poursuivis ? Traqués ? Étaient-ils seulement humains ? C'étaient peut-être eux, les chasseurs.

Nora regarda Zack, absorbé par l'écran de son iPod. Une concentration extrême typique de son père. Nora aimait Eph, et elle pensait pouvoir aimer Zack, même si elle le connaissait encore très peu. Eph et son fils étaient si semblables, au-delà de leur simple ressemblance physique. Zack et Nora auraient l'occasion de s'apprivoiser une fois arrivés au camp, loin de tout.

Elle revint à la nuit, aux ténèbres que ne troublaient que de rares phares ou les lueurs de quelque groupe électrogène isolé. La lumière était synonyme d'espoir. Le paysage commençait à s'affaïsser de chaque côté des voies, la ville disparaissait peu à peu. Nora se pressa contre la vitre pour mesurer leur progression, évaluer le temps qu'il leur faudrait pour atteindre le prochain tunnel et quitter New York.

Elle vit tout à coup une silhouette perchée sur un muret, soulignée par un faisceau lumineux qui jaillissait du sol. Nora frissonna. L'apparition avait quelque chose de maléfique. Alors que le train s'en approchait, Nora ne parvenait pas à en détacher le regard. La forme leva le bras.

Elle désignait le train... Non, pas seulement... Son index était pointé droit sur Nora.

Le train ralentit en passant devant la silhouette – ou peut-être n'était-ce qu'une impression... La terreur déformait toutes les perceptions de Nora.

Les cheveux sales et collés par la pluie, un horrible rictus aux lèvres, Kelly Goodweather fixait Nora Martinez de ses yeux rouges et la suivait du doigt.

La jeune femme appuya le front contre la vitre, pétrifiée. Elle savait pourtant ce que ce monstre s'apprêtait à faire.

La vampire bondit au dernier moment avec une grâce surnaturelle, s'accrocha au train et disparut de son champ de vision.

Flatlands

Lorsqu'il entendit la camionnette de Fet approcher derrière la boutique, Setrakian se hâta. Il feuilleta à une vitesse effrénée les pages du vieil ouvrage qu'il compulsait, le troisième tome de la *Collection des anciens alchimistes grecs*, par Berthelot et Ruelle, publié à Paris en

1887, passant alternativement de ses pages imprimées aux feuilles où il avait recopié des symboles du *Lumen*. Il s'intéressait à l'un d'eux en particulier. Il trouva enfin la gravure qu'il cherchait, resta immobile quelques instants.

Un ange coiffé d'une couronne d'épines, le visage dépourvu d'yeux et de lèvres, chacune de ses six ailes festonnée de nombreuses bouches. A ses pieds figuraient un croissant de lune et un unique mot.

— « Argentum », lut Setrakian.

Il saisit la page jaunie avec déférence, sépara la gravure de sa reliure, la glissa dans son carnet à l'instant même où Fet ouvrait la porte.

Fet revint avant le coucher du soleil, certain que les vampires ne l'avaient ni suivi ni repéré, ce qui aurait eu pour conséquence de conduire le Maître droit à Setrakian.

Le professeur, qui travaillait installé à une table près de la radio, refermait un de ses livres anciens. Il écoutait à bas volume une émission de divertissement, une des rares voix que diffusaient encore les ondes. Fet se sentait une forte affinité avec Setrakian. Ce sentiment relevait en partie du lien qui se crée entre les soldats en temps de guerre, la fraternité des tranchées... la tranchée, dans leur cas, étant New York. Venait ensuite l'immense respect qu'éprouvait le dératiseur pour ce vieil homme affaibli qui refusait de déposer les armes. Fet se plaisait à croire qu'il existait des similitudes entre eux, comme leur dévouement à une cause et leur érudition au sujet de leurs ennemis – la différence évidente étant l'envergure de leur tâche, Fet combattant la vermine et les animaux nuisibles, alors que Setrakian, depuis sa jeunesse, œuvrait à éradiquer une race non humaine d'êtres parasites.

En un sens, Fet considérait Eph et lui-même comme les fils de substitution de Setrakian. Frères d'armes, et pourtant dissemblables au possible. L'un consacrait sa vie à guérir, l'autre à exterminer. L'un père de famille diplômé au statut prestigieux, l'autre loup solitaire autodidacte d'origine ouvrière. L'un habitait Manhattan, l'autre Brooklyn.

Toutefois, le scientifique médical, celui qui au début de l'épidémie se trouvait au premier plan, avait vu son influence diminuer de jour en jour depuis que l'on connaissait l'origine du virus. Son négatif, l'employé municipal qui possédait une petite boutique à Flatlands – ainsi qu'un instinct de tueur –, servait à présent aux côtés du vieillard.

Il existait une raison supplémentaire à la sympathie qu'éprouvait Fet à l'égard de Setrakian. Quelque chose qu'il ne pouvait lui confier,

avec quoi lui-même n'était pas tout à fait au clair. Les parents de Fet avaient immigré aux Etats-Unis depuis l'Ukraine (et non la Russie, comme ils le clamaient, ce que Fet continuait d'ailleurs à prétendre), pas seulement pour y chercher l'avenir meilleur auquel aspirent tous les immigrants, mais aussi pour fuir leur passé. Le grand-père paternel de Fet avait été prisonnier de guerre soviétique, enrôlé de force par les nazis dans un camp d'extermination. Fet ignorait s'il s'agissait de Sobibor, de Treblinka ou d'un autre, et n'avait nulle envie de creuser davantage la question. Le rôle de son grand-père dans la Shoah avait été révélé vingt ans après la fin de la guerre, et on l'avait incarcéré. Pour sa défense, il avait avancé qu'il n'était qu'une victime des nazis, qu'on l'avait forcé à endosser le rôle abject de garde. Dans les camps, on avait placé les Ukrainiens d'extraction germanique à des postes d'autorité, alors que les autres se tuaient à la tâche au gré des caprices des directeurs sadiques. La partie plaignante avait néanmoins fait la preuve de ressources financières apparues après guerre, qui lui avaient permis de créer une entreprise textile et dont il n'avait su expliquer l'origine. Mais c'était une photographie floue de lui en uniforme noir, devant une clôture de barbelés, une carabine dans ses mains gantées, ses lèvres formant ce que certains qualifiaient de sourire narquois, d'autres de grimace, qui avait permis de le faire condamner. Le père de Fet n'abordait jamais le sujet. Ce que Fet savait, il le tenait de sa mère.

La honte peut accabler des générations de descendants, et Fet la portait encore comme un terrible fardeau. Dans les faits, nul ne peut être tenu pour responsable des agissements de son grand-père, et pourtant...

Pourtant, on hérite des péchés de ses aïeux comme des traits de leur visage. Ils nous transmettent leur sang, ainsi que leur honneur ou leurs méfaits.

Fet n'avait jamais autant souffert de cette filiation que depuis peu, particulièrement dans ses rêves. Une scène revenait souvent perturber son sommeil. Fet se rendait dans le village d'origine de sa famille, lieu dans lequel il n'avait en vérité jamais mis les pieds. Là, il trouvait toutes les portes et les fenêtres closes, mais on l'observait. Soudain, un éclat de lumière orange éblouissant surgissait à l'autre bout de la rue et fondait sur lui. Un étalon enflammé lui fonçait dessus au galop. Toujours au dernier moment, Fet plongeait pour l'éviter, se retournait et le regardait filer dans la campagne en laissant derrière lui une traînée de fumée noire.

— C'est comment, dehors ?

— Silencieux, menaçant, dit Fet en posant sa sacoche.

Il se débarrassa de sa veste, puis proposa à Setrakian du beurre de

cacahuètes et des biscuits salés qu'il était passé prendre chez lui.

— Des nouvelles ? s'enquit-il.

— Aucune, répondit Setrakian, qui inspecta l'en-cas comme s'il envisageait de le refuser. Ephraïm aurait dû rentrer depuis longtemps.

— C'est à cause des ponts. Ils sont encombrés.

— Hmm.

Setrakian défit le papier d'emballage des biscuits, en renifla un et le goûta.

— Vous avez trouvé les plans ?

Fet tapota sa poche. Il s'était rendu dans un entrepôt des Services des travaux publics, à Gravesend, afin de se procurer les plans des égouts de Manhattan, en particulier ceux de l'Upper East Side.

— Oui, c'est bon. La question, c'est de savoir si on aura l'occasion de s'en servir.

— J'en suis certain.

Fet sourit. La foi inébranlable du vieil homme ne manquait jamais de le reconforter.

— Vous pouvez m'expliquer ce que vous avez vu dans ce livre ?

Setrakian alluma une pipe.

— J'y ai vu... j'y ai tout vu. J'y ai vu l'espoir, oui. Mais aussi... notre fin. La fin du monde.

Il sortit une reproduction du dessin de croissant de lune qu'ils avaient vu à la fois dans le métro, grâce à la vidéo qu'en avait réalisée Fet, et dans les pages du *Lumen*. Le professeur l'avait recopié trois fois.

— Ce symbole, comme le vampire lui-même et la façon dont on le percevait jadis, c'est un archétype. Commun à l'humanité entière, en Orient et en Occident, mais qui contient en son sein une permutation différente. Latente, mais qui se révèle avec le temps, comme les prophéties. Regardez bien...

Il prit les trois morceaux de papier, les étala sur une table lumineuse de fortune et les superposa.

— N'importe quelle légende, créature, ou symbole, que nous rencontrons par hasard existe déjà dans un vaste réservoir cosmique où attendent les archétypes, telles des formes qui apparaissent à l'entrée de notre caverne de Platon. Il est dans notre nature de nous croire intelligents et sages, à la pointe de la science, et de voir en nos prédécesseurs des êtres simples et naïfs... alors qu'en réalité nous ne faisons que refléter l'ordre de l'univers, dont nous subissons le joug.

Les trois lunes pivotèrent sur le papier et se rejoignirent.

— Ce ne sont pas des lunes. Ce sont des occultations. Trois éclipses solaires, dont chacune a lieu exactement à des longitudes et latitudes identiques, espacées d'un intervalle de milliers d'années, et qui annoncent un événement, lequel vient de se produire. Elles révèlent la géométrie sacrée des présages.

Stupéfait, Fet constata que les trois formes assemblées constituaient un symbole de danger biologique rudimentaire.



— Ce dessin... je l'ai déjà croisé, dans mon métier. On ne l'a conçu que dans les années 1960, il me semble...

— Tout symbole est éternel. Ils existent avant même qu'on ait pu les imaginer...

— Alors comment se...

— Oh, c'est que nous possédons la connaissance. Nous savons depuis toujours. Nous ne découvrons pas, nous n'apprenons pas. Nous nous rappelons seulement ce que nous avons oublié...

Setrakian désigna le signe.

— C'est une mise en garde. Elle sommeillait dans notre esprit, et se réveille... à l'approche de la fin des temps.

Fet examina la table de travail que Setrakian avait apportée de chez lui. Elle lui servait pour des expériences avec du matériel photographique, et il lui expliqua quelque chose concernant « des essais de technique d'émulsion argentique » que Fet ne comprit pas, mais le vieil homme poursuivit :

— L'argent. Que les alchimistes d'antan appelaient *argentum* et représentaient par cette figure en forme de croissant de lune. Quant à ceci... reprit-il en faisant apparaître la gravure de l'archange. C'est Sariel. Dans certains manuscrits énochiens, on le nomme Araziel, Azaradel. Des noms très similaires à Azraël ou Ozryel...

Placées les unes à côté des autres, ces illustrations avaient une unité frappante. Une convergence, une direction un but.

Setrakian éprouva un regain d'énergie et d'entrain. Son esprit était en chasse.

— Ozryel est l'ange de la mort. Les musulmans l'appellent « celui aux quatre visages, aux mille yeux et bouches, aux soixante-dix mille pieds et aux quatre mille ailes ». Il a également autant d'yeux et de langues qu'il y a d'hommes sur terre. Mais en fait, ça n'évoque que la

façon dont il peut se multiplier, se répandre...

Les pensées de Fet vagabondaient. Sa plus grande source d'inquiétude concernait l'opération qui consisterait à extraire le ver capillaire du cœur de vampire. Setrakian avait entouré la table de lampes à UV afin de maîtriser le parasite. Tout semblait prêt, et pourtant, à présent que le moment approchait, le vieil homme rechignait à disséquer ce cœur funeste.

Lorsque le professeur se pencha près du bocal hermétiquement fermé, une excroissance tentaculaire jaillit à l'intérieur, et le suçoir à son extrémité adhéra au verre. Ces vers étaient des saletés de sangsues. Fet savait que Setrakian lui donnait des gouttes de son sang depuis de nombreuses années, qu'il prenait soin de cet organisme immonde, et il comprenait qu'il ait, ce faisant, fini par ressentir une sorte d'étrange attachement pour lui. C'était assez naturel, mais l'hésitation de Setrakian allait au-delà de la simple nostalgie.

On la sentait issue d'un sentiment plus proche du chagrin véritable. Du désespoir.

Fet se rappela que de temps à autre, au milieu de la nuit, il avait vu le vieil homme s'adresser au bocal pendant qu'il alimentait la chose. Seul à la lueur d'une bougie, il le fixait du regard, lui parlait en murmurant, caressait le verre froid qui renfermait la chair impie. Une fois, Fet aurait juré l'avoir entendu lui chanter une chanson. Très doucement, dans une langue inconnue... pas de l'arménien... une berceuse...

Fet sentit le regard de Setrakian sur lui.

— Je vous demande pardon, professeur, mais... à qui appartient ce cœur ? Ce que vous nous avez raconté sur son origine...

Conscient qu'on l'avait percé à jour, Setrakian dodelina de la tête.

— Je sais... comme quoi je l'aurais arraché à la poitrine d'une jeune veuve dans un village au nord de l'Albanie ? Vous avez raison, cette version n'est pas tout à fait véridique.

Les yeux du vieil homme se mirent à briller. Une larme tomba et, lorsqu'il parla enfin, ce fut à voix basse, comme l'exigeait son récit.

INTERLUDE III

LE CŒUR DE SETRAKIAN

Setrakian arriva à Vienne en 1947, en compagnie de milliers d'autres rescapés de l'Holocauste. Sans le sou, il s'installa dans la partie soviétique de la ville. Très vite, il commença avec succès à acheter, réparer et revendre des meubles récupérés dans des entrepôts et des demeures abandonnés des quatre secteurs de la capitale autrichienne.

L'un de ses clients devint aussi son mentor : le professeur Ernst Zelman, l'un des derniers membres encore en vie du mythique Wiener Kreis, ou Cercle de Vienne, club philosophique qui existait depuis le début du siècle et que les nazis avaient dissous quelques années auparavant. Parti en exil, Zelman était revenu en Autriche après avoir perdu presque toute sa famille sous le III^e Reich. Il éprouvait une profonde sympathie pour le jeune homme et, dans une Vienne accablée de douleur et de silences – à une époque où parler du « passé » et du nazisme était mal vu –, Zelman et Setrakian furent d'un grand réconfort l'un pour l'autre. Le professeur laissa Abraham emprunter ce qu'il voulait dans sa vaste bibliothèque. Setrakian, célibataire et insomniaque, dévorait les livres les uns après les autres, à toute vitesse. En 1949, il entama des études de philosophie. Quelques années plus tard, dans une université de Vienne aussi perméable qu'éclatée, Abraham Setrakian devint maître de conférences.

Après avoir accepté l'aide financière d'un groupe dirigé par Eldritch Palmer – un magnat qui avait investi dans le secteur américain de Vienne et faisait preuve d'une immense passion pour l'occulte –, Setrakian vit son influence croître tout au long des années 1960, ainsi que sa collection d'objets rares. Cette période fut couronnée par l'acquisition de la canne à tête de loup de Jusef Czardu.

Mais quelques développements et autres révélations convainquirent Setrakian que ses intérêts et ceux de Palmer étaient inconciliables. Le but de l'industriel était diamétralement opposé au sien – chasser les vampires et dévoiler leur cabale –, une incompatibilité aux détestables conséquences.

Le bruit avait couru qu'il fréquentait une de ses étudiantes, ce qui avait eu pour résultat son renvoi de l'université. Setrakian savait qui avait lancé cette rumeur. Elle n'en était pas moins fondée.

Enfant, Miriam Sacher avait contracté la polio, et elle portait depuis des attelles aux bras et aux jambes. Pour Abraham, elle était un superbe petit oiseau aux ailes brisées. A l'origine experte en langues romanes, elle s'était inscrite à plusieurs séminaires de Setrakian et avait peu à peu attiré son attention. Entretenir une relation amoureuse avec l'une de ses étudiantes était interdit, aussi Miriam convainquit-elle son père fortuné d'engager Abraham comme professeur particulier. Afin de se rendre chez les Sacher, Setrakian devait prendre deux tramways pour sortir de Vienne, puis marcher encore une heure. La demeure n'étant pas équipée de l'électricité, Abraham et Miriam devaient lire à la lumière d'une lampe à huile dans la bibliothèque familiale. La jeune femme se déplaçait sur un fauteuil roulant de bois et d'osier que Setrakian poussait près des étagères quand ils avaient besoin de nouveaux livres. Il sentait au passage le parfum enivrant de ses cheveux, grande source de distraction pendant les quelques heures qu'ils ne partageaient pas.

Disgracié par l'université après une longue procédure, honni par la famille de Miriam, Setrakian le Juif s'enfuit avec la jeune aristocrate. Ils se marièrent en secret à Mönchhof. Seuls le professeur Zelman et quelques amis de Miriam assistèrent à la cérémonie.

Au fil des ans, Miriam l'accompagna dans ses expéditions, le réconfortant dans les heures les plus sombres, et ne cessa jamais de croire en son combat. Pendant plus de dix ans, Setrakian subsista en écrivant des opuscules ou en travaillant chez des antiquaires à travers toute l'Europe. Miriam tirait le meilleur de leurs maigres ressources. Chaque soir, Abraham enduisait les pieds de Miriam avec un mélange d'alcool, de camphre et d'herbes, puis massait patiemment ses muscles endoloris – sans lui montrer que ses propres mains le faisaient souffrir tout autant. Nuit après nuit, le jeune Setrakian enseignait tout à Miriam des savoirs et des mythes anciens, ou lui contait des histoires aux nombreux sens cachés. Il finissait toujours par lui fredonner de vieilles berceuses allemandes pour l'aider à oublier sa douleur et à s'endormir.

Au printemps 1967, Abraham Setrakian retrouva la piste d'Eichhorst en Bulgarie, et sa soif de vengeance attisa le feu qui n'avait jamais cessé de brûler en lui. Eichhorst, le commandant de Treblinka, était l'homme qui lui avait remis son étoile jaune, et qui avait à deux reprises promis de l'exécuter lui-même. Tel était le lot d'un Juif dans un camp de la mort.

Setrakian suivit ensuite Eichhorst dans les Balkans. L'Albanie était depuis la fin de la guerre une nation communiste et, pour une raison ou une autre, les *strigoï* semblaient prospérer sous de tels régimes. Setrakian espérait que le nazi, ce champion maléfique de la mort

industrielle, le conduirait à son ancien bourreau.

En raison de son infirmité, Setrakian laissa Miriam dans un village non loin de Shkodër et se rendit sur un cheval de bât dans la vieille ville de Drisht. Abraham tira l'animal récalcitrant le long de pentes de calcaire, sur d'antiques chemins qui dataient de l'époque ottomane et menaient au château perché au faite de la colline.

La citadelle de Drisht (Kalaja e Drishtit) appartenait à une série de forteresses byzantines construites au XII^e siècle. Elle avait été régie par le Monténégro puis, quelque temps, par Venise, avant que la région ne tombe aux mains des Turcs, en 1478. Presque cinq cents ans plus tard, ses remparts en ruine accueillaient un village musulman, une petite mosquée et les restes du château à l'abandon.

Setrakian trouva la bourgade déserte, sans aucun signe d'activité récente. Les Alpes dinariques au nord, l'Adriatique et le canal d'Otrante à l'ouest présentaient un spectacle époustouflant de beauté.

Le château délabré, inhabité depuis plusieurs siècles, offrait un lieu rêvé pour la chasse au vampire. Setrakian aurait dû comprendre que les apparences étaient trompeuses.

Il découvrit le cercueil dans une cave de la forteresse. C'était un caisson hexagonal, simple et moderne, vraisemblablement en cyprès. Pas une seule trace de métal : les clous étaient remplacés par des chevilles et les charnières par du cuir.

La nuit n'était pas tombée, mais la lumière qui entrait dans la pièce ne suffirait pas. Setrakian dégaina son épée, prêt à en finir avec son ennemi. Il souleva le couvercle.

La bière était vide. Pire encore : sans fond. Rivée au sol, elle faisait office de trappe. Setrakian accrocha une lampe à son front et regarda à l'intérieur.

Un puits s'enfonçait sur quatre mètres avant de repartir à l'horizontale.

Setrakian prit son équipement – une torche électrique supplémentaire, un sac de piles et ses longues dagues en argent (il ne découvrirait que plus tard les propriétés des rayons ultraviolets, et de toute façon les Luma n'existaient pas encore), puis se délesta de sa nourriture et de la plus grande partie de son eau. Il attacha sa corde à une chaîne fixée au mur et entreprit de descendre sous terre.

Dans les tunnels qui empestaient l'urine de *strigoï*, il avança avec précaution pour ne pas souiller ses bottes, tendant l'oreille à chaque tournant et laissant une marque à chaque embranchement. Il se rendit bientôt compte qu'il tournait en rond.

Setrakian décida donc de revenir sur ses pas et de remonter dans le

château. Il y attendrait la nuit et le réveil de ses habitants.

Une fois de retour à son point de départ, Abraham leva la tête et trouva le cercueil fermé. Sa corde avait disparu.

Déjà chasseur de vampires aguerri, il ne ressentit pas la peur, mais la colère. Il s'enfonça aussitôt dans le dédale de galeries. S'il voulait survivre, il devait être un prédateur et non une proie.

Cette fois, il choisit un itinéraire différent et finit par débusquer une famille de quatre villageois. Des *strigoï*, dont les yeux rouges luisaient dans le faisceau de sa lampe.

Ils étaient trop faibles pour l'attaquer. Seule la mère se mit debout. Setrakian reconnut chez eux les traits caractéristiques des créatures mal nourries : leur peau était sombre, leur aiguillon saillait dans leur gorge, et ils semblaient hébétés.

Il les libéra facilement, et sans pitié.

Abraham trouva deux autres familles. Si l'une se montra plus vigoureuse, aucune ne lui posa de réelle difficulté. Dans une salle, il découvrit les restes d'un enfant *strigoï* victime d'une tentative malheureuse de cannibalisme vampirique.

Et toujours pas la moindre trace d'Eichhorst.

Après avoir tué tous les occupants du réseau souterrain sans avoir trouvé d'autre sortie, il retourna sous le cercueil et gratta la paroi du puits avec sa dague afin de creuser une prise pour son pied. Il recommença ensuite quelques centimètres plus haut. Ce travail lui prit des heures, car l'argent n'était pas adapté à cette entreprise. La lame s'ébréçait et finit par se tordre. La poignée en fer se révéla plus efficace. Il eut le temps de s'interroger sur la présence inexplicable des villageois transformés dans ces galeries, qui n'augurait rien de bon, mais se força à oublier son anxiété pour se concentrer sur sa tâche.

Après des heures de labeur, ses mains étaient couvertes d'un mélange de sang et de poussière, et il avait de plus en plus de mal à tenir ses outils. Il parvint enfin sous le plancher du cercueil, se hissa dedans puis à l'extérieur, affolé, paranoïaque. Son sac avait disparu et avec lui ses vivres.

Quand Setrakian quitta le château, il faisait grand jour, malgré un ciel chargé. Il avait l'impression d'avoir passé plusieurs années sous terre.

Il trouva son cheval éviscéré sur le chemin. Sa carcasse était froide.

Les nuages se dispersèrent tandis qu'il regagnait le village. Un fermier lui échangea sa montre cassée contre un peu d'eau et des biscuits durs comme la pierre. Setrakian apprit après force pantomimes qu'il était resté enfermé trois jours et trois nuits.

Il retourna dans la maison qu'il avait louée. Miriam n'était pas là. Pas de message, rien, ce qui ne lui ressemblait pas. Il frappa chez les voisins, puis de l'autre côté de la rue. Un homme finit par entrouvrir sa porte.

Non, il n'avait pas vu sa femme, lui répondit-il dans un grec très approximatif.

Son épouse terrifiée tentait de se cacher derrière lui. Setrakian demanda si tout allait bien.

Le mari expliqua que deux enfants avaient disparu la nuit précédente. Pour les villageois, c'était l'œuvre d'une sorcière.

Setrakian regagna sa maison, où il s'assit lourdement sur une chaise et enfouit son visage dans ses mains. Il attendit la nuit et le retour de Miriam.

Elle arriva sous la pluie, libérée des béquilles et des attelles qui l'avaient portée toute sa vie. Ses cheveux trempés pendaient sur ses épaules, sa peau était blanche et lisse, ses habits maculés de boue. Elle se tenait la tête haute, telle une femme de la bonne société prête à accepter un nouveau venu dans son cercle. Elle était flanquée des deux enfants qu'elle avait changés en vampires, et qui ne s'étaient pas encore remis de leur transformation.

Ses jambes étaient raides et foncées. Le sang s'était accumulé à ses extrémités ; ses pieds et ses mains étaient presque noirs. Plus aucune trace de la démarche d'infirme dont Setrakian avait essayé nuit après nuit de la délivrer.

Avec quelle vitesse son grand amour était devenu cette créature ignoble... Un *strigoï* friand des enfants qu'elle n'avait pu porter de son vivant.

Setrakian se leva en pleurant doucement. Une part de lui voulait descendre en enfer avec elle, s'abandonner au vampirisme.

Il la tua avec beaucoup d'amour et bien des larmes, puis fit de même avec les enfants, mais il était décidé à garder quelque chose de sa femme à jamais par-devers lui.

Avoir la pleine conscience de la démence de ses actes ne les rend pas sensés pour autant – comme arracher le cœur contaminé de sa femme, animé par un ver de sang, pour le conserver ensuite dans un bocal.

La vie n'est que folie, avait pensé Setrakian une fois sa sinistre besogne achevée. Et l'amour aussi.

Après un dernier moment passé avec le cœur de sa femme, Setrakian prononça des paroles – « Pardonne-moi, ma bien-aimée » – que Fet entendit à peine et ne comprit pas, et se mit au travail.

Il trancha le cœur non pas avec une lame d'argent, ce qui aurait été fatal au ver, mais avec un couteau en acier inoxydable, et rognait l'organe contaminé morceau par morceau. Le parasite ne tenta pas de s'échapper avant que Setrakian approche le cœur d'une des lampes à UV. Plus épais qu'une mèche de cheveux, grêle et vif, le ver capillaire rosâtre jaillit et visa aussitôt les doigts du vieil homme, mais Setrakian était prêt. Il le sectionna en deux, puis Fet enferma chaque morceau sous un grand verre.

Les vers se régénérèrent et entreprirent d'explorer la paroi de leur nouvelle cage.

Setrakian s'attela à la préparation de son expérience. Fet s'assit sur un tabouret et regarda les choses se débattre, animées par la soif du sang. Il se rappela la mise en garde que Setrakian avait adressée à Eph, concernant la destruction nécessaire de Kelly : « En délivrant un être aimé, on a un aperçu de ce qu'être transformé signifie : aller à l'encontre de sa nature profonde. On en ressort changé à jamais. »

Et à Nora, à propos de l'amour qui était la véritable victime de ce fléau, l'instrument de notre effondrement : « Les non-morts reviennent chercher leurs proches. L'amour humain altéré et perverti en besoin vampirique. »

— Pourquoi ne vous ont-ils pas tué dans ces souterrains, si c'était un piège ? s'enquit Fet.

Setrakian interrompit un instant ses manipulations.

— Ça vous paraîtra peut-être difficile à croire, mais ils me craignaient. J'étais encore dans la fleur de l'âge, vif et fort. Ils sont sadiques, certes, mais ils étaient en très petit nombre, à l'époque. Leur instinct de survie primait. L'expansion effrénée de leur espèce relevait du tabou. Pourtant, il leur fallait me faire du mal. C'est ce qu'ils ont fait.

— Ils vous craignent toujours.

— Pas moi, non. Ce que je représente. Ce que je sais. Car en vérité, que peut un vieillard seul contre une horde de vampires ?

Fet ne crut pas une seconde à l'humilité de Setrakian.

— Le fait que nous n'abandonnions pas, poursuivit le professeur, l'idée que l'esprit de l'homme s'acharne en dépit de l'adversité absolue, tout cela les intrigue. Ils sont arrogants. Leur origine, si elle se confirme, l'attestera.

— C'est quoi, leur origine ?

— Quand nous serons en possession du livre, dès que j'en aurai la certitude... je vous la révélerai.

Le volume de la radio baissa, et Fet mit d'abord cette atténuation sur le compte de son oreille endommagée. Il actionna la manivelle pour redonner courant et autonomie à l'appareil. On n'entendait quasiment plus de voix sur les ondes, remplacées par des interférences confuses et, de temps à autre, des sifflements aigus. Une station sportive était toutefois encore en mesure d'émettre, et même si ses talentueux présentateurs semblaient avoir déserté l'antenne, un producteur solitaire continuait à travailler. Il avait repris le micro et changé la programmation cent pour cent baseball et football américain, préférant relayer des informations sélectionnées sur Internet ou transmises par des auditeurs.

« ... apprend sur le site Internet national du FBI que les agents fédéraux ont placé le Dr Ephraïm Goodweather en détention après un incident survenu à Brooklyn. Goodweather est l'ancien officiel du CDC en cavale qui avait diffusé la vidéo du bonhomme enchaîné comme un chien dans une cabane de jardin, vous vous souvenez ? Rappelez-vous quand ces histoires de démon nous paraissaient délirantes... c'était le bon temps. Bref, on l'a arrêté pour... eh bien ! Tentative d'assassinat ? Bon sang ! Juste au moment où on pouvait enfin espérer obtenir des réponses. Ce type était quand même au centre des événements, au début même, si je ne m'abuse. Il était de ceux qui sont entrés dans l'avion, le vol 753. Ensuite on l'a recherché pour le meurtre d'un gars qui bossait pour lui et qui avait fait partie des premiers à intervenir. Jim... Kent, je crois. A l'évidence, il joue un rôle important. A mon avis, ils vont le réduire au silence comme ils l'ont fait pour Oswald. Deux balles dans le bide et on n'en parle plus. Une nouvelle pièce de ce puzzle géant que personne ne semble capable d'assembler. Si vous m'écoutez, que vous avez des idées ou des théories sur la question, et que votre téléphone fonctionne encore, appelez-moi au standard. »

Setrakian ferma les yeux, l'air abattu.

— Tentative d'assassinat ? répéta Fet.

— Sur Palmer.

— Palmer ! C'est pas une accusation bidon, d'après vous ?

La stupéfaction de Fet céda vite la place à l'admiration.

— Descendre Palmer... Sacré toubib ! J'aurais dû y songer.

— Heureusement que non.

Fet passa la main dans ses cheveux, comme s'il se réveillait.

— « Il n'en resta plus que deux », c'est ça ? dit-il. Comme dans *Les*

Dix Petits Nègres ?

Il regarda dans la boutique par la porte entrouverte. Dehors, le crépuscule tombait.

— Vous étiez au courant, alors ?

— Je m'en doutais.

— Vous ne vouliez pas l'en empêcher ?

— Je voyais bien que... qu'il n'y avait pas moyen de l'arrêter. Il faut parfois laisser libre cours à ses impulsions. Vous devez comprendre... C'est un scientifique médical entraîné dans une pandémie, dont la source remet en question tout ce qu'il croyait savoir. Ajoutez à cela le conflit personnel qui implique sa femme. Il a choisi le chemin qui lui paraissait le bon.

— C'était gonflé. Ç'aurait eu des répercussions, s'il avait réussi ?

— J'imagine que oui, dit Setrakian en reprenant son bricolage.

Fet sourit.

— Je pensais pas qu'il aurait les tripes...

— Je suis convaincu que lui non plus.

Fet crut apercevoir une ombre devant la vitrine, à la périphérie de son champ de vision. La silhouette lui avait semblé massive.

— J'ai l'impression que nous avons un client, annonça-t-il en se redressant.

Setrakian se leva, s'empara de sa canne à tête de loup, en fit pivoter le pommeau et tira quelques centimètres de lame.

— Restez là, dit Fet. Tenez-vous prêt.

Muni de son pistolet à clous et d'une épée, il sortit par derrière, redoutant l'arrivée du Maître.

Dehors, Fet vit le colosse : un homme d'une soixantaine d'années, aux sourcils épais, aussi imposant que lui. Les jambes légèrement fléchies, il s'appuyait plus sur l'une que sur l'autre, et avançait les mains devant lui à la façon d'un catcheur.

Ce n'était pas le Maître, ni un vampire. Ses yeux le confirmaient. Même les créatures transformées depuis peu se mouvaient de façon étrange, davantage comme un animal ou un insecte.

Deux types émergèrent de derrière la camionnette. L'un d'eux, bardé de quincaillerie et qui avait l'allure d'un bulldozer malgré sa petite taille, montrait les crocs comme un pitbull. Le deuxième, plus jeune, braquait une épée vers Fet, la pointe dirigée vers sa gorge.

A l'évidence, l'argent n'avait pas de secret pour eux.

— Je suis humain, dit Fet. Si vous êtes venus piller, j'ai que de la

mort-aux-rats, ici.

— On cherche un vieux, annonça une voix dans son dos.

Fet se déplaça de façon que tous se trouvent devant lui. Le dernier à s'être manifesté était Gus, armé d'un long couteau. Son col en partie déchiré révélait la phrase SOY COMO SOY tatouée sur sa clavicule.

Trois membres de gang hispaniques et un ancien catcheur aux mains comme des battoirs...

— Il commence à faire nuit, les p'tits gars, déclara Fet. Je vous conseille de rentrer chez vous.

— C'est ça, ouais, dit Creem.

— Le prêteur sur gages, il est où ? demanda Gus.

Ces voyous étaient armés comme des chasseurs de vampires, mais Fet restait sur le qui-vive.

— Je connais aucun prêteur sur gages.

— Dans ce cas, on va fouiller la baraque, enfoiré.

— Pour ça il faudra me buter d'abord, rétorqua Fet en agitant son pistolet. Je te préviens, ce flingue, c'est du vicieux. Le clou vient se planter dans l'os. Vampire ou pas, tu le sentiras passer. Tu gueuleras comme un goret quand tu essaieras de retirer cinq centimètres d'argent de ton orbite, *cholo*.

— C'est bon, Vassili, dit Setrakian dans son dos.

Gus vit le vieil homme, puis ses mains. Tout déglingué comme dans son souvenir, le prêteur sur gages semblait encore plus âgé, plus tassé. Leur première rencontre ne datait que de quelques semaines, mais ce moment lui parut remonter à plusieurs années. Il se demanda si Setrakian allait le reconnaître.

Le professeur l'examina.

— Nous nous sommes vus en prison...

— En prison ? s'étonna Fet.

Setrakian donna une tape chaleureuse sur le bras de Gus.

— Tu as suivi mon conseil. Tu as appris. Et survécu.

— *Aguevo*. J'ai survécu, oui. Et vous... vous êtes sorti.

— J'ai eu un coup de chance, répondit Setrakian en regardant les autres. Et ton ami ? Celui qui était infecté ? Tu as fait ce qu'il fallait ?

Gus grimaça à ce souvenir.

— *Si*. Je l'ai liquidé. Et depuis, tuer, je ne fais plus que ça.

Angel fouilla dans le havresac suspendu à son épaule, et Fet le mit en joue.

— Doucement, le costaud.

Le catcheur présenta le coffret en argent qu'ils avaient récupéré dans la boutique Knickerbocker. Gus le lui prit et en retira une carte, qu'il tendit au prêteur sur gages.

Dessus figurait l'adresse de Fet.

Setrakian remarqua que la boîte était cabossée et noircie, et qu'un de ses coins avait été déformé par la chaleur.

— Ils ont envoyé une équipe pour vous tuer, expliqua Gus. Les vampires ont utilisé la fumée des incendies pour cacher le soleil et attaquer de jour. Il y en avait partout dans votre magasin quand on est arrivés.

Gus désigna ses camarades d'un signe de tête.

— On a dû faire sauter l'immeuble pour se sortir de là avec du sang encore rouge dans les veines.

On ne lut chez Setrakian qu'une lueur fugace de regret.

— Alors... tu as rejoint la bataille.

— La bataille, c'est moi, rétorqua Gus. Depuis quelques jours, c'est le grand nettoyage... J'en ai buté trop pour tenir le compte.

L'air inquiet, Setrakian observa de plus près le poignard de Gus.

— Puis-je te demander où tu t'es procuré des armes de si belle facture ?

— Direct à la source, fanfaronna Gus. Ils sont venus me chercher quand j'avais encore les menottes aux poignets et que je fuyais les keufs. Ils m'ont cueilli en pleine rue.

L'expression de Setrakian se fit ténébreuse.

— Qui ça, « ils » ?

— Eux, les vieux vampires.

— Les Aînés, rectifia Setrakian.

— Bordel de merde ! gronda Fet.

Setrakian lui fit signe de rester patient.

— Je t'en prie, dit-il à Gus. Explique-toi.

Gus lui relata la proposition des Aînés, raconta qu'ils détenaient sa mère, et qu'il avait recruté les Saphirs à Jersey City comme chasseurs de jour.

— Vous êtes des mercenaires, commenta Setrakian.

Gus le prit comme un compliment.

— On lave le sol à grande eau avec du sang laiteux. Niveau escadron de la mort, on est des chefs. On les trucidé à tour de bras, ces

enfoirés.

Angel hocha la tête d'un air appréciateur. Il lui plaisait, ce même.

— Les Aînés pensent que c'est une attaque organisée, poursuivit Gus. Une prolifération qui brise leurs règles d'intégration au clan et menace de dévoiler leur existence. Une sorte d'opération Choc et Effroi, j'imagine.

Fet ricana.

— T'imagines ? C'est une blague ? Toi et ta bande, vous connaissez que dalle à ce qui se trame. Vous savez même pas dans quel camp vous êtes, en fait.

— Un instant, s'il vous plaît, dit Setrakian, qui fit taire Fet d'un geste. Savent-ils que tu es ici ?

— Non.

— Ils ne vont pas tarder à le découvrir, et ça va leur déplaire.

Setrakian perçut l'inquiétude de Gus et leva les mains pour le rassurer.

— N'aie crainte. Nous vivons une période d'anarchie, une situation peu enviable pour ceux qui ont du sang rouge dans les veines. Je suis ravi que tu sois venu me chercher.

Fet avait appris à apprécier la lueur qui brillait dans les yeux du vieillard quand une idée se formait dans son esprit. Celle qu'il y vit alors l'aïda à se détendre.

— Tu pourrais peut-être me rendre un service, dit Setrakian à Gus.

Le jeune homme lança un regard hautain à Fet, comme pour lui signifier : « Dans les dents. »

— Y a qu'à demander, répondit-il. Je vous en dois une tapée.

— Tu vas nous conduire, mon ami et moi, auprès des Aînés.

Antenne du FBI, Brooklyn-Queens

Assis seul dans la salle de débriefing, les coudes sur une table éraflée, Eph se frottait calmement les mains. Il flottait là une odeur de café froid, même s'il n'y en avait nulle part dans la pièce. La lampe du plafond projetait sa lumière sur la glace sans tain et mettait en relief des traces de doigts, restes fantomatiques d'un interrogatoire récent.

Etrange sensation que de se savoir observé, et même scruté. Cela influe sur notre comportement, jusqu'à notre posture, notre façon de nous humecter les lèvres, de nous regarder ou pas dans le miroir derrière lequel sont tapis ceux qui vous gardent en captivité. Si les rats

de laboratoire savaient qu'on les examine sous toutes les coutures, chacune des expériences auxquelles on les soumet prendrait une autre dimension.

Eph avait hâte de leur parler, peut-être plus que les agents du FBI ne souhaitaient l'écouter. Il espérait que leurs questions lui donneraient une idée de l'enquête en cours et, ce faisant, lui indiqueraient dans quelle mesure les forces de l'ordre et les autorités comprenaient l'invasion des vampires.

Par le passé, il avait lu que s'endormir en attendant d'être interrogé constituait un indice fort de la culpabilité du suspect. On avançait comme explication à ce phénomène que l'absence de moyen physique d'évacuer sa nervosité, ainsi que la nécessité inconsciente de se cacher ou de s'échapper, épuisait l'esprit.

Eph était exténué et avait mal partout, mais, paradoxalement, il se sentait soulagé. Il était hors concours. En détention chez les fédéraux. Plus besoin de se battre. De toute façon, il n'avait pas été d'une grande aide à Fet et Setrakian. Maintenant que Zack et Nora se trouvaient en sécurité hors de l'épicentre de l'infestation et qu'ils étaient partis s'abriter à Harrisburg, il estimait préférable d'avoir été exclu sur carton rouge plutôt que de rester sur le banc de touche.

Deux agents entrèrent sans se présenter. Ils lui mirent les menottes, ce qui lui parut étrange. Ils ne les verrouillèrent pas dans son dos mais devant lui.

Ils le firent sortir de la pièce, passèrent devant le local de garde à vue vide et le conduisirent à un ascenseur à clé. Nul ne prononça un mot pendant qu'ils montaient. La porte s'ouvrit sur un couloir dépourvu de toute décoration, qu'ils prirent jusqu'à un petit escalier débouchant sur le toit.

Là attendait un hélicoptère dont les rotors gagnaient déjà en vitesse et tranchaient l'air de la nuit. L'endroit étant trop bruyant pour poser des questions, Eph se courba comme les autres, pénétra avec eux dans le ventre de l'appareil et les laissa boucler son harnais de sécurité.

Ils s'élevèrent au-dessus de Kew Gardens et du grand Brooklyn. Le pilote dut slalomer entre d'épaisses colonnes de fumée noire. En contrebas, la ville était en proie aux flammes et à la dévastation. Le mot « surréaliste » ne suffisait pas à décrire le spectacle.

Lorsqu'il s'aperçut qu'ils franchissaient l'East River, Eph se demanda pour de bon où ils l'emmenaient. Sur le Brooklyn Bridge, il vit les rampes de gyrophares de la police et des pompiers, mais personne dehors, ni aucun véhicule en mouvement. Lower Manhattan se dressa rapidement autour d'eux tandis qu'ils amorçaient une descente, et les bâtiments les plus hauts restreignaient son champ de vision.

Eph savait que le quartier général du FBI se trouvait dans Fédéral Plaza, à quelques rues au nord du City Hall. Pourtant, ils restèrent dans le secteur des finances.

L'hélico remonta et se dirigea droit vers l'unique toit éclairé à des pâtés d'immeubles à la ronde : un cercle rouge de lampes d'atterrissage délimitait un héliport. L'appareil se posa en douceur, puis les agents firent quitter son siège à Eph sans même se lever et le poussèrent à l'extérieur.

Il resta là, penché en avant, les vêtements fouettés par le vent tandis que l'hélicoptère repartait vers Brooklyn. Ils l'avaient laissé seul, et toujours menotté.

Dans la troposphère encombrée de fumée qui flottait au-dessus de Manhattan, Eph perçut l'odeur de brûlé et d'air iodé. Il se rappela la traînée de poussière du World Trade Center, panache gris-blanc qui s'était répandu sur la ville tel un nuage de désespoir.

Celui qui s'élevait à présent était noir, bloquait la lueur des étoiles et rendait la nuit plus ténébreuse encore.

Décontenancé, Eph tourna en rond puis dépassa l'anneau de spots et contourna un des groupes de compression du système de climatisation. Il vit une porte ouverte d'où émanait une faible lumière, s'arrêta devant et réfléchit pour savoir s'il devait entrer ou pas, puis conclut qu'il n'avait pas le choix. Soit il se jetait dans le vide, soit il explorait les lieux.

A l'intérieur, un panneau SORTIE diffusait une chiche lueur rouge, et un long escalier descendait jusqu'à une autre porte entrebâillée. Derrière, un couloir couvert de moquette et orné de coûteuses appliques. Un homme en costume foncé se tenait à mi-distance, les mains croisées à hauteur de la taille. Eph s'immobilisa, prêt à s'enfuir.

L'inconnu ne bougea pas et ne parla pas, mais Eph constata que ce n'était pas un vampire.

Un logo serti dans le mur figurait une sphère noire sectionnée en son milieu par une ligne bleu acier. Le symbole du groupe Stoneheart. Eph s'aperçut pour la première fois qu'il ressemblait à une occultation solaire.

Eph eut une poussée d'adrénaline, son corps se préparant au combat, mais l'homme de chez Stoneheart tourna les talons et alla au bout du corridor, où il lui ouvrit une porte.

Eph la franchit avec prudence. L'homme ne le suivit pas, referma derrière lui.

Des œuvres d'art décoraient la vaste pièce, toiles géantes d'une abstraction violente qui représentaient des scènes cauchemardesques.

De la musique diffusée à bas volume semblait lui parvenir à un niveau sonore inchangé, où qu'il se trouvât.

Dans un coin, à l'extrémité de l'immeuble aux parois de verre, on avait dressé une table pour un couvert, tournée vers l'île de Manhattan.

Un filet de lumière tamisée caressait la nappe blanche. Un majordome, ou un serveur, arriva en même temps qu'Eph et tira pour lui l'unique chaise. Eph examina cet homme âgé pendant que celui-ci attendait sans croiser son regard, convaincu que son hôte allait prendre le siège qu'on lui offrait.

Eph ne le déçut pas. Le domestique le rapprocha alors de la table, lui étendit une serviette sur la cuisse droite, puis repartit.

Eph considéra les grandes fenêtres. Le jeu des reflets créait l'illusion qu'il était assis dehors, dans le vide, soixante-dix-sept étages au-dessus de Manhattan.

Un léger vrombissement s'immisça dans la symphonie agréable que diffusaient les haut-parleurs. Un fauteuil roulant à moteur émergea de la pénombre, et Eldritch Palmer, dont la main frêle actionnait la manette directionnelle, traversa le parquet ciré jusqu'à la table.

Eph voulut se lever, mais M. Fitzwilliam surgit de l'ombre. Son costume paraissait sur le point de craquer sous la pression de ses muscles, et ses cheveux orange ressemblaient à un petit feu contenu qui brûlait sur son crâne massif.

Eph se détendit.

Le vieillard avait une tête triangulaire : large à son sommet, parcourue de veines en S qui ressortaient sur ses tempes, elle rétrécissait pour former un menton qui tremblait avec l'âge.

— Vous êtes une gâchette pitoyable, docteur Goodweather, déclara Palmer. Me tuer aurait peut-être mis un frein à nos avancées, mais à court terme, c'est tout. Vous avez en revanche infligé des dégâts irréversibles au foie d'un de mes gardes du corps, ce qui n'a rien de très héroïque.

Eph resta silencieux, sonné d'être si soudainement passé de l'antenne du FBI de Brooklyn au penthouse de Palmer à Wall Street.

— C'est Setrakian qui vous a envoyé m'abattre, n'est-ce pas ? demanda le vieil homme.

— Non. A sa façon, il a même tenté de m'en dissuader. J'ai agi de ma propre initiative.

— Je dois admettre que j'aurais préféré qu'il soit là à votre place, dit Palmer. M'adresser à quelqu'un qui puisse me relater ce que j'ai accompli, au moins, et me rendre compte de l'étendue de ma réussite.

Quelqu'un qui comprendrait l'envergure de mes actes, même s'il les condamne.

Il fit signe à M. Fitzwilliam.

— Setrakian n'est pas l'homme que vous croyez, ajouta-t-il.

M. Fitzwilliam approcha en poussant devant lui un gros appareil médical à roulettes dont Eph ne connaissait pas la fonction.

— Vous le voyez comme un gentil vieillard. Le magicien blanc. L'humble génie.

L'ancien marine souleva la chemise de son patron, révélant deux valves jumelles implantées dans son flanc chétif à la chair zébrée de cicatrices. Fitzwilliam y connecta deux tubes, les fixa à l'aide de ruban adhésif, puis alluma l'appareil. Une sorte de machine de nutrition.

— En réalité, c'est un balourd. Un incompetent doublé d'un malade mental, un universitaire en disgrâce. Un raté, à tous les égards.

Cette attaque fit sourire Ephraïm.

— S'il était aussi raté que vous le prétendez, vous ne seriez pas en train de me parler de lui en regrettant qu'il ne soit pas là à ma place.

Palmer cligna des paupières, l'air endormi. Il leva la main et, à bonne distance, une porte s'ouvrit. Une silhouette apparut. Eph se crispa, se demandant ce que Palmer lui réservait – si cette charogne comptait se venger –, mais ce n'était que le majordome, qui portait un petit plateau sur le bout des doigts.

Il posa devant Eph un cocktail où des glaçons flottaient dans un liquide couleur ambre.

— Je crois savoir que vous appréciez les alcools forts, dit Palmer.

Eph considéra le verre un instant.

— C'est quoi, ce bordel ? demanda-t-il enfin.

— Un manhattan, répondit Palmer. Ça me semblait approprié.

— Je ne parle pas de la boisson. Qu'est-ce que je fais ici ?

— Vous êtes mon invité pour le dîner. Un dernier repas. *Mon* dernier repas, dit-il en désignant la machine d'un signe de tête.

Le domestique revint muni d'une assiette couverte d'une cloche d'acier inoxydable. Il la plaça devant Eph et ôta le couvercle. Filet de lieu noir glacé, pommes grenaille, mélange de légumes oriental, le tout chaud et fumant.

Eph fixa le plat du regard sans bouger.

— Allons, docteur Goodweather. Depuis combien de temps n'avez-vous pas vu un mets d'une telle qualité ? N'ayez crainte, on n'y a versé ni poison ni drogue. Si je voulais vous tuer, M. Fitzwilliam s'en

chargerait promptement puis se régalerait à votre place.

En fait, c'étaient les couverts mis à sa disposition qu'Eph regardait. Il souleva le couteau pour qu'il reflète la lumière.

— De l'argent, oui, commenta Palmer. Vous ne croiserez pas de vampire ici, ce soir.

Les yeux sur Palmer, Eph saisit sa fourchette et, accompagné par le cliquetis de ses menottes, coupa son poisson. Le vieil homme l'observa tandis qu'il prenait une bouchée et la mâchait, le ventre d'Eph grondant d'anticipation lorsque les sucs explosèrent sur sa langue sèche.

— Cela fait des années que je n'ai pas ingéré d'aliments, dit Palmer. Je me suis habitué à ne pas m'alimenter pendant les phases de convalescence qui ont suivi mes nombreuses interventions chirurgicales. Croyez-moi, on peut perdre le goût pour la nourriture avec une facilité surprenante.

Il regarda Eph déglutir.

— Au bout d'un moment, le simple fait de manger paraît bestial. Grotesque, à vrai dire. Semblable au chat qui dévore un oiseau mort. L'appareil digestif que constituent la bouche, l'œsophage et l'estomac est très rudimentaire. Primitif à souhait.

— Nous ne sommes donc que des animaux, à vos yeux ?

— « Clients » est le terme consacré. Mais vous voyez juste. Nous, la caste supérieure, exploitons les besoins basiques de l'homme pour bâtir nos fortunes. Nous avons monétisé les envies de consommation de l'humain, manipulé la morale et les lois pour diriger les masses grâce à la peur ou la haine, et, ce faisant, réussi à créer un système qui concentre la majorité des richesses mondiales entre les mains d'une poignée de privilégiés. Pendant deux mille ans, cette organisation a plutôt bien fonctionné, je crois, mais toutes les bonnes choses ont une fin. Vous avez pu constater, lors de la récente crise des marchés, que nous fonçons droit dans le mur. De l'argent issu d'argent issu d'argent. Ne reste qu'une alternative : l'effondrement total, que nul ne souhaite, ou bien les plus riches mettent le pied au plancher et raflent la mise. Voilà où nous en sommes.

— Vous avez amené le Maître ici. Vous avez pris les dispositions nécessaires pour qu'il soit à bord du vol 753.

— C'est exact. Mais, docteur, je consacre tant d'énergie à échafauder cette entreprise depuis dix ans que vous raconter son orchestration dans le détail serait un véritable gâchis de mes dernières heures. Navré.

— Vous vendez le genre humain afin de connaître l'immortalité

sous la forme d'un vampire ?

Palmer joignit les mains comme s'il allait prier mais se contenta de les frotter pour se réchauffer.

— Savez-vous qu'autrefois l'île de Manhattan accueillait autant d'espèces différentes que le parc national de Yellowstone ? demanda-t-il à Eph.

— Non, je l'ignorais. Donc, nous les humains, nous ne l'avons pas volé, c'est là votre propos ?

Palmer rit doucement.

— Oh, non. Pas du tout. Ce serait beaucoup trop moralisateur. N'importe quelle espèce dominante aurait assujéti le territoire avec un enthousiasme égal, voire supérieur. Ce que je veux dire, c'est que la terre ne s'en soucie pas. Le système tout entier s'articule autour d'un long cycle de décrépitude et de renaissance. Pourquoi chérissez-vous tant l'humanité ? Vous la sentez déjà qui vous échappe. Il n'y a plus rien à faire. Cette sensation est-elle si désagréable ?

Eph se souvint, avec une pointe de honte, de son apathie dans la salle de débriefing du FBI. Il considéra avec dégoût le cocktail que Palmer souhaitait le voir boire.

— Le plus malin aurait été de conclure un arrangement, reprit Palmer.

— Je n'avais rien à proposer.

Palmer réfléchit à sa réponse.

— Est-ce la raison pour laquelle vous résistez ?

— En partie. Pourquoi les gens comme vous devraient-ils être les seuls à s'amuser ?

Palmer posa les mains sur ses accoudoirs avec la certitude de ceux qui ont connu une illumination.

— Le secret, ce sont les mythes, vous comprenez ? Les films, les livres, les fables. Ils ont fini par s'enraciner. Les divertissements que nous vendions avaient pour seul objectif d'endormir les masses, tout en faisant en sorte qu'elles continuent à avoir envie, à espérer, à convoiter. Tout ce qui pouvait détourner leur attention de la conscience de l'animal en eux et les pousser à tendre vers une vie plus noble, un but supérieur. Vers une existence qui dépasse le cycle de la naissance, de la reproduction et de la mort, conclut-il en affichant un autre sourire.

Eph pointa sa fourchette vers lui.

— C'est pourtant exactement votre cas. Vous pensez que vous allez poursuivre au-delà de la mort. Vous croyez aux mêmes fictions.

— Moi ? Victime de ce grand mythe ?

Palmer réfléchit à cette vision des choses puis l'écarta.

— Je me suis fabriqué un nouveau destin. Je délaisse la mort pour connaître la délivrance. Comprenez bien que l'humanité qui vous tient tant à cœur est déjà asservie, et programmée pour l'assujettissement.

— L'assujettissement ? Qu'entendez-vous par là ?

— Je ne vais pas tout vous expliquer dans le détail. Non pas parce que vous risqueriez d'accomplir un acte héroïque avec ces renseignements... c'est impossible. Il est trop tard. Les dés sont jetés.

L'esprit d'Eph s'emballa. Il se rappela le discours que Palmer avait donné depuis le BGU, ses engagements.

— Pourquoi voulez-vous instaurer une quarantaine maintenant ? Pourquoi verrouiller les villes ? A quoi bon ? A moins que vous ne cherchiez à nous regrouper comme un troupeau.

Palmer ne répondit rien.

— Ils ne peuvent transformer tout le monde, poursuivit Eph, sous peine de créer une pénurie de sang frais. Vous avez besoin d'une source de nourriture fiable.

Les paroles de Palmer lui revinrent soudain.

— L'approvisionnement. Les abattoirs. Vous ne comptez quand même pas...

Palmer croisa les mains sur ses genoux.

— Et la centrale nucléaire ? insista Eph. Pourquoi avez-vous besoin de la mettre en route ?

— Les dés sont jetés, se contenta de répéter Palmer.

Eph essuya son couteau avec sa serviette et les posa tous les deux sur la table. Ces révélations avaient eu raison de son appétit.

— Vous n'êtes pas fou, déclara-t-il, s'efforçant de déchiffrer l'homme qui se trouvait en face de lui. Vous n'êtes même pas un monstre. Non, vous êtes prêt à tout, et mégalomane par-dessus le marché. D'une perversité absolue. Vos machinations prennent-elles leur origine dans votre peur de la mort, vous, l'homme aux richesses colossales ? Vous essayez d'y échapper grâce à votre fortune ? Vous décidez de modifier le cours du destin ? Mais pour quoi faire ? Existe-t-il quelque chose que votre argent ne vous ait pas encore offert ? Que reste-t-il sur cette terre que vous puissiez désirer à ce point ?

Pendant une fraction de seconde passa dans les yeux de Palmer un soupçon de fragilité, voire de crainte. En cet instant, il apparut tel qu'il était : un vieillard souffreteux.

— Vous ne comprenez pas, docteur Goodweather. Je suis souffrant

depuis toujours. Depuis que je suis né, vous entendez ? Je n'ai pas eu d'enfance, ni d'adolescence. J'ai consacré ma vie à combattre ma propre décrépitude. Si je redoute la mort ? Elle est à mes côtés chaque jour. Ce que je veux, à présent, c'est la dépasser. La réduire au silence. Que m'a apporté mon existence d'être humain ? Les moindres plaisirs que j'ai pu connaître ont chaque fois été gâchés par le murmure de la déchéance et de la maladie.

— Peut-être, mais de là à finir vampire ? Une... une créature qui suce le sang ?

— Eh bien, nous avons conclu des accords. J'accéderai au plus haut rang. Même à l'étape suivante, on ne peut se passer d'un système de classes, et l'on m'a promis de siéger au sommet.

— Vous avez reçu la promesse d'un vampire. D'un virus. Que faites-vous de sa volonté ? Il va investir la vôtre comme c'est le cas pour tous ses sbires... en devenir maître, en faire une extension de la sienne. Qu'y a-t-il de bon à cela ? Vous ne ferez que troquer un murmure pour un autre...

— J'ai dû affronter pire, croyez-moi, mais c'est aimable à vous de vous soucier de ma personne.

Palmer regarda, au-delà de leur reflet, la ville qui se mourait en contrebas.

— Les gens préféreront n'importe quel destin à cette situation. Ils accueilleront à bras ouverts la solution que nous leur offrirons, vous verrez. Ils accepteront n'importe quel système ou ordre qui leur donnera une illusion de sécurité.

Il reporta son attention sur Ephraïm.

— Vous n'avez pas touché à votre verre.

— Il se peut que je ne sois pas préprogrammé. Et si nous étions moins prévisibles que vous le pensez ?

— J'en doute. Tout modèle comporte ses anomalies. Le médecin et scientifique de renom qui devient assassin. Amusant. Ce qui manque à la plupart des humains, c'est de voir loin... de saisir la vérité. La capacité d'agir avec une certitude absolue. En tant que groupe – vous avez employé le mot « troupeau » –, on les dirige aisément, et ils sont merveilleusement prévisibles. Capables de vendre, dénoncer et tuer ceux qu'ils prétendent aimer en échange de la tranquillité et de quelques miettes de nourriture.

Palmer parut déçu de constater qu'Eph avait à l'évidence fini de manger et que le repas était terminé.

— Vous allez retourner au FBI, à présent.

— Ces agents sont de connivence ? Jusqu'où remonte la

conspiration ?

— Le FBI ? fit Palmer d'un ton dubitatif. Comme pour toute institution bureaucratique... par exemple, le CDC... dès lors que vous contrôlez la tête, le reste de l'organisation suit les ordres. Les Aînés procèdent ainsi depuis des années. Le Maître ne fait pas exception. Vous ne comprenez pas que c'est pour cette raison que l'on a mis en place des gouvernements ? Alors, non, il n'y a aucune conspiration. Docteur Goodweather, voyons... C'est la même structure qui existe depuis les premières civilisations.

M. Fitzwilliam débrancha Palmer de sa machine de nutrition. Eph constata que le vieillard était déjà à moitié un vampire, la frontière entre l'alimentation par intraveineuse et les repas de sang étant pour le moins ténue.

— Pourquoi m'avez-vous fait venir ici ?

— Pas pour jubiler, je crois que c'est assez clair. Ni pour soulager mon âme.

Palmer gloussa un instant, puis recouvra son sérieux.

— C'est mon ultime soirée en tant qu'homme. Un dîner avec celui qui a tenté de m'assassiner m'a paru fort approprié. Demain, docteur Goodweather, j'existerai dans un lieu que la mort ne peut atteindre. Et votre espèce...

— Mon espèce ? le coupa Eph.

— Elle connaîtra une existence qui dépassera toutes ses espérances. Je vous ai amené un nouveau Messie, et son avènement est proche. Les créateurs de mythes avaient raison, à part en ce qui concerne la façon dont ils ont dépeint la résurrection du Messie. Dieu ne fait que promettre la vie éternelle, alors que le Maître, lui, la donne. Il va vraiment ressusciter les morts et présider au Jugement dernier. Et il va établir son royaume sur terre.

— Et vous, qu'êtes-vous dans cette affaire ? Celui qui l'aura fait roi ? J'ai l'impression que vous n'êtes qu'un pantin qui obéit au doigt et à l'œil.

Palmer pinça ses lèvres desséchées d'un air méprisant.

— Je comprends. Encore une tentative maladroite de semer le doute dans mon esprit. Le Dr Barnes m'a mis en garde contre votre entêtement. Je suppose que vous n'aurez de cesse d'essayer...

— Je n'essaie rien. Si vous ne voyez pas qu'il vous manipule depuis le début, vous méritez de vous prendre un aiguillon dans le cou.

Palmer afficha une expression impassible. Derrière ce masque, en réalité, il bouillait.

— Demain, dit-il, c'est le grand jour.

— Et pourquoi daignerait-il partager le pouvoir avec un autre ? demanda Eph, qui se redressa sur sa chaise et passa les mains sous la table.

Il improvisait, mais il se sentait en confiance.

— Réfléchissez, reprit-il. Par quel contrat est-il tenu de respecter son engagement ? Qu'est-ce que vous avez fait, vous vous êtes serré la main ? Vous n'êtes pas frères de sang... pas encore. Au mieux, demain, à cette heure, vous ne serez qu'un énième vampire dans la ruche. Croyez-en l'expérience d'un épidémiologiste : les virus ne concluent pas de marché.

— Sans moi, il ne serait parvenu à rien.

— Sans votre argent, sans votre influence dans les plus hautes instances, oui. Mais tout ça n'existe plus, répliqua Eph en désignant la ville en proie à l'anarchie.

M. Fitzwilliam vint à côté de lui.

— L'hélicoptère est de retour.

— Le moment est venu de vous souhaiter une bonne soirée, docteur Goodweather, déclara Palmer, qui s'écarta de la table en marche arrière. Et de vous dire adieu.

— Il transforme qui il veut depuis toujours et sans contrepartie. Alors posez-vous la question : si vous êtes si important que vous le prétendez, Palmer, pourquoi vous a-t-il mis dans la file d'attente ?

Palmer s'éloignait lentement. M. Fitzwilliam releva Eph sans ménagement. Par chance, le couteau d'argent qu'il avait glissé sous sa ceinture ne fit que lui égratigner le haut de la cuisse.

— Et vous, qu'est-ce qu'on vous a promis ? demanda-t-il à Fitzwilliam. Vous êtes trop bien portant pour rêver à une vie éternelle sous la forme d'un vampire.

M. Fitzwilliam demeura silencieux. L'arme resta plaquée contre la hanche d'Eph pendant qu'on le reconduisait sur le toit.

TROMBES D'EAU

BLAM !

Nora sursauta. Tous les passagers avaient senti l'impact, mais nul n'en comprenait la cause. Elle-même ne savait pas grand-chose du tunnel qui reliait Manhattan au New Jersey. D'ordinaire, la traversée de l'Hudson durait deux ou trois minutes. Pas d'arrêt. Une seule entrée, une seule sortie. Ils n'avaient probablement pas encore atteint le milieu du souterrain, sa partie la plus profonde.

Un autre choc, une vibration sous le châssis, un grincement qui se propageait d'un bout à l'autre du train. Des années auparavant, le père de Nora avait écrasé un blaireau dans les Adirondacks, au volant de la Cadillac de son oncle. Un bruit assez semblable, en beaucoup plus fort ce coup-ci.

Ce n'était pas un animal.

Et sans doute pas un humain non plus.

Elle se sentit gagnée par la peur. La secousse avait réveillé sa mère, et Nora lui prit la main. Elle reçut en échange un vague sourire et un regard absent.

C'est mieux ainsi, pensa Nora avec un frisson. Elle n'aurait pas à faire face aux questions et aux craintes de la vieille femme. Les siennes lui suffisaient.

Zack était toujours sous l'emprise de ses écouteurs. Les yeux fermés, il dodelinait de la tête, appuyé sur son sac à dos. Marquait-il le rythme, ou somnolait-il ? Il n'avait de toute façon pas conscience de l'inquiétude qui montait dans leur wagon, mais ça ne durerait pas...

Les chocs devenaient plus fréquents, plus sonores. Nora pria pour qu'ils sortent du tunnel le plus vite possible. Voilà ce qui lui déplaisait, dans le train ou le métro : impossible de voir ce sur quoi on fonce. Seul le conducteur avait ce privilège. Les usagers n'avaient droit qu'à un paysage indistinct.

D'autres soubresauts. Nora crut entendre des os craquer, puis un cri inhumain, bientôt noyé par le crissement des freins d'urgence.

Les personnes debout se cramponnèrent aux sièges et aux porte-bagages. Les secousses s'espacèrent mais se firent plus prononcées. On eût dit que le train écrasait des corps. Zack ouvrit les yeux et regarda Nora.

Les roues glissèrent sur les rails dans un hurlement métallique, puis un puissant tremblement projeta les voyageurs au sol.

Leur voiture s'arrêta, penchée sur la droite.

Ils avaient déraillé.

Les lumières s'éteignirent. Quelqu'un poussa un grognement de

panique. L'éclairage de secours s'enclencha.

Nora fit lever Zack sans ménagement. Ils ne devaient pas rester là. Elle prit sa mère par le bras et se dirigea vers la tête du train avant que les autres se soient remis du choc, pour aller voir la partie du tunnel illuminée par les phares de la locomotive. Elle comprit vite que c'était impossible : passagers et bagages lui bloquaient la voie.

Nora entraîna sa mère et Zack vers le sas qui séparait les deux wagons. Alors qu'elle avançait lentement, laissant le temps aux voyageurs de rassembler leurs sacs, un cri retentit dans la première voiture.

Tout le monde se retourna.

— Dépêchons ! s'écria Nora.

Elle se fraya un passage vers la sortie. Les autres pouvaient bien lui lancer des regards noirs – elle avait deux vies à sauver, sans compter la sienne.

Au bout du wagon, un homme tentait de forcer les portes automatiques. Nora jeta un coup d'œil en arrière.

Elle vit une vive agitation dans la voiture voisine... des silhouettes sombres... Un jet de sang gicla contre la vitre de séparation.

Les chasseurs avaient fourni à Gus et à sa bande des Hummer blindés, noirs et argentés. La plus grande partie du chrome avait disparu : on ne pouvait pas contourner tous les obstacles quand il s'agissait de s'ouvrir un chemin dans la ville.

Gus filait à contresens dans la 59^e Rue ; le faisceau de ses phares était la seule lumière devant eux. A cause de sa taille, Fet était assis à l'avant, le sac d'armes à ses pieds. Angel et les autres les suivaient dans une deuxième voiture.

A la radio, l'irréductible animateur avait décidé de diffuser de la musique, pour soulager sa voix – ou sa vessie, qui sait ? Gus grimpa sur le trottoir pour éviter un amas de véhicules abandonnés, Fet reconnut « Dont Let the Sun Go Down on Me^{1} », la chanson d'Elton John.

— Ça me fait pas rire, dit-il en éteignant le poste.

Ils s'arrêtèrent au pied d'un immeuble qui dominait Central Park. Typiquement le genre d'endroit que Fet imaginait en repaire de vampires. Vu depuis le trottoir, il se découpait sur le ciel telle une tour gothique.

Setrakian et Fet entrèrent, l'épée à la main, Angel et Gus sur les talons.

Le hall, peu éclairé et tapissé d'un luxueux papier peint brun, était désert. Gus possédait la clé de l'ascenseur, petite cage en fer aux

câbles apparents, décorée dans le style victorien.

Le couloir du dernier étage était en travaux, ou tel était en tout cas l'effet recherché. Gus laissa ses armes sur un échafaudage.

— Bon, tout le monde pose sa quincaillerie, annonça-t-il.

Fet lança un regard à Setrakian, qui ne réagit pas, sa main toujours serrée sur la poignée de son épée.

— Comme vous voudrez, dit Gus.

Le jeune homme franchit l'unique porte du corridor puis gravit trois marches qui menaient à une antichambre obscure. Fet reconnut l'habituelle odeur d'ammoniac et de terre, perçut aussi une chaleur d'origine organique. Gus écarta un épais rideau et dévoila une grande pièce dont les trois fenêtres dominaient le parc.

Devant chacune d'entre elles se tenait un être chauve, nu et immobile. Ils ressemblaient à trois statues, chargées de veiller sur Central Park.

Fet leva son épée. Son arme fut aussitôt éjectée de sa main, et le sac qu'il tenait de l'autre lui fut arraché.

Il tourna la tête juste à temps pour voir l'épée s'enfoncer dans le mur, le bagage épinglé par la lame.

Il sentit que l'on pressait un objet tranchant contre son cou — pas une lame d'argent, mais une longue dague de fer.

Un visage s'approcha de lui, si pâle qu'il paraissait luire, sa bouche édentée figée en une moue mauvaise. Fet reconnut les yeux rouges d'un vampire.

La gorge gonflée de la créature frémissait d'excitation.

Ces choses se déplaçaient à une vitesse inouïe. Aucune comparaison possible avec les autres monstres.

Pourtant... les trois êtres postés devant les fenêtres n'avaient pas bougé.

Setrakian.

Cette voix s'immisça dans l'esprit de Vassili comme une nappe de brouillard.

Le professeur avait toujours l'épée à la main, rentrée dans son fourreau. Un chasseur appuyait la pointe d'un poignard contre sa tempe.

Gus s'avança.

— Ils sont avec moi.

Ils portent des armes en argent, commenta l'un des gardes, d'une voix plus nerveuse.

— Je ne suis pas venu pour vous détruire, dit Setrakian. Pas cette fois.

Vous n'aurez plus jamais d'occasion aussi parfaite.

— Mais j'en ai eu par le passé, et vous le savez. Oublions pour l'instant nos vieilles querelles. Je me remets à votre merci. J'ai un marché à vous proposer.

Un marché ? Qu'auriez-vous à nous offrir ?

— Le livre. Et le Maître.

Fet sentit le sbire se détendre. La pointe touchait toujours son cou mais n'appuyait plus *contre* sa trachée.

Les trois êtres demeuraient aussi figés que des statues. La voix resta ferme, impérieuse.

Et que voulez-vous en échange ?

— Le monde, répondit Setrakian.

Dans la voiture suivante, les formes sombres avaient commencé à vider les voyageurs de leur sang. Nora écarta l'homme devant elle d'une bourrade, repoussa d'un coup d'épaule une femme en tailleur et chaussures de sport et sortit du train, Zack sur les talons.

Tout cela sans lâcher sa mère une seconde. La voiture de tête avait quitté la voie et s'était couchée en travers. Ils devraient partir dans la direction opposée.

Nora avait troqué un espace exigü pour un autre.

Elle prit sa Luma dans son sac. La batterie bourdonna, puis l'ampoule crépita et émit une lumière bleutée.

Elle éclaira les rails devant elle. Le tunnel était maculé de déjections fluorescentes, qui recouvraient le sol et tachaient les murs. Depuis des jours, les *strigoï* l'empruntaient par centaines pour rejoindre le continent. Pour eux, c'était l'environnement idéal : sombre, sale, et caché aux regards.

D'autres passagers descendirent derrière eux. Quelques-uns se servaient de leurs téléphones portables en guise de torches.

— Quelle horreur ! lâcha quelqu'un.

A la lueur des écrans, Nora vit que les roues ruisselaient de sang blanc. Des lambeaux de peau livide et des fragments d'os pendaient du châssis. Les vampires avaient-ils été percutés par accident ? S'étaient-ils jetés sous le train ?

Ils avaient sans doute agi intentionnellement... Mais pourquoi ?

Nora croyait le savoir. Elle n'avait pas oublié l'apparition de Kelly. Entraînant sa mère et Zack, elle se dirigea en hâte vers la queue du train.

Le New Jersey était encore loin, et ils n'étaient pas seuls.

Des hurlements retentissaient à l'intérieur du train, où les créatures déferlaient et massacraient les passagers. Nora fit en sorte que Zack ne lève pas la tête vers les visages qui crachaient sang et salive, pressés contre les vitres.

Ils parvinrent au dernier wagon, le contournèrent – forcés d'enjamber des cadavres de vampires broyés et d'éviter les vers capillaires, que Nora extermina à coups d'UV –, puis longèrent les voitures dans l'autre sens, vers la sortie.

Dans un tunnel, le moindre son est déformé, et Nora ne pouvait se fier à ce qu'elle entendait, mais sa peur monta d'un cran. Elle enjoignit aux voyageurs qui l'avaient suivie de se taire.

Des bruits de pas précipités, démultipliés et amplifiés par l'écho, résonnaient dans leur dos.

Les téléphones et la torche de Nora n'avaient qu'une très courte portée. Quelque chose, dans les ténèbres, courait droit sur eux. Nora serra sa mère et Zack contre elle et partit dans la direction opposée.

Le chasseur recula, sans baisser sa lame. Setrakian parla aux Aînés du marché conclu entre Eldritch Palmer et le Maître.

Vous ne nous apprenez rien. Cet humain est venu nous supplier de lui offrir l'immortalité.

— Vous avez refusé, il est donc allé chez le voisin.

Il ne correspondait pas à nos critères. L'éternité est un présent magnifique. Elle ouvre les portes d'une certaine aristocratie. Ceux qui nous rejoignent sont triés sur le volet.

C'était la voix d'un père qui grondait son fils, mais comme démultipliée. Fet observa le chasseur près de lui. Était-ce un roi mort des siècles plus tôt ? Alexandre le Grand ? Howard Hugues ?

Non. Celui-là avait sans doute été un soldat d'exception dans sa précédente vie. Cueilli sur un champ de bataille, ou pendant une opération spéciale. Le recrutement ultime. Mais de quelle armée venait-il ? Quelle époque ? Le Vietnam ? Le Débarquement ? Les Thermopyles ?

— Les Aînés sont en contact avec les hautes sphères de l'humanité. C'est en s'appropriant les biens de leurs initiés qu'ils se protègent de leurs ennemis et assurent leur ascendant sur le monde entier, déclara Setrakian, en partie pour confirmer ses propres théories.

S'il ne s'était agi que d'une simple transaction, ses richesses auraient amplement suffi. Chez les humains que nous transformons, outre le pouvoir et les relations, nous recherchons l'obéissance, or cette qualité lui faisait

défaut.

— Votre refus a blessé Palmer, qui s'est lancé à la recherche du Maître renégat, le plus jeune d'entre vous.

Vous tenez à tout connaître, Setrakian. Avide jusqu'au bout. Disons que vous avez à moitié raison. Palmer s'est en effet mis en quête du Septième, mais c'est ce dernier qui l'a trouvé.

— Et savez-vous ce qu'il veut ?

Absolument.

— Le Maître crée des sbires par milliers, beaucoup trop pour vos tuteurs. Sa lignée s'étend. Vous ne pouvez les contrôler tous. Votre puissance et votre influence sont inefficaces.

Vous avez parlé du Codex d'Argent.

Fet plissa les yeux sous l'effet de leurs voix combinées.

— Je vous demande une aide financière illimitée, et ce à compter d'aujourd'hui, annonça Setrakian en avançant d'un pas.

Les enchères... Croyez-vous que nous n'y avons pas déjà pensé ?

— Employer un intermédiaire humain pour enchérir à votre place serait trop risqué, et comment être sûr de ses intentions ? Vous avez préféré faire échouer chaque vente – mais cette fois, c'est impossible. Cette attaque à grande échelle, l'occultation, la réapparition du livre... Je suis certain que ça n'a rien d'une coïncidence. Refusez-vous d'admettre cette conjonction cosmique ?

Non, mais quoi que nous fassions, la fin est écrite.

— Rester sans agir me semble une très mauvaise idée.

Et que voulez-vous en retour ?

— Un rapide aperçu de son contenu. Le Codex d'Argent, comme vous l'appellez, est la seule création humaine que vous ne puissiez posséder. Je l'ai vu : il recèle de nombreuses révélations. Il serait sage de découvrir ce que les humains connaissent de vos origines.

Des demi-vérités, des spéculations.

— Vraiment, Mal'akh Elohim ?

Un silence. Fet sentit la pression à l'intérieur de son crâne se relâcher. Il crut voir l'Aîné pincer les lèvres de dégoût avant de concéder :

Les alliances improbables sont souvent les plus fructueuses.

— Soyons clairs : je ne vous propose qu'une trêve. L'ennemi de mon ennemi se révèle être aussi le mien. Je ne vous promets qu'un bref aperçu du livre, et donc une chance de vaincre le Maître renégat avant qu'il vous anéantisse. Quand notre arrangement arrivera à son terme,

notre guerre reprendra. Je m'attaquerai à nouveau à vous, et vous à moi.

Si vous lisez ce livre, Setrakian, il nous faudra vous tuer. Cela vaut pour tous les humains.

— J'accepte le risque, répondit Setrakian. Maintenant que nous sommes parvenus à un accord, j'ai encore une chose à demander. Pas à vous, mais à ce jeune homme.

Gus vint se placer devant lui.

— Moi, tant que je peux trucider...

Pas de cérémonie, pas de cordon à découper avec une paire de ciseaux géante, nuls hauts dignitaires, ni politiques, ni fanfare.

La centrale nucléaire de Locust Valley avait coûté dix-sept milliards de dollars. Elle fut mise en route au matin, à cinq heures vingt-trois. Les inspecteurs de la Commission de régulation de l'énergie nucléaire observèrent toute la procédure depuis leur poste de contrôle.

La centrale comportait deux réacteurs jumeaux de troisième génération. On avait tout inspecté en détail avant que l'uranium 235 et les barres de contrôle soient plongés dans l'eau légère.

Pour résumer, la fission contrôlée était une explosion nucléaire extrêmement ralentie. La chaleur alors dégagée générait de l'électricité qu'il suffisait ensuite d'acheminer comme celle d'une centrale thermique ordinaire.

Palmer comprenait seulement que le principe de fission était semblable à la division cellulaire. L'énergie était produite pendant la séparation : c'était là toute la valeur, toute la magie de ce procédé.

Les tours laissèrent échapper deux colonnes de vapeur.

Palmer jubila. C'était la dernière pièce du puzzle. Le pêne venait de glisser, la porte allait enfin s'ouvrir.

L'homme regarda les colonnes de fumée dériver dans le ciel menaçant tels des spectres sortis d'un chaudron. Il se remémora Tchernobyl et Pripiat, le village dans lequel il avait rencontré le Maître pour la première fois. Comme les camps de concentration, l'accident avait été une leçon pour la Créature. Les humains lui avaient montré le chemin. Ils avaient forgé eux-mêmes les outils qui les anéantiraient.

Eldritch Palmer en finançait la construction.

« Il transforme qui il veut depuis toujours et sans contrepartie. »

Ah, ce cher Dr Goodweather. Les premiers seront les derniers, et les derniers seront les premiers, comme le dit la Bible.

Mais ici, on était aux Etats-Unis.

Le premier devait être le premier.

Palmer découvrit ce que ressentait ceux qui traitaient avec lui. L'impression d'avoir été frappé à l'estomac par la main que l'on venait de serrer.

On croit travailler avec quelqu'un, et on se rend compte que l'on travaille pour lui.

« Pourquoi vous a-t-il mis dans la file d'attente ? »

Oui, pourquoi ?

Zack fit tomber son iPod et se dégagea aussitôt de l'étreinte de Nora. Réflexe stupide, mais le baladeur était un cadeau de sa mère. Elle lui avait même acheté des chansons dont elle se moquait, voire qu'elle détestait. Chaque fois qu'il se laissait emporter par la musique, les écouteurs dans les oreilles, il avait l'impression de la retrouver.

— Zachary !

Nora ne l'appelait jamais ainsi, ce qui eut l'effet escompté. Il se redressa vivement. Elle serrait sa mère contre elle, l'air affolée. Zack se sentait maintenant plus proche de Nora. Ils avaient quelque chose en commun : tous deux avaient perdu leur mère, et pourtant elles étaient encore un peu là.

Zack glissa l'appareil dans sa poche. Le train tanguait et Nora essaya de lui cacher la vue. C'était inutile. Il avait vu les vitres virer au rouge, les visages terrifiés. Il avait l'impression d'avancer dans un cauchemar terrifiant.

Nora regardait avec horreur quelque chose derrière lui.

Des formes fonçaient vers eux. Des enfants, à peine âgés d'une douzaine d'années pour les plus vieux, bondissaient le long des rails avec une agilité inhumaine.

Ils étaient menés par une troupe de petits vampires aveugles aux yeux noirs et brûlés. Ils se déplaçaient d'une démarche étrange, et les autres les dépassèrent en poussant d'ignobles cris de joie quand ils arrivèrent au niveau du train.

Ils s'en prirent sur-le-champ aux passagers qui tentaient de fuir le carnage. D'autres créatures grimpèrent aux parois et coururent sur le toit du train telles des araignées.

Zack remarqua une adulte qui avançait avec détermination. Elle semblait conduire l'attaque, mère possédée à la tête d'une armée d'enfants démoniaques.

Une main agrippa sa capuche – c'était Nora –, le tira en arrière.

Zack saisit la mère de Nora par le bras et la traîna à moitié pendant qu'ils s'enfuyaient.

La torche éclairait à peine les rails mais révélait un kaléidoscope d'excréments de vampires. Aucun autre voyageur ne les avait suivis.

— Regardez ! s'écria Zack.

Il avait repéré un court escalier et une porte entrouverte, sur le côté gauche du tunnel. Ils s'y engouffrèrent.

Ils se retrouvèrent sur une plate-forme identique, devant deux marches qui descendaient dans un autre tunnel. C'était la voie la plus au sud, celle des trains qui reliaient New Jersey à Manhattan.

Nora claqua la porte de toutes ses forces et les entraîna vers les rails.

— Vite ! Ne vous arrêtez pas ! On ne peut pas les combattre, ils sont trop nombreux !

Ils s'engouffrèrent dans le souterrain en soutenant la mère de Nora ; ils ne pourraient pas continuer très longtemps ainsi.

Ils n'avaient rien entendu derrière eux, la porte ne s'était pas rouverte, mais ils fuyaient pourtant comme si les vampires étaient sur leurs talons. Chaque seconde comptait.

La mère de Nora avait perdu ses chaussures, ses bas étaient déchirés et ses pieds saignaient.

— Je veux me reposer, je veux rentrer chez moi ! répétait-elle de plus en plus fort.

Nora n'en pouvait plus. Elle ralentit, imitée par Zack, et plaqua la main sur la bouche de sa mère, qui se débattit.

Zack sentit Nora bouleversée, comprit qu'elle s'apprêtait à prendre une terrible décision.

La jeune femme fit tomber son sac d'un mouvement d'épaule.

— Tiens, choisis un couteau, dit-elle au garçon.

— J'en ai déjà un.

Zack saisit dans sa poche le manche en os et déplia les dix centimètres d'argent.

— Où as-tu trouvé ça ?

— C'est le professeur Setrakian qui me l'a donné.

— Parfait. Zack, écoute-moi bien. Tu me fais confiance ?

Drôle de question.

— Oui.

— Je veux que tu te caches. Que tu te glisses là-dessous.

Elle désigna un espace de soixante centimètres sous l'une des plates-formes qui bordaient la voie.

— Reste dans l'ombre et ne lâche pas ton couteau. C'est dangereux, je sais. Je... je reviens vite, c'est promis. Si quelqu'un vient près de toi – n'importe qui, tu m'entends ? – tu le poignardes.

Il n'avait pas oublié les visages des passagers pressés contre les vitres.

— D... d'accord.

— A la gorge, où tu peux. Frappe jusqu'à ce qu'il tombe, puis enfuis-toi et cache-toi encore. C'est compris ?

Il acquiesça, les joues baignées de larmes.

— On est bien d'accord ?

Il hocha de nouveau la tête.

— Je serai bientôt de retour. Si tu trouves que je tarde trop, pars en courant par là, dit-elle en indiquant la direction du New Jersey. Ne t'arrête pas, même si tu me vois.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

Il le savait déjà, en fait.

La mère de Nora mordit sa fille, qui retira vivement sa main, serra Zack contre elle et l'embrassa sur la tête. La vieille femme se remit soudain à hurler et Nora la fit taire, d'une bourrade peu appuyée.

— Sois courageux. Vas-y !

Zack se coucha sur le dos et se glissa sous le surplomb sans même penser aux rats. Le couteau pressé contre sa poitrine comme un crucifix, il écouta Nora lutter pour que sa mère la suive.

Fet patientait dans la camionnette des Services municipaux, le moteur au point mort. Outre sa combinaison habituelle, il portait un gilet réfléchissant et un casque de chantier. Il étudiait le plan des égouts à la lumière du plafonnier.

Les armes bricolées par le professeur étaient à l'arrière, calées par des serviettes enroulées pour les empêcher de valdinguer dans le coffre. Leur nouveau projet l'inquiétait, il comportait trop de variables. Il jeta un coup d'œil à la porte de son arrière-boutique, dans l'attente que Setrakian le rejoigne.

A l'intérieur, le vieil homme ajusta le col de sa chemise immaculée, serra les boucles de son nœud papillon, puis contrôla le résultat dans un de ses miroirs de poche. Il était tiré à quatre épingles.

Il procéda ensuite à une ultime vérification. Ses comprimés ! Il trouva la petite boîte, en secoua doucement le contenu pour conjurer

le sort, se maudit d'avoir failli l'oublier et la glissa dans sa veste. Voilà. Fin prêt.

Il regarda encore une fois le bocal qui abritait les restes du cœur disséqué de sa femme. L'organe, si longtemps la proie du virus parasite, noircissait à présent sous l'effet de la décomposition.

Setrakian le contempla comme on se penche sur la pierre tombale de l'être aimé. Il tenait à ce que ce soit la dernière image qu'il emporterait de cet endroit. Car il était certain de ne jamais y revenir.

Dans la salle des enquêteurs, Eph était assis seul sur un long banc de bois placé contre le mur.

L'agent du FBI s'appelait Lesh ; son bureau et son siège se trouvaient à un mètre du banc, hors de portée d'Eph, qui avait le poignet menotté à un tube d'acier fiché dans le mur semblable à la barre de sécurité des toilettes pour handicapés. Eph devait se tasser et garder la jambe tendue pour ne pas être gêné par le couteau coincé sous sa ceinture. On ne l'avait pas fouillé à son retour de chez Palmer.

L'agent Lesh avait un tic facial, un clignement de l'œil gauche qui secouait sa joue mais n'affectait pas son élocution. Sur son bureau, il exposait dans des cadres coûteux des photos de ses enfants, en âge d'être scolarisés.

— Reprenons. Ce machin, là. Je ne pige pas. C'est un virus ou un parasite ?

— Les deux, répondit Eph, qui s'efforçait de rester calme, espérant toujours, contre toute vraisemblance, être libéré s'il donnait sa version des faits. Le virus se transmet par un parasite sous forme d'un ver de sang. Le parasite, lui, contamine les hôtes par infection, par le biais de l'aiguillon qu'il a dans la gorge.

L'agent Lesh griffonnait sur son bloc-notes.

Le FBI commençait donc à comprendre, mais sûrement trop tard. Les policiers compétents tels que Lesh opéraient à la base de la pyramide, sans savoir que tout était déjà décidé depuis longtemps par ceux qui se trouvaient au sommet.

— Où sont vos deux collègues ? demanda Eph.

— Qui ça ?

— Ceux qui m'ont conduit à Manhattan en hélicoptère.

L'agent Lesh se leva pour avoir une meilleure vue sur les box alentour. Quelques agents dévoués étaient encore au travail.

— Hé, quelqu'un ici a emmené le Dr Goodweather faire une balade en hélico ?

Grognements et réponses négatives. Eph se rendit compte qu'il n'avait pas recroisé les deux hommes depuis son retour.

— A mon avis, ils se sont barrés pour de bon.

— Impossible, rétorqua Lesh. Nous avons été sommés de rester là jusqu'à nouvel ordre.

Voilà qui n'augurait rien de bon. Eph regarda de nouveau les photos sur le bureau de Lesh.

— Vous avez fait quitter la ville à vos proches ? s'enquit-il.

— Nous ne vivons pas à New York même. C'est trop cher. Je viens en voiture tous les jours depuis le New Jersey. Sinon, oui, ils sont partis. L'école a fermé, alors ma femme les a emmenés chez une amie, à Kinnelon Lake.

Pas assez loin, songea Eph.

— J'ai fait la même chose, dit-il.

Il se pencha en avant, autant que le lui permettaient les menottes et le couteau qui appuyait contre sa jambe.

— Ecoutez, agent Lesh, poursuivit-il sur le ton de la confidence. Tout ce qui se passe... je sais que ça ressemble au chaos, au désordre absolu, mais il n'en est rien, d'accord ? C'est même tout le contraire. C'est une attaque coordonnée, préparée avec soin. Et aujourd'hui... ça va être le point d'orgue. J'ignore encore comment exactement, ou ce qui va se produire, mais ce sera aujourd'hui, c'est certain. Et nous... vous et moi... nous devons partir d'ici.

La paupière de Lesh cligna deux fois.

— Vous êtes en état d'arrestation, docteur. Vous avez tiré sur un homme devant des dizaines de témoins, et si ce n'était pas autant le bordel en ce moment et si la plupart des organes gouvernementaux n'étaient pas fermés, on vous conduirait déjà vers un lieu de détention fédéral. Donc, vous n'irez nulle part, et à cause de vous, moi non plus. Bien... Que pouvez-vous me dire au sujet de ces trucs ?

L'agent lui présenta des photos imprimées par ordinateur. Des inscriptions sur des bâtiments, parmi lesquelles figurait le graffiti à six branches aux allures d'insecte.

— Ça c'est à Boston, dit-il avant de les passer en revue. Celle-ci vient de Pittsburgh. Là, aux abords de Cleveland. Atlanta. Et là, Portland, dans l'Oregon, à cinq mille bornes d'ici.

— Je n'en suis pas encore certain, mais il semblerait que ce soit une sorte de code. Ils ne communiquent pas par la parole. Il leur faut un autre système de langage. Ils marquent leur territoire, indiquent leur progression... quelque chose comme ça.

— Et ce symbole en forme de bestiole ?

— Oui, je vois. On dirait presque... Avez-vous entendu parler de l'écriture automatique ? Du subconscient ? En fait, ils sont tous connectés à un niveau psychique. Je ne comprends pas le phénomène... je sais juste qu'il existe. Et comme pour toute intelligence supérieure, je crois qu'il y a une part d'inconscient, qui s'exprime de façon... quasi artistique. On retrouve ces mêmes dessins rudimentaires dans tout le pays. Ça s'est sans doute répandu sur la moitié du globe, à l'heure qu'il est.

L'agent du FBI laissa tomber les images sur son bureau et se massa la nuque.

— Et ils craignent l'argent, dites-vous ? Les rayons ultraviolets ? Le soleil ?

— Allez donc chercher le pistolet que j'ai utilisé. Il est dans le coin, n'est-ce pas ? Regardez les balles. C'est de l'argent massif.

Non pas que Palmer soit un vampire. Il n'en est pas un... pas encore en tout cas. Mais celui qui me l'a donné...

— Ouais, qui ? Continuez. Je suis curieux de savoir comment vous êtes au courant de tout ça...

Les lumières s'éteignirent. Les ventilateurs se turent, et tout le monde commença à râler.

— Encore ! grommela Lesh en se levant.

L'éclairage d'urgence prit le relais en tremblotant. Les panneaux de sortie de secours et un néon sur cinq ou six s'allumèrent à la moitié ou au quart de leur puissance.

— Génial ! pesta l'agent Lesh en décrochant une lampe électrique suspendue à la cloison de son box.

Puis l'alarme incendie se mit à brailler dans les haut-parleurs.

— Ah, la vache ! De mieux en mieux ! s'emporta l'agent.

Eph entendit un hurlement quelque part dans le bâtiment.

— Hé ! fit Eph. Détachez-moi. Ils arrivent !

— Quoi ?

Lesh ne bougea pas, se contenta de tendre l'oreille.

— Comment ça, « ils arrivent » ?

Un fracas, puis un bruit de porte que l'on enfonce.

— Ils viennent me tuer ! répondit Eph. Mon pistolet, allez le chercher !

Lesh défit le bouton pression de son holster.

— Non ! Ça ne servira à rien ! Il faut des balles d'argent, vous ne

comprenez pas ? Récupérez mon arme !

Des coups de feu éclatèrent à l'étage inférieur.

— Et merde ! s'exclama Lesh, qui dégaina son pistolet et s'éloigna d'un pas vif.

Eph jura et tira violemment à deux mains sur la barre métallique. mais elle ne bougea pas d'un millimètre. La panique le gagnait. Il fit coulisser le bracelet de la menotte jusqu'à une extrémité, puis jusqu'à l'autre, dans l'espoir d'exploiter une faiblesse des fixations, mais celles-ci étaient robustes. Il donna un coup de pied dedans, sans résultat.

Il entendit un nouveau hurlement, plus proche cette fois, et encore des déflagrations. Il tenta de se mettre debout, ne réussit à se lever qu'aux trois quarts. Il essaya alors d'abattre la cloison d'un grand coup d'épaule, sans résultat.

La fusillade avait atteint la salle où il se trouvait. Les séparations des bureaux lui bouchaient la vue. Tout ce qui lui parvenait, c'étaient les éclairs des armes et les cris des agents.

Eph sortit le couteau d'argent de son pantalon. Il lui sembla beaucoup plus petit qu'au moment où il l'avait dérobé chez Palmer. Il enfonça le bout arrondi derrière le banc et l'abassa d'un coup sec. La pointe se brisa, produisant une lame courte mais acérée.

Une créature bondit sur une des cloisons et s'y percha, en équilibre sur ses quatre membres. Sous l'éclairage ténu, elle paraissait de petite taille. Elle bougeait la tête d'une façon étrange, comme pour examiner les environs, les scruter tout en étant dépourvue de vision, les renifler sans posséder d'odorat.

Lorsque son visage se tourna vers lui, Eph se sut repéré.

La chose descendit du box avec une agilité féline. Malgré ses yeux morts, noircis comme une ampoule grillée, d'une façon ou d'une autre, pourtant, le vampire voyait Eph.

Sa proximité physique terrifiait Eph, qui se sentit comme un chrétien en cage face à un lion, un malheureux promis au sacrifice. Il se tenait de côté, dans l'espoir vain de protéger sa gorge, sa lame pointée vers le renifleur, qui perçut l'arme d'argent. Eph se déplaçait de gauche à droite autant que le lui permettaient ses menottes, la créature braquant sur lui sa tête semblable à celle d'un serpent au cou enflé.

Puis elle darda son aiguillon. Eph réagit assez vite pour parer l'attaque d'un grand coup de lame. Qu'il ait tranché l'organe ou pas, il avait réussi à le toucher et à repousser le renifleur, qui battit en retraite comme un chien qui vient de recevoir un coup de pied.

Lorsque deux monstres – des vampires communs, ceux-là, à la chemise tachée de sang humain – apparurent au détour du box, Eph comprit que le premier avait appelé des renforts.

Eph agita sa lame comme un dément, dans l'espoir de les effrayer plus qu'ils ne l'effrayaient.

Sans succès.

Les créatures se séparèrent et se jetèrent sur lui de deux côtés à la fois ; l'une d'elles attrapa son bras armé, et la deuxième lui enserra le torse par-derrière.

Elles ne frappèrent pas tout de suite. Elles attendaient le renifleur. Eph se débattait, sans parvenir à se libérer. Leur chaleur fiévreuse et leur puanteur de mort lui donnaient la nausée.

Le renifleur s'approcha de lui lentement, tel un prédateur qui se délecte de sa proie. Eph lutta pour garder le menton baissé, mais on lui tira la tête en arrière, exposant sa gorge.

Sentant venir sa fin, il poussa un ultime cri de défi. Dans la même seconde, la tête du renifleur explosa en un nuage de brume blanche. Tandis que le corps de la créature s'effondrait, agité de soubresauts, les deux adultes, surpris, relâchèrent leur prise sur Eph.

Il repoussa le premier violemment, fit tomber l'autre d'un coup de pied derrière le talon.

Des humains surgirent, deux Hispaniques armés jusqu'aux dents d'un attirail de chasseur de *strigoï*. Une des créatures se fit embrocher tandis qu'elle tentait d'escalader les cloisons pour fuir les rayons d'une lampe à UV. Un carreau d'argent perfora le crâne du second monstre.

Eph hissa ses jambes sur le banc pour éviter les vers qui cherchaient un nouvel hôte.

Celui qui semblait être le chef du commando apparut, un jeune Mexicain aux gants de cuir, le regard vif, des bandoulières de carreaux croisées sur la poitrine. Le bout de ses bottes noires était renforcé d'une coque d'argent maculée de sang blanc. Il était flanqué d'un quatrième type, un Mexicain massif d'une soixantaine d'années.

— Vous êtes le docteur Goodweather ? demanda le jeune.

Eph fit oui de la tête.

— Je m'appelle Augustin Elizalde. C'est le prêteur sur gages qui nous envoie.

Fet et Setrakian pénétrèrent dans le hall de Sotheby's, au croisement de la 72^e Rue et de York Avenue, et demandèrent qu'on les conduise au comptoir d'enregistrement. Setrakian présenta un chèque

de banque, tiré sur un compte en Suisse, qui, après un coup de téléphone filaire, fut aussitôt compensé.

— Bienvenue chez Sotheby's, monsieur Setrakian.

On lui attribua le numéro 23, et un assistant les accompagna dans l'ascenseur qui menait au neuvième étage. Il dut laisser sa veste et sa canne au vestiaire. Le vieil homme obtempéra à contrecœur, puis glissa dans son gousset le ticket de plastique qu'on lui remit en échange. On admit Fet dans la salle des ventes, mais seules les personnes munies d'un numéro d'enchérisseur étaient autorisées à accéder aux places assises. Il resta donc au fond, d'où il avait vue sur la salle entière, songeant que c'était peut-être mieux ainsi.

Les enchères se déroulaient sous haute surveillance. Setrakian s'installa au quatrième rang, ni trop près ni trop loin, sa carte numérotée sur les genoux. Sur l'estrade devant lui, une collaboratrice de Sotheby's remplit un verre d'eau pour le commissaire-priseur, puis se retira par une issue de service dissimulée dans le mur. A gauche de la chaire, un chevalet de cuivre attendait que l'on expose les premières pièces du catalogue. Au-dessus, un écran vidéo affichait le nom SOTHEBY'S.

Les dix ou quinze premiers rangs étaient remplis et, derrière, seules quelques chaises étaient inoccupées. Pourtant, certains participants étaient à l'évidence des employés engagés pour faire acte de présence et gonfler le public, car il manquait à leur regard la concentration inébranlable des véritables acheteurs. Les deux bords de la salle, entre l'extrémité des rangées et les parois amovibles – repoussées au maximum pour offrir la plus grande capacité d'accueil possible –, débordaient de monde, comme le fond. De nombreuses personnes portaient un masque et des gants.

Une vente aux enchères est presque autant un théâtre qu'un lieu commercial, et la scène renvoyait une impression très fin de siècle : le dernier éclat d'une époque de dépenses faramineuses, un ultime étalage de capitalisme à la face d'un monde en déconfiture. La plupart des membres de l'assemblée n'étaient là que pour le spectacle, tels des inconnus qui se mettent sur leur trente et un pour assister à un enterrement.

Lorsque le commissaire-priseur apparut, on sentit l'excitation monter. Il prononça quelques mots d'introduction, rappela les règles de base. Puis, d'un coup de marteau, il ouvrit la séance.

Les premiers lots concernaient des tableaux de l'époque baroque, des hors-d'œuvre destinés à aiguïser l'appétit des enchérisseurs avant l'apparition du plat de résistance.

Pourquoi Setrakian se sentait-il soudain nerveux et mal à l'aise ? Il

pouvait puiser dans les fonds quasi illimités des Aînés, et le livre qu'il convoitait depuis si longtemps serait bientôt en sa possession.

Pourtant, il ne pouvait se départir d'un étrange sentiment de vulnérabilité. Il avait l'impression d'être observé, non pas de façon passive, mais par des yeux avertis. Pénétrants... et familiers.

Il identifia la source de son malaise, trois rangées derrière lui, dans l'autre travée. Vêtu d'un costume sombre, l'homme portait des gants de cuir noir.

Thomas Eichhorst.

Son visage semblait lisse et tendu, et son corps trop bien préservé. Sans doute du maquillage couleur chair et une perruque... Pourtant, on devinait un subterfuge supplémentaire. Pouvait-il s'agir de chirurgie ? Setrakian eut froid dans le dos de sentir le regard d'Eichhorst, dissimulé derrière des lunettes à verre teinté, fixé sur lui.

A son entrée au camp, Abraham n'était qu'un adolescent, et c'étaient de jeunes yeux qu'il posait à présent sur l'ancien commandant de Treblinka. Il ressentit la même vague de peur qu'à l'époque, doublée d'une panique irraisonnée. Cet être maléfique, alors qu'il n'était encore qu'un simple mortel, avait exercé son droit de vie et de mort dans l'usine d'extermination. Il y avait soixante-quatre ans de cela... et Setrakian éprouvait autant d'effroi qu'à l'époque. Ce monstre, cette brute abjecte – plus puissante au centuple.

Une remontée acide brûla la gorge du vieil homme et manqua l'étrangler.

Eichhorst adressa un signe de tête à Setrakian, avec une grande douceur. Une immense courtoisie. Il semblait sourire, mais en réalité il ne faisait qu'entrouvrir la bouche pour donner à Setrakian un aperçu de la pointe de son aiguillon, qui frétillait derrière ses lèvres fardées de rouge.

Setrakian reporta son attention sur l'estrade. Il dissimula le tremblement de ses mains noueuses, vieillard honteux de ses frayeurs d'enfance.

Eichhorst venait acheter le livre. Il allait conduire la bataille pour le compte du Maître, grâce à la fortune d'Eldritch Palmer.

Setrakian chercha sa boîte à pilules dans sa poche. Ses doigts déformés par l'arthrite peinaient et lui demandaient une concentration maximale, car il ne voulait pas qu'Eichhorst décèle et savoure sa nervosité.

Il glissa discrètement un cachet de trinitrine sous sa langue et attendit qu'il fasse effet. Il se jura que, quitte à y consacrer ses dernières forces, il l'emporterait sur le nazi.

Les battements de ton cœur sont anarchiques, Juif.

Setrakian ne montra aucune réaction à la voix qui envahissait sa tête. Ignorer cette intrusion exigea de lui un gros effort.

Le commissaire-priseur et l'estrade, pourtant, disparurent de sa vue, ainsi que Manhattan et le continent nord-américain. En cet instant, Setrakian ne voyait plus que les clôtures barbelées du camp, la boue rougie par le sang, les visages émaciés des autres déportés.

Et Eichhorst, chevauchant son étalon fétiche, le seul être vivant à qui il témoignait un semblant d'affection, sous forme de carottes et de pommes. Il prenait plaisir à nourrir l'animal sous le nez des prisonniers affamés. Eichhorst aimait enfoncer les talons dans les flancs de son cheval, le faire hennir et se cabrer. Eichhorst adorait aussi s'entraîner au tir avec un Ruger du haut de sa monture ainsi agacée. A chaque rassemblement, il exécutait un ouvrier au hasard. Par trois fois, le sort s'était abattu sur celui qui se tenait juste à côté de Setrakian.

J'ai remarqué ton garde du corps lorsque tu es entré.

Parlait-il de Fet ? Setrakian se détourna et repéra Vassili parmi les spectateurs du fond, près des deux agents de sécurité en costume de bonne facture qui flanquaient la sortie. Vêtu de sa combinaison de dératiseur, il détonnait.

Fetorski, n'est-ce pas ? Le sang ukrainien pur est un millésime d'une grande rareté. Amer, salé, mais long en bouche. Tu sais sans doute que je suis connaisseur en matière de sang humain, Juif. Mon nez ne ment jamais, j'ai reconnu son bouquet dès votre arrivée. Ainsi que la ligne de sa mâchoire. Tu ne te rappelles pas ?

Les paroles du monstre troublaient Setrakian, parce qu'il haïssait celui qui les prononçait et parce que, à son oreille, elles avaient le son de la vérité.

Alors, dans le camp de ses souvenirs, il revit un homme massif qui portait l'uniforme des gardes ukrainiens, qui tenait consciencieusement la bride de la monture d'Eichhorst de ses mains gantées et tendait au commandant son Ruger.

Le fait que tu sois accompagné du descendant d'un de vos tortionnaires ne peut être une coïncidence.

Setrakian ferma les yeux pour repousser les railleries du nazi. Il fit le vide dans son esprit, se concentra sur la tâche à accomplir. Dans l'espoir que le vampire l'entendrait, il pensa, le plus fort possible : Vous seriez davantage surpris d'apprendre qui sont mes autres alliés, aujourd'hui.

Nora prit dans son sac la lunette monoculaire à visée nocturne et la fixa sur sa casquette des Mets. Quand elle ferma un œil, le tunnel devint vert. Fet appelait ça « voir en rat ». Cette invention ne lui avait jamais paru aussi utile.

La voie était libre – sur quelques dizaines de mètres tout du moins – , mais Nora ne repéra ni sortie ni cachette. Rien.

A présent seule avec sa mère, elle essayait de ne pas la regarder. Elle la portait presque, car la vieille femme avait le souffle court et peinait à suivre son allure, mais Nora ne pouvait ralentir car elle savait les vampires sur ses talons.

Elle comprit alors qu'elle cherchait un lieu approprié. Le meilleur endroit. Elle s'apprêtait à faire une chose horrible. Dans son esprit, des voix – les siennes, bien entendu – ne cessaient de la harceler.

Tu ne peux pas faire ça.

Je ne peux pas sauver à la fois Zack et ma mère. Il faut faire un choix.

Comment peux-tu préférer ce garçon à ta propre mère ?

J'en choisis un, ou je perds les deux.

Elle t'a mise au monde.

Ne rien faire serait l'offrir aux créatures. La maudire pour l'éternité.

L'Alzheimer aussi est incurable. Elle va de plus en plus mal, ce n'est déjà plus ta mère. En quoi est-ce différent du vampirisme ?

Elle ne représente un danger pour personne.

Si, pour moi, et pour Zack. Je devrai de toute façon la tuer quand elle reviendra me chercher, moi, son Etre cher. Elle ne se rendra compte de rien.

Mais toi, tu sauras. Serais-tu prête à en finir avant d'être transformée ?

Oui.

Mais c'est ton choix.

C'est la seule solution. Tout arrive trop vite : ils nous sautent dessus et c'est fini. Il faut agir avant l'infection. L'anticiper.

Sans même être sûre quelle se produise.

Si tu tues quelqu'un avant sa contamination, tu ne le libères pas – tu ne peux qu'essayer de t'en convaincre. Et te demander jusqu'à ta mort si tu as bien fait.

Ça reste un meurtre.

Feras-tu la même chose pour Zack lorsque le moment viendra ?

Peut-être. Oui.

Tu hésiteras.

Zack a de meilleures chances de survie.

Alors tu décides de privilégier la jeunesse.

Oui.

— Il va rentrer, ton salaud de père, oui ou non ? dit sa mère.

Nora reprit ses esprits. Elle se sentait trop mal pour pleurer. La cruauté de ce monde n'avait-elle aucune limite ?

Un hurlement retentit dans le tunnel.

Elle se plaça derrière sa mère, incapable de la regarder en face, serra le manche de son couteau et le leva, prête à frapper la vieille femme à la nuque.

« L'amour nous conduira à notre perte. »

Les vampires n'avaient pas de remords. C'était un avantage inestimable : ils ne tergiversaient jamais.

Nora leva soudain la tête : deux créatures s'approchaient d'elle, chacune longeant un bord du tunnel ; elles avaient profité de sa distraction. Dans le monoculaire, leurs yeux étaient d'un blanc verdâtre.

Ils ignoraient l'existence des appareils à vision nocturne. Pour eux, elle était comme le reste des passagers – perdue dans les ténèbres, aveugle.

— Mama, assieds-toi et ne bouge pas. Papa va arriver.

Nora se retourna et avança sur la voie, vers un point situé entre les deux vampires. Du coin de l'œil, elle vit les choses s'écarter des parois, tels des pantins désarticulés.

Nora inspira profondément, décidée à tuer.

La jeune femme déchargea toute sa rage sur les vampires. Elle frappa la créature sur sa gauche avant que celle-ci ait eu le temps de sauter. Son cri strident résonnait encore dans ses oreilles quand elle fit volte-face. L'autre, qui dévorait sa mère du regard, voulut se tourner vers Nora. Ce temps de retard lui fut fatal.

Le sang blanc de la chose gicla sur l'objectif du monoculaire tandis que Nora s'acharnait sur le vampire, hors d'haleine, les yeux pleins de larmes.

Les deux vampires avaient-ils dépassé Zack sans le sentir ? Ils ne semblaient pas repus, même si la vision nocturne ne rendait pas compte de leur teint avec précision.

Nora braqua sa torche sur leurs dépouilles et brûla les vers de sang avant qu'ils se dirigent vers sa mère. Elle passa son poignard aux ultraviolets, éteignit sa lampe et aida la vieille femme à se lever.

— Ton père est arrivé ?

— Bientôt, mama, bientôt, répondit Nora en repartant vers Zack.

Setrakian ne prit pas la peine d'enchérir pour *l'Occido Lumen* avant que son prix ait franchi le seuil des dix millions de dollars. La cadence rapide des enchères était alimentée d'une part par l'extraordinaire rareté de l'ouvrage, d'autre part par les circonstances de la vacation – le sentiment prégnant que la ville risquait de s'écrouler à tout instant, que le monde allait changer à jamais.

A quinze millions, les tranches d'enchères se montaient à trois cent mille dollars.

A vingt millions, cinq cent mille.

Setrakian n'eut pas à se retourner pour connaître l'identité de son rival principal. Les autres enchérisseurs, attirés par la nature « maudite » du livre, se retirèrent dès que la somme eut atteint les vingt millions.

Au palier des vingt-cinq millions, le commissaire-priseur suspendit un instant la vente. Il prit son verre d'eau, dans l'unique but d'ajouter à la théâtralité de l'événement. Il rappela aux personnes présentes le prix le plus élevé jamais payé pour un livre : trente millions huit cent mille dollars, pour le Codex Leicester, de Léonard de Vinci, en 1994.

Setrakian restait concentré sur le lourd livre à couverture d'argent exposé sous verre à côté du commissaire-priseur. On projetait l'image de ses pages ouvertes sur deux grands écrans vidéo. L'un affichait un texte manuscrit, et l'autre une illustration représentant une figure humanoïde argentée aux larges ailes blanches, qui contemplait une ville lointaine s'abîmant dans une tempête de flammes jaunes et rouges.

Les enchères montaient sans à-coups. Setrakian levait et baissait machinalement sa carte.

Le public retint de nouveau son souffle lorsqu'on passa la barre des trente millions.

Le commissaire-priseur pointa le doigt vers la travée adverse lorsqu'il obtint trente millions cinq cent mille. Setrakian renchérit à trente et un millions. C'était à présent le livre le plus cher de l'histoire, mais quel sens de telles considérations avaient-elles pour Setrakian ? Pour l'humanité ?

Le commissaire-priseur demanda trente et un millions cinq cent mille et les obtint.

Setrakian contra avec trente-deux millions avant qu'on ait crié cette somme.

Le commissaire-priseur se tourna vers Eichhorst, mais au même

instant une de ses collaboratrices s'approcha de lui. Le commissaire, qui n'afficha pas plus que nécessaire son agacement, s'écarta du podium pour écouter ce qu'elle avait à lui confier.

Il se raidit, baissa vivement la tête, puis la hocha.

La femme quitta alors l'estrade et remonta l'allée dans la direction de Setrakian. Troublé, celui-ci la regarda approcher, mais elle le dépassa, avança encore de trois rangées et s'arrêta devant Eichhorst.

Elle se pencha et s'adressa à lui en chuchotant.

— Vous pouvez très bien parler normalement, dit Eichhorst, qui remuait les lèvres pour imiter la parole humaine.

L'assistante poursuivit en s'efforçant de préserver au mieux la confidentialité des informations qu'elle transmettait au nazi.

— C'est ridicule. Il s'agit forcément d'une erreur.

La femme s'excusa mais resta ferme.

— Impossible ! s'emporta alors Eichhorst, qui se leva. Suspendez la vente le temps que je remédie à cette situation !

L'assistante jeta un rapide regard au commissaire-priseur, puis aux officiels de Sotheby's qui observaient les enchères du haut d'une cabine vitrée.

— C'est hélas hors de question, dit-elle à Eichhorst.

— J'insiste !

— Monsieur...

Eichhorst se tourna vers le commissaire-priseur et pointa sa carte vers lui.

— Vous allez interrompre les enchères jusqu'à ce qu'on m'autorise à contacter mon commanditaire !

Le commissaire revint à son micro.

— Les règles de la maison sont claires sur ce point, monsieur. Sans ligne de crédit valide, vous ne pouvez...

— Je puis vous assurer qu'elle est tout à fait valide.

— On nous a pourtant informés qu'elle venait d'être annulée. Je suis navré. Il faudra régler le problème avec votre banque...

— Vous divaguez ! Au contraire, nous allons achever cette vente sur-le-champ, et ensuite seulement je rectifierai cette irrégularité !

— Je vous prie de m'excuser, monsieur. Les règles sont les mêmes depuis des décennies, et l'on ne saurait les modifier pour quiconque.

Le commissaire-priseur regarda l'assemblée et reprit les enchères :

— J'ai trente-deux millions...

Eichhorst leva sa carte.

— Trente-cinq millions !

— Monsieur, s'il vous plaît. L'enchère est à trente-deux millions. Qui dit trente-deux millions cinq cent mille ?

Setrakian s'était levé de son siège.

— Trente-deux millions cinq cent mille ?

Rien.

— Trente-deux millions, une fois...

— Quarante millions ! lança Eichhorst, debout dans l'allée.

— Trente-deux millions, deux fois...

— Objection ! Cette vente doit être annulée ! Il faut m'accorder plus de temps...

— Trente-deux millions trois fois. Le lot 1007 est adjugé à l'enchérisseur 23, pour trente-deux millions de dollars. Félicitations.

Le marteau s'abattit sur le pupitre, puis un tonnerre d'applaudissements monta dans la salle. Certains tendirent la main vers Setrakian pour le congratuler, mais le vieil homme alla sans tarder à l'avant de la salle, où une autre collaboratrice vint à sa rencontre.

— J'aimerais emporter mon bien immédiatement, l'informa-t-il.

— Certainement, monsieur, nous avons toutefois des documents à...

— Je vous laisse compenser le paiement, y compris les frais d'adjudication, mais j'emporte le livre, et tout de suite.

Le Hummer cabossé de Gus se frayait un chemin à travers les débris du Queensboro Bridge. Alors qu'ils roulaient en direction de Manhattan, Eph remarqua des dizaines de véhicules militaires stationnés au croisement de la 59^e Rue et de la Deuxième Avenue, devant l'entrée du Roosevelt Island Tramway. Sur les bâches des plus gros camions figurait en grandes lettres noires l'inscription FORT DRUM, et deux bus blancs, ainsi que des jeeps, étaient marqués du sigle USMA WEST POINT.

— Ils bloquent l'accès au pont ? demanda Gus, ses mains gantées crispées sur le volant.

— Peut-être qu'ils mettent en place la quarantaine.

— Ils sont dans notre camp ou contre nous, à votre avis ?

Eph vit des soldats en treillis recouvrir des automitrailleuses d'une épaisse toile.

— Dans notre camp, j'espère.

— Vaudrait mieux, déclara Gus, qui prit un virage serré en direction du centre. Parce que sinon, ça va être un sacré merdier.

Ils atteignirent le carrefour de la 72^e et de York Avenue au moment où la bataille s'engageait. Des vampires sortaient en flot continu de la maison de santé qui se dressait en face de Sotheby's, des résidents âgés doués d'une mobilité retrouvée et d'une force de *strigoi*.

Gus coupa le moteur, déverrouilla le coffre. Eph, Angel et les deux autres Saphirs descendirent et allèrent s'équiper.

Gus inséra une mèche en chiffon dans chacun des deux récipients, ouvrit un Zippo plaqué argent et les alluma. Il donna un des vases à Eph et l'entraîna loin du Hummer.

— Faut que ça parte des épaules, mon pote, déclara-t-il. Fais comme moi. A trois. Un... deux... Yaaaah !

Ils catapultèrent les cocktails Molotov grand format par-dessus les vampires. Le carburant prit feu dès que les vases se brisèrent, des flammes liquides se propagèrent aussitôt, telles d'inférieures flammes de feu. Deux sœurs carmélites furent les premières touchées, leurs habits blanc et brun flambant comme du papier journal. Puis ce fut le tour d'une multitude de vampires en peignoir et robe d'intérieur, qui disparurent dans les flammes en hurlant. Les Saphirs passèrent alors à l'attaque, abattant à l'épée les monstres rescapés, mais d'autres ne cessaient d'affluer par la 71^e Rue.

Deux vampires leur fondaient dessus, laissant derrière eux une traînée de flammes. Ils s'effondrèrent à quelques pas d'Eph, criblés de balles en argent.

— Où est-ce qu'ils sont, nom d'un chien ? cria Gus en regardant l'entrée de Sotheby's.

Les grands arbres élancés qui se dressaient sur le trottoir face à eux comme des sentinelles maléfiques de part et d'autre de la maison d'enchères venaient de prendre feu.

Eph vit des gardiens se hâter pour verrouiller les portes à tambour.

— Allons-y ! hurla-t-il.

Dans l'ascenseur, Setrakian s'appuyait lourdement sur sa canne. Les enchères l'avaient épuisé, et pourtant il restait encore tant à faire. A côté de lui, son sac d'armes dans le dos, Fet serrait sous son bras le livre à trente-deux millions de dollars enveloppé dans du papier bulle.

A la droite de Setrakian se tenait l'un des agents de sécurité de Sotheby's, les pouces glissés sous sa boucle de ceinture.

Un haut-parleur diffusait de la musique de chambre. Un quatuor à cordes de Dvorak.

— Félicitations, monsieur, dit l'agent pour rompre le silence.

— Merci, répondit Setrakian.

Il remarqua le cordon blanc qui montait dans l'oreille de l'homme.

— Votre radio, elle fonctionne dans cet ascenseur, par hasard ?

— Non, monsieur.

La cabine stoppa brusquement, et tous les trois se cramponnèrent aux parois pour garder l'équilibre. Ils reprirent leur descente, s'arrêtèrent de nouveau. L'affichage indiquait le numéro 4.

L'agent de sécurité pressa le bouton de fermeture puis la touche 4 plusieurs fois de suite.

Fet prit une épée dans son sac et se posta devant la porte. Setrakian tourna le pommeau de sa canne et dégaina à son tour.

Au premier coup contre la porte, le garde sursauta et fit un bond en arrière.

Le deuxième produisit une bosse de la taille d'un bol, dont l'agent palpa la forme convexe.

— Bordel, qu'est-ce que...

La porte coulissa, des mains pâles se faufilèrent dans la cabine et l'attirèrent à l'extérieur.

Fet s'élança derrière lui, le livre sous le bras, l'épaule baissée comme un arrière enfonce la défense adverse pour ouvrir le chemin du touchdown. Il repoussa les vampires contre le mur. Setrakian sortit à sa suite et se traça un chemin à grands coups d'épée.

Fet se battait au corps à corps, la lame dans sa main libre taillant et tranchant à tout va. Il se tourna vers l'agent de sécurité, se rendit compte qu'il ne pouvait rien pour lui : il avait disparu sous une grappe de *strigoï* assoiffés.

Setrakian dégagea le passage jusqu'à la balustrade qui donnait sur l'atrium. Dehors, il vit des corps qui brûlaient dans la rue, des arbres en feu, une mêlée devant l'entrée du bâtiment. A l'intérieur, directement en contrebas, il aperçut Gus en compagnie de son ami mexicain plus âgé. L'ex-catcheur boiteux regarda en l'air et montra Setrakian du doigt.

— Ici ! cria Setrakian à Fet, qui s'extirpa de la mêlée et, tout en courant, s'assura qu'aucun ver de sang n'était accroché à ses vêtements.

Setrakian désigna le catcheur.

— Vous êtes sûr ? demanda Fet.

Setrakian fit oui de la tête, et Fet, après s'être signalé par un grand cri, brandit *l'Occido Lumen* au-dessus de la rambarde et laissa au

luttreur quelques instants pour se placer dessous. Gus décapita un vampire qui se dirigeait vers Angel, et Setrakian vit quelqu'un – oui, c'était bien Ephraïm ! – qui en maintenait d'autres à distance avec une lampe à ultraviolets.

Fet jeta le précieux ouvrage.

Quatre étages plus bas, Angel le réceptionna comme il l'eût fait d'un bébé qu'on aurait lâché depuis la fenêtre d'un immeuble ravagé par un incendie.

A présent à même de se battre avec ses deux mains, Fet entraîna Setrakian vers les escalators. Les escaliers mécaniques s'entrecroisaient. Des vampires qui montaient, ameutés par l'appel du Maître, bondirent vers eux par-dessus les rambardes. Fet s'en débarrassa à coups de pied et d'épée.

Setrakian regarda au-dessus de lui. Il aperçut Eichhorst qui observait la scène depuis l'un des derniers étages.

Dans le hall, les autres avaient fait le plus gros du travail. Des vampires gisaient par paquets au sol, en un tableau de carnage éclaboussé de blanc. Des sbires tambourinaient contre la devanture de verre. D'autres encore approchaient, déterminés.

Gus fit sortir son groupe par les portes brisées. Des hordes de *strigoi* arrivaient des 71^e et 72^e Rues à l'ouest, et de York Avenue au nord et au sud, émergeaient par des bouches d'égout aux croisements. Les combattre équivalait à essayer de renflouer un navire en train de sombrer, car pour un monstre tué il en revenait deux.

Deux Hummer noirs aux phares éblouissants surgirent alors. Leurs grilles pare-chocs culbutaient les créatures, qui finissaient écrasées sous leurs gros pneus. Des chasseurs descendirent des véhicules, encapuchonnés et armés d'arbalètes, et se jetèrent aussitôt dans la bataille. Les vampires tombèrent sous les coups de la garde d'élite, massacrés par leurs semblables.

Setrakian savait qu'ils étaient venus au mieux pour les escorter, le livre et lui, directement jusqu'aux Aînés, au pire pour lui arracher le Codex. Aucune de ces options ne lui plaisait. Il ne s'éloigna pas du catcheur, qui portait le livre sous le bras, et dont la démarche claudicante convenait aux jambes fatiguées de Setrakian.

Fet les entraîna en direction du croisement de la 72^e et de York Avenue. La bouche d'égout qui l'intéressait était déjà ouverte. Il envoya Creem en éclaireur pour qu'il nettoie le trou à vampires.

Suivirent Setrakian puis Angel, qui passa tout juste. Sans poser de question, Eph descendit l'échelle métallique. Gus et les Saphirs s'enfoncèrent sous terre à leur tour, et Fet s'engouffra en dernier dans le sous-sol alors que le cercle infernal se refermait sur lui.

— Pas par là ! cria-t-il au groupe. De l'autre côté !

Ils avaient pris vers l'ouest en direction du cœur de l'île, mais Fet les conduisit vers l'est, sous un long pâté d'immeubles qui se terminait au-dessus du FDR Drive. L'égout ne charriait qu'un mince filet d'eaux usées ; l'absence d'activité humaine à la surface signifiait moins de douches, moins de chasses de W-C.

— On va jusqu'au bout ! annonça Fet, dont la voix tonitruante résonna dans la galerie.

Eph rejoignit Setrakian, qui ralentissait.

— Vous allez y arriver ? lui demanda Ephraïm.

— Il le faut bien.

— J'ai parlé à Palmer. Aujourd'hui, c'est le jour J. Le dernier jour.

— Je le sais, répondit Setrakian.

Eph tapota le bras d'Angel, celui avec lequel il tenait le livre.

— Passez-moi ça, dit Eph avant de lui retirer le paquet afin que le Mexicain soutienne Setrakian.

Eph observa le catcheur, la tête pleine de questions qu'il ne savait comment poser.

— Les voilà ! lança Fet.

Eph regarda en arrière. A ses yeux, il ne s'agissait que de formes indistinctes dans le tunnel obscur, fondant vers eux tel un torrent noir qui menaçait de les engloutir.

Deux des Saphirs se retournèrent pour se battre.

— Non ! cria Fet. Laissez tomber ! Continuez à avancer !

Fet ralentit à hauteur de deux boîtiers de bois oblongs sanglés à des conduits le long des parois. Ils ressemblaient à des haut-parleurs, placés à la verticale, orientés vers le tunnel. A chacun, il avait fixé un simple interrupteur.

— Prenez à droite ! hurla-t-il aux autres. Cachez-vous !

Mais personne ne passa l'angle. Le spectacle des vampires qui se ruaient vers eux et Fet dressé en travers de leur chemin, muni des déclencheurs reliés à l'invention de Setrakian, était trop fascinant.

Dans l'obscurité apparurent les premiers visages, yeux rouges et gueule ouverte. Se bousculant dans une course effrénée pour être les premiers à s'attaquer aux humains, des *strigoï* déboulaient sans s'occuper de leurs congénères ni d'eux-mêmes. Une ruée malade et perverse, semblable à la fureur d'une ruche renversée.

Fet attendit le plus longtemps possible. Sa voix s'éleva en un cri qui partit de sa gorge, mais qui paraissait jaillir directement de son esprit,

le hurlement du refus de s'aplatir devant la force destructrice d'un ouragan.

Alors qu'ils tendaient les mains pour se saisir de lui et que la déferlante de vampires allait l'emporter, il pressa les deux commutateurs.

L'effet fut semblable au déclenchement d'un flash géant. Les engins détonèrent simultanément en une seule déflagration, explosion de matière chimique dévastatrice qui pulvérisa les vampires. Ceux qui se trouvaient à l'arrière furent atomisés aussi vite que ceux de l'avant-garde, car ils n'avaient aucun endroit où se réfugier, et les particules argentiques les consumèrent de l'intérieur telles des radiations, renvoyant au néant leur ADN viral.

La teinture d'argent flotta dans l'atmosphère quelques moments après la grande purge, comme une chute de neige microscopique, et le cri de Fet mourut lentement dans le tunnel, accompagnant la charpie de vampires se déposant au sol.

Évaporés. Comme si on les avait téléportés en un autre lieu.

Fet lâcha les déclencheurs et se tourna vers Setrakian.

— Efficace, reconnut le vieil homme.

Ils empruntèrent une autre échelle qui descendait jusqu'à une rampe bordée d'un garde-corps. Au bout se trouvait une porte ouvrant sur une grille d'aération, et ils virent la surface au-dessus d'eux. Fet grimpa sur les caisses qu'il avait disposées comme des marches et fit sauter la grille d'un coup d'épaule.

Ils émergèrent par la bretelle d'accès qui reliait la 73^e Rue au FDR Drive. Quelques animaux errants se mirent maladroitement en travers de leur chemin lorsqu'ils franchirent en hâte la chaussée à six voies, dont ils passèrent les barrières de séparation en béton, avant de contourner les véhicules abandonnés pour se diriger vers l'East River.

Eph regarda en arrière et vit des vampires qui se laissaient tomber du haut balcon que formait la cour d'immeuble au bout de la 72^e. D'autres arrivaient en nombre par la 73^e, qui bordait le FDR. Eph craignait que ses compagnons et lui ne se retrouvent acculés au fleuve, pris en tenaille par des hordes de créatures assoiffées de sang.

Mais de l'autre côté d'un grillage bas se trouvait un ponton, une sorte d'embarcadère municipal, même s'il faisait trop sombre pour qu'Eph puisse voir quelle était sa fonction. Fet enjamba l'enceinte le premier avec assurance et détermination, et le reste du groupe l'imita.

Le dératiseur gagna en courant l'extrémité du ponton, et Eph comprit : un remorqueur, la coque protégée par de gros pneus, y était amarré. Ils se ruèrent sur le pont principal et Fet monta quatre à

quatre l'escalier qui menait à la timonerie. Le diesel toussa et rugit, tandis qu'Eph retirait le cordage de poupe. Le bateau fit une embardée, car Fet poussait trop les moteurs, puis ils s'élancèrent vers l'avant, loin de l'île.

Une fois sur le West Channel, à quelques dizaines de mètres des berges de Manhattan, Eph se retourna pour observer la meute de créatures longeant dans une clameur animale le FDR Drive. Agglutinées là, elles suivaient la lente progression de l'embarcation, bloquées par l'étendue d'eau en mouvement.

Sur le fleuve, ils étaient en sécurité. C'était une zone garantie sans vampires.

Derrière les monstres, Eph contempla la silhouette imposante des buildings de la ville enténébrée. Dans son dos, au-dessus de Roosevelt Island, au milieu de l'East River, persistaient des poches de jour – pas de la lumière pure, car le ciel était nuageux, mais de la clarté – entre les masses terrestres de Manhattan et du Queens couvertes d'un voile de fumée.

Ils approchèrent du Queensboro Bridge et passèrent sous la travée soutenue par un porte-à-faux. Une vive lueur zébra le ciel de Manhattan et attira le regard d'Eph. Une autre s'éleva, à la façon d'un petit feu d'artifice, puis une troisième.

Des fusées éclairantes, certaines orange, d'autres blanches.

Un véhicule déboula sur les chapeaux de roue dans le FDR Drive, en direction de la foule de vampires. Une jeep chargée de soldats, qui mitraillaient à tout va au fusil d'assaut.

Eph fut alors gagné par un sentiment qu'il n'avait plus éprouvé depuis longtemps : l'espoir. Il chercha Setrakian du regard et, ne le voyant pas, se rendit dans la timonerie.

Nora trouva enfin une porte. Ce n'était pas une sortie, mais une sorte de réserve. Pas de serrure – les concepteurs du tunnel n'avaient sans doute pas prévu que des piétons se promèneraient là, trente mètres sous l'Hudson. Elle y découvrit des ampoules de rechange pour les feux de signalisation, des gilets orange, un vieux carton rempli de torches éclairantes et des lampes électriques, dont les piles étaient corrodées.

Elle entassa des sacs de sable dans un coin de la pièce pour y asseoir sa mère, puis s'équipa d'une poignée de torches.

— Mama, je t'en supplie, ne bouge pas. Je reviens tout de suite.

La vieille femme contemplait le local avec curiosité.

— Où sont les biscuits ?

— On les a tous mangés. Dors, maintenant.

— Ici ? Dans ce cagibi ?

— S'il te plaît. C'est une surprise... pour papa. Reste ici jusqu'à ce qu'il vienne te chercher, dit Nora en sortant à reculons.

Elle inspecta le tunnel avec le monoculaire, claqua la porte puis la bloqua avec deux sacs de sable. Elle partit en courant rejoindre Zack.

Enfermer sa mère dans un placard était un pis-aller, mais cela leur laissait au moins une lueur d'espoir.

Nora continua vers l'est, en quête de la cachette de Zack. A travers la lumière verdâtre de la lunette, tout semblait différent. Elle avait sélectionné comme point de repère une bande blanche tracée sur le mur, près du sol, mais ne la retrouvait plus. Elle repensa avec anxiété aux deux vampires qui l'avaient attaquée.

— Zack ! chuchota-t-elle.

C'était stupide, mais l'inquiétude l'emportait sur la raison. Elle n'était sans doute plus très loin.

— Zack ! C'est Nora. Où es...

Ce qu'elle vit la fit taire instantanément. Une immense fresque était peinte sur la paroi du tunnel avec une précision exceptionnelle. Elle représentait une grande créature humanoïde, dépourvue de visage, avec deux bras, deux jambes, et deux ailes magnifiques.

Nora reconnut la version définitive des dessins à six branches que l'on trouvait partout dans la ville. Ces graffitis n'étaient que des symboles, des esquisses de cet être horrible.

Ce monstre et la façon à la fois réaliste et évocatrice dont il était figuré la terrifiaient. Comme il était étrange de découvrir une œuvre d'art urbain de cette qualité dans les entrailles de la cité !

Elle n'était là que pour les vampires.

Nora entendit un chuintement et se retourna aussitôt. Kelly Goodweather la regardait, la face déformée par une expression de manque aux limites de la souffrance. Sa bouche n'était plus qu'une large fente dans laquelle son aiguillon frémissait telle la langue d'un lézard.

Ses vêtements en lambeaux et ses cheveux, trempés par la pluie, pendaient. Elle avait la peau maculée de boue, les yeux écarquillés par la soif.

Nora braqua sa lampe à UV dans sa direction pour la maintenir à distance, mais Kelly, fondant sur elle à une vitesse phénoménale, la lui fit tomber des mains avant qu'elle ait pu l'allumer.

La Luma percuta le mur et roula sur le sol.

Seul le poignard en argent de Nora tenait Kelly en respect. La

créature sauta sur la plate-forme puis courut pour la prendre à revers, mais Nora la suivit de sa longue lame Kelly feignit d'attaquer, bondit une fois de plus. Cette fois, Nora frappa dans sa direction. Les mouvements du prédateur lui donnaient le vertige.

Kelly atterrit sur la rampe opposée. Une estafilade blanche barrait le côté de son cou. Ce n'était qu'une blessure superficielle, mais elle avait suffi à attirer son attention. La vampire fixa un instant les traces de sang sur sa main puis, folle de rage, tenta d'asséner un coup à Nora.

La jeune femme recula et plongea la main dans son sac à la recherche d'une torche éclairante. Elle entendit des pas précipités sur le ballast et n'eut pas besoin de quitter Kelly des yeux pour comprendre que d'autres monstres arrivaient.

Trois enfants vampires, deux garçons et une fille, que Kelly avait appelés en renfort.

— D'accord, tu veux jouer à ça ?

Elle fit sauter le bouchon, le frotta contre le tube et une grande flamme rouge fendit les ténèbres. Nora releva le monoculaire : la torche baignait le tunnel d'un halo écarlate sur plusieurs mètres à la ronde.

Les enfants battirent en retraite, ettrayés par la lumière. Nora agita le bâton en direction de Kelly ; celle-ci baissa la tête, mais resta campée sur ses pieds.

L'un des garçons arriva par le côté en poussant un cri strident. Nora s'avança d'un pas et lui enfonça son poignard dans la poitrine. Le vampire s'affaissa et recula en titubant. Lorsqu'il ouvrit la bouche pour darder son aiguillon une dernière fois, Nora le frappa à nouveau.

Le *strigoï* se mit à ruer, et Nora le poignarda à plusieurs reprises en hurlant.

La chose s'écroula. Nora récupéra sa torche encore allumée et se retourna aussitôt pour contrer l'attaque de Kelly.

Mais la vampire avait disparu.

Deux petites créatures étaient accroupies près de leur camarade. Nora s'assura que Kelly n'était pas accrochée au plafond ou tapie sous la rampe.

Ne pas savoir était la pire chose qui soit. Les enfants se séparèrent et la cernèrent. Nora recula vers le mur, sous l'immense fresque, prête à se battre pour sauver sa vie et celle des siens.

Eldritch Palmer regardait les volutes des fusées éclairantes dériver au-dessus de New York. Misérables feux d'artifice. De vulgaires

allumettes dans un monde de ténèbres. L'hélicoptère en provenance du nord ralentit. Bien installé au soixante-dix-septième étage du siège social du groupe Stoneheart, Palmer attendait ses visiteurs.

Eichhorst arriva le premier. Un vampire en costume de tweed semblait aussi incongru qu'un pitbull vêtu d'un chandail. Il tint la porte ouverte au Maître. L'immense Créature, le visage dissimulé sous une capuche, dut se baisser.

Palmer, toujours tourné vers les fenêtres, scrutait le reflet des vampires dans son dos.

Expliquez-vous.

La voix sépulcrale débordait de colère.

Palmer, qui avait rassemblé toutes ses forces pour se lever, se retourna sur ses jambes malingres.

— C'est très simple. Je vous ai coupé les vivres. J'ai annulé votre ligne de crédit.

Eichhorst se plaça sur le côté et observa la scène, les mains croisées. Le Maître, la chair à vif, se pencha sur Palmer et le fixa de son regard pénétrant.

— J'ai voulu vous montrer à quel point ma participation à votre projet est essentielle. Il était nécessaire de vous rappeler ma valeur.

Ils ont emporté le livre, dit Eichhorst.

Palmer n'avait jamais douté du mépris que nourrissait le vampire nazi à son égard, et le lui rendait bien.

— Quelle importance, à ce stade ? Transformez-moi et je serai ravi d'en finir moi-même avec le professeur Setrakian.

Vous ne comprenez rien. Certes, je n'ai jamais été pour vous qu'un moyen de parvenir à vos fins.

— Et l'inverse n'est pas vrai, peut-être ? J'attends depuis des années, je vous ai tout donné... jusqu'à aujourd'hui !

Ce livre n'est pas qu'un vulgaire trophée. C'est une source de connaissances. Le dernier espoir de cette humanité pathétique. Le rôle de votre espèce. Bien sûr, c'est inconcevable pour vous. Vous êtes incapable de voir assez loin.

— Il suffit de m'en conférer le pouvoir.

Le vieillard s'avança vers le Maître, qui le dépassait d'au moins deux têtes.

— Il est temps. Remettez-moi mon dû et vous aurez tout ce que vous voudrez.

La Créature, immobile, ne répondit pas.

Rien n'aurait arrêté Palmer.

— Nous avons conclu un marché.

Avez-vous interrompu un autre de nos projets ?

— Non, tout se déroule comme convenu. Alors, c'est entendu ?

Oui.

La vitesse avec laquelle le Maître se pencha sur Palmer fit bondir le cœur fatigué du vieil homme. Il distinguait les vers de sang qui couraient dans les veines du visage écarlate. A l'heure de la transformation, le cerveau du milliardaire libéra quelques hormones oubliées. Il était prêt depuis longtemps et ressentait pourtant une vive anxiété à l'idée d'entreprendre ce voyage sans retour. Les améliorations physiques ne l'intéressaient pas, mais il se demandait ce qu'il adviendrait de son esprit, à la fois son seul réconfort et son arme la plus affûtée.

Le Maître serra d'une main l'épaule décharnée de Palmer et découvrit sa gorge au maximum.

Le vieillard regarda le plafond et sa vue se troubla peu à peu. Un chœur se mit à résonner dans son crâne. Personne ne l'avait jamais étreint ainsi. Il se détendit.

Palmer était prêt. Il sentit l'ongle démesuré qui terminait le majeur du Maître s'enfoncer dans la peau tendue de son cou et sa respiration s'accéléra.

La vue des battements de cette jugulaire excita l'aiguillon du Maître. Il avait soif.

Mais le vampire alla contre son instinct. Il arracha la tête de Palmer, la lâcha aussitôt, puis saisit la dépouille sanguinolente à deux mains et la déchira à la taille comme une feuille de papier. Les deux morceaux, qu'il projeta contre le mur, rebondirent contre des chefs-d'œuvre d'art abstrait et atterrirent sur le sol.

Le Maître se retourna vivement. Il avait détecté une autre source de sang. Fitzwilliam, le serviteur de Palmer, se tenait dans l'encadrement de la porte. C'était un humain large d'épaules vêtu d'un costume spécialement taillé pour dissimuler diverses armes.

Palmer voulait le corps de cet homme pour sa transformation. Il enviait la puissance et la carrure de l'ancien marine, et désirait cette enveloppe charnelle pour l'éternité.

Fitzwilliam était indissociable du milliardaire.

Le Maître s'immisça dans l'esprit du militaire et lui montra toute la vérité avant de se jeter sur lui. Fitzwilliam eut à peine le temps de voir le vampire bondir, puis il lui sembla qu'on lui enfonçait une barre de fer chauffée à blanc dans la gorge.

La douleur s'estompa lentement. Définitivement.

Le Maître laissa retomber le cadavre.

Des animaux.

A l'autre bout de la pièce, d'une patience à toute épreuve, Eichhorst n'avait pas bougé.

Que la Nuit Eternelle commence. annonça le Maître.

Le remorqueur glissait sur l'East River, feux éteints, en direction du bâtiment des Nations unies. Fet dirigeait l'embarcation le long de l'île assiégée en restant à quelques centaines de mètres de la côte. Il n'avait jamais appris à piloter, mais ce bateau à moteur était facile à manœuvrer et, comme il l'avait constaté lorsqu'il l'avait amené au ponton, les épais pneus qui l'entouraient offraient une marge d'erreur confortable.

Derrière lui, à la table de navigation, Setrakian compulsait *l'Occido Lumen* à la lumière d'une puissante lampe, que reflétaient les illustrations à la feuille d'argent. Totalement absorbé par son travail, le professeur étudiait l'ouvrage dans un état proche de la transe, tout en dessinant fébrilement dans un petit cahier à carreaux déjà presque à moitié rempli.

Le *Lumen* était rédigé d'une écriture manuscrite dense mais élégante, par pages d'une centaine de lignes. Les doigts abîmés du vieil homme les tournaient avec délicatesse et rapidité.

Il analysait chaque feuille, l'éclairait par en dessous pour en faire apparaître les filigranes, qu'il reproduisait en hâte à mesure qu'il les découvrait. Il consignait leurs emplacement et disposition exacts, comme s'ils constituaient des éléments cruciaux pour le déchiffrement du texte.

A côté de lui, Eph considérait alternativement les illustrations fantasmagoriques et, par les vitres de la timonerie, la ville ravagée par les flammes. Il aperçut, près de Fet, une radio satellite, l'alluma, à bas volume pour ne pas distraire Setrakian. Il parcourut les stations d'informations.

Au bout d'un moment, il tomba sur une voix de femme fatiguée. Terrée dans les studios de Sirius XM, une présentatrice émettait grâce à un groupe électrogène de secours. Elle travaillait à partir de sources éparses – Internet, téléphone et courriels – et collationnait des annonces en provenance des Etats-Unis et du monde entier, tout en précisant de temps à autre qu'elle n'avait aucun moyen de vérifier la véracité des faits.

Elle parla ouvertement du vampirisme comme d'un virus qui se propageait par transmission directe, puis dressa un tableau détaillé de

l'effondrement des infrastructures du pays : des accidents, certains catastrophiques, paralysaient des axes ou interdisaient l'accès à des ponts stratégiques dans le Connecticut, l'Etat de Washington, l'Ohio, en Floride ou en Californie. Des coupures d'électricité isolaient certaines régions davantage encore, surtout sur les côtes. Des conduites de gaz s'étaient rompues dans le Midwest. On avait affecté la garde nationale et d'autres régiments à des missions de maintien de l'ordre dans les agglomérations majeures, et on rapportait des activités militaires à New York et à Washington. Des combats avaient éclaté entre les Corées du Nord et du Sud. En Irak, des incendies de mosquées avaient déclenché des troubles, circonscrits par les troupes américaines déployées sur place. A Paris, plusieurs explosions inexplicables dans les catacombes avaient mutilé la ville. Enfin, une inquiétante série de communiqués rendait compte de suicides collectifs dans les chutes Victoria, au Zimbabwe, dans celles d'Iguaçu, à la frontière argentine-brésilienne, et dans celles du Niagara, Etat de New York.

Dépit par ces nouvelles accablantes, Eph secoua la tête – c'était un cauchemar, *La Guerre des mondes* devenue réalité – jusqu'à ce que l'animatrice évoque le déraillement d'un train Amtrak dans le tunnel de North River, lequel avait eu pour conséquence d'isoler encore un peu plus l'île de Manhattan. La présentatrice annonça ensuite des émeutes à Mexico, mais Eph restait immobile, comme débranché, le regard rivé sur la radio.

— Un déraillement, dit-il enfin.

Il n'obtiendrait aucune réponse de l'appareil.

— Elle n'a pas précisé quand, intervint Fet. Si ça se trouve, ils ont réussi à quitter la ville.

L'estomac noué par la peur, Eph se sentait nauséeux.

— Non, ils ne sont pas passés, rétorqua-t-il.

Il le savait. Non par perception extrasensorielle ni par une sorte de communication télépathique – c'était une certitude, voilà tout. Leur départ de New York lui semblait à présent trop beau pour être vrai. Le soulagement qu'il avait ressenti, son absence d'inquiétude... envolés. Un voile noir obscurcit ses pensées.

— Il faut que j'aille là-bas, lâcha-t-il. Ramenez-moi à terre. Je dois descendre. Je pars à la recherche de Zack et Nora.

Fet ne protesta pas et se pencha sur les manettes de pilotage.

— Je vais trouver un endroit où accoster...

Eph se mit en quête d'armes. Les anciens rivaux, Gus et Creem, piochaient dans des paquets de chips sortis d'un sac de supérette. Gus

poussa du pied leur sac d'équipement vers Eph.

Le ton soudain plus grave de la présentatrice attira de nouveau leur attention. On faisait état d'un accident de centrale nucléaire sur la côte orientale de la Chine. Les agences de presse chinoises ne diffusaient aucune dépêche à ce sujet, mais des témoins affirmaient avoir vu s'élever un champignon depuis Taïwan et, dans la province de Guangdong, les sismographes avaient relevé une secousse tellurique de 6,6 sur l'échelle de Richter. On disait que l'absence de communiqué en provenance de Hong-Kong indiquait la possibilité d'une décharge électromagnétique atomique, qui aurait transformé les câbles en paratonnerres ou en antennes et eu pour effet de griller tous les appareils connectés par voie filaire.

— Les vampires nous atomisent, maintenant ? On est mal barrés, commenta Gus avant de se tourner vers Angel, occupé à réparer une de ses attelles maison.

— *Madré de Dios*, jura le catcheur en se signant.

— Attendez un peu, intervint Fet. Un accident de centrale nucléaire ? C'est un réacteur à fusion, pas une bombe. Au pire il y a une expulsion de vapeur sur le site, comme à Tchernobyl, mais pas une détonation. Elles sont conçues pour que ce soit impossible.

— Conçues par qui ? demanda Setrakian sans quitter le livre des yeux.

— J'en sais rien... Où voulez-vous en venir ?

— Par qui sont-elles construites ?

— Par Stoneheart, répondit Eph. Par Eldritch Palmer.

— Quoi ? ! s'exclama Fet. Enfin quand même... des explosions atomiques ? Pourquoi des attaques aussi puissantes alors qu'il est à deux doigts de devenir maître du monde ?

— Il y en aura d'autres, annonça Setrakian, d'une voix sans souffle, désincarnée, sans timbre.

— Comment ça ? s'enquit Fet.

— Quatre de plus. Les Aînés sont nés de la lumière. De la Lumière Déchue. *L'Occido Lumen*... et ils ne peuvent être détruits que par elle.

Gus vint se pencher au-dessus du professeur. Le Codex était ouvert sur une illustration en double page, un mandala complexe aux entrelacs argent, noirs et rouges. Par-dessus, sur du papier calque, Setrakian avait posé les contours d'un ange à six ailes.

— C'est ce qu'il dit, votre bouquin ? demanda le jeune Mexicain.

Setrakian referma le *Lumen* et se leva.

— Nous devons retourner auprès des Aînés. Sur-le-champ.

— OK, répondit Gus, bien qu'il fût perturbé par ce changement soudain.

— Pour leur remettre le livre ?

— Non, dit Setrakian qui, les doigts tremblants, ouvrit sa boîte à pilules. Le livre arrive trop tard, pour eux.

— Ah bon ? fit Gus.

Setrakian tenta d'attraper un comprimé mais n'y parvint pas. Fet lui stabilisa la main, sortit un médicament à sa place et le déposa dans la paume ridée du vieil homme.

— Vous vous souvenez, professeur, dit le dératiseur, que Palmer vient de mettre en route une centrale nucléaire sur Long Island ?

Les yeux de Setrakian se perdirent dans le vague, comme encore hypnotisés par la géométrie concentrique du mandala. Puis il glissa le cachet sous sa langue, ferma les paupières et attendit que son cœur s'apaise.

Après le départ de Nora et de sa mère, Zack était resté allongé sous la plate-forme étroite qui courait le long du tunnel. Elle reviendrait vite, et il n'avait qu'à tendre l'oreille, mais le sifflement de sa respiration gênait son audition.

Il palpa ses poches à la recherche de son inhalateur, le porta à sa bouche ; après deux pressions, il se sentit mieux. Zack se représentait l'air qui circulait dans ses poumons comme un homme piégé dans un filet. Quand il devenait nerveux, l'homme se débattait, tirait sur les mailles et s'emprisonnait davantage. L'inhalateur faisait office de gaz soporifique : l'homme perdait alors connaissance et le filet se détendait.

Zack serra plus fort son couteau. « Baptise-le, et il sera à toi pour toujours », lui avait dit Setrakian. Zack se creusa les méninges. Tout était bon pour ne pas penser au tunnel.

Les voitures portaient des noms féminins, ceux des revolvers étaient masculins, mais qu'en était-il des couteaux ?

Il songea au professeur, aux vieilles mains meurtries qui lui avaient tendu l'arme.

Abraham.

C'était son nom.

Et celui du couteau, désormais.

— Au secours !

Une voix d'homme. Quelqu'un courait dans le tunnel et s'approchait. Les parois répercutaient ses cris.

— Aidez-moi ! Il y a quelqu'un ?

Zack resta immobile. Il ne tourna même pas la tête, seulement les yeux. Lorsque l'homme tomba, il entendit les autres pas. L'inconnu était poursuivi. Il se releva, chuta encore – à moins qu'on ne l'ait projeté à terre. Zack n'avait pas saisi à quel point il était près de lui. L'homme rampait sur les rails en hurlant comme un dément. Zack l'aperçut enfin, silhouette dans l'obscurité qui donnait des coups de pied à ses prédateurs. Zack sentait presque sa terreur. Il pointa la lame d'Abraham vers l'entrée de sa cachette.

L'un des assaillants atterrit sur le dos de l'homme, qui cessa soudain de crier : une main avait plongé dans sa bouche et tirait sur sa joue. D'autres agrippèrent sa peau et ses vêtements.

Zack sentit la panique de l'homme le contaminer. Il craignit que ses tremblements ne le trahissent. Quand l'homme laissa échapper un nouveau grognement d'effroi, Zack comprit que les enfants vampires l'entraînaient dans l'autre sens.

Zack devait déguerpir et retrouver Nora. Il se remémora cette partie de cache-cache dans son ancien quartier, sa cachette derrière des fourrés, leur camarade qui comptait jusqu'à dix... On l'avait découvert en dernier – ou presque : un garçon plus jeune, qui avait rejoint la partie en cours de route, manquait à l'appel. Les enfants l'avaient un peu cherché, appelé, puis s'étaient lassés, convaincus qu'il était rentré chez lui. Zack, lui, ne partageait pas leur certitude. Il avait reconnu la lueur dans le regard du petit quand tous partaient se cacher : elle trahissait l'exaltation du chassé prêt à se jouer du chasseur, et surtout la certitude de connaître une excellente cachette...

Dans l'esprit d'un gamin de cinq ans, en tout cas. Zack, qui avait subitement compris, avait couru jusqu'au bout de la rue, jusqu'à la maison du vieillard qui hurlait à chaque fois qu'ils coupaient par son jardin. Il s'était dirigé droit vers le réfrigérateur couché sur le dos que les éboueurs, passés la veille, n'avaient pas emporté. On en avait arraché la porte, mais elle était à présent posée au sommet de la grande boîte d'un blanc jaunâtre. Zack l'avait entrouverte et avait aperçu dessous le garçonnet, qui virait déjà au bleu. L'adrénaline lui avait donné une force herculéenne, et il avait réussi à tirer la porte à lui. L'autre n'avait rien, même s'il avait vomi sur la pelouse dès que Zack l'eut aidé à sortir. Le vieux voisin leur avait alors braillé de ficher le camp.

Ficher le camp.

Zack se glissa hors de sa cachette, couvert de terre, et partit en courant. Au bout d'un moment, il ralentit, alluma son iPod, et l'écran fissuré projeta une douce lumière bleutée sur les rails devant lui. La

panique emportait tout et il n'entendait plus rien, pas même ses propres pas. Il était convaincu d'être suivi, pouvait presque sentir des mains lui frôler la nuque.

Zack se força à ne pas appeler Nora pour ne pas se faire repérer. La lame d'Abraham racla contre la paroi : il se déportait trop sur sa droite.

Plus loin, il distingua une lueur rouge, trop vive pour être une lampe électrique. C'était plutôt une fusée, ou une torche. Il était censé éviter les problèmes, pas se précipiter vers eux. Zack ralentit encore ; pas question de continuer à avancer, ni de rebrousser chemin.

Il repensa au petit garçon caché dans le réfrigérateur. Dans le noir, le silence, sans air.

Zack aperçut une porte. Il l'ouvrit sans lire l'inscription qui figurait dessus et se retrouva dans le tunnel nord. Il sentit aussitôt l'odeur de la fumée que le train avait soulevée en déraillant et cette infecte puanteur d'ammoniac. Il commettait une erreur – il aurait dû attendre Nora, qui à présent allait le chercher partout –, pourtant il se remit à courir de plus belle.

Il distingua une silhouette. A cause de son sac à dos, il crut reconnaître Nora, mais se rendit vite compte que son esprit d'enfant lui jouait des tours.

Effrayé par le sifflement qui lui parvenait, il était néanmoins assez près pour voir que l'inconnu ne s'en prenait à personne. Zack observa les mouvements gracieux de son bras et comprit qu'il peignait à la bombe.

Zack avança d'un pas. L'autre n'était pas beaucoup plus grand que lui, et sa tête était dissimulée par une capuche. Il vit des taches de peinture sur ses coudes, l'ourlet de son sweat-shirt, son treillis et ses baskets Converse. Sa fresque occupait tout le mur, même si Zack n'en distinguait qu'un coin, des plumes argentées. Le tagueur s'employait à présent à signer son œuvre : PHADE.

La suite arriva si vite que Zack n'eut pas le temps de s'étonner que le graffiteur arrive à dessiner dans l'obscurité la plus totale.

Phade se retourna.

— Hé, je sais pas si tu es au courant de ce qui se passe ici, mais tu devrais pas rester, lui lança Zack.

L'artiste fit glisser sa capuche – Phade était une adolescente, ou du moins l'avait été. Son visage était inexpressif, immobile, il ne parvenait plus à dissimuler les horribles parasites qui la rongeaient. Sa peau, à la lumière de l'iPod, avait la pâleur d'une créature conservée dans le formol. Son menton, son cou et le devant de son sweat-shirt

étaient tachés de rouge – et ce n'était pas de la peinture.

Zack entendit un glapissement derrière lui. Il commença à se retourner, fit de nouveau volte-face quand il se rendit compte qu'il venait de tourner le dos à un vampire. Il avait d'instinct brandi son couteau, sans même voir Phade se jeter sur lui.

La lame s'enfonça jusqu'à la garde dans la gorge de la chose. Zack la retira en hâte, comme s'il avait fait une grave bêtise, et un liquide blanc s'écoula de la blessure de Phade. La créature, affolée, ouvrit grands les yeux. Sans vraiment savoir ce qu'il faisait, Zack la poignarda quatre fois à la trachée. La bombe de peinture émit un petit chuintement puis tomba à terre.

La chose s'effondra.

Zack resta figé. Il tenait Abraham comme un objet qu'il aurait cassé et n'oserait plus poser.

Des cris l'arrachèrent à sa stupeur. D'autres *strigoï* approchaient, encore invisibles. Zack ramassa la bombe de peinture argentée. Il venait de mettre le doigt sur le bouton diffuseur quand deux enfants vampires surgirent des ténèbres en dardant leur aiguillon.

La façon dont ils se mouvaient était réellement incroyable : d'une rapidité stupéfiante, ils tiraient parti de la flexibilité de leurs jeunes membres pour se déplacer très près du sol.

Zack aspergea les *strigoï* en plein visage avant qu'ils aient pu l'atteindre. Leurs yeux étaient déjà couverts d'une sorte de pellicule sur laquelle la peinture adhéra. Aveuglés, ils reculèrent, tentant sans succès de se nettoyer avec leurs mains démesurées.

Zack aurait pu en finir avec eux, mais d'autres n'allaient plus tarder. Il repartit en courant.

Au bout de quelques mètres, il aperçut une porte recouverte de toute une série d'avertissements, fermée mais apparemment pas verrouillée. Zack inséra la lame d'Abraham par la fente, derrière le loquet, et parvint à l'ouvrir. Il fut accueilli par le vrombissement d'un groupe de transformateurs. Pas d'autre issue. Alors que la panique le gagnait, Zack aperçut une gaine de service, à une trentaine de centimètres du sol, qui partait vers les machines. Après quelques instants de réflexion, il posa son iPod allumé à l'intérieur et le propulsa comme un palet de hockey. L'appareil fila, tournoya et mit un long moment avant de s'arrêter : il avait heurté quelque chose de dur. La lumière de l'écran ne se reflétait plus sur le métal.

Zack n'hésita pas davantage. Il rampa dans la gaine à plat ventre, en ressortit aussitôt et recommença, sur le dos cette fois-ci, comprenant qu'il irait plus vite ainsi. Il se traîna sur une quinzaine de mètres, déchira sa chemise, s'entailla le dos et, au bout d'un moment,

déboucha sur un puits. La gaine formait un coude, et une échelle fixée à la paroi permettait de monter.

Zack ramassa son iPod et l'essuya. Il n'y voyait rien, mais entendit du bruit dans le conduit : les enfants vampires l'avaient suivi et progressaient avec une aisance inhumaine.

Zack entama son ascension, la bombe de peinture à la main, Abraham calé sous sa ceinture. Derrière lui, les bruits se faisaient de plus en plus proches. Il s'arrêta un instant, le bras passé sous un barreau, et sortit son baladeur de sa poche pour voir en dessous.

L'appareil lui échappa. Zack tenta de le rattraper, faillit tomber de l'échelle, et ne put que le regarder dégringoler.

L'écran éclaira au passage la forme d'un de ses poursuivants.

Zack grimpa plus vite qu'il ne s'en serait cru capable – mais ça ne suffisait pas. Il sentit l'échelle bouger et se retourna juste à temps. Le vampire l'avait rattrapé. Zack l'arrosa avec sa bombe de peinture puis le frappa du pied. La créature chuta en poussant un cri furieux.

Zack continua. Il aurait tant voulu ne pas avoir à surveiller ses arrières en permanence. L'écran de l'iPod n'était plus qu'un minuscule point lumineux. L'échelle tremblait vraiment, à présent : ils étaient de plus en plus nombreux à ses trousses. Zack entendit un chien aboyer au-dessus de lui et comprit qu'il approchait d'une sortie. Cette découverte l'emplit d'un regain d'énergie ; il termina son ascension à toute vitesse et atteignit le sommet du puits.

Une bouche d'égout. La plaque était froide, et donc en contact avec l'extérieur. La surface était juste au-dessus. Zack poussa de toutes ses forces.

En vain.

Il sentit une présence près de lui, pulvérisa à l'aveuglette un nuage de peinture. Il perçut un gémissement, donna un coup de pied, mais la créature ne céda pas. Elle se balançait dans le vide, accrochée à un échelon. Zack essaya de s'en débarrasser en lui envoyant son talon dans la tête, mais une main brûlante lui saisit la cheville. Le vampire cherchait à le déséquilibrer. Zack lâcha la bombe pour se tenir des deux mains et tenta d'écraser contre les barreaux les doigts de son assaillant. La chose lâcha prise et disparut dans le puits.

Zack l'entendit rebondir à plusieurs reprises contre la paroi pendant sa dégringolade.

On sauta sur Zack avant qu'il ait eu le temps de réagir. Un vampire : il sentait sa chaleur, l'odeur de terre qu'il dégageait. Une main se glissa sous son bras, le hissa vers la bouche d'égout. La créature souleva la plaque en deux coups d'épaule, la poussa sur le côté, puis

grimpa à la surface, tenant toujours Zack.

Zack faillit trancher sa ceinture lorsqu'il voulut tirer son couteau. Le vampire lui serrait le poignet avec force et lui interdisait tout mouvement. Le garçon ferma les yeux pour ne pas le voir... Le monstre ne bougeait plus. Comme s'il attendait.

Zack ouvrit les yeux et leva lentement la tête, terrifié à l'avance par ce qu'il allait voir.

Des yeux rouges, des cheveux crasseux. Une gorge gonflée frémissante, un aiguillon prêt à frapper. La chose observait Zack avec un mélange d'appétit vampirique et de satisfaction.

Zack lâcha Abraham.

— Maman.

Ils parvinrent au bâtiment qui donnait sur Central Park à bord de deux voitures de location volées, sans avoir été importunés par l'armée. A l'intérieur, l'électricité était coupée et les ascenseurs inutilisables. Gus et les Saphirs empruntèrent l'escalier, mais Setrakian n'avait pas la force de monter jusqu'au dernier étage. Fet ne lui proposa pas de le porter ; le vieil homme était trop fier pour accepter. L'obstacle paraissait insurmontable, et Setrakian, le Codex dans les bras, restait là, plus âgé que jamais.

Fet remarqua que l'ascenseur était un vieux modèle, équipé de portes accordéon. Sur une intuition, il se dirigea vers une porte située près de la cage d'escalier, l'ouvrit et découvrit un monte-plats à l'ancienne tapissé de papier peint. Sans protester, Setrakian remit sa canne à Fet et s'installa dans la cabine exiguë, le livre sur les genoux. A l'aide de la poulie et du contrepoids, Angel le hissa en douceur.

Dans le conduit obscur, Setrakian tâcha de reprendre son souffle et d'apaiser son esprit, mais dans sa tête se mirent à défiler les visages des vampires qu'il avait détruits. Il revoyait le sang blanc qu'il avait répandu, les vers capillaires qu'il avait libérés de leurs corps maudits. Depuis des années, il s'interrogeait sur l'origine de ces monstres sur Terre. Sur les Aînés et leur provenance. Sur l'acte maléfique initial par lequel ces êtres avaient été créés.

Fet atteignit le dernier étage en même temps que le monte-plats. L'air hébété, Setrakian se laissa aider pour en sortir, s'assurant du plat de ses chaussures de la solidité du sol avant de descendre. Fet lui rendit sa canne, puis le vieil homme cligna des yeux et se comporta presque comme s'il ne l'avait pas vu.

Quelques marches plus haut, la porte du penthouse était entrouverte. Gus passa en premier. M. Quinlan et deux autres

chasseurs, postés quelques mètres plus loin, se contentèrent de les regarder entrer. Pas de fouille, pas d'accueil musclé. Derrière eux, les Aînés, toujours aussi figés que des statues, observaient la ville dévastée.

Dans un silence absolu, Quinlan alla près d'une étroite porte d'ébène au bout de la pièce, à l'extrême gauche des Aînés. Fet se rendit compte qu'il ne restait plus que deux d'entre eux. A l'endroit où s'était tenu le troisième, tout à droite, il ne vit qu'un monticule de cendre blanche dans une urne en bois.

Setrakian avança vers eux davantage qu'on ne l'y avait autorisé lors de sa première visite. Une fusée éclairante qui s'éleva au-dessus de Central Park illumina l'appartement, et la silhouette des Aînés se découpa sur une lumière d'un blanc de magnésium.

— Maintenant, vous savez.

Pas de réponse.

— A part Czardu, vous étiez six Aînés, trois de l'Ancien Monde, trois du Nouveau. Six lieux de naissance.

La naissance est un processus humain. Six lieux d'origine.

— L'un d'entre eux est la Bulgarie. Un autre la Chine. Pourquoi ne les avez-vous pas protégés ?

Par péché d'orgueil, peut-être. Du quelque chose d'approchant. Lorsque nous nous sommes sus menacés, il était trop tard. Le Dernier nous a trompés. Tchernobyl n'était qu'un leurre – son site... Longtemps, il a réussi à rester silencieux, à se nourrir de charogne. Désormais il est passé au premier...

— Donc, vous savez que vous êtes condamnés.

Au même instant, l'Aîné le plus à gauche se vaporisa en un nuage d'infimes particules blanches. Sa forme devint poussière et retomba au sol dans un bruit de combustion semblable à un soupir aigu. Une onde de choc à la fois électrique et psychique heurta les humains présents. Presque simultanément, deux des chasseurs furent anéantis, de manière identique. Ils s'évaporèrent en une brume plus fine que de la fumée, sans laisser ni cendre ni poussière, seulement leurs vêtements, qui formèrent un tas fumant.

Avec l'Aîné disparaissait sa lignée sacrée.

Le Maître éliminait ses seuls rivaux pour s'assurer le contrôle de la planète. Etait-ce la fin ?

L'ironie de l'histoire, c'est que c'est depuis toujours le dessein que nous avons pour le monde. Permettre au bétail d'ériger ses propres enclos, créer et multiplier ses armes et ses raisons de s'entretenir. Nous avons altéré l'écosystème du globe par le biais de son espèce dominante. Une fois l'effet

de serre devenu irréversible, nous devons révéler notre existence et prendre le pouvoir.

— Vous prépariez la Terre pour la transformer en antre de vampires.

L'hiver nucléaire nous aurait offert un environnement idéal. Nuits plus longues, jours plus courts. Nous aurions pu exister à la surface, protégés du soleil par l'atmosphère contaminée. Et nous y avons presque réussi. Mais il l'a anticipé. Il a prévu que, lorsque nous aurions atteint notre but, il devrait partager avec nous la planète et sa nourriture abondante. Ce n'est pas ce qu'il veut.

— Que veut-il, alors ?

La souffrance. Le Dernier ne sera jamais rassasié de souffrance. Il ne peut s'arrêter. Cette addiction... cette soif de douleur est en fait ancrée dans les racines mêmes de notre origine...

Setrakian fit un pas de plus vers l'Aîné.

— Dépêchons. Si vous êtes vulnérable à travers le site de votre création, alors lui aussi.

Maintenant que vous connaissez le contenu du livre... vous devez apprendre à l'interpréter.

— L'emplacement de son apparition sur terre ? C'est ça ?

Vous nous preniez pour le mal absolu. Pour une vérole qui s'attaquait à votre espèce. Vous pensiez que nous étions les forces les plus nuisibles de votre monde, alors que nous étions le mortier qui maintenait l'ensemble debout. Désormais vous allez vivre sous le joug du maître suprême.

— Pas si vous nous indiquez à quel endroit il peut être détruit...

Nous ne vous devons rien. C'en est fini de nous.

— Pour vous venger, alors. Il est en train de vous annihiler sans que vous puissiez vous défendre !

Comme d'habitude, votre perspective d'humain est très étriquée. La bataille est perdue, mais rien n'est jamais annihilé. Quoi qu'il en soit, à présent qu'il a montré sa main, soyez certain qu'il aura fortifié son lieu d'origine terrestre.

— Vous m'avez dit que Tchernobyl...

Sadum. Amurah.

— Qu'est-ce que c'est ? Je ne comprends pas. C'est dans ces pages, j'en suis sûr, mais j'ai besoin de temps pour les décoder, et le temps nous est compté.

Nous n'avons été ni enfantés ni modelés. Nous sommes les semences d'un acte de barbarie. D'une transgression contre l'ordre suprême. D'une atrocité. Et tout ce qui a été semé peut être fauché.

— Et lui, en quoi est-il différent ?

Il est plus fort, c'est tout. Il nous est semblable. Il fait partie de nous, mais la réciproque n'est pas vraie.

En un clin d'œil, l'Aîné s'était tourné vers lui. Le visage lissé par les siècles, les traits effacés, les yeux rouges et globuleux, un nez qui tenait plus de la bosse, une bouche tombante qui dévoilait une cavité noire dépourvue de dents.

Il y a quelque chose que vous devez absolument accomplir. Rassemblez chaque particule de nos restes et déposez-les dans un reliquaire d'argent et de chêne blanc. C'est impératif. Pour nous, mais aussi pour vous.

— Pourquoi ? Je veux que vous m'expliquiez.

Du chêne blanc. Veillez-y, Setrakian.

— Je ne ferai rien de tel à moins d'être sûr que cela n'envenimera pas la situation.

Vous n'avez pas le choix. Le pire est déjà là.

Setrakian savait que l'Aîné avait raison.

— Nous allons les ramasser, dit Fet qui se tenait derrière Setrakian. Et les conserver dans une poubelle.

L'Aîné considéra un instant le dératiseur, avec un mépris doublé d'une forme de pitié.

Sadum. Amurah. Et son nom... notre nom...

Soudain, la réponse apparut à Setrakian.

Ozryel... l'ange de la mort.

Il comprit tout et les bonnes questions lui vinrent alors à l'esprit.

Trop tard. Dans une décharge de lumière blanche et une déflagration d'énergie, le dernier Aîné du Nouveau Monde se volatilisa en un nuage de cendres neigeuses.

Les autres chasseurs se tordirent comme sous l'effet de la douleur et s'évaporèrent à leur tour.

Setrakian sentit un souffle d'air ionisé agiter ses vêtements puis s'évanouir.

Il s'appuya lourdement sur sa canne et se voûta. Les Aînés n'étaient plus, et pourtant il fallait encore affronter un mal plus puissant.

Leur atomisation lui laissait entrevoir son propre destin.

— Et maintenant, que fait-on ? s'enquit Fet.

Setrakian trouva la force de parler :

— On ramasse les restes.

— Vous êtes sûr ?

— Oui, répondit le vieil homme. Prenez l'urne. On s'occupera des reliquaires plus tard.

Il considéra Gus, qui était en train de remuer les habits vides d'un vampire du bout de son épée.

Gus cherchait M. Quinlan – ou ce qu'il en restait –, mais le chasseur en chef semblait avoir disparu.

Au bout de la pièce, cependant, l'étroite porte d'ébène près de laquelle Quinlan s'était retiré était entrebâillée.

Gus se rappela alors les paroles des Aînés. *C'est notre meilleur chasseur. Efficace et loyal. Sous de nombreux aspects, unique.*

Quinlan avait-il été épargné ? Pourquoi n'avait-il pas fini désintégré comme les autres ?

— Que se passe-t-il ? s'enquit Setrakian en s'approchant de Gus.

— Un des chasseurs... Quinlan... il n'a laissé aucune trace. Où est-il passé ?

— Ça n'a plus d'importance. Tu es libre de leur emprise, déclara Setrakian. Ils ne te contrôlent plus.

— On ne restera pas libres très longtemps, rétorqua Gus.

— Tu vas pouvoir libérer ta mère.

— Si je la retrouve.

— Non, c'est elle qui viendra à toi.

— Bref... rien n'a changé.

— Si, une chose. S'ils avaient réussi à tenir le Maître en échec, ils auraient fait de toi un de leurs soldats. Au moins, tu vas échapper à ce sort et...

— On se sépare, intervint Creem, si ça vous pose pas de problème. On connaît les ficelles du métier, et je crois qu'on pourrait continuer à abattre du bon boulot, mais on a des familles à aller chercher. Enfin, j'espère... En tout cas, on a des maisons à sécuriser. Mais si un de ces quatre t'as besoin des Saphirs, Gus, tu sais où nous trouver.

Creem et Gus se serrèrent la main. Un peu plus loin, Angel semblait hésitant. Il considéra un des chefs de gang, puis l'autre, adressa un signe de tête à Gus. Le catcheur avait choisi de rester.

Gus se tourna vers Setrakian.

— C'est à vous que je prête mon épée, maintenant.

— Je n'ai plus rien à t'offrir, mais en revanche tu pourrais me rendre un dernier service.

— Y a qu'à demander.

— Il me faut une voiture. Un bolide.

— Les bolides, c'est ma spécialité. Ils ont d'autres Hummer, dans le parking de cette baraque. A moins qu'ils se soient évaporés eux aussi...

Gus partit en quête d'un véhicule. Dans une commode de la pièce contiguë, Fet avait repéré une valise bourrée de billets de banque. Il la vida afin qu'Angel ait un récipient où entreposer les cendres des Aînés. Il avait entendu tout l'échange entre Gus et Setrakian.

— Je crois savoir où nous allons, déclara-t-il.

— Non, répondit le professeur, l'air toujours distrait, à moitié absent. J'irai seul.

Il tendit à Fet *l'Occido Lumen* et son cahier.

— Je n'en veux pas, protesta Fet.

— Vous devez les prendre. Et n'oubliez pas : *Sadum, Amurah*. Vous vous en souviendrez, Vassili ?

— Pas la peine... Je viens avec vous.

— Non. Seul compte le livre, désormais. Il faut qu'il soit en sécurité, hors d'atteinte du Maître. Nous ne pouvons nous permettre de le perdre.

— Vous non plus, nous ne pouvons vous perdre.

Setrakian repoussa cette remarque d'un geste de la main.

— Perdu, je le suis déjà presque.

— C'est pour ça que vous avez besoin que je reste à vos côtés.

— *Sadum. Amurah*. Répétez, ordonna Setrakian. C'est le plus grand service que vous puissiez me rendre. Je veux entendre ces mots de votre bouche... Je veux être certain que vous les gardiez...

Fet finit par coopérer :

— *Sadum. Amurah*. C'est bon, je les connais.

Setrakian indiqua sa satisfaction d'un hochement de tête.

— Ce monde va devenir un endroit de plus en plus hostile, déserté par l'espoir. Protégez ces mots et ce livre comme nos ancêtres protégeaient le feu. Lisez-le. La clé figure dans mon cahier. Leur nature, leur origine, leur nom... ils ne formaient qu'un.

— Vous savez bien que je pige que...

— Adressez-vous à Ephraïm, avec lui vous y parviendrez. Partez tout de suite le rejoindre.

Sa voix s'érailla.

— Vous devez rester ensemble.

— Même à deux nous ne faisons pas le poids, comparés à vous. Confiez-le à Gus. Laissez-moi vous conduire, je vous en supplie...

Des larmes brillaient dans les yeux du dératiseur.

Setrakian pressa faiblement l'avant-bras de Fet.

— Il est sous votre responsabilité, maintenant, Vassili. J'ai en vous une confiance absolue... Ne perdez pas courage.

Fet céda face à l'insistance du professeur et accepta le Codex, tel un héritier qui prend à contrecœur le journal qu'un mourant lui fourre entre les mains.

— Qu'allez-vous tenter ? voulut savoir le dératiseur, conscient qu'il ne reverrait plus jamais le vieil homme. Que pouvez-vous faire ?

Setrakian lâcha le bras de Fet.

— Une seule chose, fils.

Ce fut le mot « fils » qui toucha le plus Fet. Il ravala sa douleur et regarda le vieillard s'éloigner.

Le kilomètre qu'Eph accomplit en courant dans le North River Tunnel lui parut aussi long que dix. Il se dirigeait grâce au monoculaire que lui avait remis Fet, dans un environnement monotone de voies ferrées baignées d'une lueur verte. En état de transe, essoufflé, sa descente sous l'Hudson s'apparentait à une plongée dans la folie. Au bout d'un moment, il repéra des taches blanches phosphorescentes le long des traverses.

Il prit une Luma dans son sac à dos. Sous les ultraviolets, les excréments de vampires ressortirent en une déflagration de couleurs. Les matières étaient récentes et l'odeur d'ammoniac le faisait pleurer. Pareille quantité d'urine indiquait que de nombreux monstres s'étaient nourris là.

Eph atteignit le wagon de queue. Aucun bruit, pas le moindre mouvement. Il passa par la droite, vit l'endroit où la locomotive et la première voiture s'étaient renversées contre le mur. Il monta à bord par une porte ouverte et considéra le carnage : des cadavres avachis sur des sièges, par-dessus d'autres corps, par terre. Tous des *strigoï* en maturation, qui se dresseraient dès le prochain coucher de soleil. Il n'avait pas le temps de les libérer, ni d'examiner leurs visages un par un.

Non. Il savait Nora plus maligne que cela.

Il ressortit, longea le train. Un peu plus loin, il vit quatre vampires tapis dans l'ombre, deux de chaque côté, dont les yeux se réfléchissaient comme du verre dans son monoculaire. Paralysés par les rayons de sa Luma, ils s'écartèrent.

Eph n'était pas dupe. Il s'avança entre les deux paires de créatures, compta jusqu'à trois, puis tira son épée et fit volte-face.

Il les intercepta en pleine attaque, sabra les deux premiers, pourchassa les deux qui battaient en retraite et les hacha sans hésitation.

La piste de déjections le conduisit ensuite à une ouverture dans le mur de gauche, qui menait aux voies opposées, celles des trains à destination de Manhattan. Mettant son dégoût de côté, il suivit les éclaboussures et passa devant deux cadavres – la lueur fluorescente de leur sang indiquait qu’il s’agissait de *strigoï*. Puis, plus loin dans le tunnel, il entendit du vacarme.

Eph surprit une dizaine de créatures agglutinées devant une porte. Elles se déployèrent lorsqu’elles le sentirent, et Eph décrivit des arcs de cercle avec sa Luma pour les empêcher de se faufiler derrière lui.

La porte. Zack était forcément derrière.

Alors, pris d’une rage meurtrière, Ephraïm se rua sur les vampires avant qu’ils aient pu lancer une attaque coordonnée, les tailla en morceaux, les brûla aux UV. Sa bestialité surpassa la leur. Leur soif de sang ne fit pas le poids face à son amour paternel. Il se battait pour la vie de son fils, et la mort seule l’arrêterait.

Il frappa à la porte avec son épée.

— Zack ! C’est moi ! Ouvre !

A l’intérieur, la main qui tenait la poignée de toutes ses forces la relâcha. Eph se trouva face à Nora, dont les yeux luisaient d’une flamme aussi vive que sa torche éclairante. Elle le scruta quelques instants comme pour s’assurer que c’était bien lui, sous forme d’humain, puis se jeta dans ses bras. Derrière elle, assise sur des sacs de sable, la mère de Nora braquait un regard triste sur l’angle de la pièce.

Eph étreignit Nora du mieux qu’il le put sans que sa lame trempée de sang blanc la touche. Puis il se rendit compte que le reste du local de stockage était vide et la repoussa.

— Où est Zack ?

Gus franchit à toute vitesse le portail d’enceinte ouvert. Au loin, les tours de refroidissement dressaient leurs masses obscures. Des caméras de surveillance à détecteur de mouvement perchées au sommet de grands poteaux blancs telles des têtes sur des piques demeurèrent immobiles au passage du Hummer. Sur la longue route sinueuse qui conduisait à l’intérieur, ils ne croisèrent personne.

Sur le siège passager, Setrakian avait la main posée sur sa poitrine. A la vue des hauts grillages et des cheminées qui crachaient de la vapeur semblable à de la fumée, des souvenirs des camps

l'emplissaient d'une sensation de nausée.

— *Federales*, annonça Angel, assis à l'arrière.

Des camions de la garde nationale étaient postés devant l'entrée de la zone de sécurité. Gus ralentit, attendant un signal ou un ordre qu'il lui faudrait ensuite enfreindre d'une façon ou d'une autre.

Ne recevant aucune injonction, il s'arrêta à hauteur du grillage. Il descendit du Hummer, dont il laissa tourner le moteur, inspecta le premier véhicule. Vide. Il n'y trouva que des éclaboussures de sang rouge sur le pare-brise et le tableau de bord, ainsi qu'une tache de sang séché sur la banquette avant.

Gus fit le tour du deuxième camion, vide aussi, et en souleva la bâche. Il adressa un signe à Angel, et ensemble ils contemplèrent le râtelier d'armes légères. Angel accrocha un pistolet-mitrailleur à chacune de ses épaules, fourra des munitions dans ses poches de pantalon et de chemise, puis se munit d'un fusil d'assaut. Gus prit deux mitraillettes Colt.

Ils retournèrent au Hummer, roulèrent jusqu'aux premiers bâtiments. En sortant de voiture, Setrakian entendit un bruit de moteur assourdissant et comprit que la centrale fonctionnait grâce à des groupes électrogènes au diesel. Les dispositifs de sécurité s'étaient mis en marche pour empêcher le réacteur abandonné de se couper.

A l'intérieur, ils tombèrent sur des soldats contaminés. Gus et Angel les massacrèrent sans le moindre état d'âme.

— Vous savez où vous allez ? demanda Gus à Setrakian.

— Non, je n'en ai aucune idée.

Le professeur passait les postes de contrôle, ouvrait les portes où figuraient les symboles les plus inquiétants. Dans cette partie des installations, il n'y avait plus de vampires en treillis, seulement des agents de la centrale transformés en gardes et en sentinelles. Plus ils rencontraient de résistance, plus Setrakian estimait qu'ils approchaient de la salle de contrôle.

Setrakian.

Le vieil homme s'appuya contre le mur.

Le Maître. Il était ici...

La « voix » du Maître résonnait dans sa tête avec une puissance cent fois supérieure à celles des Aînés.

Angel aida Setrakian à se redresser et appela Gus.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda le jeune Mexicain.

Lui et Angel n'avaient pas entendu la voix. Le Maître ne s'adressait qu'à Setrakian.

— Le Maître. Il est ici, annonça le professeur.

Gus regarda partout autour de lui, sur le qui-vive.

— Il est là ? Génial. On va se le faire.

— Non. Tu ne comprends pas. Tu ne l'as jamais affronté. Il n'est pas comme les Aînés. Vos armes n'auront aucun effet sur lui. Il se moque des balles.

Gus rechargea sa mitraillette, dont le canon fumait encore.

— J'en ai déjà trop vu. Plus rien me fait peur.

— Je sais, mais ce n'est pas de cette façon que vous pourrez le battre. Pas ici, et pas avec des armes conçues pour tuer des humains.

Setrakian ajusta sa veste.

— Je sais ce qu'il veut.

— Ouais, c'est quoi ?

— Quelque chose que moi seul peux lui donner.

— Le livre ?

— Non. Ecoute-moi, Gus. Rentrez à Manhattan, tous les deux. Si vous partez tout de suite, il y a des chances pour que vous arriviez à temps. Si vous le pouvez, rejoignez Eph et Fet. En tout cas, il faudra que vous vous abritiez sous terre, très profondément.

— Ça va exploser, ici ? dit Gus en considérant Angel qui, hors d'haleine, comprimait de la main sa mauvaise jambe. Venez avec nous, alors. Tirons-nous, si on peut pas le détruire.

— Je ne peux pas empêcher cette réaction en chaîne nucléaire, mais... je parviendrai peut-être à juguler celle de la contamination vampirique.

Une alarme se déclencha – sonneries stridentes espacées d'une seconde –, faisant sursauter Angel, qui observa les deux bouts du couloir.

— A mon avis, ce sont les groupes électrogènes de sécurité qui lâchent, indiqua Setrakian.

Il saisit Gus par la manche et cria pour se faire entendre :

— Vous voulez rôtir ici ? Non ? Alors, allez-vous-en !

Gus et Angel s'attardèrent encore le temps de regarder le professeur s'éloigner et tirer son épée. Gus se tourna vers le catcheur boiteux et en nage aux yeux emplis d'incertitude, qui attendait ses instructions.

— On y va, annonça Gus. T'as entendu ce qu'il a dit.

Angel le bloqua d'un bras massif.

— On le laisse se débrouiller tout seul ?

Gus secoua la tête d'un air dépité, conscient qu'aucune solution n'était satisfaisante.

— Si je suis en vie, c'est grâce à lui. Pour moi, tout ce que dit le prêteur sur gages, c'est un ordre. Alors maintenant on se tire le plus loin possible, à moins que t'aies envie de fondre comme du plastique.

Angel ne pouvait détacher son regard de Setrakian, et Gus dut l'entraîner vers la sortie.

Setrakian pénétra dans le centre de contrôle. Une silhouette vêtue d'un vieux costume se tenait devant une série de panneaux à voyants et regardait les jauges dégringoler pendant que le système tout entier cédait peu à peu. Des ampoules rouges clignotaient à chaque coin de la pièce, mais on avait coupé l'alarme.

Eichhorst se contenta de tourner la tête et posa les yeux sur son ancien prisonnier. Son visage ne trahissait aucune inquiétude – il n'était pas en mesure d'éprouver des émotions aussi subtiles, et ne manifestait qu'à peine les réactions les plus basiques telle la surprise.

Tu arrives juste à temps, dit-il en revenant à ses écrans.

Setrakian, l'épée à la main, contourna la créature.

Je ne t'ai pas encore félicité, pour le livre. Réussir à contrer Palmer ainsi... quel coup admirable !

— Je pensais le trouver ici.

Tu ne le reverras plus. Il n'aura jamais réalisé son rêve fou, incapable de comprendre que ce n'étaient pas ses aspirations qui importaient, mais celles du Maître. Vous et vos espoirs pathétiques.

— Et vous ? Pourquoi vous a-t-il gardé ?

Le Maître apprend beaucoup des humains, c'est l'une des clés de sa grandeur. Il observe sans cesse. Ton espèce lui a montré comment provoquer votre propre solution finale. Là où je ne vois que des troupeaux, lui distingue des modèles comportementaux. Il écoute ce que vous dites quand vous, vous ne vous rendez même pas compte que vous parlez.

— Que lui avez-vous appris ?

Eichhorst se retourna et Setrakian serra plus fort la poignée de son épée. Il contempla le nazi, comprit soudain.

Construire et bien faire fonctionner un camp n'a rien d'évident. Il faut un certain type d'intelligence pour s'assurer que l'extermination systématique d'un peuple se déroule de la façon la plus efficace possible. Il fait appel à mes connaissances en la matière.

Setrakian, la bouche sèche, avait l'impression que sa peau s'effritait lentement.

Des camps. Des enclos pour humains. Des fermes cauchemardesques

à travers tout le pays, dans le monde entier.

En un sens, Setrakian l'avait toujours su – sans jamais vouloir le croire. Il l'avait vu dans le regard du Maître lors de leur première *rencontre* dans les baraquements de Treblinka. La barbarie des hommes avait attisé sa soif de destruction. Nous avons montré à notre bourreau comment nous tuer, nous l'avons accueilli comme si une prophétie avait annoncé sa venue.

Le bâtiment trembla et une nouvelle rangée d'écrans s'éteignit.

Setrakian se racla la gorge pour retrouver un semblant de voix.

— Où est votre Maître ?

Il est partout, l'ignoraient-ils ? Il est là, en ce moment. Il t'observe. A travers moi.

Setrakian se prépara et avança d'un pas. Il savait ce qu'il lui restait à faire.

— Il est sûrement très content de votre travail, mais vous ne lui servez plus à rien. Il ne vous regrettera pas – et moi non plus.

Tu me sous-estimes, Juif.

Eichhorst sauta avec aisance sur un panneau de contrôle, hors d'atteinte. Setrakian leva sa lame, la pointe dirigée vers le cou du nazi. Le vampire gardait les bras le long du corps, prêt à bondir. Il feignit d'attaquer ; Setrakian esquiva mais ne recula pas. Eichhorst se propulsa sur un autre panneau et écrasa en retombant les fragiles boutons de commande. Setrakian pivota pour ne pas le perdre de vue puis vacilla.

Il porta à son cœur la main qui serrait toujours le fourreau de son épée.

Ton pouls est bien irrégulier.

Setrakian grimaça et tituba. Il exagérait sa douleur, mais ce n'était pas Eichhorst qu'il cherchait à tromper.

Le *strigoï* sauta à terre et considéra Setrakian avec ce qui ressemblait à de la nostalgie.

Les battements d'un cœur, l'air qui passe dans les poumons... toute cette piètre machinerie humaine m'est depuis longtemps étrangère.

Appuyé contre les instruments de surveillance, Setrakian attendait de recouvrer ses forces.

Et tu préfères périr que continuer ta vie sous une forme infiniment supérieure ?

— Plutôt mourir que devenir un monstre.

Ne vois-tu pas que pour toutes les autres créatures, c'est vous les monstres ? Vous vous êtes approprié cette planète – mais le vent a tourné.

Eichhorst plissa soudain les yeux.

Il m'ordonne de te transformer, ce qui ne m'enchanté guère. Le sang hébraïque a pris au cours des siècles un goût aussi salé et boueux que le Jourdain.

— Vous n'y parviendrez pas. Même le Maître en a été incapable.

Eichhorst fit quelques pas de côté, mais resta à distance.

Ta femme s'est débattue, pourtant elle n'a jamais crié. Etrange. Pas le moindre gémissment. Elle n'a prononcé qu'un seul mot : « Abraham »...

Setrakian laissa le vampire lui torturer l'esprit, l'essentiel était qu'il s'approche.

— Elle savait que je la vengerais un jour.

Elle t'a appelé, et tu n'étais pas là. Je me demande si toi tu crieras.

Setrakian faillit tomber à genoux et appuya la pointe de son épée par terre pour se retenir.

Pose ton arme, Juif.

Setrakian souleva son épée et regarda le fil de la lame. Il examina ensuite le pommeau en forme de tête de loup, en apprécia le poids.

Accepte ton destin.

Setrakian leva son regard vers le vampire qui ne se tenait plus qu'à quelques pas.

— C'est déjà fait.

Le vieil homme mit toutes ses forces dans son lancer. L'épée fila et s'enfonça sous la poitrine d'Eichhorst, entre deux boutons de son gilet. Le nazi bascula sur le panneau de contrôle, les bras tendus comme pour retrouver l'équilibre. Il lui était impossible de toucher la lame d'argent plongée dans son corps. Les agents toxiques du métal se répandirent tel un cancer foudroyant dans son organisme, et il se mit à convulser. Du sang blanc souilla bientôt la lame, accompagné des premiers vers capillaires.

Setrakian se leva, chancelant. Il n'éprouvait qu'une mince satisfaction, et aucun sentiment de triomphe. Il s'assura que le vampire – et par extension, le Maître – le regardait bien.

— Par son entremise, vous m'avez pris l'amour de ma vie, dit-il. Il vous faudra me transformer vous-même.

Puis il retira lentement sa lame du ventre du vampire.

Le *strigoi* retomba sur le panneau de contrôle, puis glissa sur la droite. Setrakian, pourtant de plus en plus faible, anticipa sa trajectoire et posa par terre la pointe de son épée, formant ainsi un angle de quarante degrés avec le sol – le même que le couperet d'une guillotine.

Eichhorst bascula et se décapita lui-même sur la lame.

Setrakian essuya son épée sur la manche du vampire puis s'éloigna des vers de sang qui se déversaient par sa gorge tranchée. Il eut soudain l'impression qu'un nœud se resserrait dans sa poitrine. Il prit sa boîte à pilules et en renversa le contenu en l'ouvrant.

Gus sortit de la centrale nucléaire, suivi de près par Angel. Ils débouchèrent sous un ciel menaçant : le crépuscule du dernier jour touchait à sa fin. Les hurlements de la sirène n'étaient plus séparés que par un silence de mort : les générateurs s'étaient arrêtés. L'air lui semblait lourd, comme chargé en électricité statique – sans doute parce qu'il savait ce qui était sur le point de se produire.

Il entendit un vrombissement familier : un hélicoptère. L'appareil contournait les tours fumantes. Gus comprit que ce n'étaient pas des renforts, mais le taxi qui emporterait le Maître pour lui éviter de frire avec le reste de Long Island.

Le jeune homme se dirigea vers le camion de la garde nationale. Il avait vu un lance-missile Stinger, en arrivant, mais lui avait préféré des armes plus petites. Il avait à présent une bonne raison de s'en servir.

Gus s'assura qu'il le tenait dans le bon sens. Il était bien équilibré et étonnamment léger pour une arme antiaérienne, une quinzaine de kilos à peu près. Gus dépassa Angel et courut le long du bâtiment. L'hélicoptère descendait à vitesse réduite vers une clairière.

Gus trouva sans difficulté la détente et le viseur. L'arme détecta les gaz d'échappement de l'appareil et émit un sifflement suraigu. Gus fit feu et le Stinger fila vers sa cible.

Le pilote ne l'avait pas vu venir. Intercepté à une centaine de mètres du sol, sa queue tranchée net, l'hélicoptère s'écrasa sur des arbres tout proches dans un tourbillon de flammes.

Gus jeta le lanceur. Cet incendie tombait à pic. Il illuminerait les environs et leur permettrait de retrouver l'eau. Le détroit de Long Island était le chemin le plus sûr et le plus rapide pour quitter les lieux.

Il fit part de son plan à Angel, devina en regardant le catcheur que quelque chose avait changé.

— Je reste, annonça le colosse.

Gus tenta de lui expliquer ce que lui-même comprenait à peine :

— Ça va sauter ici ! C'est une centrale nucléaire !

— Je ne peux pas fuir en plein combat.

Angel tapota sa jambe comme pour ajouter « dans tous les sens du terme ».

— Et puis j'ai déjà vécu ça.

— Comment ça ?

— Dans mes films. Je sais comment ça finit : le gentil affronte le méchant, et tout a l'air perdu.

— Angel !

Il fallait partir.

— Le monde est toujours sauvé, à la fin.

L'ancien lutteur paraissait de plus en plus perturbé. Les assauts incessants des vampires avaient dû l'éprouver plus que Gus ne l'avait pensé.

— Pas ici. Pas contre ça ! s'écria le jeune homme.

Angel tira une boule de tissu de sa poche. Il enfila le masque argenté, et Gus ne vit plus que ses yeux et sa bouche.

— Pars, dit le catcheur. Va retrouver le docteur. Ecoute le vieil homme. Moi, il ne m'a rien demandé, alors je reste pour combattre.

La bravoure insensée du Mexicain arracha un sourire à Gus. Il avait reconnu Angel. Il comprenait tout, à présent – sa force, son courage. Petit, il avait vu tous les films de l'Ange d'argent à la télévision. Le week-end, on les diffusait en boucle. Aujourd'hui, il se trouvait face à son héros.

— Quelle saloperie, ce monde, pas vrai ? dit-il.

— Oui, mais c'est le seul qu'on a, répondit Angel.

Gus ressentit un grand élan de sympathie pour ce compatriote abîmé, l'idole de son enfance. Il le prit par les épaules et les larmes lui montèrent aux yeux.

— *Qué viva el Angel de Plata, culeros !*

— *Qué viva !* répondit Angel.

L'Ange d'argent s'éloigna en boitant vers la centrale condamnée.

Dans la salle de contrôle, où les instruments de surveillance imploraient une intervention humaine, Setrakian s'agenouilla devant le cadavre d'Eichhorst. La tête du vampire avait roulé dans un coin. A l'aide du dos d'argent d'un miroir de poche fêlé, le vieil homme écrasait les vers de sang qui convergeaient vers lui. De son autre main, il essayait de récupérer ses comprimés.

Puis il sentit une présence, dont l'arrivée soudaine modifia l'atmosphère déjà oppressante. Nulle éruption de fumée, nul coup de

tonnerre. Ce fut un choc mental plus stupéfiant qu'un simple trucage. Setrakian n'avait pas à lever la tête pour savoir qu'il s'agissait du Maître, mais il le considéra tout de même depuis l'ourlet de sa cape noire jusqu'à son visage impérieux.

De sa chair, on ne voyait plus que la couche sous-cutanée, que seules recouvraient quelques rares plaques de peau brûlée. Ce n'était plus qu'un monstre écarlate parsemé de taches noires. Ses yeux flamboyaient d'un rouge plus sanguin que jamais. Les vers capillaires ondoyaient sous la surface tels des nerfs que la folie animait de soubresauts.

C'est terminé.

Le Maître s'empara de l'épée avant que Setrakian ait pu réagir. La Chose tint la lame d'argent comme un homme manipulerait une barre de fer chauffée à blanc.

Ce monde est mien.

D'un mouvement à peine plus perceptible qu'une vibration, le Maître ramassa le fourreau de bois, y enfonça la lame, puis enclencha les deux parties d'un vif geste de torsion.

Il posa alors la pointe de la canne par terre. L'instrument était parfaitement à sa taille, bien sûr : il appartenait autrefois au géant Czardu, dont le Maître occupait l'enveloppe charnelle.

Le combustible nucléaire que contient le cœur du réacteur commence à surchauffer et à fondre. Ces installations sont équipées de systèmes de sécurité modernes, mais les procédures automatiques de confinement ne font que retarder l'inévitable. Lorsque la fusion aura lieu, elle contaminera.

Setrakian ne pouvait parler à cause de ses cachets en train de se dissoudre, mais il n'avait pas à répondre verbalement.

L'argent chante dans mon épée, lança-t-il.

Il se sentait dériver. Les médicaments voilaient son esprit et cachaient à la perception du Maître ses réelles intentions.

Le livre nous a beaucoup appris. Nous savons que Tchernobyl n'était qu'un leurre...

Il scrutait la figure du Maître. Comme il lui tardait d'y lire la peur.

Votre nom. Je connais votre véritable nom. Voulez-vous l'entendre, Ozryel ?

Le Maître ouvrit alors la mâchoire et darda son aiguillon, qui s'enfonça dans le cou de Setrakian, lui transperça les cordes vocales et s'enfonça dans sa carotide. Le vieil homme ne sentit pas la brûlure de la perforation, seulement la douleur que la succion diffusait dans son corps, le collapsus de son système sanguin et de ses organes, qui le conduisait à la commotion.

Ses yeux rougeoyants rivés à ceux de Setrakian, le Maître aspirait avec une immense satisfaction. Le vieillard soutenait le regard de la Créature, non par défi mais parce qu'il guettait un signe de malaise. Il sentait la vibration des vers qui se répandaient dans ses veines, exploraient et envahissaient son corps avec avidité.

Soudain, le Maître se cambra comme s'il s'étouffait. Il rejeta la tête en arrière et ses paupières nictitantes s'agitèrent, mais son suçoir resta fermement planté et il continua à boire. Au bout d'un moment, il se dégagea – le processus tout entier avait pris moins de trente secondes –, rétracta son aiguillon rouge et gonflé. Il considéra Setrakian, détecta le vif intérêt dans ses yeux, puis recula d'un pas mal assuré. Son visage se contracta, les vers capillaires ralentirent ; des mouvements de haut-le-cœur soulevaient son cou épais.

Il laissa tomber Setrakian et s'éloigna en titubant, intoxiqué par le sang du vieil homme, une sensation de brûlure au creux de ses entrailles.

A terre, plongé dans une brume obscure, Setrakian perdait du sang par l'entaille à sa gorge. Il relâcha enfin sa langue. Il avait absorbé un anticoagulant et un vasodilatateur – sa trinitrine et le dérivé de coumadine contenu dans la mort-aux-rats de Fet – en quantités assez importantes pour créer un surdosage massif, et les avait transmis au Maître.

Fet ne s'était pas trompé : les vampires ne possédaient pas de mécanisme de purge. Lorsqu'ils ingéraient une substance, ils ne pouvaient la vomir.

Rongé de l'intérieur, le Maître fonça en direction des portes, dans les hurlements des sirènes d'alarme.

Le Centre spatial Johnson devint muet lorsque la station passa dans l'ombre de la Terre. Thalia avait perdu la communication avec Houston.

Elle sentit les premières collisions peu après. Des débris, des déchets spatiaux heurtaient la station. Rien d'extraordinaire à cela, hormis la fréquence des impacts.

Trop nombreux. Trop rapprochés.

En apesanteur dans l'habitacle, elle se maintint aussi immobile que possible, tâcha de se calmer et de réfléchir. Deux points incandescents étaient visibles sur la face obscure de la planète. L'un se trouvait tout à l'extrémité, juste sur la frontière du crépuscule. L'autre brillait plus près du côté oriental.

Elle n'avait jamais assisté à pareil phénomène, et rien dans son

entraînement ni dans les innombrables manuels qu'elle avait étudiés ne l'avait préparée à ce spectacle. Depuis l'espace, la lumière et l'immense chaleur qu'à l'évidence elle dégageait n'apparaissaient pas plus grosses qu'une pointe d'épingle, mais elle sut qu'il s'agissait d'explosions d'une magnitude titanesque.

La station essuya un nouveau choc. Ce n'était pas la grêle habituelle de petits objets métalliques. Les voyants jaunes d'un signal d'alarme s'illuminèrent près de la porte. Quelque chose avait endommagé les panneaux solaires. On avait l'impression que la station subissait une attaque. Thalia allait devoir passer sa combinaison et...

VLAM !

Quelque chose heurta violemment la coque. Elle se propulsa jusqu'à un ordinateur et vit aussitôt l'avertissement qui indiquait une fuite d'oxygène. Importante. Les réservoirs étaient perforés. Elle appela ses camarades de bord et se dirigea vers le sas.

Un impact plus puissant secoua la coque. Thalia s'équipait au plus vite, mais une brèche avait été percée dans la station elle-même. Elle se démena pour attacher le casque de son scaphandre, afin de prendre de vitesse le vide mortel. Avec les forces qui lui restaient, elle ouvrit sa valve d'oxygène.

Thalia dériva dans l'obscurité. Avant de perdre connaissance, sa dernière pensée n'alla pas à son mari, mais à son chien. Par-delà le silence du cosmos, elle l'entendit aboyer.

Peu après, la Station spatiale internationale se mêla aux déchets spatiaux, quitta petit à petit son orbite et sombra vers la Terre.

Setrakian était allongé sur le dos, au beau milieu de la centrale nucléaire, et la tête lui tournait.

Il se transformait. Il le sentait.

La douleur dans sa gorge n'était que le début. Sa poitrine était en pleine effervescence. Les vers de sang s'étaient installés et avaient déposé leur cargaison : le virus se développait rapidement dans son organisme, submergeait ses cellules. Il le changeait, essayait de le recréer.

Son corps ne le supportait pas. Ses veines étaient affaiblies, il était trop vieux, trop diminué. Comme une fleur dont la tige ne supporterait pas le poids de sa corolle, ou un embryon condamné par des chromosomes défectueux.

Il entendait les voix. Les murmures d'une conscience plus vaste. Une foule d'êtres. Une cacophonie.

Setrakian percevait la chaleur – celle de son corps, dont la

température augmentait inexorablement, et celle du sol qui tremblait. Le système de refroidissement était tombé en panne – ce qui n'avait rien d'accidentel –, et le combustible avait traversé le cœur du réacteur. Il atteindrait la nappe phréatique et provoquerait une terrible explosion de vapeur.

Setrakian.

La voix du Maître recouvrait la sienne par intermittence. Setrakian eut une vision : l'intérieur d'un camion – l'un des véhicules de la garde nationale stationnés à l'entrée de la centrale. Tout était flou et monochrome : il recevait ces images à travers les yeux d'une créature douée d'une vision nocturne bien plus fine que celle d'un humain.

Setrakian vit sa canne – ou plutôt celle de Czardu – frapper le châssis du véhicule à quelques centimètres de lui ; il aurait pu la toucher une dernière fois...

Pic-pic-pic...

C'était ce que voyait le Maître.

Setrakian, pauvre fou.

Le camion se mit à vibrer : il prenait de la vitesse. L'image tanguait comme si le Maître se tordait de douleur.

Tu as cru qu'empoisonner ton sang suffirait à me tuer ?

Setrakian profita de la force que lui offrait temporairement la mutation pour se mettre à quatre pattes.

Pic-pic...

Je t'ai rendu malade, strigoï. Une fois encore, je t'ai affaibli.

Il savait que le Maître l'écoutait.

Tu es transformé.

Czardu est enfin libre... et je le serai bientôt, moi aussi.

Setrakian ne dit plus rien et se traîna plus près du cœur du réacteur.

Une bulle d'hydrogène toxique gonflait dans l'enceinte de confinement et la pression augmentait sans relâche. Le bouclier en béton armé ne ferait qu'accroître la violence de l'explosion finale.

Setrakian avançait à la force des bras, centimètre par centimètre, l'esprit saturé par ce que voyaient des milliers de paires d'yeux, la tête emplie d'une multitude de voix.

L'heure zéro était proche. Tous allaient mourir.

Pic...

— Silence, *strigoï* !

Le combustible atteignit la nappe phréatique. Le sol sur lequel était construite la centrale explosa, le lieu d'origine du dernier Aîné fut

désintégré – de même que Setrakian.

Il n'en resta rien.

La structure sous pression se fendit et laissa échapper un nuage radioactif qui se répandit au-dessus du détroit de Long Island.

Gabriel Bolivar attendait dans les profondeurs de l'usine de conditionnement de viande. Le Maître l'avait appelé, lui avait demandé de se tenir prêt.

Gabriel, mon enfant.

Les milliers de voix ne faisaient qu'une. Le vieil homme, Setrakian, avait été réduit au silence pour toujours.

Gabriel, le nom d'un archange... je n'aurais pas pu trouver mieux.

Bolivar sentait le père sombre tout proche. Il savait que le Maître avait remporté une grande victoire à la surface. L'ordre nouveau pouvait s'instaurer.

La Chose entra dans la salle baignée par les ténèbres. Elle se plaça devant lui, forcée de pencher la tête pour ne pas toucher le plafond. Bolivar percevait que son corps était mal en point, mais sa voix n'avait rien perdu de sa force.

Tu vivras en moi. Dans ma faim, ma voix, mon souffle – et je vivrai en toi. Ton esprit abritera les nôtres et nos sangs se mêleront.

Le Maître releva sa capuche, plongea la main dans son cercueil et en tira une poignée de terre qu'il enfourna dans la bouche de Bolivar.

Tu seras mon fils, je serai ton père, et nous régnerons pour toujours.

Le Maître serra Bolivar contre lui. Comme ce jeune vampire paraissait petit et malingre comparé au géant ! Bolivar eut la sensation d'être avalé, possédé – accueilli. Pour la première fois de sa vie, qu'elle fût humaine ou vampirique, il se sentit à sa place.

Les vers se déversèrent du Maître par centaines, suintèrent de sa chair à vif. Ils glissaient sur les corps des deux *strigoï*, entraient et sortaient de leurs tissus, fondaient les deux créatures en une masse écarlate.

Le Maître abandonna son ancienne enveloppe, qui se désagrégea aussitôt, et libéra l'âme du jeune chasseur. Elle disparut du chœur de voix qui animaient le Maître.

Czardu n'était plus ; Gabriel Bolivar était un être neuf.

Le Maître/Bolivar recracha la terre, puis ouvrit la bouche et fit jouer son aiguillon. La protubérance jaillit en claquant et se replia.

Le Maître venait de renaître.

Cette enveloppe lui était encore inconnue. Il était depuis si longtemps habitué à Czardu... Mais ce corps de transition était jeune

et souple. Le Maître le mettrait bientôt à l'épreuve.

A vrai dire, il se souciait peu de son apparence. Le corps gigantesque lui avait bien servi quand il se terrait dans les ténèbres, mais la taille et la longévité de son hôte n'avaient plus d'importance dans ce nouveau monde créé à son image.

Le Maître perçut une présence humaine. Un cœur qui battait vigoureusement. Un jeune garçon.

Kelly Goodweather entra en étreignant son fils. Le garçon tremblait, recroquevillé. Dans l'obscurité, il ne voyait rien et ne sentait que la chaleur des *strigoï*. L'acidité de l'ammoniac et une odeur de décomposition lui piquaient les narines.

Kelly approcha, fière comme un chat qui dépose une souris aux pieds de son maître. L'apparence du vampire ne la déroutait pas. Elle avait compris qu'il occupait désormais Bolivar et n'avait pas posé de questions.

Le Maître gratta le mur pour en faire tomber du magnésium dans une torche, puis racla la pierre de son majeur. Les étincelles ainsi produites enflammèrent le minéral. Une lueur orange éclaira bientôt la salle.

Zack se trouvait devant un vampire décharné aux yeux d'un rouge brillait et aux traits affaissés. Malgré la panique, une part de lui continuait à faire confiance à sa mère, dont la présence l'apaisait, envers et contre tout.

Le jeune garçon vit alors le corps vide. Sa peau lisse et brûlée par le soleil brillait encore. La mue de cette créature.

Il remarqua aussi la canne appuyée contre un mur. Les flammes se reflétaient sur la tête de loup.

Le professeur Setrakian.

Non.

Si.

La voix parlait à l'intérieur de sa tête. Zack avait toujours cru que Dieu répondrait à ses prières avec une autorité et une majesté semblables.

Mais cette voix n'avait rien de divin. C'était celle de la créature qui se tenait devant lui.

— Papa... murmura Zack.

Son père était avec le professeur. Les larmes coulèrent sur ses joues.

Zack ouvrit la bouche mais ne parvint à produire aucun son ; ses poumons s'étaient verrouillés. Il palpa ses poches en quête de son inhalateur, puis ses genoux cédèrent et il s'écroula.

Kelly regardait son fils souffrir, impassible. Jusqu'alors, le Maître pensait la détruire. Il n'avait pas l'habitude d'être défié et ne comprenait pas pourquoi elle n'avait pas transformé le garçon dès qu'elle l'avait trouvé.

A présent, tout était clair. Le lien qui la rattachait au garçon était si fort... Elle avait choisi de l'apporter au Maître pour qu'il s'en charge lui-même.

C'était un acte de dévotion. Une offrande inspirée par l'amour, ce précurseur humain de l'appétit vampirique qui se révélait en réalité bien plus puissant.

Et la Chose avait faim. Le garçon était un spécimen admirable. Il serait honoré de recevoir le Maître.

La Créature décida aussitôt que l'attente serait bénéfique.

Couché par terre, le garçon se prenait la gorge. Son cœur, qui depuis son arrivée battait à se rompre, ralentissait. Le Maître se piqua le pouce avec la griffe de son majeur et fit tomber une goutte blanche dans la bouche de l'enfant, en veillant à ne pas laisser passer de vers de sang.

Zack grogna et se mit à respirer à grandes goulées. Il avait sur la langue un goût de cuivre et de camphre. Bientôt, son souffle revint à la normale. Un jour, par jeu, il avait léché une pile ; la décharge qu'il venait de ressentir avant que ses poumons s'ouvrent à nouveau était étonnamment similaire. Il contempla le Maître avec la stupeur du malade face à son guérisseur.

ÉPILOGUE

JOURNAL D'EPHRAIM GOODWEATHER

Dimanche 28 novembre

Alors que dans chaque ville, chaque région du monde... déjà alarmées par les nouvelles en provenance de New York, on déplorait des vagues de plus en plus importantes de disparitions inexplicables...

Alors que rumeurs et récits abracadabrants faisant état d'absents qui revenaient chez eux à la nuit tombée, animés de désirs inhumains, se propageaient à une vitesse plus vertigineuse que la pandémie elle-même...

Alors que les puissants et les hommes influents prononçaient ouvertement les mots « vampirisme » et « fléau »...

Et alors que l'économie, les médias et les infrastructures s'effondraient...

... la planète basculait déjà au-dessus du vide, en proie au chaos.

Alors commencèrent les fusions des réacteurs nucléaires. L'un après l'autre.

Nulle suite d'événements ou chronologie fiable ne peut être vérifiée et ne le sera jamais, du fait de la dévastation qui en est résultée. Ce qui suit n'est que l'hypothèse généralement acceptée, même s'il est vrai qu'il ne s'agit que de déductions s'appuyant en majeure partie sur la disposition des dominos avant que tombe le premier.

Après la Chine, la défaillance du réacteur d'une centrale construite par Stoneheart à Hadera, en Israël, conduisit à une nouvelle fusion. Un nuage de vapeur radioactive fut libéré, chargé de grosses particules de radio-isotopes, de césium et de tellure sous forme d'aérosols. Les vents chauds de la Méditerranée dispersèrent la contamination vers le nord-est, en Syrie et en Turquie, et par-delà la mer Noire, jusqu'en Russie, ainsi qu'à l'est, en Irak et au nord de l'Iran.

On soupçonna un acte terroriste, et on accusa le Pakistan, qui nia toute implication. Le conseil des ministres israélien se réunit, puis décréta une session extraordinaire de la Knesset, qui tint lieu de conseil de guerre. Dans le même temps, la Syrie et Chypre exigèrent des réparations financières ainsi qu'une censure internationale d'Israël, et l'Iran déclara que la malédiction des vampires était d'origine juive.

Le président et le Premier ministre pakistanais, convaincus qu'Israël comptait prendre pour prétexte la fusion du réacteur afin de déclencher une attaque, obtinrent du Parlement qu'il autorise une frappe préventive de six

têtes nucléaires.

Israël riposta.

L'Iran bombardait Israël à son tour et revendiqua aussitôt la victoire. L'Inde répliqua en envoyant des ogives de quinze kilotonnes sur le Pakistan et l'Iran.

La Corée du Nord, éperonnée par la peur du fléau et une famine sans précédent, lança ses missiles contre la Corée de Sud et fit franchir le 38^e parallèle à ses troupes.

La Chine prit part au conflit afin de détourner l'attention de la communauté internationale de la catastrophe nucléaire quelle avait elle-même subie.

Les explosions atomiques déclenchèrent éruptions volcaniques et tremblements de terre. Des milliers de tonnes de cendres, de l'acide sulfurique et des quantités gigantesques de dioxyde de carbone furent projetés dans la stratosphère.

Des villes furent ravagées par les flammes, des champs pétrolifères s'embrasèrent et consumèrent des millions de barils par jour, incendies que l'homme ne pouvait éteindre. Les derricks diffusèrent en continu une épaisse fumée noire qui absorba la lumière du soleil à des niveaux allant de 80 à 90 %.

Cet écran s'étendit autour du globe et affecta tous les territoires habités, où s'accrurent l'anarchie et la certitude de l'infestation. Les cités se firent prisons toxiques, les autoroutes se transformèrent en dépotoirs verrouillés. Le Canada et le Mexique fermèrent leurs frontières, on se mit à abattre sans sommation les citoyens américains qui franchissaient le Rio Grande. Mais même ces frontières ne devaient pas durer.

Au-dessus de Manhattan, le gigantesque nuage radioactif s'attarda, le ciel devint cramoisi avant d'être obscurci par la suie présente dans l'atmosphère. Le crépuscule avait beau être artificiel, les pendules avaient beau indiquer qu'on était au cœur de la journée, le phénomène n'était pas négociable.

Sur la côte, l'océan prit une teinte noir argenté.

Vint ensuite une pluie de cendres. Celle-là ne nettoya rien, ces retombées ne firent que rendre le noir plus noir encore.

Très vite, les alarmes se turent et des hordes de vampires émergèrent des caves pour prendre possession du monde qui à présent était leur.

North River Tunnel

Dans les entrailles du tunnel, Fet trouva Nora assise sur les voies, en

train de caresser les cheveux gris de sa mère, qui dormait, la tête posée sur ses genoux.

— Nora, fit Vassili en prenant place à côté d'elle. Je vais vous aider, votre mère et vous...

— Mariela. Elle s'appelle Mariela.

Elle fondit alors en larmes et, le corps agité par de violents sanglots, enfouit le visage dans le creux de l'épaule de Fet.

Eph revint peu après du couloir d'en face, où il avait cherché Zack en vain. Nora se tourna vers lui, épuisée, vidée, les traits chargés d'espoir et de douleur.

Ephraïm retira son monoculaire et secoua la tête. Rien.

Fet sentit la tension qui régnait entre eux. Chacun était à bout, trop miné pour avoir envie de parler. Fet savait qu'Eph n'en voulait pas à Nora, que celle-ci avait sans le moindre doute fait tout son possible pour Zack, mais il devinait aussi qu'en ayant perdu Zack elle avait perdu Eph.

Il relata les événements qui avaient conduit au départ de Setrakian pour la Locust Valley en compagnie de Gus.

— Il m'a ordonné de le laisser... de venir ici, expliqua-t-il en dévisageant Eph. De vous retrouver.

Eph sortit de sa poche une flasque de verre qu'il avait trouvée dans la timonerie du remorqueur. Il prit une grande gorgée, puis regarda autour de lui avec un air de profond dégoût.

— Eh bien voilà, nous sommes là.

Fet sentit Nora se crisper. Un bourdonnement lointain résonna dans le tunnel. Tout d'abord, Fet ne parvint pas à en identifier l'origine à cause du sifflement permanent dans son oreille.

Un moteur, ou une machine, avançait dans leur direction. Le vacarme diffusait un grondement terrifiant dans le tube de roche.

De la lumière apparut. Ça ne pouvait pas être un train... si ?

Deux phares. Une voiture.

Fet dégaina son épée, prêt à tout. Le véhicule massif s'arrêta. Les pneus réduits en lambeaux par les traverses, le Hummer noir roulait sur les jantes.

La grille du pare-chocs était maculée de sang de vampire.

Gus descendit, un bandana bleu sur la tête. Fet fonça du côté passager.

Le 4 x 4 était vide.

Gus comprit qu'il cherchait Setrakian et secoua la tête.

— Raconte, dit Fet.

Le Mexicain expliqua qu'il avait laissé le professeur à la centrale nucléaire.

— Tu l'as abandonné ?

— Il l'a exigé. Comme il te l'a ordonné à toi.

Fet hocha la tête. Il savait que Gus avait raison.

— Il est mort ? demanda Nora.

— Je vois pas d'autre issue, répondit Gus. Il était déterminé à se battre jusqu'au bout. Ce cinglé d'Angel est resté, lui. Impossible que le Maître s'en soit sorti sans avoir morflé. Ne serait-ce qu'à cause des radiations.

— La fusion du noyau, commenta Nora.

— J'ai entendu l'explosion et les sirènes, confirma Gus. Y a un nuage empoisonné qui se dirige par ici. Le professeur m'a dit de vous rejoindre.

— Il nous a tous envoyés ici pour nous protéger des retombées, déclara Fet.

Il considéra les environs. Terrés dans un sous-sol. Dans ce genre de scénario, il avait le dessus, autrefois : c'était lui l'exterminateur, le gars qui gazait les nuisibles dans leurs nids. Alors qu'il réfléchissait à ce que les rats, ces experts de la survie, feraient confrontés à cette situation, il vit le train déraillé dont les vitres, au loin, reflétaient les phares de Gus.

— Nous allons vider les voitures, annonça-t-il. Nous pouvons y dormir, par quarts, en verrouillant les portes. Il y a une voiture-bar dans laquelle on peut se servir, de l'eau, des toilettes.

— Pour quelques jours, peut-être, dit Nora.

— Pour aussi longtemps que nous parviendrons à les faire durer, répondit Fet.

Une bouffée d'émotions – orgueil, résolution, reconnaissance, deuil – le frappa comme un coup de poing. Le vieil homme était mort, mais à travers eux il vivait toujours.

— Assez longtemps pour qu'à la surface le plus gros de la radioactivité se soit dispersé.

— Et après ? fit Nora, au bout du rouleau.

Elle n'en pouvait plus. Pourtant, il n'y avait pas de fin. Nulle part où aller sinon devant eux, sans répit, dans cet enfer sur Terre.

— Setrakian a disparu... Il est mort, ou pire. Au-dessus de nous, c'est l'holocauste nucléaire. Ils ont gagné. Les *strigoï* l'ont emporté. C'est fini. Il n'y a plus d'espoir.

Personne ne parla. Dans le tunnel, l'air restait immobile et silencieux.

Fet posa son sac et fouilla dedans, puis en sortit le livre à reliure d'argent.

— Pas sûr, dit-il.

Muni d'une puissante lampe électrique empruntée à Gus, Eph partit de nouveau seul pour suivre jusqu'au bout chaque piste de déjections.

Aucune ne le conduisit à Zack. Pourtant, il continua à l'appeler, mais sa voix se répercutait sur les parois et lui revenait comme pour le narguer. Il vida sa flasque puis la jeta contre le mur. Le fracas du verre brisé lui fit l'effet d'un blasphème.

Alors il trouva l'inhalateur de Zack.

Sur le bord de la voie, dans une partie du tunnel que rien ne distinguait. La vignette de prescription y était toujours collée :

Zachary Goodweather, Kelton Street, Woodside, New York. Soudain, chacun de ces mots lui évoqua des choses disparues : une rue, un quartier.

Ils avaient tout perdu. Ces notions ne signifiaient plus rien.

Eph empoigna si fort l'inhalateur que le tube de plastique se fêla.

Il desserra son étreinte. Garde-le précieusement, songea-t-il. Il le pressa contre son cœur et éteignit sa lampe, puis resta immobile, tremblant de rage dans les ténèbres absolues.

Le monde avait perdu le soleil. Eph avait perdu son fils.

Eph se prépara au pire.

Il allait rejoindre les autres, vider le train, alterner les quarts avec eux, et attendre.

Mais alors que ses compagnons attendraient que l'air se dégage à la surface, Eph, lui, attendrait autre chose.

Que Zack lui revienne sous la forme d'un vampire.

Il avait tiré les enseignements de son erreur. Contrairement à ce qu'il avait fait avec Kelly, il ne montrerait aucune clémence.

Ce serait un privilège et une bénédiction de libérer son fils.

Le scénario qu'Eph avait imaginé – Zack transformé revenant prendre l'âme de son père – était finalement loin d'être le pire.

Non.

Le pire serait que son fils ne vienne pas.

Le pire fut de comprendre petit à petit qu'il ne pourrait jamais baisser sa garde. Que sa douleur ne trouverait aucune délivrance.

La Nuit Eternelle avait commencé.

Les auteurs souhaitent remercier pour son aide le Dr Ilona Zsolnay,
de la section babylonienne du musée de l'université de Pennsylvanie.

**Découvrez l'origine du fléau grâce à
cet extrait de *La Lignée...***

LA LEGENDE DE JUSEF CZARDU

— Il était une fois un géant, dit la grand-mère d'Abraham Setrakian.

Les yeux du jeune Abraham brillèrent. Soudain son bortsch lui parut plus appétissant ; en tout cas, il avait moins le goût d'ail. Abraham était un petit garçon pâle, maigrichon, maladif. Bien décidée à l'engraisser, sa grand-mère restait assise face à lui pendant qu'il mangeait sa soupe dans son bol en bois, mais elle le distrayait en lui racontant une histoire.

Une *bubbeh meiseh*, un « conte de grand-mère ». Un conte de fées. Une légende.

— C'était le fils d'un aristocrate polonais. Il s'appelait Jusef Czardu. Le seigneur Czardu dépassait tous les autres hommes par la taille. Il dépassait même les toits du village. Il fallait qu'il se plie en deux pour passer les portes. Mais pour lui, c'était une calamité, une maladie, pas du tout une aubaine. Car ses muscles n'avaient pas la force de porter ses os longs et lourds. Parfois, il avait beaucoup de mal à marcher. Il s'appuyait sur une grande canne – plus grande que toi – au pommeau en argent sculpté en forme de tête de loup. C'était l'emblème de la famille.

— Et alors, *bubbeh* ? demanda Abraham entre deux cuillerées.

— Tel était son fardeau en ce bas monde, et il lui avait enseigné l'humilité, qualité rare chez les nobles. Il avait beaucoup de compassion envers les pauvres, ceux qui travaillaient dur, les malades. Il se montrait surtout gentil avec les enfants du village, et ses poches grandes comme des sacs à navets étaient toujours remplies de babioles ou de sucreries. Lui-même n'avait pas vraiment eu d'enfance : à huit ans, il était déjà grand comme son père ; à neuf, il le dépassait d'une tête. Sa fragilité et sa grande taille faisaient secrètement la honte du châtelain. Mais le seigneur Czardu était un gentil géant, et son peuple l'aimait beaucoup. On disait qu'il *voyait* les gens de haut sans les *prendre* de haut.

D'un signe de tête, sa grand-mère rappela à Abraham qu'il devait avaler une nouvelle cuillerée. Il mâchonna une betterave bouillie ; on les appelait « cœur de bébé » en raison de leur couleur, de leur forme, et de leurs fibres qui rappelaient de petits vaisseaux sanguins.

— Et alors, *bubbeh* ?

— C'était aussi quelqu'un qui aimait la nature ; la chasse était trop brutale pour lui, ça ne l'intéressait pas. Seulement, c'était un aristocrate, il fallait qu'il tienne son rang ; alors quand il a eu quinze ans, son père et ses oncles l'ont obligé à les accompagner dans une expédition de six semaines en Roumanie.

— Chez nous, *bubbeh* ? Le géant est venu ici ?

— Au nord du pays, *kaddishel*. Dans les forêts noires. Mais les hommes de la famille Czardu ne venaient pas chasser le sanglier, l'ours ou l'élan, non. Ils étaient là pour le loup, l'emblème de la famille, qui figurait sur leurs armoiries. Un chasseur, lui aussi. Ils disaient que la viande de loup leur donnait force et courage, et le père espérait qu'elle soignerait aussi les faibles muscles du jeune maître.

— Et alors ?

— Le voyage fut long, pénible, freiné par le mauvais temps, et Jusef dut lutter de toutes ses forces. C'était la première fois qu'il sortait de son village, et les regards des inconnus lui faisaient honte. Une fois dans la forêt sombre, il eut l'impression que la nature était vivante. Les animaux rôdaient la nuit par meutes entières comme des réfugiés chassés de leur cachette, leur antre, leur terrier ou leur tanière. Ils étaient si nombreux que, la nuit, ils empêchaient les chasseurs de dormir. Quelques-uns voulurent s'en retourner mais l'aîné des Czardu était obsédé ; rien d'autre n'avait d'importance à ses yeux. On entendait les loups pousser leur plainte dans la nuit, et il tenait par-dessus tout à en tuer un pour son fils, son fils unique dont le gigantisme pesait comme une malédiction sur la famille. Il fallait laver la maison Czardu de ce fléau et lui trouver une épouse, pour qu'il engendre de nombreux héritiers sains.

» Et voici qu'en pistant un loup, au crépuscule du deuxième jour, le père se retrouva isolé de ses compagnons. Ceux-ci l'attendirent toute la nuit et, dès l'aube, se déployèrent à sa recherche. Mais, à la fin de la journée, on s'aperçut qu'un cousin de Jusef manquait lui aussi à l'appel. Et ainsi de suite, comprends-tu.

— Et alors, *bubbeh* ?

— Pour finir, il n'en resta qu'un : le jeune géant. Le lendemain, il se mit en route et, dans un coin qu'on avait pourtant fouillé, trouva le cadavre de son père, puis ses oncles et ses cousins gisant tous à l'entrée d'une grotte souterraine. Les crânes étaient réduits en bouillie mais les corps n'avaient pas été dévorés ; il en déduisit qu'ils avaient été tués par un monstre d'une force exceptionnelle, mais qui n'avait ni peur ni faim. Alors pourquoi ? Il ne comprenait pas – sauf que lui-même se sentait observé, peut-être même scruté, par quelque créature tapie dans la caverne.

» Le seigneur Czardu emporta les corps l'un après l'autre pour les enterrer profondément, loin de la grotte. Cela lui coûta ses dernières forces. Il était épuisé, *farmutshet*. Pourtant, il avait beau être seul, effrayé, exténué, ce soir-là il retourna à la grotte affronter l'être maléfique qui sortait la nuit, afin de venger les siens au péril de sa vie. On le sait par le journal qu'il tenait, et qu'on retrouva dans les bois bien des années plus tard. Ce fut la dernière chose qu'il y écrivit.

Abraham la regarda bouche bée (et vide).

— Mais qu'est-ce qui lui est arrivé, *bubbeh* ?

— Nul ne le sait avec certitude. Chez lui, en Pologne, au bout de six semaines, puis huit, puis dix sans nouvelles, on crut que les chasseurs avaient péri. On entreprit de vaines recherches. Puis, une nuit de la onzième semaine, un carrosse arriva au manoir, tous rideaux tirés. C'était le jeune maître. Il s'enferma dans une aile – désormais inoccupée –, et on ne le revit plus... ou presque. En ce temps-là, des rumeurs coururent sur son compte. Les rares personnes à l'avoir aperçu affirmaient – mais ces témoignages sont-ils bien dignes de foi ? – qu'il était guéri de ses infirmités. On murmurait même qu'il était revenu des forêts noires doté d'une force surhumaine, en harmonie avec sa haute taille. Mais son chagrin était si grand après la perte de son père, de ses oncles et cousins, qu'il ne paraissait plus jamais le jour. Il donna congé à la plupart de ses domestiques. Il y avait des allées et venues au château la nuit – on voyait par les fenêtres rougeoyer des feux dans les cheminées – mais, peu à peu, la grande demeure se dégrada faute d'entretien.

» Seulement, des gens prétendaient que, la nuit, ils entendaient le géant marcher dans le village. Les enfants, en particulier, se racontaient que résonnait dans les rues le *pic-pic-pic* de sa canne, sur laquelle il ne prenait plus appui mais dont il se servait pour les appeler, les tirer du lit et leur offrir bonbons et petits jouets. Aux incrédules on montrait les trous laissés dans la terre – notamment sous les fenêtres des chambres à coucher – par la fameuse canne à tête de loup.

Le regard de la grand-mère s'assombrit. Elle lança un coup d'œil au bol d'Abraham : il était presque vide.

— C'est alors que des enfants de fermiers ont commencé à disparaître. Même dans les villages voisins, disait-on. Et jusque dans le mien. Eh oui, Abraham, quand elle était petite, ta *bubbeh* habitait à une demi-journée de marche du manoir de Czardu. Je me rappelle deux sœurs dont on a retrouvé les corps dans une clairière en pleine forêt. Elles étaient blanches comme la neige autour d'elles, et le gel avait déposé sur leurs yeux grands ouverts une fine pellicule de glace. Je l'ai moi-même entendu un soir, pas très loin de moi, ce *pic-pic-pic* –

un bruit régulier, puissant. J'ai remonté la couverture par-dessus ma tête, en serrant bien pour ne plus lentendre, mais je n'en ai pas dormi pendant des jours.

Abraham goba la fin de l'histoire avec ses dernières gouttes de soupe.

— Le village de Czardu a fini par être pratiquement abandonné. On disait que c'était un endroit maudit. Quand ils passaient par là avec leurs roulottes, pour vendre leurs marchandises venues de lointaines contrées, les Tziganes racontaient qu'il se passait des choses étranges aux abords du château, qu'il était hanté par des apparitions, ou par un géant qui rôdait au clair de lune tel un dieu de la nuit. Ce sont eux qui nous ont avertis : « Mangez bien, devenez grands et forts, sinon Czardu vous attrapera. » Voilà pourquoi c'est important, Abraham. *Ess gezunterheit*. Mange pour devenir costaud. Allez, finis-moi ce bol. Sinon, « il » va venir te prendre !

La vieille dame s'arracha à ses ténébreux souvenirs et son regard s'anima.

— *Pic-pic-pic...* Czardu va venir !

Du coup, Abraham avala jusqu'au dernier morceau de betterave filandreuse. La soupe était terminée, l'histoire aussi, mais le petit avait la panse et la tête pleines. Quand il mangeait, cela faisait plaisir à sa *bubbeh*, dont le visage exprimait à ses yeux tout l'amour du monde. En cet instant d'intimité autour de la table branlante, tous deux communiaient par-delà les générations en partageant la nourriture du cœur et de lame.

Dix ans plus tard, la famille Setrakian fut chassée de son atelier de menuiserie, de sa maison et de son village, mais par les Allemands, et non par Czardu. Un officier cantonné chez eux et qui partageait leur pain autour de la même table branlante fut ému par leur profonde humanité. Un soir il les mit en garde : le lendemain, on leur ordonnerait de se rassembler à la gare avec les autres villageois. Il ne fallait surtout pas qu'ils obéissent, mais qu'ils filent sans attendre.

Ce qu'ils firent – toute la famille au sens large, à savoir huit personnes. Ils prirent tout ce qu'ils pouvaient emporter et s'enfoncèrent dans la campagne. Mais *bubbeh* freinait leur progression. Pire, elle le savait. Elle comprenait que sa présence mettait toute la famille en danger et maudissait ses vieilles jambes. Les autres finirent par partir en avant, sauf Abraham, qui entre-temps était devenu un jeune homme vigoureux et plein de promesses. Passé maître graveur malgré son jeune âge, il menait parallèlement des études talmudiques et s'intéressait tout particulièrement au *Sefer Ha TLohar*, le livre des

secrets de la mystique juive. Il resta donc à ses côtés, et quand la nouvelle leur parvint qu'en atteignant la bourgade suivante le reste de la famille avait été arrêté et contraint d'embarquer dans un train pour la Pologne, la vieille dame ne put surmonter son sentiment de culpabilité. Elle supplia Abraham de la laisser se rendre aux Allemands, pour que lui-même puisse sauver sa vie.

— Il faut t'enfuir, Abraham ! Fuis les nazis comme tu fuirais Czardu. Il faut leur échapper.

Mais il ne voulut rien savoir. Pas question d'abandonner sa *bub-beh*.

Au matin, dans la chambre que leur avait prêtée un paysan compatissant, il la retrouva morte par terre. Conséquence de la mort-aux-rats quelle avait ingérée, ses lèvres noires comme le charbon pelaient et sa gorge était violacée. Avec la gracieuse permission de ses hôtes, Abraham Setrakian l'enterra sous un bouleau argenté en fleur. Il grava patiemment une belle stèle ornée de fleurs et d'oiseaux, tout ce qui avait jadis donné de la joie à sa grand-mère. Il pleura longtemps, puis s'enfuit comme elle l'en avait prié.

Il fuyait les nazis, mais ce qu'il entendait dans son dos, c'était *pic-pic...*

Et le mal n'était pas loin derrière.

Extrait de *La Lignée*. Un roman de Guillermo Del Toro et Chuck Hogan disponible aux Presses de la Cité et aux Editions Pocket.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Hélène Collon © Guillermo Del Toro et Chuck Hogan, 2009

Soit « Pourvu que le soleil ne me laisse pas tomber. »